# TEXTES *choisis*

**Auteurs marquants**

*de la littérature canadienne*

***Illustration de la couverture :***
Marc-Aurèle Fortin, *Saint-Simon,* vers 1941, © Musée Marc-Aurèle Fortin/SODART 2004
Photo : Richard-Max Tremblay
Aquarelle et crayon gras sur papier
Collection du Musée d'art de Joliette
Don de M. René Buisson
1970.027

Tiré de :
http://collections.ic.gc.ca/clercs/visuel/b2.htm
© Musée d'art de Joliette, 1998

ISBN 0-7785-2603-8
PS8073.A333 2004

840.9

105-05305/

# TEXTES *choisis*

## Auteurs marquants

## *de la littérature canadienne*

PROTOCOLE de l'OUEST et du NORD CANADIENS
de collaboration concernant l'éducation de base

DONNÉES DE CATALOGAGE AVANT PUBLICATION (ALBERTA LEARNING)

Alberta. Alberta Learning. Direction de l'éducation française.
Textes choisis : Auteurs marquants de la littérature canadienne.

ISBN 0-7785-2603-8

1. Littérature canadienne-française – Anthologies. 2. Lectures et morceaux choisis.
I. Titre. II. Titre : Auteurs marquants de la littérature canadienne.

PS8073.A333 2004 840.9

Au Manitoba, en Saskatchewan, en Colombie-Britannique, au Nunavut, dans le Territoire du Yukon, dans les Territoires du Nord-Ouest et en Alberta, on peut commander ce document à l'adresse suivante :

Learning Resources Centre
12360, 142e Rue
Edmonton (Alberta) Canada T5L 4X9
Téléphone : (780) 427–2767
Télécopieur : (780) 422–9750
Courriel : lrccustserv@gov.ab.ca

Ailleurs, on peut s'adresser à :

Groupe Beauchemin, éditeur ltée
3281, avenue Jean-Béraud
Laval (Québec) Canada H7T 2L2
Téléphone : (514) 334-5912 1-800-361-4504
Télécopieur : (514) 450-688-6269
URL : www.beaucheminediteur.com

Pour obtenir de plus amples renseignements, communiquer avec :
Direction de l'éducation française
Alberta Learning
Édifice 44 Capital Boulevard, 9e étage
10044, 108e Rue
Edmonton (Alberta) Canada T5J 5E6
Téléphone : (780) 427-2940
Télécopieur : (780) 422-1947

En Alberta, pour appeler sans frais de l'extérieur d'Edmonton, composer le 310-0000.

***Remarque :*** *Dans cette publication, les termes de genre masculin utilisés pour désigner des personnes englobent à la fois les femmes et les hommes. Ils sont utilisés uniquement dans le but d'alléger le texte et ne visent aucune discrimination.*

Cette publication est destinée au/aux :

| | |
|---|---|
| Élèves | ✓ |
| Enseignants | ✓ |
| Administrateurs (directeurs, directeurs généraux) | |
| Conseillers | |
| Parents | |
| Grand public | |
| Autres (à spécifier) | |

Copyright © 2004, la Couronne du chef des provinces du Manitoba, de la Saskatchewan, de la Colombie-Britannique, du Nunavut, du Territoire du Yukon, des Territoires du Nord-Ouest et de la province de l'Alberta, représentée par le ministre d'Alberta Learning, Alberta Learning, Direction de l'éducation française, Édifice 44 Capital Boulevard, 9e étage, 10044, 108e Rue, Edmonton (Alberta), T5J 5E6, téléphone : (780) 427-2940, télécopieur : (780) 422-1947, courriel : DEF@edc.gov.ab.ca

Nous nous sommes efforcés de reconnaître ici toutes nos sources et de nous conformer à la réglementation relative aux droits d'auteur. Si vous relevez certaines omissions ou erreurs, veuillez en informer Alberta Learning afin que nous puissions y remédier.

Tous droits réservés. Toute reproduction intégrale ou partielle du présent document par quelque procédé que ce soit, y compris la photocopie, est interdite, à l'exception de la reproduction autorisée par la licence de Access Copyright.

# TABLE DES *matières*

**AVANT-PROPOS** ..... vi
**INTRODUCTION** ..... vii

**I. UNE SOCIÉTÉ QUI SE DÉCOUVRE**

- **La colonisation : la réalité** ..... 11
  - *Le chant des voyageurs,* Octave Crémazie ..... 13
  - *L'oncle Raoul,* Philippe Aubert de Gaspé (père) ..... 15
  - *Le laboureur,* William Chapman ..... 18
  - *Les défricheurs,* Louis Hémon ..... 19
  - *Ma lointaine aïeule,* Nérée Beauchemin ..... 21
  - *Ténèbres blanches,* Maurice Constantin-Weyer ..... 23
  - *Le remède,* Claude-Henri Grignon ..... 25
  - *Tout est à bâtir,* Georges Bugnet ..... 27
  - *Sam Lee Wong,* Gabrielle Roy ..... 29
  - *Peace River Junction,* Nancy Huston ..... 31
- **La colonisation : l'imaginaire** ..... 33
  - *Le loup-garou,* Léon-Pamphile Le May ..... 34
  - *La bête à grand'queue,* Honoré Beaugrand ..... 37
  - *La mort de Paul Durant,* Maurice Constantin-Weyer ..... 40
- **Les relations entre Anglais et Français** ..... 43
  - *La grande demande,* Philippe Aubert de Gaspé (père) ..... 45
  - *Comment j'ai appris l'anglais,* Louis-Honoré Fréchette ..... 47
  - *Le zèle d'un converti,* Lionel Groulx ..... 50
  - *Les bleuets,* Félix-Antoine Savard ..... 53
- La foi, l'Église catholique ..... 57
  - *Patrie intime,* Nérée Beauchemin ..... 59
  - *Dans la main de Dieu,* Gratien Gélinas ..... 60
  - *La messe de minuit,* Antonine Maillet ..... 63
  - *La lettre de l'évêque,* Louis Caron ..... 65
- Les conventions sociales ..... 69
  - *Le goût de la liberté,* Louis Hémon ..... 71
  - *La voisine,* Georges Bugnet ..... 73
  - *Des maldisances,* Germaine Guèvremont ..... 76
  - *Parce que l'amour, c'est fort,* Gratien Gélinas ..... 78
  - *Un étranger au village,* Yves Thériault ..... 81
  - *L'emprunt,* Yves Beauchemin ..... 84
- **L'amour du pays** ..... 87
  - *Chanson Québec,* François-Xavier Garneau ..... 89
  - *Un Canadien errant,* Antoine Gérin-Lajoie ..... 90
  - *Déménager !,* Honoré Beaugrand ..... 92

## II. UNE SOCIÉTÉ QUI S'AFFIRME


• **La revendication** ..... 99
*Blâmons pas les professeurs,* Jean Narrache ..... 102
*La visite royale,* Roger Lemelin ..... 104
*Poupée mécanique,* Anne Hébert ..... 106
*Sur la place publique – recours didactique,* Gaston Miron ..... 108
*La jeunesse,* Antonine Maillet ..... 109
*Une maudite vie plate,* Michel Tremblay ..... 110
*Les théories de Bruno,* Louis Caron ..... 113

• La nature ..... 115
*Niagara,* Louis-Honoré Fréchette ..... 117
*À un vieil arbre,* Léon-Pamphile Le May ..... 118
*Les grands saules,* Hector de Saint-Denys Garneau ..... 119
*Le grand loup blanc,* Yves Thériault ..... 120
*Routes marines,* Rina Lasnier ..... 122

• **L'aliénation** ..... 125
*Soulagement,* Eudore Évanturel ..... 127
*Il neige,* William Chapman ..... 128
*Soir d'hiver,* Émile Nelligan ..... 130
*Sérénade triste,* Émile Nelligan ..... 131
*En regardant la lune,* Jean Narrache ..... 132
*L'interrogatoire de Ciboulette,* Marcel Dubé ..... 134
*La fille sauvage,* Marie-Claire Blais ..... 138
*Le pauvre gueux,* Félix-Antoine Savard ..... 139
*Trois milliards d'hommes,* Raymond Lévesque ..... 140
*Coupe tes ficelles,* Marc Favreau ..... 142

• L'espoir et l'humour ..... 145
*Le billet de loterie,* Robertine Barry ..... 147
*Flûte,* Hector de Saint-Denys Garneau ..... 149
*Le jeu,* Hector de Saint-Denys Garneau ..... 149
*Le bonheur est là,* Félix Leclerc ..... 150
*La retenue,* Félix Leclerc ..... 153
*Personne ne part jamais,* Jacques Languirand ..... 154
*L'enfant poète,* Rina Lasnier ..... 156
*Arbre généalogique de toulmonde,* Raôul Duguay ..... 157
*Les livres,* Gilles Vigneault ..... 158
*Dans les sirènes,* Gilles Vigneault ..... 159
*Le temps d'une improvisation,* Claude Meunier et Louis Saia ..... 160
*Le temps de la relaxation,* Claude Meunier et Louis Saia ..... 161
*Prière de la fessée,* Roch Carrier ..... 163
*Le Stampede de Calgary,* Nancy Huston ..... 166
*La carte de crédule,* Marc Favreau ..... 169
*La tante Gertrude,* Michel Tremblay ..... 171

## II. UNE SOCIÉTÉ QUI S'AFFIRME (suite)


• L'amour et l'amitié ..... 175
*Lettres,* Laure Conan ..... 176
*Souvenir,* Eudore Évanturel ..... 178
*Une rencontre pleine de promesses,* Gabrielle Roy ..... 179
*Sourcillon, sourcillette,* Germaine Guèvremont ..... 182
*Avec vous, Mademoiselle,* Guy Dufresne ..... 185
*Une vraie princesse,* André Langevin ..... 188
*Pour pas que tu t'envoles,* Herménégilde Chiasson ..... 191
*Acte de foi,* Anne Hébert ..... 192

**PROFILS D'AUTEURS** ..... 193
**TABLEAU DE REGROUPEMENT DES TEXTES PAR THÈME** ..... 243

# *Avant-propos*

Les sept partenaires du Protocole de l'Ouest et du Nord canadiens (Colombie-Britannique, Alberta, Saskatchewan, Manitoba, Nunavut, Territoires du Nord-Ouest et Yukon) t'offrent ce recueil, destiné tout d'abord à des élèves francophones. Nous espérons que les textes choisis te donneront le goût de lire et de découvrir davantage ta culture francophone. Nous t'invitons à réfléchir à ta vision du monde tout en lisant ces textes.

Toutefois, si tu es un élève inscrit à un programme de français langue seconde – immersion, tu trouveras dans ce recueil des textes qui sauront t'intéresser. Ainsi, tous les élèves qui étudient en français auront l'occasion de découvrir des auteurs qui ont marqué la littérature de langue française depuis ses origines.

Tu peux lire ce recueil du début à la fin ou bien l'ouvrir au hasard et te laisser emporter par un poème, un récit ou une scène de pièce de théâtre. Tu y trouveras des auteurs qui sauront peut-être te rejoindre et tu pourras, à ta guise, lire d'autres œuvres qu'ils ont publiées. Tu auras également l'occasion d'exploiter certains textes en classe.

La plupart des textes sont accompagnés de notes explicatives en bas de page. Nous te suggérons de faire un premier survol du texte sans lire les notes en bas de page. Il se peut que tu connaisses déjà le vocabulaire ou que tu puisses découvrir le sens du texte sans comprendre chaque mot. Consulte ces notes si tu le désires ou si tu veux connaître le sens exact d'un mot.

Bonne lecture !

# *Introduction*

Au Canada, on écrit en français depuis plus de quatre siècles. Évidemment, les premiers écrits n'étaient pas littéraires. Dans les premières décennies du Canada français, les marchands, les missionnaires et les officiers du roi de France ont surtout écrit des chroniques et des rapports, d'un intérêt plus historique que littéraire.

Cependant, dès le début du XIX^e^ siècle, on voit apparaître des écrivains de qualité qui publient pour être lus en français, au Canada et ailleurs. La plupart se sont consacrés à la défense de la langue française et de la culture francophone dans un pays dominé par la culture anglaise. Au début, la portée de leurs écrits était d'ordre plutôt local. Avec le temps, nos écrivains se sont adressés à un public francophone de plus en plus vaste. Plusieurs auteurs canadiens-français sont maintenant reconnus et célébrés sur le plan international.

Les Autochtones, qui occupaient déjà le territoire à l'arrivée des Européens, ont transmis leurs récits oralement et dans leurs langues respectives. Ce n'est que depuis les années 1970 que la littérature autochtone en français a émergé ; c'est pourquoi ce recueil renferme presque uniquement des textes écrits par des auteurs non autochtones.

Les auteurs de langue française au Canada se rattachent à **deux grandes périodes** de l'histoire de leur peuple.

I. Une société qui se découvre
II. Une société qui s'affirme

**La première période,** c'est le TEMPS DE LA DÉCOUVERTE ET DES GRANDS DÉFIS : le pays à explorer, les terres à défricher, la religion à établir, les traditions à célébrer, les valeurs à implanter, l'imaginaire à apprivoiser.

**La deuxième période,** c'est le TEMPS DE L'AFFIRMATION. On s'attaquait à mettre le pays en valeur, à peupler les villes, à remettre la religion et les valeurs traditionnelles en question, à repenser l'économie, à dénoncer les abus, à vaincre les peurs anciennes, à revendiquer ses droits, à proclamer la liberté, à dénoncer le « mal d'être », à se diversifier, à célébrer l'avenir.

Les textes de ce recueil sont regroupés par thèmes à l'intérieur de chacune des deux grandes périodes. Au début de chaque section, nous donnons le contexte historique relié à une période donnée. Tu trouveras également des notes expliquant comment le texte est relié au thème.

Tu constateras que, dans ce recueil, nous nous sommes concentrés uniquement sur des textes littéraires. Il ne faut surtout pas oublier que d'excellents écrivains canadiens-français ont rédigé des récits de voyage, des textes religieux et des articles de journaux d'une grande importance pour notre histoire. À toi d'aller explorer ces autres genres littéraires selon tes champs d'intérêt.

Nous t'invitons également à découvrir quelques faits sur les écrivains en parcourant les *Profils d'auteurs* à la fin du recueil.

*Church at Peribonka 1928-1933*, Clarence Gagnon (1881-1942)
mixed media on paper, 15.5 x 22.6 cm

© McMichael Canadian Art Collection, Kleinburg, Ontario.
Gift of Col. R.S. McLaughlin, 1969.4.2

## Le contexte

À l'arrivée des Européens, il y avait environ 500 000 Autochtones sur le territoire qui deviendra le Canada. À cause surtout des maladies apportées par les Européens, la population autochtone diminue de beaucoup et, vers 1871, elle se chiffrait à seulement 102 000. À partir de cette date, ce nombre va augmenter. Les Autochtones n'ont pas laissé d'écrits sur l'impact de la colonisation dans leur vie quotidienne. Nous pouvons seulement imaginer et inférer leurs expériences d'après les écrits des non-autochtones, dont la plupart portaient un regard très critique sur les valeurs, les mœurs et la spiritualité autochtones. Ce sont pourtant ces derniers qui ont guidé les Européens sur notre vaste territoire, qui leur ont fait connaître les habitudes des animaux sauvages et leur ont appris comment survivre aux hivers rigoureux.

La société canadienne-française s'est découverte et s'est créée durant ce que nous appelons la première période de l'histoire du Canada. C'est le temps de la découverte et des grands défis : explorer le pays, défricher, bâtir une société. Après la Conquête britannique, c'est aussi celui de la lutte pour assurer la survie de la langue et de la culture, dans un pays aux conditions difficiles, contrôlé par des Anglais, parfois hostiles aux Canadiens français. Il était important de consolider ce qui distinguait les colons français des occupants britanniques, des populations autochtones et des Français de France. Les écrivains de langue française se sont donné comme mandat de faire découvrir la culture francophone. La société canadienne-française s'est alors véritablement donné une vie et une dimension bien à elle.

Tu découvriras les thèmes suivants dans les extraits choisis pour cette partie du recueil :

- **La colonisation : la réalité**
- **La colonisation : l'imaginaire**
- **Les relations entre Anglais et Français**
- **La foi, l'Église catholique**
- **Les conventions sociales**
- **L'amour du pays**

## Les auteurs

Tu découvriras quelques auteurs qui, durant leur vie, ont eu une forte influence sur leur milieu. Tu en découvriras d'autres qui font plutôt partie de la seconde période mais qui se sont penchés sur leurs compatriotes du passé, avec un regard tantôt affectueux, tantôt critique.

# UNE SOCIÉTÉ QUI SE DÉCOUVRE

## *La colonisation : la réalité*

*Le chant des voyageurs,* Octave Crémazie
*L'oncle Raoul,* Philippe Aubert de Gaspé (père)
*Le laboureur,* William Chapman
*Les défricheurs,* Louis Hémon
*Ma lointaine aïeule,* Nérée Beauchemin
*Ténèbres blanches,* Maurice Constantin-Weyer
*Le remède,* Claude-Henri Grignon
*Tout est à bâtir,* Georges Bugnet
*Sam Lee Wong,* Gabrielle Roy
*Peace River Junction,* Nancy Huston

Imagine le Canada à l'arrivée des premiers Français. Ils se trouvaient dans un pays de forêts épaisses peuplé de populations autochtones. Les Français ne comprenaient ni la langue ni la manière de vivre de ces Autochtones. Au début, ces derniers étaient hésitants envers les colons, puis certaines tribus sont devenues hostiles envers les Européens. Les hivers étaient très durs. Les nouveaux colons partaient à la chasse pour faire ensuite le commerce des fourrures ; ils apprenaient à vivre avec les tribus amies. Ils se défendaient contre les Iroquois et les Anglais. Ils créaient des postes pour en faire des ports puis des villes. Ils « faisaient de la terre ». Ils exploraient le territoire et s'établissaient toujours plus à l'ouest.

Au début de la colonie, la population blanche venue d'Europe comptait principalement des hommes, des soldats, des aventuriers, des paysans, des cadets de familles nobles mais pauvres et des missionnaires. Pour créer une vraie colonie, il fallait des femmes. On appelait « filles du Roy » les premières femmes qui ont fait la traversée, puisque c'est Louis XIV lui-même qui les encourageait à émigrer en Nouvelle-France.

Les Européens nouvellement arrivés ne vivaient pas tous dans des villages. Comme nous le rappelle Octave Crémazie dans sa chanson *Le chant des voyageurs*, certains passaient de longs mois en forêt pour couper des arbres, nécessaires à la construction des bâtiments dont la nouvelle colonie avait besoin.

Sous les régimes français et britannique (jusqu'en 1854), des seigneurs seront nommés pour gérer les terres. Philippe Aubert de Gaspé (père) nous présente son « Oncle Raoul », chargé de percevoir l'argent dû au seigneur par les paysans qui cultivent la terre.

Partout sur le territoire de la Nouvelle-France, on abat des arbres, on arrache les souches avant de pouvoir commencer à planter : c'est ce qu'on appelait « faire de la terre ». Cela représente un travail surhumain. C'est ce que célèbrent, chacun à sa manière, le poète William Chapman (« Le laboureur ») et le romancier Louis Hémon (« Les défricheurs »).

Le poète Nérée Beauchemin, dans son poème « Ma lointaine aïeule », imagine l'expérience de sa grand-mère. Elle devait traverser l'Atlantique en bateau, sans savoir ce qui l'attendait, sauf qu'elle devait se marier et travailler sur ce nouveau territoire !

Maurice Constantin-Weyer, avec son texte « Ténèbres blanches », s'est intéressé à l'expérience des explorateurs qui, parfois, peuvent être temporairement aveuglés par la réflexion du soleil sur la neige.

Claude-Henri Grignon, avec « Le remède », nous présente un autre type de misère, qui n'est pas temporaire celle-là. Il s'agit de la misère morale de Séraphin Poudrier, qui représente l'archétype de l'avare pour plusieurs générations de Québécois.

Le roman de Georges Bugnet se situe en pleine forêt albertaine. Dans son texte « Tout est à bâtir », il nous montre le héros et son épouse qui vivent sous la tente, avec tous les désagréments et l'isolement que cela comporte, en attendant d'avoir construit une maison.

Toujours dans l'Ouest canadien, Gabrielle Roy nous présente « Sam Lee Wong », un immigrant chinois qui s'installe à Horizon, un petit village de la Saskatchewan. Elle nous montre une facette importante des grands colonisateurs de l'Ouest : les immigrants étrangers.

Enfin, Nancy Huston se rappelle sa grand-mère pionnière ; elle décrit, dans « Peace River Junction », le peuplement clairsemé de l'Alberta au début du XX$^{e}$ siècle.

**Importance de l'auteur**
Octave Crémazie est l'un des poètes les plus respectés du Canada français. On le qualifie de père de la poésie romantique au Québec.

**Notes sur le texte**
Octave Crémazie était l'un des rares écrivains de son époque à s'intéresser à la vie d'aventure. La plupart des poètes célébraient plutôt le travail de la terre. À l'opposé de ses contemporains, ce poème révèle l'admiration de Crémazie pour les Autochtones, au lieu de la peur et du mépris habituels.

**Pour orienter ta première lecture**
Remarque les termes positifs que le poète associe à la vie en forêt.

**Octave Crémazie**

Auteur d'origine québécoise (1827-1879)

# LE CHANT *des voyageurs*

À nous les bois et leurs mystères
Qui pour nous n'ont plus de secret !
À nous le fleuve aux ondes[1] claires
Où se reflète la forêt !
À nous l'existence sauvage
Pleine d'attraits et de douleurs !
À nous les sapins dont l'ombrage
Nous rafraîchit dans nos labeurs !
Dans la forêt et sur la *Cage*[2]
Nous sommes trente voyageurs.

Bravant la foudre[3] et les tempêtes,
Avec leur aspect solennel,
Qu'ils sont beaux ces pins dont les têtes
Semblent les colonnes du ciel !
Lorsque privés de leur feuillage
Ils tombent sous nos coups vainqueurs,
On dirait que dans le nuage
L'esprit des bois verse des pleurs.
Dans la forêt et sur la *Cage*
Nous sommes trente voyageurs.

Quand la nuit de ses voiles sombres
Couvre nos cabanes de bois,
Nous regardons passer les ombres
Des Algonquins, des Iroquois.
Ils viennent, ces rois d'un autre âge,
Conter leurs antiques grandeurs
À ces vieux chênes que l'orage
N'a pu briser dans ses fureurs.
Dans la forêt et sur la *Cage*
Nous sommes trente voyageurs.

1 Onde : vague
2 Cage : immense radeau de billots servant à amener les billots aux scieries
3 Foudre : éclair

Puis sur la *Cage* qui s'avance
Avec les flots du Saint-Laurent,
Nous rappelons de notre enfance
Le souvenir doux et charmant.
La *blonde*[4] laissée au village,
Nos mères et nos jeunes sœurs,
Qui nous attendent au rivage,
Tour à tour font battre nos cœurs.
Dans la forêt et sur la *Cage*
Nous sommes trente voyageurs.

Quand viendra la triste vieillesse
Affaiblir nos bras et nos voix,
Nous conterons à la jeunesse
Nos aventures d'autrefois.
Quand enfin pour ce grand voyage
Où tous les hommes sont rameurs,
La mort viendra nous crier : *Nage*[5] !
Nous dirons bravant ses terreurs :
Dans la forêt et sur la *Cage*
Nous étions trente voyageurs.

Octave Crémazie, *Œuvres I – Poésies*,
Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1972

4 Blonde : petite amie
5 Nager : ramer dans le langage de ceux qui voyagent sur la « cage »

© Leonard de Selva/CORBIS/MAGMA

## PISTES DE RÉFLEXION

1. À ton avis, pourquoi certains choisissaient-ils de vivre en forêt plutôt que dans les villages ?
2. À leur place, qu'est-ce que tu aurais fait ? Aurais-tu choisi l'aventure ou la stabilité ?

**Importance de l'œuvre**
*Mémoires* est le deuxième roman et probablement le chef-d'œuvre de ce grand conteur du Canada français.

**Contexte**
En Nouvelle-France, un petit nombre de nobles (les seigneurs) sont propriétaires de terres. La plupart des colons sont des censitaires : ils cultivent la terre, mais paient au seigneur une certaine somme, calculée en fonction de leur récolte de l'année. Philippe Aubert de Gaspé (père) a été le dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli.

**Pour te situer dans le texte**
L'oncle Raoul assure de nombreuses fonctions dans la seigneurie. Le narrateur, son neveu, l'observe lors d'une rencontre avec un censitaire, Jean-Baptiste.

**Pour orienter ta première lecture**
Imagine ce que pense réellement le censitaire en écoutant les propos prétentieux de l'oncle Raoul.

**Philippe Aubert de Gaspé** (père)

Auteur d'origine québécoise (1786-1871)

# L'ONCLE *Raoul*

Mon oncle Raoul était l'homme lettré de la famille d'Haberville ; et partant assez pédant[1], comme presque tous les hommes qui sont en rapports journaliers avec des personnes moins instruites qu'eux. Mon oncle Raoul, le meilleur enfant du monde, quand on faisait ses volontés, avait un petit défaut, celui de croire fermement qu'il avait toujours raison ; ce qui le rendait très irascible[2] avec ceux qui ne partageaient pas son opinion.

Mon oncle Raoul se piquait[3] de bien savoir le latin, dont il lâchait souvent quelques bribes à la tête des lettrés et des ignorants. [...]

Ce n'était pas un personnage de minime importance que mon oncle Raoul ; c'était, au contraire, à certains égards, le personnage le plus important du manoir, depuis qu'il était retiré de l'armée, car le capitaine (le seigneur d'Haberville), que le service militaire obligeait à de longues absences, se reposait entièrement sur lui[4] du soin de ses affaires.

Ses occupations étaient certes très nombreuses : il tenait les livres de recettes[5] et de dépenses de la famille ; il retirait les rentes[6] de la seigneurie, régissait la ferme ; se rendait tous les dimanches à la messe, beau temps ou mauvais temps, pour y recevoir l'eau bénite en l'absence du seigneur de la paroisse ; et, entre autres menus devoirs qui lui incombaient, il tenait sur les fonts du baptême tous les enfants

1 Pédant : prétentieux
2 Irascible : colérique, impatient
3 Se piquer : avoir la prétention
4 Se reposer sur quelqu'un : lui confier
5 Recettes : revenus
6 Retirer les rentes : recevoir l'argent ou les biens dûs

premiers-nés des censitaires de la seigneurie, honneur qui appartenait de droit à son frère aîné, mais dont celui-ci se déchargeait en faveur de son frère cadet.

Une petite scène donnera une idée de l'importance de mon oncle Raoul, dans les occasions solennelles.

Transportons-nous au mois de novembre, époque à laquelle les rentes seigneuriales sont échues[7].

Mon oncle Raoul, une longue plume d'oie fichée l'oreille, est assis majestueusement dans un grand fauteuil, près d'une table recouverte d'un tapis de drap vert, sur laquelle repose son épée. Il prend un air sévère lorsque le censitaire se présente, sans que cet appareil imposant intimide pourtant le débiteur[8] accoutumé à ne payer ses rentes que quand ça lui convient : tant est indulgent le seigneur d'Haberville envers ses censitaires.

Mais, comme mon oncle Raoul tient plus à la forme qu'au fond, qu'il préfère l'apparence du pouvoir au pouvoir même, il aime que tout se passe avec une certaine solennité.

– Comment vous portez-vous, mon... mon... lieutenant ? dit le censitaire, habitué à l'appeler toujours mon oncle, à son insu.

– Bien, et toi ? que me veux-tu ? répond mon oncle Raoul d'un air important.

– Je suis venu vous payer mes rentes, mon... mon officier ; mais les temps sont si durs que je n'ai pas d'argent, dit Jean-Baptiste, en secouant la tête d'un air convaincu.

– *Nescio vos !*[9] s'écrie mon oncle Raoul en grossissant la voix : *reddite quae sunt Caesaris Caesari*[10].

– C'est bien beau ce que vous dites là, mon... mon... capitaine, si beau que je n'y comprends rien, fait le censitaire.

– C'est du latin, ignorant ! dit mon oncle ; et ce latin veut dire : payez légitimement les rentes au seigneur d'Haberville, à peine d'être traduit devant toutes les cours royales, d'être condamné en première et seconde instances à tous dépens, dommages, intérêts et loyaux coûts.

– Ça doit pincer dur les royaux coups, dit le censitaire.

– Tonnerre ! s'écrie mon oncle Raoul en élevant les yeux vers le ciel.

– Je veux bien croire, mon... mon seigneur, que votre latin me menace de tous ces châtiments ; mais j'ai eu le malheur de perdre ma pouliche du printemps.

– Comment, drôle[11] ! tu veux te soustraire, pour une chétive[12] bête de six mois, aux droits seigneuriaux établis par ton souverain, et aussi solides que les montagnes du nord, que tu regardes, le sont sur leurs bases de roc. [...]

– Je crois, dit tout bas le censitaire, qu'il parle algonquin pour m'effrayer.

Et puis haut :

– C'est que, voyez-vous, ma pouliche, dans quatre ans, sera, à ce que disent tous les maquignons[13], la plus fine trotteuse de la côte du sud, et vaudra cent francs comme un sou.

---

7 Échu : dû, que l'on doit
8 Débiteur : celui qui doit de l'argent ou des biens
9 *Nescio vos :* Je ne vous connais pas
10 *Reditte... :* Rendez à César ce qui appartient à César
11 Drôle : coquin
12 Chétif : maigre
13 Maquignon : commerçant sur la route souvent réputé pour être profiteur

– Allons, va-t-en à tous les diables ! répond mon oncle Raoul, et dis à Lisette qu'elle te donne un bon coup d'eau-de-vie qu'ils ne paient de rentes. 60

L'habitant, en entrant dans la cuisine, dit à Lisette en ricanant :

– J'ai eu une rude corvée avec mon oncle Raoul ; il m'a même menacé de me faire donner des coups royaux par la justice.

Philippe Aubert de Gaspé (père), *Mémoires*, 1866

## Pistes de réflexion

1. Quels sont les facteurs qui justifient le comportement de l'oncle Raoul ? Aimerais-tu avoir un oncle qui lui ressemble ?
2. En te basant sur l'information donnée dans cet extrait et sur tes connaissances antérieures, que penses-tu du système seigneurial ?

**William Chapman**

Auteur d'origine québécoise
(1850-1917)

**Importance de l'auteur**
William Chapman est considéré comme l'un des plus importants poètes canadiens-français du XIXe siècle. Son recueil de poèmes *Les Aspirations* a été couronné par le prix Arcachon de l'Académie française en 1904.

**Notes sur le texte**
Le poète a utilisé la forme fixe du sonnet, ce qui donne au poème un rythme lent et régulier rappelant le pas du cultivateur guidant la charrue derrière ses bêtes.

**Pour orienter ta première lecture**
Quelles sont les images qui te viennent à l'esprit au cours de ta lecture ?

## *Le laboureur*

Derrière deux grands bœufs ou deux lourds percherons[1]
L'homme marche courbé dans le pré solitaire,
Ses poignets musculeux rivés aux mancherons
De la charrue ouvrant le ventre de la terre.

Au pied d'un coteau vert noyé dans les rayons,
Les yeux toujours fixés sur la glèbe[2] si chère,
Grisé du lourd parfum qu'exhale la jachère[3],
Avec calme et lenteur il trace ses sillons.

Et, rêveur, quelquefois il ébauche un sourire :
Son oreille déjà croit entendre bruire[4]
Une mer d'épis d'or sous un soleil de feu ;
Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange ;
Il songe que ses pas sont comptés par un ange,
Et que le laboureur collabore avec Dieu.

William Chapman, *Les Aspirations*, 1904

1 Percheron : cheval de travail grand et fort
2 Glèbe : sol cultivé
3 Jachère : terre que l'on a laissé reposer
4 Bruire : murmurer

### PISTES DE RÉFLEXION

1. L'auteur compare le travail de la terre à une tâche sacrée, où l'homme collabore avec Dieu. Que penses-tu de cette comparaison ?
2. À ton avis, quelles qualités les agriculteurs devaient-ils posséder à cette époque ? Lesquelles doivent-ils posséder de nos jours ?

**Importance de l'œuvre**
Louis Hémon est arrivé au Québec en 1911. Son dernier roman, *Maria Chapdelaine*, connaît un énorme succès au Canada et en France. Ce roman, inspiré par l'histoire de gens bien ordinaires du Canada français, en vient presque à symboliser l'âme canadienne-française du début du XX^e siècle.

**Louis Hémon**

Auteur d'origine française
(1880-1913)

**Contexte**
Louis Hémon n'a passé que dix-huit mois au Québec. Il travaille comme aide-fermier, à Péribonka, au Lac-Saint-Jean; de retour à Montréal, il écrit *Maria Chapdelaine*. Il l'envoie à son éditeur français et décide de se rendre dans l'Ouest canadien. Malheureusement, il est frappé par un train dans le nord de l'Ontario. Il mourra sans connaître l'énorme succès de son roman.

**Pour te situer dans le texte**
Dans cet extrait, le père Chapdelaine travaille avec ses fils et un homme engagé pour faire de la terre, c'est-à-dire couper les arbres et arracher les souches pour pouvoir cultiver la terre.

**Pour orienter ta première lecture**
Comment te sentirais-tu devant l'ampleur du travail à accomplir pour faire de la terre?

# Les défricheurs

Le père Chapdelaine, ses trois fils et son homme engagé commencèrent donc à faire de la terre.

Le bois serrait encore de près les bâtiments qu'ils avaient élevés eux-mêmes quelques années plus tôt: la petite maison carrée, la grange de planches mal jointes, l'étable de troncs bruts[1] entre lesquels on avait forcé des chiffons et de la terre.

Les personnages:
- *Le père et la mère Chapdelaine:* les parents
- *Da'Bé, Esdras, Tit'Bé, Maria:* leurs enfants
- *Edwige Légaré:* un homme engagé
- *Charles-Eugène:* le cheval

Entre les quelques champs déjà défrichés, nus et la lisière de grands arbres au feuillage sombre s'étendait un vaste morceau de terrain que la hache n'avait que timidement entamé. Quelques troncs verts avaient été coupés et utilisés comme pièces de charpente; des chicots[2] secs, sciés et fendus, avaient alimenté tout un hiver le grand poêle de fonte; mais le sol était encore couvert d'un chaos de souches, de racines entremêlées, d'arbres couchés à terre, trop pourris pour brûler, d'autres arbres morts mais toujours debout au milieu d'un taillis d'aunes.

Les cinq hommes s'acheminèrent un matin vers cette pièce de terre et se mirent à l'ouvrage de suite et sans un mot, car la tâche de chacun avait été fixée d'avance.

Le père Chapdelaine et Da'Bé se postèrent en face l'un de l'autre, de chaque côté d'un arbre debout, et commencèrent à balancer en cadence leurs haches à manche de merisier. Chacun d'eux faisait d'abord une coche profonde dans le bois, frappant patiemment au même endroit pendant quelques secondes, puis la

1 Brut: encore recouverts d'écorce
2 Chicot: ce qui reste d'une branche, d'un tronc brisé ou coupé

hache remonta brusquement, attaquant le tronc obliquement un pied plus haut et faisant voler à chaque coup un copeau épais comme la main et taillé dans le sens de la fibre. Quand les deux entailles étaient près de se rejoindre, l'un d'eux s'arrêtait et l'autre frappait plus lentement, laissant chaque fois sa hache un moment dans l'entaille ; la lame de bois qui tenait encore l'arbre debout par une sorte de miracle cédait enfin, le tronc se penchait et les deux bûcherons reculaient d'un pas et le regardaient tomber, poussant un grand cri afin que chacun se gare[3].

Edwige Légaré et Esdras s'avançaient alors et, lorsque l'arbre n'était pas trop lourd pour leurs forces jointes, ils le prenaient chacun par un bout, croisant leurs fortes mains sous la rondeur du tronc, puis se redressaient, raidissant avec peine l'échine[4] et leurs bras qui craquaient aux jointures, et s'en allaient le porter sur un des tas proches, à pas courts et chancelants, enjambant péniblement les autres arbres encore couchés à terre. Quand ils jugeaient le fardeau trop pesant, Tit'Bé s'approchait, tenant le cheval Charles-Eugène qui traînait un bat-cul[5] auquel était attachée une forte chaîne ; la chaîne était enroulée autour du tronc et assujettie[6], le cheval s'arcboutait[7] et, avec un effort qui gonflait les muscles de ses hanches, traînait sur la terre le tronc qui frôlait les souches et écrasait les jeunes aunes.

À midi, Maria sortit sur le seuil et annonça par un long cri que le dîner était prêt. Les hommes se redressèrent lentement parmi les souches, essuyant d'un revers de main les gouttes de sueur qui leur coulaient dans les yeux et prirent le chemin de la maison. [...]

– S'il y a quelque chose, dit la mère Chapdelaine, qui pourrait me consoler de rester si loin dans le bois, c'est de voir mes hommes faire un beau morceau de terre... Un beau morceau de terre qui a été plein de bois et de chicots et de racines et qu'on revoit, une quinzaine après, nu comme la main, prêt pour la charrue, je suis sûre qu'il ne peut rien y avoir au monde de plus beau et de plus aimable que ça.

Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, 1913

3 Se garer : se mettre à l'abri
4 Échine : dos
5 Bat-cul : charrette basse
6 Assujetti : fixé
7 S'arcbouter : prendre appui sur une partie de son corps pour pousser

© CORBIS/MAGMA

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Qu'est-ce que tu retiens du travail de défrichage d'une terre ?
2. As-tu déjà participé à des tâches où il fallait que plusieurs personnes travaillent ensemble ? À ton avis, quels sont les avantages et les désavantages d'une telle situation ?

**Importance de l'auteur**
La simplicité et la musicalité des poèmes de Nérée Beauchemin ont fait en sorte que ses vers sont toujours appréciés. C'est l'un des premiers poètes du terroir, c'est-à-dire qui célèbre l'amour de la terre.

**Notes sur le texte**
En 1663, il n'y a que des soldats en Nouvelle-France. Jean Talon, intendant de Louis XVI en Nouvelle-France, demande au roi d'encourager la venue de jeunes femmes, appelées « filles du Roy ». Ceux qui les épousaient recevaient en cadeau du bétail, de l'argent et deux tonneaux de viande salée.

**Pour orienter ta première lecture**
Essaie de te mettre à la place de cette femme qui ignore ce qui l'attend en Nouvelle-France, mais qui entreprend quand même le voyage avec courage.

**Nérée Beauchemin**

Auteur d'origine québécoise (1850-1931)

# Ma lointaine aïeule

Par un temps de demoiselle[1],
Sur la frêle caravelle[2],
Mon aïeule maternelle,
Pour l'autre côté de l'Eau,
Prit la mer à Saint-Malo.

Son chapelet dans sa poche,
Quelques sous dans la sacoche,
Elle arrivait, par le coche[3],
Sans parure et sans bijou,
D'un petit bourg[4] de l'Anjou.

Devant l'autel de la Vierge,
Ayant fait brûler le cierge
Que la Chandeleur[5] asperge,
Sans que le cœur lui manquât,
La terrienne s'embarqua.

Femme de par Dieu voulue,
Par le Roy[6] première élue,
Au couchant, elle salue
Ce lointain mystérieux,
Qui n'est plus terre ni cieux.

1. Un temps de demoiselle : par temps doux
2. Frêle caravelle : bateau fragile
3. Coche : voiture tirée par des chevaux servant à l'époque de taxi ou d'autobus
4. Bourg : petit village
5. Chandeleur : fête de la Présentation de Jésus au Temple et de la purification de la Vierge Marie (2 février)
6. Roy : le roi de France qui encourageait les femmes à se rendre à la nouvelle colonie

Et tandis que son œil plonge
Dans l'azur vague, elle songe
Au bon ami de Saintonge,
Qui, depuis un siècle, attend
La blonde qu'il aime tant.

De la patrie angevine[7],
Où la menthe et l'aubépine
Embaument val[8] et colline,
La promise emporte un brin
De l'amoureux romarin.

Par un temps de demoiselle,
Un matin dans la chapelle,
Sous le poêle[9] de dentelle,
Au balustre[10] des époux,
On vit le couple à genoux.

Depuis cent et cent années,
Sur la tige des lignées,
Aux branches nouvelles nées,
Fleurit, comme au premier jour,
Fleur de France, fleur d'amour.

Ô mon cœur, jamais n'oublie
Le cher lien qui te lie,
Par-dessus la mer jolie,
Aux bons pays, aux doux lieux,
D'où sont venus les Aïeux.

Nérée Beauchemin, *Patrie intime*, 1928

7. Angevine : de l'Anjou, province de France.
8. Val : vallon, petite vallée.
9. Poêle : littéralement, drap dont on recouvre un cercueil. Ici, tissu de dentelle qui souligne un mariage.
10. Balustre : balustrade, une tablette sur colonnes (balustres) qui séparait le chœur du reste de l'église et où on s'agenouillait pour la communion.

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Pourquoi le poète dit-il qu'il ne faut pas qu'il oublie le lien qui le rattache à la France ? Quels sont tes sentiments envers ton pays d'origine (si ce n'est pas le Canada) ou le pays d'origine de tes ancêtres ?
2. Comment se manifeste la fierté que les gens ressentent envers leur pays d'origine ? Qu'est-ce que cela ajoute à la société canadienne ?

**Importance de l'œuvre**
Maurice Constantin-Weyer a vécu une douzaine d'années au Manitoba. Il a été le premier à faire connaître l'Ouest canadien en Europe. Son œuvre reflète son intérêt et son affection pour notre pays.

**Contexte**
Dans cet extrait tiré de *Un homme se penche sur son passé*, on se rend compte que les personnages ne connaissent pas l'usage des lunettes de neige, connues des habitants du nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique du Nord. Elles étaient fabriquées d'une matière opaque comme le bois, le cuir, l'os ou l'ivoire. Il y avait des fentes étroites ou de petits trous pour réduire l'éblouissement causé par la neige et améliorer la vision.

**Pour te situer dans le texte**
L'auteur raconte un incident qui lui est arrivé en excursion avec son ami Paul.

**Pour orienter ta première lecture**
Imagine le spectacle de deux hommes aveuglés par la neige qui ont de la difficulté à marcher.

**Maurice Constantin-Weyer**

Auteur d'origine française
(1881-1964)

# TÉNÈBRES

C'était un accident qui m'était déjà arrivé, et je savais qu'il ne fallait pas s'affoler. Cette cécité[1] des neiges, c'est la réaction naturelle contre la danse des couleurs et des points lumineux. Jamais elle n'avait duré chez moi plus de quelques minutes.

J'étendis la main en arrière, et je sentis la toison rude et hérissée de givre du chien de tête. Il se laissa toucher. Il était plus caressant que ne le sont d'ordinaire ses congénères[2]. Ce n'était pas beaucoup. Entendez par là qu'il n'enlevait pas trois doigts de la main qui le flattait, et qu'il condescendait même à remuer le cylindre de poils qui lui servait de queue. Je passai la main sur ses flancs : il haletait. Je sus aussi que tout l'attelage fatigué s'était couché.

J'appelai Paul. Il me répondit d'une voix étrangement lointaine. C'était comme si ses paroles étaient gelées. Je lui criai que je venais de me sentir aveuglé, mais que cela n'avait rien de grave.

– Venez jusqu'à moi, lui dis-je. Vous prendrez la tête, et je marcherai derrière votre traîneau en le tenant par la main...

– Mais moi aussi, je suis aveugle, gémit-il. Dès que les traîneaux se sont arrêtés, j'ai regardé devant moi, et c'est comme si la lumière m'avait brûlé les yeux.

– Ne bougez pas, criai-je, c'est moi qui vais aller vous chercher.

Je réussis à faire demi-tour, non sans tomber, et, au risque de provoquer un coup de dent de la part d'un de mes chiens, je me guidai vers le traîneau au moyen de leurs traits. Puis je touchai le toboggan. Enfin je mis la main sur quelque chose de vivant. C'était Paul, écroulé sur l'arrière de mon traîneau. Il

1. Cécité : état d'une personne aveugle.
2. Congénères : ses compagnons, les autres chiens.

gémit doucement. Je l'invitai à faire un effort et à se remettre sur pied. Il y réussit, mais en me faisant tomber à mon tour. Et il me fallut quitter mes raquettes pour arriver à me relever. Il me fallut, encore, toujours dans cette cécité, remettre mes raquettes. Autour de mes yeux, c'étaient les ténèbres, mais des *ténèbres blanches*, qui tourbillonnaient. Oui, des points de lumière dansaient, jusqu'à faire la nuit[3]. Et cela était vertigineux. – Qu'allons-nous faire ? gémit Paul. Je pensai que la première des choses à faire c'était de ne pas nous laisser geler sur place, et je dis qu'il fallait nous tenir l'un à l'autre et essayer de marcher. Cela nous passerait bientôt à l'un ou à l'autre, et tout irait bien. Et je me mis à rire. Ce rire dut sonner effroyablement faux, car Paul s'écria : « Oh ! ne riez pas comme cela ! c'est lugubre ! – Allons, venez, lui dis-je. Marchons pour ne pas geler sur place. Il fait au moins cinquante au-dessous de zéro. » Et je le pris par le bras. Nous fîmes quelques pas, et, naturellement, nous tombâmes, l'un et l'autre. Il fallut se relever. Je cherchai le côté comique de l'aventure, et, tandis que nous nous accrochions l'un à l'autre, je lui criai à l'oreille que je donnerais gros pour voir la tête que nous avions. Deux ivrognes n'ont jamais donné spectacle plus risible.

Maurice Constantin-Weyer, *Un homme se penche sur son passé*,
Presses universitaires de France, Paris, 1968

3 Faire la nuit : empêcher de voir

Mercier, Monique, *Un homme marchant dans la neige*, acrylique sur toile, 1977, 76,2 × 61 cm,
Collection du Musée Pierre-Boucher du Séminaire de Trois-Rivières

## PISTES DE RÉFLEXION

1. À ton avis, pourquoi un des personnages cherche-t-il « le côté comique de l'aventure » ?
2. Quelles émotions ressentirais-tu si tu vivais une aventure semblable ?

**Importance de l'œuvre**
*Un homme et son péché* a été adapté pour la radio et ensuite pour la télévision. Dans les deux cas, la série *Un homme et son péché* a fait connaître les meilleurs comédiens et comédiennes du Québec de l'époque. Les personnages qu'ils ont incarnés ont marqué l'imaginaire québécois et canadien de plus d'une génération.

**Claude-Henri Grignon**

Auteur d'origine québécoise (1894-1976)

**Contexte**
*Un homme et son péché* se déroule à la fin du XIX^e^ siècle. Dans les émissions inspirées du roman, on parle souvent du curé Labelle et d'Arthur Buies. Ces deux hommes, qui ont véritablement existé, encourageaient la colonisation des « pays d'en-haut », la partie nord des Laurentides.

**Pour te situer dans le texte**
Séraphin Poudrier mène une vie de grande privation malgré tout l'argent qu'il accumule. En effet, c'est lui qui prête de l'argent, en prélevant de gros intérêts, à tous ceux qui en ont besoin, bourgeois comme paysans. Marié sur le tard à Donalda, il la traite à peine mieux que les bêtes de sa ferme. Sa seule passion est l'or qu'il accumule dans des sacs d'avoine.

**Pour orienter ta première lecture**
Pendant ta lecture, sois conscient de tes réactions envers les personnages.

## Le remède

Assise près du poêle, elle réchauffait ses membres qu'elle trouvait anormalement lourds et froids. Un frisson la secouait et, recroquevillée[1] sur sa chaise, elle claquait des dents. L'invasion du mal fut si rapide que Donalda prit peur, d'autant plus qu'elle éprouvait le besoin de vomir.

– Je ne sais pas ce que j'ai, Séraphin. J'ai froid, puis j'ai mal, mal. Ça serait peut-être mieux d'aller voir le docteur.

« Aller voir le docteur » ! Séraphin savait pertinemment que cela signifiait « l'amener ici ». Et « l'amener ici », à trois milles du village, c'était une dépense de deux dollars et peut-être trois avec les remèdes. Il fallait y songer. Il ne se souvenait pas d'avoir eu besoin du médecin, ni pour son vieux père, ni pour lui-même, ni pour personne. Et voilà, pour la première fois dans sa vie, qu'une femme demandait ce secours qui coûterait de l'argent. Non. N'importe quoi, mais pas ça. Et, comme il regardait Donalda par derrière, il la détestait maintenant. Il la haïssait même. Une grande amertume remplit son cœur et il regretta plus que tout au monde d'avoir épousé cette fille extravagante, qui se trouvait malade, qui allait jusqu'à exiger les soins du docteur Dupras. Comme il se sentit malheureux, et combien il maudit la vie à deux ! Quel enfer ! Mais il trouva la force de mentir d'une voix d'ange.

– C'est vrai, ma fille. Tu me parais ben malade et ça me fait de la peine. Mais je pense pas que ça soye nécessaire de voir le docteur aujourd'hui. Attendons

1 Recroqueviller : se replier

jusqu'à demain, pour voir. D'abord, tu vas te coucher avec une bonne brique chaude aux pieds et une bonne flanelle chaude sur l'estomac. Je t'assure que c'est bon, ça, ma fille. Je peux te faire aussi une tasse de tisane.

– Comme tu voudras, si tu penses, Séraphin, que ça peut me faire du bien.

Elle attendit quelques minutes devant le poêle et monta se coucher.

Séraphin prit soin d'elle à sa façon, qui était des plus simples. Il resta dans la cuisine et fit semblant d'attiser le feu qui s'en allait. Puis il s'assit en face de la petite fenêtre où se ramassait un paysage de fin d'automne, tout en froidure, avec, au milieu, des sapins noirs, et, un peu plus haut, la colline jaune. Séraphin songea à sa détresse.

– Il n'y a pas à dire, marmonnait-il, c'est pas dur à la misère[2], ces poulettes-là. Pourtant, elle avait l'air forte quand je l'ai mariée. Peut-être aussi que ça va passer tout seul. Attendons voir.

Enfin, il eut une pensée illuminante. Une fois dans sa vie il pourrait faire un grand sacrifice.

N'avait-il pas acheté chez Lacour, trois ans plus tôt, une petite boîte de thé qui lui avait bien coûté vingt-cinq sous ? S'il en offrait une tasse à Donalda ? Après tout, n'était-il pas capable d'une telle générosité ? Et puis, sa femme n'était peut-être pas une si mauvaise créature ?

Combien ce mari eût aimé que toute la paroisse le vît agir, quand il fouilla dans l'armoire d'une main lente, pour y trouver à la fin, dans une boîte de fer-blanc, deux cuillerées à soupe de thé jaunâtre, sec et poussiéreux ! Il en mit une pincée dans un bol, et l'arrosa d'eau bouillante. Au bout de cinq minutes, il montait doucement l'escalier, tenant des deux mains le précieux liquide.

Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*,
Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1986

2 Être dur à la misère : pouvoir supporter la misère

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Qu'est-ce que tu voudrais dire à Séraphin après avoir lu ce texte ? et à Donalda ?
2. Quels personnages d'avares connais-tu (à la télévision, au cinéma, dans la littérature ou dans la vie) ? À ton avis, qu'est-ce qui cause le désir d'amasser le plus d'argent possible ?

**Importance de l'œuvre**
Georges Bugnet a lui-même vécu la vie des premiers colons en quittant sa France natale pour venir s'établir au Canada. Il la décrit avec justesse dans son roman le plus connu, *La Forêt*.

**Contexte**
Venu de France en 1905, Georges Bugnet s'est établi à Rich Valley, en Alberta. Dans ce début de siècle, dans le nord de l'Alberta, tout est à défricher, à bâtir.

**Pour te situer dans le texte**
Un jeune couple de Français arrive dans le nord de l'Alberta et s'installe provisoirement sous la tente en attendant de construire leur maison.

**Pour orienter ta première lecture**
Imagine les sentiments contradictoires que ressent la jeune femme.

**Georges Bugnet**

Auteur d'origine française
(1879-1981)

# TOUT EST *à bâtir*

Lorsqu'elle s'éveilla, le lendemain matin, Louise se trouva seule dans la tente. Elle avait mal dormi. Sa première humeur fut maussade.

Après un coup d'œil craintif aux alentours elle ne vit nulle part son mari. Elle s'habilla, sortit, et prépara le déjeuner. Roger avait eu la prévenance d'amasser près du poêle une provision de branches sèches, cassées en morceaux de longueur convenable.

Elle éprouvait des sensations contradictoires. Isolée dans ces vastes solitudes, elle ne pouvait s'empêcher d'en interpréter les silencieux et divers avertissements. La sérénité ensoleillée du matin lui disait : « Ici, c'est la paix. Les agitations, les vexations humaines ne peuvent plus nous atteindre. Nous sommes les seuls maîtres de notre destin ». Mais, lorsque ses regards se posaient sur la lisière de l'immense forêt, d'autres pensées s'infiltraient dans son cœur : « Que sommes-nous, en face de cette impassibilité géante ? Est-elle amie ? Ou serait-elle une ennemie perfide et sans pitié ? » Une peur instinctive la faisait frissonner, comme si, là-bas, caché dans l'ombre, un être inconnu la guettait.

Les grands bois ne semblaient ni menaçants, ni accueillants. Sous la chaude lumière, ils continuaient leur vie propre, pleine de ce mouvement imperceptible, incompréhensible, et cependant d'une telle puissance, d'une telle ampleur, qu'il couvre incessamment le monde de vivantes et merveilleuses parures, auprès de quoi les œuvres de l'homme ne sont que des jouets informes, morts inutiles, bientôt repris en pâture[1] par le végétal triomphant.

Louise se redressait souvent et regardait de tous côtés. Elle finit par apercevoir son mari qui revenait de l'est, au long du lac.

– J'ai une bouteille de lait tout frais, cria-t-il. Arrivé, il expliqua :

– J'ai pensé te faire plaisir, puisque le lait condensé n'est pas de ton goût.

– Tu es bien gentil. Mais j'ai peur quand tu t'éloignes.

1 En pâture : servir de nourriture

– J'espérais revenir avant ton réveil. Mais nos voisins, les Roy, n'avaient pas encore trait leurs vaches. Il faut qu'ils aillent d'abord les chercher dans le bois. Sans cela, il y a une heure que je serais ici.

Radoucie par la bonne humeur de ces réponses, elle taquina :

– As-tu passé par ta chère forêt ?

– Grands dieux, non ! J'ai suivi le même chemin par où le Bonhomme Roy nous a amenés hier, au long du lac. C'est magnifique dans la lumière du matin. [...] Déjeunons-nous ?

Et, tandis qu'ils mangeaient les crêpes au sirop de maïs, à la mode de l'Ouest, il raconta :

– Il n'y a qu'un peu plus d'un an qu'ils ont pris leur terre et, comme tu as pu voir en passant, hier, ils ont déjà maison, étable, poulailler, chevaux, bétail, moutons, cochons, et Dieu sait quoi, avec cinq bons arpents de culture. Le Bonhomme compte en avoir vingt à la fin de l'été.

– Oui, mais ne nous disait-il pas que ses deux garçons viennent souvent l'aider ?

– Eh bien, nous aussi nous trouverons de l'aide.

– En dépensant notre argent.

– Naturellement. Mais, l'argent dépensé, la terre rapportera.

– Espérons-le. Pour moi, il me semble qu'avec ton instruction, ta connaissance de l'anglais, nous aurions plus vite réussi dans quelque grande ville.

– J'en doute. Je suis brouillé[2] avec le métier de bureaucrate. Tu verras, tu verras. Après tout, ce n'est qu'affaire de quelques années.

Le repas fini, Roger proposa :

– Veux-tu venir avec moi explorer un peu ma propriété ?

– Je veux bien, mais laisse-moi d'abord laver ma vaisselle.

– Certainement. Je vais même t'y aider.

Et il le fit, disant encore :

– En ce pays, il faut savoir un peu tous les métiers. Si tu tombais malade, je deviendrais le cuisinier et la ménagère. Et toi, Louise, s'il m'arrivait un accident, comment t'en tirerais-tu ?

– Ne me mets pas de tristes idées en tête, Roger. J'ai déjà si peu confiance dans l'avenir.

– Pas moi. Tu redoutes cette forêt. Tu verras si je m'en vais la faire reculer[3] et nous rendre au centuple mon travail.

Georges Bugnet, *La Forêt,* Les éditions des Plaines, Saint-Boniface, 1984

2 Être brouillé : ne plus aimer
3 Faire reculer : abattre des arbres pour faire de la terre cultivable

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Louise et Roger ont des vues bien différentes de l'avenir. Lequel des deux personnages rejoint le mieux ton point de vue ? Pourquoi ?
2. Si Louise écrivait une lettre à une amie qui est restée en France, comment décrirait-elle sa vie en Alberta ?

**Importance de l'œuvre**
Ce recueil de nouvelles, intitulé *Un jardin au bout du monde,* est peuplé de personnages errants, immigrants ou marginaux qui cherchent leur place dans la société.

**Contexte**
Le père de Gabrielle Roy a été chargé, pendant plusieurs années, d'établir les immigrants dans l'Ouest. Il parlait à sa famille de ces gens de diverses cultures. Le jeune Chinois de l'histoire choisit de s'établir en Saskatchewan.

**Pour te situer dans le texte**
Un immigrant chinois étudie une carte du Canada pour choisir l'endroit où il veut s'établir.

**Pour orienter ta première lecture**
Note les qualités dont Sam Lee Wong fait preuve pour recommencer à neuf à Horizon, en Saskatchewan.

**Gabrielle Roy**

Auteure d'origine manitobaine (1909-1983)

# SAM *Lee Wong*

Au siège social de la Société d'Aide aux Fils d'Orient, Sam Lee Wong étudiait avec patience la carte de l'immense pays aux noms inconnus, à travers lesquels il avait un choix presque aussi déroutant que cette carte elle-même. Comment serait donc maintenant le visage de la solitude ? Plus intense encore que dans les foules monstrueuses ? Ou pareil à lui-même toujours ? Sam Lee Wong promenait le regard sur l'inconnu de la carte et ne savait vraiment ou arrêter son choix.

– Choisis ! lui disait-on. Ici ! là ! n'importe où ! tu as le choix, Sam Lee Wong. Il n'y a pas d'entraves[1].

Peut-être, las d'hésiter, allait-il à tout hasard mettre le doigt sur l'un ou l'autre de ces signes répandus sur la carte, lorsqu'un de ses compatriotes l'avertit charitablement que telle région n'était tout de même pas à conseiller. Une petite chaîne de collines, sauvages et incultes, y barrait la plaine. Vraisemblablement, le sol devait être pauvre par là, et les affaires s'en ressentir.

Des collines !

Les paupières de Sam Lee Wong battirent comme s'il s'était entendu appeler doucement par son nom.

Il se donna l'air d'étudier avec insistance cette portion de la carte à déconseiller. En vérité, il cherchait plutôt les collines à peine saisissables du fond de son souvenir. Elles seules parvenaient à lui conserver une sorte d'identité et le sentiment que, projeté au Canada, il était encore un peu Sam Lee Wong. Un instant auparavant, il en avait pour ainsi dire douté, alors qu'il scrutait sans espoir les indéchiffrables noms de la carte. Il avait éprouvé l'impression de n'être plus vraiment personne, qu'une parcelle d'être, rien d'autre qu'une pensée errante échouée ici, sans soutien de corps ou d'âme.

À présent, il se situait un peu dans sa personnalité et sa vie à cause d'une ligne d'horizon et du souvenir ressurgi d'un bol de riz fumant.

1 Pas d'entraves : tu peux aller où tu veux

Alors il mit le doigt sur ce point de la carte qu'on venait de lui décrire traversé inopinément d'une chaîne de petites collines.

Ainsi apprît-il qu'il avait choisi la Saskatchewan et, en Saskatchewan, de lier sa vie à un village qui, curieusement, s'appelait Horizon. [...]

Après avoir parcouru une deuxième fois le village en entier, Sam Lee Wong put faire le compte des masures[2] réellement désertes : trois en tout. Une d'elles le tentait un peu plus que les autres, quoique en piteux état. Sa façade à fronton[3] était curieusement rebondie comme si elle avait naguère à demi cédé sous une pression du dedans. Sans doute avait-elle servi de grainerie, car une odeur de céréales s'en dégageait. D'ailleurs Sam Lee Wong put constater à travers la vitre qu'il restait du grain en tas sur le plancher. Mais cette maison à odeur de blé était située à peu près en face de la gare, à l'endroit le plus passant du village, advenant qu'il y eût jamais des passants. De plus, elle était munie d'une extraordinaire vitre prenant bien une moitié de la façade. Sam Lee Wong ne détestait pas non plus le fronton découpé qui donnait à la masure une allure du Far West telle que la lui avait représentée des cartes postales.

Méditatif, Sam Lee Wong se voyait reflété en partie dans la vitre crasseuse, et il voyait aussi comme une sorte d'avenir s'y dessiner. Car les affaires pourraient n'être pas trop mauvaises, même en un village aussi endormi, avec cette large vitre pour attirer. [...]

Il n'y avait pas à chercher plus loin. Il avait sous la main, tout ce qu'il lui fallait. [...]

Que signifiait la présence à Horizon de Sam Lee Wong ? Parmi tant d'énigmes déjà ? Enfin tous sans doute perdirent pied[4] bienheureusement dans le sommeil, Sam Lee Wong au milieu d'eux, la tête sur son paquet de hardes[5].

Quelques jours plus tard, au centre de la grande vitre lavée et toute propre, on put lire, tracée au savon, l'annonce que voici :

RESTAURANT SAM LEE WONG
GOOD FOOD
MEALS AT ALL HOURS

© Fonds Gabrielle Roy,
Gabrielle Roy, *Un jardin au bout du monde*, Éditions du Boréal, collection Boréal compact (no 54), 1994

2 Masure : maison pauvre et délabrée
3 Façade à fronton : devant d'une maison qui donne sur la rue et où il y a un ornement au-dessus de la porte d'entrée
4 Perdre pied : tomber endormi
5 Hardes : vêtements pauvres

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Imagine ce que la présence d'un Chinois et d'un restaurant chinois a pu changer dans la vie des villageois de Horizon, en Saskatchewan, au tournant du siècle.
2. Mets-toi dans la peau de Sam Lee Wong ; imagine que tu doives émigrer en Chine et que tu doives t'intégrer à cette nouvelle société. En te basant sur tes lectures ou des films que tu as vus, songe aux obstacles auxquels tu devrais faire face et comment tu penserais les surmonter.

**Importance de l'œuvre**
Nancy Huston est une auteure contemporaine. Dans son roman *Cantique des plaines,* elle fait revivre le peuplement de l'Ouest canadien tout en lui donnant un cachet personnel, celui de sa relation avec son grand-père. *Cantique des plaines* a remporté le prix du Gouverneur général en 1993.

**Contexte**
Née à Calgary, Nancy Huston vit en France depuis 1973. Elle écrit en anglais et en français et traduit elle-même ses livres. L'obtention du prix du Gouverneur général a soulevé la controverse au Québec, où certains maintenaient qu'elle n'était pas francophone. Nancy Huston est une écrivaine pour laquelle le sentiment d'appartenance a une importance toute particulière.

**Pour te situer dans le texte**
Paddon vient de mourir et Nancy Huston, sa petite-fille, désire comprendre sa vie. Elle parle à son grand-père tout en décrivant la colonisation de la région de la Rivière-la-Paix.

**Pour orienter ta première lecture**
Imagine comment tu te sentirais à la place de ces immigrants dans les vastes plaines de l'Ouest.

**Nancy Huston**

Auteure d'origine albertaine (1953- )

# PEACE RIVER *Junction*

Ta mère arriva un an plus tard, balèze et baraquée[1], sans doute que si elle avait été fragile et féminine elle n'aurait pas eu besoin de voyager au bout du monde pour se dégoter[2] un mari.

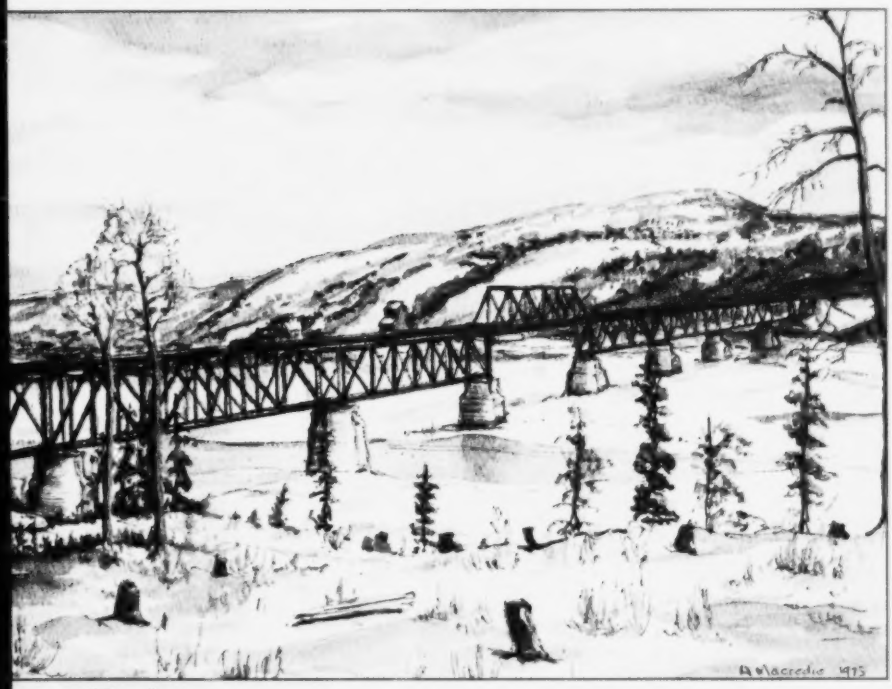
Je ne sais pas encore comment ils se sont rencontrés mais je sais que le monde dans lequel leur rencontre a eu lieu était un monde de fous, Paddon, un monde totalement dément dans lequel les êtres humains étaient éparpillés à travers des espaces vides et plats à l'infini, ici une maison et puis rien à perte de vue, là une autre maison et puis rien rien rien. C'était un monde de solitude indicible, un monde de frayeur et de difficulté, et il se peut qu'aucune communauté humaine jamais n'ait été aussi primitive, tous ses membres luttant séparément pour survivre, incapables de communiquer les uns avec les autres, se préoccupant exclusivement d'arracher à la terre une subsistance, leurs gestes et leurs paroles étant réduits au strict minimum, se nourrir s'habiller travailler gagner de l'argent l'argent le travail les habits la nourriture, et leur âme n'ayant de comptes à rendre qu'à Dieu – encore que ce mot signifiât pour eux trente-six choses différentes : c'étaient des mennonites des huttérites des mormons des adventistes du septième jour des méthodistes des baptistes des catholiques, et deux ou trois pauvres juifs égarés là par hasard. Ici il y avait un Finlandais et là-bas un Allemand, ici un Hollandais et là un Suédois, voici un Anglais et voilà un Polonais, par là un

1 Balèze et baraqué : grand et fort
2 Se dégoter : dénicher, trouver

Ukrainien et par ici un Français de souche noble en fuite du monde moderne pourrissant. Ils avaient amené leurs épouses avec eux ou les avaient fait venir une fois la maison construite, ou bien ils avaient mis une petite annonce pour chercher une fiancée énergique et prête à les aider, et quand les femmes sont arrivées [...] – oui, abandonnant salles de concert, cathédrales et cafés-théâtres, dentelles, lustres et meubles sculptés, et débarquant rompues de fatigue au bout de plusieurs semaines de voyage par bateau et puis par train, voilà ce qu'elles ont trouvé : rien. Pas de pâtés de maisons, pas de papotages[3], pas d'échanges de recettes, pas de potins sur les amis, rien que le Far West à l'état le plus sauvage, bien plus sauvage maintenant que cent ans auparavant, plus sauvage que les recoins les plus paumés[4] de l'Afrique ou de l'Amazonie, une terre remplie de vide et de langues étrangères et de durs travaux à faire et à refaire et à refaire.

Nancy Huston, *Cantique des plaines*, Leméac, Montréal, 1993

3 Papotage : bavardage, commérage
4 Paumé : perdu



© Exporail

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Quelles images retiens-tu de la colonisation à la suite de la lecture de ce texte ?
2. Penses-tu qu'il est plus facile de bâtir une société lorsque la majorité des pionniers sont issus de la même culture ? À ton avis, quels sont les avantages et les inconvénients de la multiplicité culturelle dans un pays ?

# UNE SOCIÉTÉ QUI SE DÉCOUVRE
## *La colonisation : l'imaginaire*

*Le loup-garou,* Léon-Pamphile Le May
*La bête à grand'queue,* Honoré Beaugrand
*La mort de Paul Durant,* Maurice Constantin-Weyer

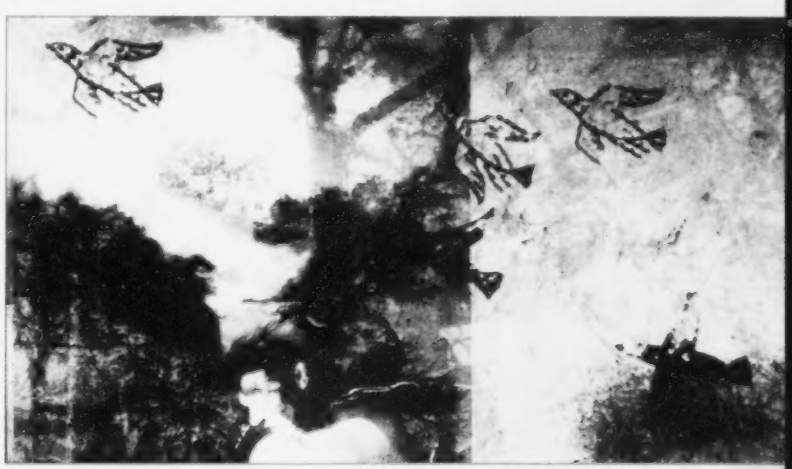
Les colons venus de France ont apporté avec eux tout un bagage de traditions, de chansons, de contes et de légendes. Ces histoires et ces chansons étaient inscrites dans leurs mémoires et transmises d'une génération à l'autre. Lorsqu'on parle de contes et de légendes, on entre dans le domaine de l'imaginaire. Ces histoires révèlent les craintes et les aspirations d'un peuple. Le peuple canadien-français a longtemps été marqué par la superstition.

Tous les extraits de cette section portent, d'une façon ou d'une autre, sur la mort, que ce soit la mort physique ou la damnation de l'âme. Certains de ces extraits soulignent l'importance de la foi catholique pour éloigner le malheur et pour continuer d'être accepté dans la société. On y parle aussi de certaines valeurs profondément ancrées dans le cœur des Canadiens français et souvent renforcées par l'Église, telles que le sens du devoir et le sentiment de culpabilité.

Léon-Pamphile Le May nous offre un conte moral basé sur une légende, celle du loup-garou, soulignant l'importance de la pratique religieuse pour sauver son âme.

Honoré Beaugrand, dans son livre *La Chasse-galerie* a, pour la première fois, mis par écrit plusieurs contes de la tradition orale, dont « La bête à grand'queue ». Il s'agit d'une rencontre avec une bête que le narrateur croit diabolique. Nous assistons à une course époustouflante, un soir d'orage ; la conclusion de l'aventure nous fait vivre avec beaucoup d'humour le choc entre le réel et l'imaginaire.

Pour sa part, Maurice Constantin-Weyer nous fait assister à « La mort de Paul Durant », tout en faisant ressortir la gravité d'un serment fait à un homme mourant.



© Images.com/CORBIS/MAGMA

**Léon-Pamphile Le May**

Auteur d'origine québécoise (1837-1918)

**Importance de l'œuvre**
Les *Contes vrais* sont jugés parmi les meilleurs courts récits du XIXe siècle.

**Contexte**
Le texte présenté ci-dessous est un conte moral. À cette époque, la foi catholique était le fondement de l'identité canadienne-française et ces contes étaient utiles pour convaincre les gens d'aller à l'église.

**Pour te situer dans le texte**
Dans ce conte, l'auteur raconte « la fête de la mariée », Catherine Miquelon, chez son père. Tout le monde s'amuse jusqu'à ce que le fiancé, Misaël, disparaisse à minuit. Que lui est-il arrivé ?

**Pour orienter ta première lecture**
Tout en lisant, imagine comment tu te sentirais à la place de Catherine, puis de Misaël.

# *Le loup-garou*

**Les personnages :**

- *Catherine :* la future mariée
- *Misaël :* le fiancé de Catherine Miquelon
- *M. Miquelon :* le père de Catherine
- *Firmin :* un invité
- *Garçon d'honneur, amis et père de Misaël*

Le « marié » était arrivé chez sa future, avec son garçon d'honneur, son père et plusieurs de ses amis. Chacun se disputait le plaisir de les héberger. C'était la veille du mariage, et il fallait fêter la « mariée ». Les invités se rendirent, le violoneux en tête, chez le père Miquelon. Ils venaient dire un tendre adieu à la jeune fille qui s'apprêtait à soulever un coin du voile mystérieux, derrière lequel se dérobent les femmes graves et les matrones[1] prudentes. Ils venaient lui faire des souhaits qui jetteraient un peu de trouble dans son âme inexpérimentée.

Les noces allaient être joyeuses ; elles commençaient si bien. Les violons vibraient sous le crin[2] rude des archets ; les danses faisaient entendre au loin leurs mouvements rythmés ; les pieds retombaient en mesure comme les fléaux[3] des batteurs de grain. Or, pendant que le rire s'épanouissait comme un rayonnement sur les figures animées, et que les refrains allègres[4] se croisaient comme des fusées dans l'atmosphère chaude, le premier coup de minuit sonna. Le « marié » s'esquiva sournoisement[5]. Il sortit.

Minuit, c'était l'heure marquée pour le départ. Les violons détendirent leurs cordes mélodieuses et ne chantèrent plus. Le garçon d'honneur s'avança alors dans la foule agitée par le plaisir et demanda :

– Le « marié » est-il ici ? Il faut qu'il me suive ; il est encore mon prisonnier. Demain, une jolie fille le délivrera.

1 Matrone : femme d'âge mûr et d'allure respectable
2 Crin : poil long et raide provenant de la crinière et de la queue des chevaux
3 Fléau : outil fait d'un manche et d'un battoir en bois servant à faire tomber le grain des épis lorsqu'il est mûr
4 Allègre : joyeux
5 Sournoisement : en cachette

Ce fut d'abord un éclat de rire. Puis, après un moment, l'un des convives dit qu'il l'avait vu sortir, au coup de minuit, par la porte de derrière. Il était nu-tête.

On attendit quelques instants, le garçon d'honneur entr'ouvrit la porte et jeta un coup d'œil au dehors. Il ne vit personne.

Il alla s'enquérir. Au bout d'un quart d'heure il revint, seul.

– C'est singulier[6], remarqua-t-il.

– L'avez-vous appelé ? lui demande-t-on.

– Oui, mais inutilement.

Catherine, la fiancée, devenait inquiète.

– Il va rentrer, disait-on ; il ne peut rien lui arriver de fâcheux[7].

– Qui sait, encore ?... Un étourdissement, une chute...

Tous les hommes sortirent à sa recherche. Ils allèrent dans la grange, sur le fenil[8], dans la « tasserie[9] », à l'écurie et à l'étable, dans les stalles des chevaux et des bêtes à cornes, dans les crèches, partout.

Une heure sonna et Misaël n'était pas revenu. Des femmes se mirent à pleurer. Catherine paraissait toute pâle à la lumière des bougies, et une profonde angoisse lui serrait le cœur. Elle souffrait.

Aux coups de deux heures, la plupart des hommes étaient rentrés. Ils causaient à voix basse, comme auprès d'un mourant. Tout à coup la porte s'ouvrit et le « marié » parut. Il était livide[10]. Cependant ses yeux étincelaient encore. Du sang coulait le long de son bras, et se montrait sur ses mains glacées. Firmin le suivait, blême, et l'air hébété d'un homme qui ne sait s'il dort ou s'il veille, s'il a fait un rêve affreux ou un acte atroce.

– D'où viens-tu, Misaël ? que t'est-il donc arrivé ? demanda le garçon d'honneur.

Il expliqua assez gauchement qu'il avait éprouvé un singulier malaise, et qu'il était sorti pensant bien que l'air froid le remettrait, qu'il était tombé sur la glace, s'était fait une blessure à l'épaule et que cette blessure lui avait fait perdre connaissance.

Firmin le regardait avec de grands yeux animés. Il aurait bien voulu parler, c'était visible, et il laissait voir qu'il en connaissait long, par ses signes de tête et ses haussements d'épaules. Il n'en fit rien cependant. La blessure fut pansée[11]. On aurait dit un coup de couteau. Il y a des glaçons qui tranchent ou percent comme des poignards.

La gaieté revint. On but une dernière rasade[12], et, le lendemain matin, la cloche carillonna l'heureux mariage de Catherine avec Misaël.

– Et le loup-garou, qu'en faites-vous ?

– Attendez une minute.

Avant la messe, Misaël entra au confessionnal. Il y resta longtemps. Firmin recommença ses gestes et ses signes de la veille, mais avec des airs d'approbation. Il ne souffla mot, car il avait promis de ne point parler.

Or, voici ce qui était arrivé cette nuit-là. Chacun cherchait de son côté le disparu. Firmin pensa qu'il pouvait être allé à l'écurie voir à son jeune cheval. Pourtant, nu-tête, ça n'avait guère de bon sens. N'importe, il s'y rendit. Comme il allait mettre la main sur le crochet de fer qui tenait la porte fermée, il entendit

6. Singulier : étrange
7. Fâcheux : désagréable
8. Fenil : lieu où on garde le foin
9. Tasserie : lieu où on entasse le foin situé dans le pignon de la grange
10. Livide : très pâle
11. Pansée : couverte d'un pansement
12. Rasade : un verre plein d'alcool

marcher sur la neige, derrière lui. Il crut d'abord que c'était quelqu'un de la noce. Tout autre pouvait bien comme lui aller jeter un coup d'œil aux animaux. Il se retourna. Une bête de la taille d'un gros chien, mais plus élancée, venait par le sentier qui reliait la grange à la maison. Elle était noire et ses yeux étaient rouges et flamboyants. Firmin, brave d'ordinaire, eut peur, tellement peur qu'il resta là, sans ouvrir, immobile, incapable de faire un pas. L'animal s'avançait vers lui et le regardait. Il crut qu'il allait être dévoré. L'instinct de la conservation lui revint alors, il fit sauter le crochet de fer et se précipita dans l'écurie. La bête redoutable entra avec lui. Il fit le signe de croix, tira son couteau de poche et s'apprêta à défendre sa vie. Il pensait bien que c'était un loup véritable. L'animal se dressa, lui mit sans façon, sur les épaules, ses pattes velues, et allongea, comme pour le mordre ou le lécher, son museau pointu d'où s'exhalait un souffle brûlant. Firmin frappa. Le couteau atteignit l'épaule et fit couler le sang. Aussitôt le loup disparut, et un homme blessé à l'épaule surgit on ne sait d'où.

– Vous m'avez délivré, merci, fit cet homme.

– Comment, Misaël, c'est vous ?

– Oh ! n'en dites rien, s'il vous plaît !

– Vous « courez » le loup-garou ?... Mon Dieu ! qui aurait pensé cela ?... Il y a donc sept ans que vous n'avez pas fait vos pâques[13] ?

– Sept ans ; mais ne parlez pas de cela, je vous en prie. Je vais aller à confesse demain matin, et je serai bon chrétien à l'avenir.

– Le jurez-vous ?

– Je le jure !

– Je serai à l'église, et si vous ne tenez point votre parole, je dirai tout. Le mariage sera manqué.

C'est entendu.

Léon-Pamphile Le May, *Contes vrais*, 1899

13. Faire ses pâques : se confesser et communier à Pâques.

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Les coutumes reliées au mariage à cette époque sont-elles très différentes aujourd'hui ? Comment ?
2. Que penses-tu de la transformation de Misaël en loup-garou ? Crois-tu que la peur de devenir un loup-garou incitait les gens à observer les sacrements ?
3. Quelles sont les superstitions auxquelles croient des gens de ton entourage ?

**Importance de l'œuvre**
Le recueil de contes *La chasse-galerie* représente un véritable trésor puisque c'était la première fois que ces « histoires apeurantes », très populaires à l'époque dans les soirées et dans les camps de bûcherons, étaient mises par écrit.

**Contexte**
Avant l'avènement de la radio et de la télévision, les gens se rassemblaient les uns chez les autres pour se divertir. Le « conteux » était une des personnes que l'on ne manquait pas d'inviter dans ces veillées. Les contes et légendes nés au Canada ou amenés de France constituaient une bonne partie de son répertoire.

**Pour te situer dans le texte**
Fanfan Lazette et son compagnon, Sem Champagne, voyagent en carriole pendant un orage, à la poursuite d'une bête diabolique. La carriole tombe dans un fossé, M. Champagne est assommé et M. Lazette poursuit la bête à pied. Arrivera-t-il à la rattraper ?

**Pour orienter ta première lecture**
Imagine que tu es enfant et que quelqu'un te raconte cette histoire. Que ressentirais-tu ?

**Honoré Beaugrand**

Auteur d'origine québécoise (1848-1906)

# La bête à grand'gueule

**Les personnages :**

- *Fanfan Lazette :* le narrateur
- *Sem Champagne :* le compagnon de Fanfan Lazette
- *Baptiste Lambert :* le taxidermiste
- *F. X. Trempe :* le propriétaire d'un taureau
- *Le meunier*

Et vlan ! patatras ! un grand coup de tonnerre éclate et voilà la pouliche affolée qui se jette à droite dans le fossé, et la charrette qui se trouve sens dessus dessous. Il faisait une noirceur à ne pas se voir le bout du nez, mais en me relevant tant bien que mal, j'aperçus au-dessus de moi les deux yeux de la bête qui s'était arrêtée et qui me reluquait[1] d'un air féroce. Je me tâtai pour voir si je n'avais rien de cassé. Je n'avais aucun mal et ma première idée fut de saisir l'animal par la queue et de me garer[2] de sa gueule de possédé. Je me traînai en rampant, et tout en ouvrant mon couteau à ressort que je plaçai dans ma ceinture, et au moment où la bête s'élançait sur moi en poussant un rugissement infernal, je fis un bond de côté et je l'attrapai par la queue que j'empoignai solidement de mes deux mains. Il fallait voir la lutte qui s'ensuivit. La bête, qui sentait bien que je la tenais par le bon bout, faisait des sauts terribles pour me faire lâcher prise, mais je me cramponnais comme un désespéré. Et cela dura pendant au moins un quart d'heure. Je volais à droite, à gauche, comme une

1 Reluquer : regarder avec insistance
2 Me garer : me protéger

casserole au bout de la queue d'un chien, mais je tenais bon. J'aurais bien voulu saisir mon couteau pour la couper, cette maudite queue, mais impossible d'y penser tant que la charogne[3] se démènerait ainsi. À la fin, voyant qu'elle ne pouvait pas me faire lâcher prise la voilà partie sur la route au triple galop, et moi par derrière, naturellement.

Je n'avais jamais voyagé aussi vite que cela de ma vie. Les cheveux m'en frisaient en dépit de la pluie qui tombait toujours à torrents. La bête poussait des beuglements pour m'effrayer davantage et, à la faveur d'un éclair, je m'aperçus que nous filions vers le pont de Dautraye. Je pensais bien à mon couteau, mais je n'osais pas me risquer d'une seule main, lorsqu'en arrivant au pont, la bête tourna vers la gauche et tenta d'escalader la palissade. La maudite voulait sauter à l'eau pour me noyer. Heureusement que son premier saut ne réussit pas, car, avec l'erre d'aller[4] que j'avais acquis, j'aurais certainement fait le plongeon. Elle recula pour prendre un nouvel élan et c'est ce qui me donna ma chance. Je saisis mon couteau de la main droite et, au moment où elle sautait, je réunis tous mes efforts, je frappai juste et la queue me resta dans la main. J'étais délivré et j'entendis la charogne qui se débattait dans les eaux de la rivière Dautraye et qui finit par disparaître avec le courant. Je me rendis au moulin où je racontai mon affaire au meunier et nous examinâmes ensemble la queue que j'avais apportée. C'était une queue longue de cinq à six pieds, avec un bouquet de poil au bout, mais une queue rouge écarlate ; une vraie queue de possédé, quoi !

La tempête s'était apaisée et, à l'aide d'un fanal, je partis à la recherche de ma voiture que je trouvai embourbée[5] dans un fossé de la route, avec le grand Sem Champagne qui, complètement dégrisé[6], avait dégagé la pouliche et travaillait à ramasser mes marchandises que le choc avait éparpillées sur la route.

Sem fut l'homme le plus étonné du monde de me voir revenir sain et sauf car il croyait bien que c'était le diable en personne qui m'avait emporté.

Après avoir emprunté un harnais au meunier pour remplacer le nôtre, qu'il avait fallu couper pour libérer la pouliche, nous reprîmes la route du village où nous arrivâmes sur l'heure de minuit.

– Voilà mon histoire et je vous invite chez moi un de ces jours pour voir la queue de la bête. Baptiste Lambert est en train de l'empailler pour la conserver.

[…]

Le sus-nommé F. X. Trempe revendique des dommages-intérêts, au montant de cent francs, audit Fanfan Lazette, en l'accusant d'avoir coupé la queue de son taureau rouge dans la nuit du samedi, 3 octobre dernier, et d'avoir ainsi causé la mort dudit taureau d'une manière cruelle, illégale et subreptice[7], sur le pont de la rivière Dautraye près du manoir des seigneurs de Lanoraie.

Ledit Fanfan Lazette nie d'une manière énergique l'accusation dudit F. X. Trempe et la déclare malicieuse et irrévérencieuse[8], au plus haut degré. Il reconnaît avoir coupé la queue d'un animal connu dans nos campagnes sous le nom de *bête à grand'queue*, dans des conditions fort dangereuses pour sa vie

3. Charogne : (insulte) corps d'un animal mort et qui sent la pourriture
4. Erre d'aller : élan, vitesse
5. Embourbé : pris dans la boue
6. Dégrisé : qui ne ressent plus les effets de l'alcool
7. Subreptice : en se cachant
8. Irrévérencieux : qui manque de respect

corporelle et pour le salut de son âme, mais cela à son corps défendant[9] et parce que c'est le seul moyen reconnu de se débarrasser de la bête.

[...]

Le taureau est précisément disparu dans la nuit du 3 octobre, date où ledit Fanfan Lazette prétend avoir rencontré la *bête à grand'queue*. Et ce qui le confirme dans sa conviction, c'est la couleur de la susdite queue du susdit taureau qui quelques jours auparavant, s'était amusé à se gratter sur une barrière récemment peinte en vermillon[10]. 65

Honoré Beaugrand, *La Chasse-galerie*, 1900

9 À son corps défendant : à contre-cœur
10 Vermillon : rouge vif

© Images.com/CORBIS/MAGMA

## Pistes de réflexion

1. Es-tu heureux ou déçu que l'histoire se termine sur une explication raisonnable ? Aurais-tu aimé que ce soit la véritable « bête à grand'queue » ? Pourquoi ?
2. Tes parents, tes grands-parents ou d'autres adultes ont-ils déjà raconté des « histoires à faire peur » ? Quel effet cela a-t-il eu sur toi ?
3. Est-ce que la tradition de raconter des histoires est encore présente aujourd'hui ? Comment se vit-elle ?

**Maurice Constantin-Weyer**

Auteur d'origine française
(1881-1964)

**Importance de l'œuvre**
Maurice Constantin-Weyer a vécu une douzaine d'années au Manitoba et a véritablement fait connaître le Canada par ses écrits. Son œuvre reflète son intérêt et son affection pour notre pays.

**Contexte**
L'auteur a-t-il vraiment été témoin de la scène qui suit ? Peu importe, puisqu'il la décrit avec beaucoup de réalisme et d'émotion.

**Pour te situer dans le texte**
Paul Durant est mourant. Il fait promettre à son ami de le faire enterrer dans un cimetière catholique. Le narrateur tiendra-t-il sa promesse ?

**Pour orienter ta première lecture**
Durant ta lecture, prête attention à la montée de l'angoisse et de la peur.

# LA MORT DE *Paul Durant*

Veiller un agonisant n'est jamais une chose bien agréable. Mais ce pique-nique avec la Mort, en plein désert des neiges, voilà qui atteint les limites de l'horreur. Il me semblait que la nuit, alors que les ténèbres me cacheraient le tragique de cette figure en lutte avec l'Au-Delà, mon métier de garde-malade me serait moins horrible. Et il n'en fut rien.

Au crépuscule[1], il me fit promettre de ne pas abandonner son corps dans ces solitudes, de l'emporter avec moi, et de le faire enterrer, pieusement, en terre chrétienne. À considérer les conditions du voyage, c'était une folie, et, cependant, je promis tant un mourant a de pouvoir sur un homme sain et bien portant. Et, quand j'eus promis, il cessa de me parler.

Je suppose qu'il fut alors visité par des fantômes familiers, car il se mit à s'entretenir à mi-voix avec des personnages invisibles. Beaucoup d'entre eux devaient, depuis longtemps, appartenir au monde où il allait entrer : je crus comprendre qu'il dialoguait avec sa mère, avec sa grand-mère et avec son grand-père, que je savais morts tous trois. Mais il y avait aussi des fantômes vivants. Son père le grondait encore, bien sûr, pour une sottise commise quelque vingt ans auparavant, alors qu'il n'était qu'un marmot[2] sans raison. La faute et son châtiment le venaient harceler jusque dans cette agonie lointaine, sur une mauvaise[3] couverture, devant quatre sous de feu[4], et une fortune en froid et en neige. Et cette autre vivante, Magd, était aussi là, à ses pieds, et il lui disait des choses que j'entendais à moitié, suffisamment pour qu'elles me fissent mal. Le pire était qu'il fallait manger, pour pouvoir lutter contre la fatigue et le froid, et que je me sentais plutôt envie de vomir.

Vers le matin – à l'heure des épaisses ténèbres – il se mit à râler. Je jetai une brassée de bois mort dans le feu, pour faire monter la flamme et mettre un peu

1. Crépuscule : tombée de la nuit
2. Marmot : jeune enfant
3. Mauvais : mince
4. Quatre sous de feu : petit feu

de clarté autour de moi. Je me penchai sur lui, mais il ne dut pas me voir. J'entendais sa poitrine qui faisait raah ! ra...a...ah ! Il devait déjà sentir un peu le cadavre, car, lentement, stupidement, l'un de mes chiens se mit à hurler. C'était plaintif, solennel et menaçant, et les sept autres chiens reprirent en chœur... Je les aurais tués !

Savaient-ils, en répétant cet aboiement rituel, qu'ils reproduisaient l'appel millénaire de leur race vers la curée[5] ?... S'ils ne le savaient pas, je le savais, moi, et je les eusse volontiers abattus l'un après l'autre. Mais ma vie était liée à la leur... Les loups, eux, ne se trompèrent pas sur le sens de l'appel. Ce qui était pour moi un évènement douloureux, tragique, c'était pour eux la joie. Pour moi, dans quelques minutes, Paul serait ce mort sacré dont il me faudrait protéger la dépouille, pour eux, il serait une charogne bonne à dévorer. Aussi, à quelques deux milles du côté de l'étoile polaire, un premier loup reprit le hurlement de mes chiens, avec un rien de ricanement dans la fin de son Couhouhouhou... hou... ou... ou.. ouh... et un autre répondit au sud. Puis, j'en comptai deux à l'est, et je ne sais combien à l'ouest. Et tantôt ils se conviaient l'un après l'autre, et, tantôt, ils s'invitaient tous à la fois, et leur cercle aux babines retroussées se resserrait.

Maurice Constantin-Weyer, *Un homme se penche sur son passé*,
Presses universitaires de France, Paris, 1968

5. Curée : partie d'une bête abattue lors d'une chasse et que l'on donne à la meute de chiens de chasse

## Pistes de réflexion

1. Que ressentirais-tu si tu avais à veiller quelqu'un qui va mourir ?
2. Que penses-tu de l'importance des promesses faites à quelqu'un qui va mourir ? À ton avis, ont-elles le même poids que celles que l'on fait tous les jours ?

# UNE SOCIÉTÉ QUI SE DÉCOUVRE
## *Les relations entre Anglais et Français*

*La grande demande,* Philippe Aubert de Gaspé (père)
*Comment j'ai appris l'anglais,* Louis-Honoré Fréchette
*Le zèle d'un converti,* Lionel Groulx
*Les bleuets,* Félix-Antoine Savard

## La colère, le conflit et l'amour de la patrie

En Europe, les rapports tendus et les conflits entre les Anglais et les Français marquent l'histoire de leurs pays depuis des siècles. Le Canada n'y a pas échappé. Aucun autre peuple francophone n'a été soumis à la domination anglaise pendant deux siècles et demi pour en sortir fier et vigoureux, comme c'est le cas des Canadiens français. Quoi de plus naturel que de voir surgir toute une littérature nourrie par la colère, le conflit et l'amour de la patrie.

## L'Acadie

Le souvenir de la menace britannique au XVIII[e] siècle reste encore bien vivant. La colonie de la Nouvelle-France, pourtant en pleine croissance, se voit constamment menacée par l'Angleterre. En 1713, les Anglais s'emparent de l'Acadie. Mais les Acadiens, qui refusent de prêter allégeance à la Couronne britannique, inquiètent trop les Anglais : plus de 7 000 personnes seront déportées, dans des conditions tragiques. Le long poème « Evangeline » (1847), de l'Américain Henry Wadsworth Longfellow, chante la persévérance et la fidélité, lors de la déportation, d'Evangeline et de Gabriel, son fiancé. Traduit par Léon-Pamphile Le May, ce poème et ses héros ont profondément marqué la littérature acadienne.

## Une nouvelle identité à trouver

L'inquiétude s'installe. Après la bataille des Plaines d'Abraham, puis la chute de Montréal, la France abandonne la colonie à la Couronne britannique. Les habitants du Bas-Canada s'inquiètent : seront-ils déportés comme les Acadiens ? Une lueur d'espoir : l'Acte de Québec confirme le statut de la langue française et de la religion catholique, ce qui rassure un peu les Canadiens français. Ils doivent maintenant se définir en tant que peuple : ils ne sont plus des Français et doivent se donner une nouvelle identité. La littérature va les aider à y arriver.

## LA RÉBELLION

L'afflux de colons anglais qui se réfugient au Canada après l'indépendance américaine cause encore des conflits. Le désir d'une société plus juste vient s'ajouter à la tension. Résultat : la courageuse rébellion des Patriotes en 1837 qui nourrit longtemps la mémoire du peuple de ses récits héroïques.

## LA LITTÉRATURE PATRIOTIQUE

C'est dans ce contexte que naît une littérature que l'on pourrait qualifier de patriotique, mais dans un sens bien particulier. Les écrivains choisissent l'écriture comme arme pour sauvegarder leur culture et leur langue. Ils utilisent les premiers journaux, vers 1840, pour décrire leur image du Canada français, par opposition à celle des maîtres et conquérants.

Il n'est pas étonnant que, dans leur littérature, les Canadiens français se définissent surtout par opposition aux Anglais, en faisant ressortir ce qui les différencie d'eux : la foi catholique, la spiritualité, la vie rurale et la langue française. Les extraits que nous présentons sont tous reliés aux relations entre les Anglais et les Français.

Dans « La grande demande », Philippe Aubert de Gaspé (père) met en scène un jeune homme et une jeune fille qui se sont toujours aimés. Parce que le jeune homme est devenu capitaine dans l'armée britannique de la Conquête, la jeune Canadienne française ne peut pas accepter de l'épouser.

Dans « Comment j'ai appris l'anglais », Louis-Honoré Fréchette, grand défenseur de la culture canadienne-française, évoque avec un humour savoureux comment il a « appris » cette langue et se moque doucement des efforts de la bourgeoisie de l'époque pour faire apprendre l'autre langue par leurs enfants.

Dans « Le zèle d'un converti », Lionel Groulx révèle, à travers les Lantagnac, les déchirements que vivent les enfants et les conjoints d'un mariage exogame.

Enfin, dans l'extrait que nous avons intitulé « Les bleuets », Félix-Antoine Savard reprend sensiblement le même thème que celui de « La grande demande », mais en allant beaucoup plus loin : il ne s'agit plus seulement de la relation entre deux jeunes gens, mais du combat de tout un peuple contre les Anglais, les étrangers.

**Importance de l'œuvre**
*Les Anciens Canadiens* est le premier roman canadien-français qui a connu du succès. En plus de la qualité de l'écriture, l'œuvre offre une fenêtre historique d'une grande importance.

**Contexte**
Cette œuvre décrit la société de Québec vers 1760. Elle est centrée sur l'amitié de deux hommes, un Anglais et un Français, et sur l'impact de la Conquête britannique sur les gens de l'époque.

**Pour te situer dans le texte**
Le capitaine Archibald Cameron de Locheill est amoureux de Blanche d'Haberville depuis toujours. Il est le meilleur ami de son frère, Jules d'Haberville. Le père de Jules et de Blanche a aidé financièrement de Locheill pour qu'il puisse faire ses études. Maintenant, le capitaine anglophone est riche et fait partie de l'armée anglaise, qui combat les Canadiens français durant la guerre de la Conquête. Comment Blanche réagira-t-elle à sa demande en mariage ?

**Pour orienter ta première lecture**
Comment te sentirais-tu à la place de Blanche ? à la place du capitaine ?

**Philippe Aubert de Gaspé** (père)

Auteur d'origine québécoise (1786-1871)

# LA GRANDE *demande*

– [...] combien nous serons tous heureux !

– Oui, très heureux, sans doute mais mon bonheur ne peut être parfait, Blanche, que si vous daignez y mettre le comble en acceptant ma main. Je vous ai...

La noble fille bondit comme si une vipère l'eût mordue ; et, pâle de colère, la lèvre frémissante, elle s'écria :

– Vous n'avez donc pas réfléchi à ce qu'il y a de blessant, de cruel dans l'offre que vous me faites ! Est-ce lorsque la torche incendiaire que vous et les vôtres avez promenée sur ma malheureuse patrie, est à peine éteinte, que vous me faites une telle proposition ? Est-ce lorsque la fumée s'élève encore de nos masures[1] en ruine que vous m'offrez la main d'un des incendiaires[2] ? Ce serait une ironie bien cruelle que d'allumer le flambeau de l'hyménée[3] aux cendres fumantes de ma malheureuse patrie ! On dirait, capitaine de Locheill, que, maintenant riche, vous avez acheté avec votre or la main de la pauvre fille canadienne ; et jamais une d'Haberville ne consentira à cette humiliation. Oh ! Arché ! je n'aurais jamais attendu cela de vous, de vous, l'ami de mon enfance ! Vous n'avez pas réfléchi à l'offre que vous me faites.

Et Blanche, brisée par l'émotion, se rassit en sanglotant.

Jamais la noble fille canadienne n'avait paru si belle aux yeux d'Arché qu'au moment où elle rejetait, avec un superbe dédain, l'alliance d'un des conquérants de sa malheureuse patrie.

1 Masure : maison pauvre
2 Incendiaire : qui déclenche un incendie
3 Hyménée : mariage

– Calmez-vous, Blanche, reprit de Locheill : j'admire votre patriotisme ; j'apprécie vos sentiments exaltés de délicatesse, quoique bien injustes envers moi, envers moi, votre ami d'enfance. Il vous est impossible de croire qu'un Cameron of Locheill pût offenser une noble demoiselle quelconque, encore moins la sœur de Jules d'Haberville, la fille de son bienfaiteur. Vous savez, Blanche, que je n'agis jamais sans réflexion : toute votre famille m'appelait jadis le grave philosophe et m'accordait un jugement sain. Que vous eussiez rejeté avec indignation la main d'un Anglo-Saxon, aussi peu de temps après la conquête, aurait peut-être été naturel à une d'Haberville ; mais moi, Blanche, vous savez que je vous aime depuis longtemps vous ne pouvez l'ignorer malgré mon silence. Le jeune homme pauvre et proscrit[4] aurait cru manquer à tous sentiments honorables en déclarant son amour à la fille de son riche bienfaiteur.

– Est-ce parce que je suis riche maintenant, continua de Locheill, est-ce parce que le sort des armes nous a fait sortir victorieux de la lutte terrible que nous avons soutenue contre vos compatriotes ; est-ce parce que la fatalité m'a fait un instrument involontaire de destruction, que je dois refouler à jamais dans mon cœur un des plus nobles sentiments de la nature, et m'avouer vaincu sans même faire un effort pour obtenir celle que j'ai aimée constamment ? Oh ! non, Blanche vous ne le pensez pas, vous avez parlé sans réflexion ; vous regrettez déjà les paroles cruelles qui vous sont échappées et qui ne pouvaient s'adresser à votre ancien ami. Parlez, Blanche et dites, que vous les désavouez ; que vous n'êtes pas insensible à mes sentiments que vous connaissez depuis longtemps.

– Je serai franche avec vous, Arché, répliqua Blanche, candide[5] comme une paysanne qui n'a étudié ni ses sentiments, ni ses réponses dans les livres, comme une campagnarde qui ignore les convenances d'une société qu'elle ne fréquente plus depuis longtemps, et qui ne peuvent lui imposer une réserve de convention, et je vous parlerai le cœur sur les lèvres. Vous aviez tout, de Locheill, tout ce qui peut captiver une jeune fille de quinze ans : naissance illustre, esprit, beauté, force athlétique, sentiments généreux et élevés : que fallait-il de plus pour fasciner une jeune personne enthousiaste et sensible ? Aussi, Arché, si le jeune homme pauvre et proscrit eût demandé ma main à mes parents, qu'ils vous l'eussent accordée, j'aurais été fière et heureuse de leur obéir ; mais, capitaine Achibald Cameron de Locheill, il y a maintenant entre nous un gouffre que je ne franchirai jamais.

Philippe Aubert de Gaspé (père), *Les Anciens Canadiens*, 1863

4 Proscrit : banni, condamné (fait référence à la pauvreté d'Archibald à l'époque)
5 Candide : rempli d'innocence

© CORBIS/MAGMA

## PISTES DE RÉFLEXION

1. À ton avis, pourquoi le capitaine de Locheill est-il surpris de la réaction de Blanche ? Comprends-tu cette réaction ?
2. Peux-tu imaginer dans quelles circonstances, dans ta vie à toi, l'amour pourrait s'opposer à ce que tu sois fidèle à ta patrie ou à ta culture ?

**Importance de l'œuvre**
Dans ses souvenirs d'enfance, racontés dans *Mémoires intimes,* Louis-Honoré Fréchette met en œuvre ses merveilleux talents de conteur pour nous montrer la vie quotidienne de l'époque, tout en abordant les sujets brûlants qui agitaient la société canadienne-française.

**Contexte**
Les parents Fréchette veulent que leurs enfants apprennent l'anglais. En même temps, ils ne cachent pas leur admiration pour Louis-Joseph Papineau, patriote canadien, vu comme un héros par les Canadiens français et comme un traître par les Anglais. Les enfants des deux clans se livrent des combats épiques à ce sujet.

**Pour te situer dans le texte**
L'auteur raconte comment son frère et lui ont appris l'anglais à leur façon en jouant avec leurs petits voisins anglophones.

**Pour orienter ta première lecture**
Note le contraste entre la satisfaction des enfants et la déception du père.

**Louis-Honoré Fréchette**

Auteur d'origine québécoise (1839-1908)

# COMMENT J'AI APPRIS *l'anglais*

**Les personnages :**

- *Louis-Honoré et Edmond Fréchette :* l'auteur et son frère
- *M. et Mme Fréchette :* leurs parents
- *Bonnie et Dozzie Houghton :* deux garçons anglophones, voisins des Fréchette
- *M. Houghton :* le père de Bonnie et de Dozzie

J'ai raconté précédemment comment j'avais appris l'orthographe ; il me prend envie de raconter aujourd'hui comment j'ai appris l'anglais.

Nos plus proches voisins – je l'ai dit – étaient une famille anglaise du nom de Houghton.

Pour ne parler que des enfants, cette famille se composait de deux garçons – Bonnie et Dozzie – et d'une fillette ; mais laissons celle-ci de côté ; je n'étais pas à l'âge où l'intéressante portion de l'humanité qu'on appelle le beau sexe pouvait avoir quelque intérêt pour moi.

Au contraire, j'étais plutôt disposé à regarder avec pitié ces petits êtres fragiles et sans haleine, condamnés à porter des jupons – ce qui les rendait impropres à toutes sortes d'exercices, et en particulier à grimper dans les arbres, à faire la culbute, ou à planter le chêne ou le poireau[1].

Les deux garçons faisaient, avec mon frère Edmond et moi, un quatuor assez bien assorti, l'aîné étant précisément de mon âge, et le cadet, de l'âge de mon frère. Il était donc tout naturel que nous fussions très liés ; et, en dépit de mes préjugés contre les Anglais, et des nombreux conflits que le nom de Papineau soulevait entre nous, nous formions deux paires d'amis d'autant plus assidus[2] dans nos relations que celles-ci étaient encouragées par nos parents respectifs.

1 Planter le chêne ou le poireau : faire la roue, un tour complet sur soi-même, la tête la première
2 Assidus : qui se voient très souvent

De son côté, mon père se disait :

«En jouant toujours avec les petits Houghton, les enfants ne peuvent manquer d'apprendre l'anglais, et c'est dans la première enfance que la langue se forme le mieux à l'accent.» Or, du sien, M. Houghton faisait cette réflexion :

«En jouant sans cesse avec les petits Fréchette, Bonnie et Dozzie vont infailliblement apprendre le français, et l'apprenant ainsi dès l'enfance, ils le parleront toujours avec un excellent accent.»

En sorte que mon père nous répétait souvent :

– Jouez avec les Houghton, ce sont des petits messieurs, et vous apprendrez l'anglais.

Tandis que M. Houghton disait aux siens :

– Jouez avec les petits Fréchette, ils sont bien élevés, et vous apprendrez le français.

Nous nous en donnions à cœur joie[3], bien entendu : à la toupie, à la marelle, au cerf-volant, à cache-cache, aux billes, à frappe-main, etc.

Mon père, qui nous entendait parler souvent de *tag*, de *high-spy*, de *jack-in-the-hay*, de *puss-in-the-corner*, de *hoppy-go-kicky*, s'applaudissait et nous applaudissait.

– Très bien, mes enfants, nous disait-il, je vois que vous apprenez quelque chose. Parlez-vous toujours anglais quand vous jouez ensemble ?

– Toujours, papa.

– Parfait, mes enfants, continuez.

– Eh bien, disait M. Houghton de son côté, ça marche-t-il le français ?

– *Oh ! yes, papa.*

– Vous parlez toujours français ensemble, j'espère ?

– *Oh ! yes father !*

– *All right, boys, continue !*

On remarquera sans doute un léger écart de concordance entre ces deux affirmations si positives. Pourtant, ni les uns ni les autres ne mentaient. En disant que nous parlions toujours anglais, mon frère et moi étions de la meilleure foi[4] du monde ; et nos petits amis étaient aussi sincères en disant qu'ils parlaient français. Comment cela, s'il vous plaît ? Voici tout le mystère. Nous avions, sans le savoir, à nous quatre inventé un volapük[5], une espèce de jargon que nos deux amis croyaient être du français, et que de notre côté, nous croyions être de l'anglais pur sang. Ce jargon se composait de quelques expressions empruntées aux deux langues, les mots anglais se prononçant avec l'accent français et les mots français se baragouinant à l'anglaise.

Notre canton étant presque exclusivement français, nos voisins étaient plus familiers avec notre langue que nous avec la leur ; il s'ensuivait que le français avait le dessus dans cet amalgame hybride[6]. Quelques légères variantes par-ci par-là et tout était dit. Très simples, les variantes. Ainsi, comme la négation non se traduit par *no* en anglais, les adjectifs possessifs mon, ton, son devenaient *mo, to, so,* naturellement. De sorte que, en y ajoutant l'accent anglais, «mon père», «ton frère», se prononçaient *mo perr, to frerr.* Et quand Bonnie ou Dozzie disait, en confondant les genres comme c'est le devoir de tout bon Anglais :

– *Mo perr elle être plous tall que to sienne,* nous répondions avec le même accent et la même grammaire :

3 S'en donner à cœur joie : bien s'amuser
4 Être de bonne foi : être sincère, honnête
5 Volapük : langue artificielle inventée au XIX[e] siècle et oubliée depuis
6 Amalgame hybride : mélange de mots des deux langues

– *To merr il être plous small que c'ty-là de moâ.*

Et nous croyions sincèrement parler anglais. J'étais tout fier pour ma part de gazouiller si couramment une langue que tout le monde s'accordait à considérer comme très difficile à apprendre et surtout à prononcer. Et, chose qui frappait singulièrement mon amour-propre, cela m'était venu sans le moindre effort de mémoire.

– Ce n'est pas malaisé du tout, maman, je t'assure, répétais-je souvent, il n'y a qu'à s'y mettre.

L'affaire ne pouvait pas marcher sur ce train-là bien longtemps, comme on peut s'en douter. Une si belle invention ne pouvait pas toujours rester dans l'ombre. La lumière n'est pas faite pour luire sous le boisseau[7]. Voici dans quelle circonstance nos talents de linguistes éclatèrent au grand jour. Un beau matin, en présence de papa, mon frère me dit :

– Veux-tu me prêter ta toupie ?

– Prends-la si tu veux, lui répondis-je.

– Dites donc, mes enfants, intervint mon père, répétez donc cela en anglais, êtes-vous capables ?

Peuh !... Si nous étions capables !

– *C'est toi prête to top à moâ ?* dit Edmond avec assurance.

Et moi de répondre aussi imperturbablement :

– *Take-lé si toi veule !*

Mon père crut que nous plaisantions, d'abord ; mais après un sérieux interrogatoire, au cours duquel nous eûmes à exhiber notre savoir à fond, il lui fallut bien se rendre à l'évidence. Suivant l'expression de Brunetière, notre science faisait banqueroute. Nous n'étions pas plus forts en anglais qu'en orthographe, hélas ! Ma vanité se changeait en humiliation, et la satisfaction de mon père en découragement.

Louis-Honoré Fréchette, *Mémoires intimes*, 1900

7 Luire sous le boisseau : cacher – référence biblique conseillant de ne pas cacher ses talents

## Pistes de réflexion

1. Il semble important, à la fois pour M. Fréchette et pour M. Houghton, que les camarades de leurs fils apprennent une deuxième langue. Pourquoi ?
2. Songe à des incidents drôles que toi ou des personnes de ton entourage avez vécus lorsque vous avez appris une deuxième langue et qui ressemblent à l'expérience des frères Fréchette.

**Lionel Groulx**

Auteur d'origine québécoise (1878-1967)

**Importance de l'œuvre**
*L'Appel de la race* a soulevé une intense controverse à sa parution. L'auteur critiquait ouvertement le Règlement XVII (1912-1927) qui interdisait l'enseignement du français dans les écoles ontariennes et il s'opposait également aux mariages mixtes.

**Contexte**
L'action se situe à Ottawa, au moment où le Règlement XVII était en vigueur. Marié à une anglophone, M. de Lantagnac s'anglicise, puis redécouvre sa passion pour le français. Il devient député et mène la lutte pour le français jusqu'aux Communes.

**Pour te situer dans le texte**
M. de Lantagnac et sa fille Virginia discutent des études en français de cette dernière.

**Pour orienter ta première lecture**
Essaie de ressentir les émotions de Virginia et celles de son père.

# LE ZÈLE D'UN CONVERTI

**Les personnages :**

- *Virginia de Lantagnac :* une jeune fille ontarienne
- *Jules de Lantagnac :* un Franco-Ontarien, père de Virginia
- *Maud de Lantagnac :* une Anglo-Ontarienne, mère de Virginia
- *William et Wolfred :* les frères de Virginia

[...] je suis allée l'autre jour au couvent de la rue Rideau. Une de mes amies françaises, car j'en ai maintenant, m'avait dit : « Allez voir Sœur Sainte-Anastasie ; c'est plus qu'une bonne religieuse, c'est une femme patriote et qui sait admirablement sa langue. » Je me rendis donc au couvent ; je vis Mère Sainte-Anastasie ; et c'est convenu : deux fois par semaine j'irai prendre une leçon. Voyez-vous, mon papa, continua la jeune fille, baissant un peu la voix, je me suis trouvée l'autre jour dans une réunion de jeunes Canadiennes françaises. Le croiriez-vous ? Beaucoup ne parlaient qu'anglais. Cela m'a fait mal au cœur. Je me suis dit qu'une petite de Lantagnac se devait de faire autre chose. Ai-je tort ?

Lantagnac pressa contre le sien le bras de la noble enfant. Avec une surprise joyeuse il venait de constater qu'elle lui avait parlé, cette fois, dans un français presque irréprochable.

– Ah ! ma petite Virginia, s'écria-t-il, tu es bien, toi, la fille de ta race[1]. Tu te plais donc beaucoup à l'étude du français ?

– C'est une passion, mon père ; et j'apprends vite, allez. C'est étrange : le français me revint comme une langue que j'aurais déjà sue. Mère Sainte-Anastasie me dit que je suis une petite intuitive, que je n'ai qu'à lire en moi-même pour tout apprendre.

– Ne t'enseigne-t-elle que du français, Mère Sainte-Anastasie ?

1. Être fille de sa race : dans ce contexte, être fière de bien parler la langue de son groupe ethnique.

– Elle m'enseigne aussi l'histoire du Canada français. C'est moi qui l'en ai priée. Savez-vous que j'achève Ferland, que j'ai lu Faillon, que je lirai aussi Garneau ? Oh ! les beaux volumes ! Vous savez si j'aime les histoires de chevalerie. Je retrouve là mes chansons de geste[2] les plus belles. Les guerres iroquoises, l'exploit de Dollard, de Madeleine de Verchères, la découverte du Mississipi, celle de l'Ouest, les randonnées de nos chevaliers à la baie d'Hudson, les actes de nos martyrs, c'est de l'épopée toute pure, n'est-il pas vrai ? De la grande épopée chevaleresque, avec de la matière chrétienne et en quel cadre ! Il y a mieux ! ces lectures me ramènent aussi je ne sais quel souvenir, quelle résurrection d'une vieille âme héréditaire. Vous souvenez-vous de ce soir où, ici-même, vous me disiez : « Ma Virginia, il n'y a pas seulement quatre générations de Lantagnac qui te réclament ; il y a aussi la longue lignée des aïeules de France, puis celle des aïeules de la Nouvelle-France, toutes les femmes héroïques qui ont fait notre famille. » Non, mon père, cette voix des aïeux et des aïeules, cet appel de la race n'est pas une chimère. Je l'entends nettement en moi, à mesure que j'apprends leur histoire.

Ici la jeune fille fit une pause. Elle appuya sa tête sur l'épaule de son père et pour dire avec l'accent de la plus forte conviction :

– Non, je ne me trompe pas. Je me sens toute changée. C'est bien comme vous me l'aviez dit, mon papa : à mesure que je me refrancise, je pense plus clair et je sens plus finement.

Lantagnac écoutait son enfant, sans l'interrompre, jetant seulement sur elle un regard attendri quand, au bout de la véranda, la lumière de l'intérieur leur projetait un de ses rayons. Il considérait alors avec fierté la belle enfant brune, tout en ardeur et en lyrisme, fine et vibrante créature dont les joues se coloraient quand le cœur devenait chaud.

– Tu es donc tout à fait heureuse, ma chérie ?

Et, brusquement, pour se soulager d'un remords qui parfois l'assaillait, il risqua :

– Tu ne m'en veux point de t'avoir reprise à ta première éducation ?

– Vous en vouloir ? Oh ! comment le pourrais-je ? répondit vivement Virginia. Heureuse ? c'est autre chose...

L'enfant baissa la voix ; puis dissimulant mal un chagrin secret :

– Heureuse, je le serais, s'il n'y avait notre mère...

– Que veux-tu dire, Virginia ? fit anxieusement Lantagnac.

Il y a, mon père, vous n'avez pu manquer de vous en apercevoir, il y a que notre mère est malheureuse, très malheureuse depuis quelque temps. Si elle n'a pas voulu nous laisser partir pour Loretta Abbey, c'est qu'elle se sentait seule, affreusement seule dans sa maison, nous a-t-elle dit.

– Seule dans sa maison ? Et comment cela ? fit Lantagnac qui s'arrêta de marcher.

– Demandez à Nellie ; c'est la confidente de maman ; peut-être vous en dira-t-elle davantage. Avec moi elle se sent mal à l'aise, vous ne savez combien. Elle m'évite le plus possible. Mais je sais que souvent elle pleure.

– Et depuis quand ces malheurs et ces larmes ? demanda Lantagnac, toujours plus anxieux.

– Depuis que nous faisons du français. C'est elle, vous le savez encore, sans doute, qui a détourné William de l'Université d'Ottawa. Un matin qu'au déjeuner j'exhortais notre collégien à demeurer près de nous, maman a pris subitement la parole :

– C'est votre droit, William, de continuer vos études en anglais, comme c'est le droit de Virginia, je suppose, de prendre deux leçons privées de français au lieu d'une.

– Elle savait donc, ma fille, que tu allais à la rue Rideau ?

2 Chansons de geste : poèmes du Moyen Âge portant surtout sur les chevaliers des Croisades

– Non, mais je l'avais dit à William.

À ce moment Virginia qui commençait à prendre froid, demanda la permission de rentrer. Lantagnac continua de marcher seul. Ce qu'il venait d'entendre l'avait bouleversé. Ces confidences de Virginia ne lui découvraient pas, à vrai dire, l'état d'âme de Maud ; il le soupçonnait en partie, sans pourtant y attacher ce caractère de gravité.

– Ainsi, se disait-il, elle a bel et bien soutenu William dans sa révolte ; elle l'y a poussé ; elle est allée jusque-là !

Sur le pavé de la véranda, les premières feuilles d'automne arrachées par le vent glissaient l'une après l'autre. Elles passaient, avec le léger crissement d'un papier froissé, l'envol d'une chose fanée et funèbre. Et Lantagnac se demandait, navré, pourquoi, ce soir-là, le même vent d'automne lui mettait au cœur un bruissement de feuilles mortes. Une profonde inquiétude l'envahissait. En était-ce fini de tout son rêve ? Allait-il avorter ?

– Peut-être, s'accusait-il, ai-je manqué de diplomatie ? Sans doute, eût-il fallu patienter, aller plus lentement, ne pas tant compter sur l'enthousiasme du début... ?

Dans son ardeur première, en homme d'action ambitieux d'aller vite, non, vraiment, il n'avait guère ménagé les étapes. C'est par caisses entières, il se souvenait, que les livres français étaient venus des librairies de Montréal. Chaque enfant possédait maintenant sa petite bibliothèque. Virginia et Wolfred en découpaient[3] à peine quelques pages. Aux revues et aux magazines du salon de lecture, il avait également ajouté les meilleures revues françaises et québécoises, lesquelles obtenaient les mêmes égards et les mêmes froideurs que les volumes. Jusqu'où n'était pas allé son zèle de converti ? Toujours pour fortifier à son foyer l'atmosphère nouvelle, Lantagnac avait voulu substituer çà et là, dans les diverses pièces de sa maison, aux images et aux gravures, toutes hélas ! dans le goût américain ou anglo-saxon, des reproductions des meilleures œuvres de l'école classique française. Il y avait même mêlé quelques sujets de peinture canadienne. Dans la chambre de Wolfred, un *Dollard sonnant la dernière charge* de Delfosse remplaçait, depuis quelque temps, un George Washington en grand uniforme de général. Dans la chambre de Virginia une bonne copie de la *Jeanne d'Arc* d'Ingres avait pris la place d'un vague sujet de Reynolds. Dans le couloir menant au grand salon, un Louis-Hippolyte LaFontaine s'était mis dans le cadre doré d'un lord Monck et un Louis-Joseph Papineau dans celui de lord Durham.

Lionel Groulx, *L'Appel de la race*,
Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa, 1956

© Bettmann/CORBIS/MAGMA

3 Découper les pages : à cette époque, il fallait séparer les pages d'un livre avec un coupe-papier

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Que penses-tu de ces paroles de Virginia : « [...] cette voix des aïeux et des aïeules, cet appel de la race n'est pas une chimère. Je l'entends nettement en moi, à mesure que j'apprends leur histoire. » Rappelle-toi les moments où tu t'es senti particulièrement proche de tes ancêtres francophones.
2. Dollard des Ormeaux, Jeanne d'Arc, Louis-Hippolyte Lafontaine étaient les héros de cette époque. Qui sont les héros francophones d'aujourd'hui : chanteurs, sportifs, politiciens ?

**Importance de l'œuvre**
*Menaud maître-draveur* est un classique de la littérature canadienne-française. C'est une œuvre poétique, passionnée, un plaidoyer qui témoigne de l'immense amour de l'auteur pour la terre, pour sa culture et pour son pays.

**Contexte**
L'abbé Savard, alors qu'il exerçait son ministère auprès des bûcherons et des draveurs de la région de Charlevoix, a rencontré le maître-draveur Joseph Boies, qui a inspiré le personnage de Menaud. L'auteur crée un univers régional reflétant une situation qui existait à l'échelle du Canada français, où les Anglais acquéraient de plus en plus de richesses naturelles, de territoires et de pouvoir sur la main-d'œuvre canadienne-française.

**Pour te situer dans le texte**
Dans cet extrait, Marie rencontre le Délié, un de ses deux prétendants. Elle est troublée par ses propos parce qu'il veut s'associer aux Anglais et dominer ses compatriotes canadiens-français.

**Pour orienter ta première lecture**
Remarque jusqu'à quel point Marie et le Délié sont différents.

**Félix-Antoine Savard**

Auteur d'origine québécoise (1896-1982)

# Les bleuets

**Les personnages :**

- *Marie :* la jeune fille
- *Menaud :* le père de Marie
- *Joson :* le fils de Menaud, mort à la drave
- *Le Délié :* un des prétendants de Marie
- *Le Lucon :* le fils spirituel de Menaud, prétendant de Marie et rival du Délié

Son tour d'horizon parcouru, Marie se raccroupissait[1] suivant l'adon des talles[2], et, recueillie, tout comme on fait un rosaire, elle égrenait ses grappes.

Ah ! sur le lait du grand bol de faïence, flotteraient, au souper, les grains de saphir ; et son père... peut-être... lui dirait que c'est bon ; et peut-être... aussi, dans la maison grise, reviendrait le temps heureux où l'on se parlait même lorsqu'on n'avait rien à se dire.

Ainsi trimait[3] la cueilleuse, lorsqu'en arrière, elle entend un froissis de feuilles et de branches. Elle se dévire et, bonne sainte ! le cœur lui débat et le sang lui monte au visage : le Délié était là, en pleine talle, à ses côtés !

– Ah ! bien, va-t'en, dit la fille. Si on nous voyait ainsi, entends-tu le monde ?

Et le galant :

– C'est un pur adon. Je marchais, comme ça, à l'aventure… quand je t'ai vue.

– La belle défaite que tu te donnes, dit la cueilleuse.

Mais le Délié ne le prend pas sur ce ton. Il est là, tout rouge comme une flambée, et violent.

1 Se raccroupir : s'agenouiller, se pencher
2 Talles : là où il y a beaucoup de bleuets
3 Trimer : travailler dur

À l'entendre, il en avait plein le dos de tout ce qui se cancanait[4] contre lui.

Il irait à la maison, bientôt, pour l'affaire du mariage...

Quant au Lucon, une ! deux ! avant longtemps, il lui réglerait son compte.

La pauvre fille, de son tablier, s'était voilé le visage et cachait ses larmes. Alors, le Délié, faisant son doux, se mit à entonner des versets d'amour et à parler de ses projets.

Bientôt, il serait le maître de tout cela...

Il désigna la montagne dont les murs bleus faisaient comme un rempart derrière les champs et les bois.

Les étrangers devaient louer bientôt tout ce domaine. Mais lui, il en aurait la garde.

– Ah ! Ah ! il partit à rire et à montrer déjà ses crocs de gardien.

« Je leur vois la face aux gens de Mainsal ! » dit-il.

Et rogue[5], le poil droit[6], il s'était tourné vers en bas, et vous lançait les injures à pleine gueule contre tout le clan des siens.

Ainsi, l'automne, lorsque chacun reviendrait, par son chemin, rouvrir sa cabane[7], lui, le Délié, serait là pour dire :

« Va-t'en ! »

Ainsi, lorsque chacun voudrait piéger aux endroits de chasse qu'ils se transmettaient de père en fils, lui serait là pour dire : « Dehors ! Cela ne vous appartient plus ! »

Alors, dans son cœur, la cueilleuse se souvint des paroles tristes qu'elle avait lues à son père un soir :

« Des étrangers sont venus ! Ils ont pris presque tout le pouvoir ; ils ont acquis presque tout l'argent. »[8]

Elle n'osait parler, la pauvre. Mais, la main dans les fruits, elle roulait les grains bleus, pieusement, comme si elle eût récité des Avé pour sa protection.

Puis, des yeux, elle interrogea cet homme qui lui parlait une langue qu'elle n'avait jamais entendue dans la maison de son père ni ailleurs.

Lui, s'étant approché :

– J'aurai de bons gages[9], dit-il, et nous serons heureux...

Marie regarda les champs où les hommes s'affairaient autour des veillottes[10] comme des abeilles autour des ruches, les cadres paisibles des avoines et des blés dans toute la force du vert, ceux des pacages[11] avec leurs cairns[12] de roches : simples monuments dressés en souvenir des mains qui s'étaient usées, des reins qui s'étaient rompus depuis des générations et des générations à nettoyer la face de cette terre.

Dans le pendant, à droite, elle regarda l'abatis de Joson, avec ses cailloux entassés par le grand frère et qui ressemblaient à des œufs dans la corbeille des ronces.

---

4 Se cancaner : tout ce qui se disait dans son dos
5 Rogue : arrogant, brutal
6 Le poil droit : en colère
7 Cabane : petit abri qui sert au moment de la chasse
8 Cette citation est tirée de *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon
9 De bons gages : un bon salaire
10 Veillotte : botte de foin
11 Pacage : endroit où le bétail broute l'herbe
12 Cairn : monticule où on mettait les pierres trouvées dans les champs

Plus loin, là-bas, c'était la haute muraille, c'était le grand fief de chasse que Marie ne connaissait pas, mais où, d'après les dires de son père, régnait ce qu il y a de plus beau sous le soleil : la liberté.

– Alors, c'est bien vrai que les étrangers auront tout cela ? demanda-t-elle, en indiquant la montagne au Délié.

– Oui, ils en sont revenus l'autre jour en le disant. Mais moi, j'aurai la garde.

– Et ce sera fermé pour nous autres ?

– Oui...

Alors, elle eut honte de paraître avec lui trafiquer de l'héritage. Une voix, dans la profondeur de son sang, demandait à crier :

« Tu n'es qu'un traître. Va-t'en ! Je te méprise. » Mais elle eut peur.

– Maintenant, dit-elle, il faut que je m'en aille.

On voyait, çà et là, les faneuses descendre des champs vers les maisons, et les vaches revenir vers les enclos de traite.

Elle retira sa main qu'il avait prise, et se libérant de cette présence qui commençait à troubler le fond de sa chair :

– Bonsoir, dit-elle.

Et vivement elle disparut derrière une bouillée de plaines et dévala[13] par les longues pentes.

Félix-Antoine Savard, *Menaud maître-draveur,*
Bibliothèque québécoise, 1992

13 Dévaler : descendre rapidement

© Images.com/CORBIS/MAGMA

## Pistes de réflexion

1. Que penses-tu des projets du Délié ? Crois-tu, comme Marie, que c'est un traître ?
2. Selon toi, quel est l'héritage linguistique et culturel que tu as reçu de tes parents ? Est-ce important pour toi de le préserver ? Pourquoi ?

# UNE SOCIÉTÉ QUI SE DÉCOUVRE

*La foi, l'Église catholique*

*Patrie intime,* Nérée Beauchemin
*Dans la main de Dieu,* Gratien Gélinas
*La messe de minuit,* Antonine Maillet
*La lettre de l'évêque,* Louis Caron

Au début de la colonie, l'Église catholique avait deux buts : évangéliser les Autochtones et servir les colons. Pour transmettre la foi catholique aux Autochtones, il fallait se faire comprendre d'eux. Les seuls dictionnaires des langues autochtones qui aient été créés l'ont été par des missionnaires. Aujourd'hui, ces ouvrages aident certaines tribus à étudier leurs langues ancestrales avant qu'elles ne soient complètement oubliées.

Afin de servir les colons, les religieux et religieuses ouvraient des écoles et des hôpitaux tout en assurant le culte parmi les habitants. Le prêtre était pratiquement la seule personne instruite dans les campagnes. Sous l'autorité de l'évêque et en coopération avec les seigneurs, il exerçait un solide contrôle spirituel sur ses paroissiens.

Vint la conquête, et avec elle, le départ des autorités royales françaises. Le Traité de Paris, puis l'Acte de Québec, garantissaient dans l'ancienne Nouvelle-France le maintien de la langue française, du droit français et la place de l'Église catholique. Cette dernière aura un rôle crucial à jouer pour assurer la survie de la communauté française, coupée de la mère patrie.

Les paroisses donnaient aux gens un sens d'appartenance à la communauté française. Sans l'Église catholique, les colons se seraient probablement anglicisés. Les évêques, pour mener à bien leur mission de maintien et d'expansion de la communauté québécoise, s'efforçaient d'éviter les conflits avec les autorités anglaises.

C'est ainsi que, dans les années qui précédèrent la rébellion des Patriotes, l'Église essayait de décourager les rebelles. Après la Rébellion, l'Église a repris son rôle de consolidation. De nombreux prêtres – souvent sous des pseudonymes – ont écrit des romans ou des poèmes et ont collaboré à des journaux en français, pour défendre la communauté française et sa langue.

L'emprise culturelle, spirituelle, sociale et politique de l'Église s'est renforcée avec le temps, jusque vers 1960, début de la Révolution tranquille. Pendant plus de cent ans, ses représentants ont encouragé les Canadiens français à préserver leurs traditions, à cultiver la terre, à avoir de grosses familles, à obéir à l'autorité et à se résigner à leur sort. Ils se sont également dévoués corps et âme pour la colonisation et l'épanouissement de la langue française.

## La foi, l'Église catholique

Les textes choisis pour cette section font ressortir différentes facettes de l'Église catholique et de son rôle dans la survie de la communauté québécoise.

Le poème de Nérée Beauchemin, « Patrie intime », est un excellent exemple de la foi qui animait les écrivains engagés dans la survie de la communauté canadienne-française. Ce beau poème très musical évoque la foi catholique, l'amour de la patrie, la beauté d'une vie simple dans la communauté et la paix intérieure que l'on trouve dans le devoir accompli.

Gratien Gélinas fait ressortir l'utilisation superficielle que faisaient certains catholiques de la prière. L'extrait que nous présentons, « Dans la main de Dieu », oppose de manière touchante la foi et l'engagement de Bousille, un soi-disant simple d'esprit, avec cette attitude utilitaire.

Antonine Maillet, dans « La messe de minuit », fait ressortir l'injustice dont les pauvres sont victimes. Même si la Sagouine et sa famille se rendent à la messe de minuit, leur pauvreté les exclut. Ils repartent avec de belles images plein les yeux, mais sans avoir été réchauffés par un quelconque sentiment d'appartenance.

Dans « La lettre de l'évêque », Louis Caron expose avec brio le jeu du clergé dans les paroisses juste avant la rébellion des Patriotes. Le sermon de l'abbé et la lettre de l'évêque montrent clairement que l'Église s'oppose à l'action des rebelles et à leurs intentions. Pourtant, l'abbé est conscient du risque de brisure dans la communauté s'il s'oppose aux notables du village.

**Importance de l'auteur**
On reconnaît aujourd'hui que la poésie de Nérée Beauchemin nous rejoint toujours. Il aborde des thèmes du quotidien et captive notre intérêt par la richesse de son écriture.

**Notes sur le texte**
Par son contenu, ce poème est représentatif de la littérature du terroir. Les auteurs rattachés à ce genre décrivaient la nature et les évènements qui les entouraient de manière immédiate. Ils soulignaient l'importance des traditions, du travail de la terre et de l'amour du pays. Ce poème est écrit en quatrains (quatre vers) octosyllabiques (huit pieds).

**Pour orienter ta première lecture**
Remarque la beauté et l'originalité des expressions employées par le poète.

**Nérée Beauchemin**

Auteur d'origine québécoise (1850-1931)

# PATRIE *intime*

Je veux vivre seul avec toi
Les jours de la vie âpre et douce,
Dans l'assurance de la Foi,
Jusqu'à la suprême secousse[1].

Je me suis fait une raison
De me plier à la mesure
Du petit cercle d'horizon
Qu'un coin de ciel natal azure[2].

Mon rêve n'a jamais quitté
Le cloître obscur de la demeure
Où, dans le devoir, j'ai goûté
Toute la paix intérieure.

Et mon amour le plus pieux,
Et ma fête la plus fleurie,
Est d'avoir toujours sous les yeux
Le visage de ma patrie.

Patrie intime de ma foi,
Dans une immuable[3] assurance,
Je veux vivre encore avec toi,
Jusqu'au soir de mon espérance.

Nérée Beauchemin, *Patrie intime*, 1928

1 Suprême secousse : mort
2 Azurer : teinter de bleu
3 Immuable : qui ne change pas

*The Diagnosis, 1928-1933,* Clarence Gagnon (1881-1942)
mixed media on paper, 19.4 x 22.0 cm
© McMichael Canadian Art Collection, Kleinburg, Ontario, Gift of Col. R.S. McLaughlin 1969.4.47

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Quelle atmosphère se dégage de ce poème, selon toi ?
2. Connais-tu des gens qui, comme le poète, sont animés par une foi calme et profonde ? Quelle influence ces personnes ont-elles sur leur entourage ?

**Gratien Gélinas**

Auteur d'origine québécoise (1909-1999)

**Importance de l'œuvre**
Plusieurs croient que *Bousille et les Justes* est la meilleure pièce de Gratien Gélinas. La force des dialogues et la manière dont les thèmes – la respectabilité, l'honneur et le conservatisme religieux – sont traités nous rejoignent encore.

**Contexte**
L'action se déroule en 1959. Toute la famille Grenon se rend à Montréal pour le procès du plus jeune fils, Aimé. Ce dernier est accusé de meurtre. Bousille, un cousin éloigné, les accompagne. C'est un homme simple d'esprit que la famille Grenon a accueilli.

**Pour te situer dans le texte**
Bousille doit témoigner lors du procès d'Aimé. Il est terrifié à l'idée de s'énerver et de se tromper. Pourquoi ?

**Pour orienter ta première lecture**
Note l'importance que Bousille accorde à la foi et à la prière.

## DANS LA MAIN *de Dieu*

**Noëlla** Tu t'es coupé, toi ?

**Bousille** Je suis un peu gêné de le dire : il y a un magasin d'animaux, ici pas loin. Comme je m'ennuyais de notre Fido, je suis entré, deux secondes, pour flatter un des chiens. J'ai dû mal m'y prendre : il m'a mordu le doigt.

**Noëlla** Montre-le moi.

**Bousille** *découlant son mouchoir.* Ce n'est pas sa faute, le vendeur prétend que c'est une race de chiens qui viennent au monde avec un mauvais caractère.

[...]

**Noëlla** Ce n'est pas Fido qui t'aurait mordu.

**Bousille** Non, certain !

[...]

**Noëlla** Je suis bien de ton avis. (*Elle a terminé le pansement.*) C'est tout : il n'y a plus de danger.

**Bousille** Merci, Noëlla.

**Noëlla** Tu vas perdre un bouton : enlève ton veston que je le recouse.

**Bousille** *qui s'exécute.* Je ne suis pas très chic en dessous.

**Noëlla** *replaçant les médicaments dans sa trousse.* Les pilules que le médecin t'a données, tu les prends toujours ?

**Bousille** Aussi souvent que le cœur me cogne un peu fort.

**Noëlla** Continue, tu vivras cent ans. (*Elle a échangé, dans un sac, la trousse pour un petit nécessaire à couture.*)

**Bousille** C'est drôle… Tu me fais du bien, toi, chaque fois que je t'approche.

**Noëlla** Il est naturel de s'intéresser à un excellent garçon comme toi.

**Bousille** Je ne suis pas aussi… excellent que tu le penses. On voit que tu viens d'entrer dans la famille. Autrement, tu saurais que je me suis adonné au vice de l'ivrognerie pendant sept mois et deux semaines.

**Noëlla** C'était pour boire avec Aimé que tu l'accompagnais si souvent dans ses sorties ?

**Bousille** Non. Pas au début, du moins. Non, à vrai dire, je le suivais pour une raison bien égoïste : moi, je m'ennuie au possible quand je ne rends service à personne.

**Noëlla** Et avec lui tu te sentais utile ?

**Bousille** Ça tranquillisait sa mère de savoir que je serais là pour ramener l'auto à la maison, si Aimé…

**Noëlla** … s'enivrait ?

**Bousille** Oui. Remarque qu'elle n'avait pas toujours raison de s'inquiéter. Surtout les soirs où il manquait d'argent.

**Noëlla** Si je comprends bien, c'est lui qui t'a appris à boire ?

**Bousille** Vois-tu, j'ai commencé à le suivre pendant l'été, il y a deux ans. Aussi longtemps qu'il a fait doux, c'était facile pour moi de l'attendre dans l'auto. Mais quand le froid est arrivé, j'entrais dans le bar me dégeler les pieds de temps en temps. Il me criait : « Viens te réchauffer, Bousille ! » Et il me faisait gober deux ou trois verres, coup sur coup.

**Noëlla** Mais pourquoi ?

**Bousille** Apparemment, ça l'amusait de me dire de monter sur le comptoir et de danser une gigue, quand je ne savais plus trop ce qui m'arrivait.

**Noëlla** Et je suppose qu'à jouer pareil jeu tu t'es rendu compte, un beau jour, que tu ne pouvais plus te passer de boire ?

**Bousille** Ça s'est fait en moins d'un mois. Il faut croire que j'avais le goût de la bouteille dans le sang… à cause de mon père, qui l'a aimée toute sa vie.

**Noëlla** Tu devais être bien malheureux.

**Bousille** Je ne peux pas le dire assez. Ma grande peur, c'était de mourir fou, comme lui. D'autant plus que je perdais complètement la boule, dès que j'avais bu un peu trop. Il me semblait que des diables épouvantables voulaient m'attraper : je me sauvais à travers le village, comme un échappé de l'asile.

**Noëlla** Quelle misère !

**Bousille** Ah ! je te l'assure, Noëlla : j'aimerais mieux crever que de retomber là-dedans.

**Noëlla** Comment es-tu sorti de cet enfer ?

**Bousille** Heureusement qu'un soir où j'étais hors d'état de prendre le volant à sa place, Aimé a écrasé l'auto contre un arbre, deux milles avant Saint-Tite. Il s'en est tiré, lui, avec une bosse sur le front, mais moi, j'ai passé six semaines le genou dans le plâtre, la jambe suspendue au plafond. C'est ce qui a été ma chance.

**Noëlla** Ta chance ?

**Bousille** Eh oui ! Sans cet accident-là, je n'aurais peut-être jamais connu le père Anselme : c'est lui, figure-toi, qui m'a sorti de cet enfer, comme tu dis.

**Noëlla** Tu lui as exposé ton problème ?

**Bousille** D'un bout à l'autre. Il m'a demandé : « Voudrais-tu cesser de boire ? » J'ai répondu : « Oui, je le voudrais, je ne peux pas le dire assez ! Mais c'est plus fort que moi : je suis toujours à quatre pattes. » Il a admis : « Oui, c'est vrai, la tentation de boire est plus forte que toi, parce que tu es seul à lutter contre elle. » Et là il m'a prouvé, de toutes les façons imaginables, que si je demandais à Dieu – qui est infiniment puissant – de combattre avec moi, jamais au grand jamais le démon de la bouteille ne pourrait venir à bout de nous deux. Pas vrai ?

**Noëlla** Aucun doute possible.

**Bousille** J'ai fait ce qu'il m'a dit : je me suis réfugié dans la main de Dieu.

**Noëlla** Et tu n'a jamais été tenté depuis ?

**Bousille** Souvent. Presque chaque fois que Phil me donne un peu d'argent. Mais je ne m'inquiète pas.

**Noëlla** Moi non plus : je suis sûre que tu résisteras toujours.

**Bousille** Forcément ; le père Anselme me l'a garanti : « Aussi longtemps que tu ne Lui feras pas de gaffe, sois tranquille, le bon Dieu ne te laissera pas tomber, Lui. Il ne te laissera pas tomber, je te le garantis ! » Et il me le répète chaque fois que je le vois.

**Noëlla** Si jamais je fais sa connaissance, à ton bon père Anselme, je lui donne un beau *bec* sur chaque joue ! En attendant, remets ton veston. (*Elle l'a brossé après avoir recousu le bouton.*)

**Bousille** *l'endossant.* C'est pourquoi j'ai tellement peur de me tromper en témoignant demain : s'il fallait que j'oublie quelque chose, après avoir juré de dire toute la vérité ! Ce serait une jolie gaffe à faire au bon Dieu. Son deuxième commandement ! Trois avant celui où Il nous défend de tuer. Il me laisserait retomber dans mon vice, sûr et certain.

*Le téléphone a sonné.*

**Noëlla** *au téléphone.* Oui ?... Entendu, je descends tout de suite. (*Elle raccroche.*)

**Bousille** Et si jamais ce malheur-là m'arrivait, je te le répète, Noëlla : j'aimerais mieux mourir.

Gratien Gélinas, *Bousille et les Justes*,
Les Productions Gratien Gélinas Ltée, Montréal

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Connais-tu des gens qui, comme Bousille, se sont tournés vers Dieu pour les aider à surmonter un problème ?
2. Comment penses-tu que la foi et la prière peuvent aider à surmonter un problème ?

**Importance de l'œuvre**
Antonine Maillet a été la première écrivaine acadienne à écrire « dans sa langue ». *La Sagouine* a été extrêmement populaire, offrant une véritable carrière à l'actrice Viola Léger qui interprétait ce long monologue.

**Contexte**
La langue des Acadiens est différente du français standard et du français québécois. Elle est remplie de termes utilisés au XVII^e siècle dans le centre-ouest de la France, d'expressions anglaises et de mots amérindiens.

**Pour te situer dans le texte**
*La Sagouine* est le long monologue d'une vieille femme de ménage qui raconte ses souvenirs.

**Pour orienter ta première lecture**
Essaie de lire le texte à haute voix. Si tu peux, fais-toi aider par quelqu'un qui connaît le français acadien.

**Antonine Maillet**

Auteure d'origine acadienne
(1929- )

# La messe de minuit

Je partions de boune heure pour asseyer d'aouère des places. Pas des places assis, j'avions pas notre banc, nous autres, mais j'avions le droit de rester deboute en airiére de la grande allée par rapport que c'était Nouël. Je pouvions pas suire la messe parce que j'avions pas de place dans les bancs, mais je pouvions ouère la parade quand c'est qu'a passait en airiére de l'église. Le prêtre se gréyait dans ses pus belles hardes[1] : des soutanes, des étoles, des chasubes, des surplus[2] par-dessus surplus à pus saouère quoi c'est en faire. Et tout ça en dentelle de couvent. Pis venions les vicaires, et pis les Enfants-de-Mârie[3], et pis les enfants-de-chœur qui portiont l'Enfant-Jésus-de-Cire sus un brancard. Ils le portiont avec sa belle robe en dentelle et ses beaux cheveux frisés droite dans son étable, entre la jument pis le bœu'.

Il avait point besoin d'aouère peur pour sa robe blanche, le petit, ça sentait pas l'étable là-dedans, y avait pas de fumier dans sa crèche, c'est la Sagouine qui vous le dit. Ah ! non. Une belle crèche en beau cartron ben propre, et une belle couvarte de soie bleue dans son auge, et de la boune paille en papier fin, et des animaux en pluche rasée... ça sentait point la borbis[4] ni la grange là-dedans. Y a rien que nous autres qui sentions point à bon dans toute l'église, c'est pour ça que je restions en airiére. J'avions pas de hardes de dentelle, nous autres, ni de tête frisée. J'arions même pas pu nous mettre à côté des bargers, t'as qu'à ouère !

D'accoutume, je sortions à l'heure du prône[5]. C'est pas que le prêtre parlait pas ben... il avait une voix qu'arait pu se faire entendre du Fond de la Baie, s'il avait voulu se donner la peine. Mais à la messe de mênuit, il élevait jamais la

1 Hardes : vêtements
2 Des étoles, des chasubes, des surplus : (étoles, chasubles, surplis) vêtements portés par le prêtre durant la messe
3 Enfants-de-Marie : association de jeunes filles catholiques
4 Borbis : la brebis
5 Prône : le sermon

voix, il chuchottait quasiment rien que pour les bancs d'en avant par rapport qu'il était ému. Mais nous autres, je compornions rien. Et pis, je voulions pas sortir en même temps que les autres pour pas nous faire remarquer. Ça fait qu'une fois passé le Mênuit Chrétchen et Ça-borgers-assemblons-nous, je nous rassemblions toutes devant la porte de l'église et je nous en allions finir Nouël dans nos cabanes.

Là, je m'en vas vous dire que le fumier c'en était du vrai, et la paille itou[6]. Et si j'avions eu une étouèle filante pour accrocher sus le cadre de la porte, peut-être ben que les rois mages se serions trompés et serions venus porter leur or pis leur encens chus nous. Mais ils sont jamais venus... parsoune. Ça fait que Nouël, c'était coume pour le bingo pis les Arvune[7] : je jouions pas, j'achetions rien, mais je regardions acheter pis jouer les autres. C'est coume ça que j'avons regardé passer l'Enfant-Jésus-de-Cire qui s'en a été droite dans sa crèche... et nous autres je nous en avons venu droite chus nous, coume d'accoutume[8].

Antonine Maillet, *La Sagouine,* Leméac, Montréal, 1971

6 Itou : aussi
7 Les Arvune : magasin de l'endroit
8 Coume d'accoutume : comme d'habitude

© Annie Griffiths Belt/CORBIS/MAGMA

## PISTES DE RÉFLEXION

1. La Sagouine et sa famille se sentent exclus de plusieurs façons. Peux-tu en identifier quelques-unes ?
2. Fais des rapprochements entre des gens que tu connais ou des personnages fictifs qui se trouvent dans des circonstances semblables à celles de la Sagouine. Réfléchis à ce qui devrait changer dans notre société pour aider ces personnes-là.

**Importance de l'œuvre**
Grâce aux talents de conteur de Louis Caron, *Le Canard de bois* figure encore à la liste des meilleurs romans québécois. L'auteur a su faire revivre une époque importante dans l'histoire canadienne-française.

**Louis Caron**

Auteur d'origine québécoise (1942- )

**Contexte**
Hyacinthe Bellerose, un des personnages principaux du roman *Le Canard de bois,* participe à la rébellion des Patriotes de 1837. Les Fils de la Liberté, auxquels il a prêté serment, se rallient sous des slogans tels que : « Fuyez tyrans, le peuple se réveille » et « Liberté, pain du peuple, volonté de Dieu ». L'extrait ci-dessous traite de l'opposition de l'Église à la révolte des Patriotes.

**Pour te situer dans le texte**
Hyacinthe Bellerose, le major Hubert et d'autres Patriotes assistent à la messe du village. L'abbé Mailloux vient de recevoir une lettre de son évêque.

**Pour orienter ta première lecture**
Imagine comment tu te sentirais si tu étais dans l'église et que tu étais témoin de cette scène.

## La lettre de l'évêque

L'abbé Mailloux monta en chaire. Hyacinthe était adossé aux grandes portes. Pendant toute la messe, il resta debout, la tête haute, les mains dans le dos. L'abbé Mailloux pontifiait[1] :

– Vous savez, mes bien chers frères, que la Providence a voulu nous plonger encore une fois dans l'épreuve des élections. C'est une occasion de tentations à nulle autre pareille. Les péchés d'orgueil, de mensonge et de colère vous guettent. L'envie, aussi, dont les Canadiens[2] s'étaient si bien préservés jusqu'ici. Et je ne saurais trop vous mettre en garde contre les promesses des faux prophètes.

L'abbé Mailloux rentra en lui-même un long moment pendant lequel on sentit qu'il pesait ses mots. Il glissa la main sous son surplis, il devait défaire quelques boutons de sa soutane. Les fidèles se disaient que l'abbé Mailloux cherchait sans doute son mouchoir pour s'éponger le front, selon son habitude, dans les circonstances délicates. Il finit cependant par tirer une feuille de papier. Il la tenait entre ses mains comme un objet précieux.

– Loin de moi l'idée de prendre parti dans ces matières profanes[3], poursuivit-il. L'Église plane au-dessus des débats des hommes. Mais j'ai reçu une lettre de Monseigneur à propos des graves évènements qui sont survenus récemment dans certaines paroisses du Bas-Canada. Je vous demande d'en écouter la lecture en pensant aux élections qui s'en viennent.

1 Pontifier : se donner des airs importants
2 Les Canadiens : a longtemps signifié les Canadiens français
3 Profane : contraire de religieux

Le curé déploya le texte du mandement[4] et ajusta ses lunettes rondes. Sa voix avait monté d'un ton. Il débitait les propos de son évêque comme une oraison :

– Depuis longtemps, nous n'entendons parler que d'agitation, de révolte, le frère lève la main contre le frère, le fils contre le père... Dans un pays renommé jusqu'à présent pour sa loyauté, son esprit de paix, et son amour pour la religion de ses ancêtres.

Hyacinthe tressaillit. Si l'évêque, qui était en quelque sorte le pape du Bas-Canada, prenait la peine d'écrire pour dénoncer la révolte, cela signifiait que des soulèvements avaient réellement eu lieu. Ou se préparaient. Et que le major Hubert ne mentait pas en disant que les Patriotes avaient engagé une lutte sans pitié avec les Bureaucrates[5]. Mais ceux-ci comptaient une majorité de Canadiens dans leurs rangs. L'évêque avait donc raison de parler d'une lutte entre frères.

– Ne vous laissez pas séduire, continuait l'abbé Mailloux, si quelqu'un voulait vous engager à la rébellion sous prétexte que vous faites partie du peuple souverain. Avez-vous jamais songé sérieusement aux horreurs d'une guerre civile ? Vous êtes-vous représenté les ruisseaux de sang inondant vos rues et vos campagnes, et l'innocent, enveloppé avec le coupable dans la même série de malheurs ?

L'abbé Mailloux marqua une autre pause. Le major et le cordonnier s'agitaient dans leur banc, se penchant à tour de rôle pour se glisser des commentaires offusqués[6]. L'abbé Mailloux riva son regard sur celui du cordonnier, le mandement tenu à bout de bras pour pouvoir le lire sans quitter l'autre des yeux.

– Avez-vous réfléchi que, presque sans exception, toute révolution populaire est une œuvre sanguinaire, comme le prouve l'expérience ; et que le philosophe de Genève, l'auteur du *Contrat social*[7], le grand fauteur[8] de la souveraineté du peuple, dit quelque part qu'une révolution serait achetée trop cher si elle coûtait une seule goutte de sang ?

L'abbé Mailloux invectivait[9] personnellement le cordonnier par la voix de son évêque. François se leva. Le major Hubert s'apprêtait à en faire autant. Des remous se propageaient dans les bancs des alentours.

– Heureusement, tonna l'abbé Mailloux en repliant la lettre pour bien signifier qu'il apportait maintenant ses commentaires personnels, le drame n'a pas encore atteint ces proportions chez nous. Mais il en est parmi vous qui n'ont pas d'autre ambition que d'attiser[10] le feu. Ce sont ceux-là mêmes qui prennent tous les moyens qui sont à leur disposition pour faire des élections l'occasion ultime de la discorde.

4 Mandement : lettre d'un évêque aux paroissiens ou au clergé de son diocèse
5 Bureaucrates : parti politique de l'époque, qui appuyait la monarchie britannique
6 Offusqué : fâché, insulté
7 L'auteur du *Contrat social* : il s'agit de l'écrivain et philosophe français Jean-Jacques Rousseau
8 Fauteur : qui a ébranlé l'ordre établi en appuyant la souveraineté des peuples
9 Invectiver : dire des injures
10 Attiser le feu : empirer les choses, intensifier le conflit

Hubert, François et une dizaine de Patriotes avoués qui s'étaient levés sortirent alors silencieusement de l'église. L'abbé Mailloux tonitrua[11] :

– Quand bien même on ne voudrait pas les nommer, les fauteurs de troubles viennent de se désigner à la face de tout le village. Mes bien chers frères, ajouta-t-il d'un ton de commisération[12], nous allons prier ensemble pour leur salut.

Il fit le signe de la croix et descendit de sa chaire à grands pas de paysan. Les fidèles se signèrent[13] à leur tour et se jetèrent à genoux. Les partisans du major Hubert étaient sortis en laissant les portes ouvertes derrière eux. Hyacinthe les suivit.

Louis Caron, *Le Canard de bois*,
© Les Racontages L.C. Inc.

11 Tonitruer : employer une voix très forte
12 Commisération : pitié
13 Se signer : faire le signe de la croix

## Pistes de réflexion

1. Mets-toi à la place de l'abbé, qui transmet le point de vue de son évêque, mais qui connaît ses paroissiens et qui doit sûrement avoir des opinions personnelles au sujet de la Rébellion. Imagine ce qui se passe dans sa tête.
2. Aujourd'hui, l'Église catholique a peut-être un peu moins d'influence sur nos décisions personnelles. Qui joue ce rôle dans la société actuelle ? Comment réagis-tu aux messages que tu reçois ?

# UNE SOCIÉTÉ QUI SE DÉCOUVRE

## *Les conventions sociales*

*Le goût de la liberté,* Louis Hémon
*La voisine,* Georges Bugnet
*Des maldisances,* Germaine Guèvremont
*Parce que l'amour, c'est fort,* Gratien Gélinas
*Un étranger au village,* Yves Thériault
*L'emprunt,* Yves Beauchemin

Jusqu'au début du XX^e^ siècle, la société canadienne-française est très conservatrice. Elle perpétue les valeurs traditionnelles, maintient sa foi, sa langue et sa religion. Il est important de ne pas se faire remarquer, de se conformer à son rôle. On apprend à se plier aux conventions sociales. On cultive la terre, on élève ses enfants, on vit sa vie d'homme et de femme comme ses parents l'ont fait, sans bousculer l'ordre établi, sans faire scandale. Les agriculteurs ont besoin les uns des autres, et pour bénéficier de cette entraide, il vaut mieux ne pas trop dévier du comportement conventionnel.

L'émigration vers les villes commence, mais on estime en général que la vie à la campagne est plus pure et expose moins à la tentation de faire le mal.

Dans les sept extraits de cette section, tu auras l'occasion de voir l'importance, quelquefois démesurée, que peuvent prendre les règles sociales dans la vie des gens. Tu verras aussi comment certains s'en libéraient. Essaie de découvrir l'intention de chaque auteur : invitation au conformisme ou critique ? À toi de voir.

Dans l'extrait « Le goût de la liberté », François Paradis, coureur de bois, est un homme libre de toute attache. Son goût de liberté et d'aventure le différencie fortement des habitants du village où il séjourne. Ces derniers sont très attachés à la terre et aux biens matériels. Maria Chapdelaine est troublée par l'attirance qu'elle éprouve pour François, qui représente un monde différent de tout ce qui lui est familier.

Dans « La voisine », Georges Bugnet décrit une rencontre entre deux femmes. La voisine de Louise veut tout savoir du couple nouvellement arrivé. Louise répond à ses questions par politesse mais également pour engager de bonnes relations avec ses voisins. L'interdépendance des pionniers les obligeait à maintenir entre eux des relations cordiales.

Germaine Guèvremont, dans l'extrait « Des maldisances », porte un jugement sur ces villageois méfiants, méchants envers ce qui n'est pas la norme. Faisant écho au François Paradis de *Maria Chapdelaine*, le Survenant, un autre coureur de bois, s'indigne de la peur des habitants du village pour tout ce qui est nouveau. Il découvre par la même occasion sa propre peur de forger des liens affectifs qui le retiendraient au village et l'empêcheraient de reprendre la route.

Dans l'extrait « Parce que l'amour, c'est fort », de Gratien Gélinas, un aumônier militaire explique qu'un enfant illégitime ne peut jamais arriver à la respectabilité si nécessaire pour réussir dans la société. Le jeune soldat s'indigne de ce jugement, car « … l'amour, c'est fort… ».

François Paradis et le Survenant avouaient que la routine quotidienne des agriculteurs ne les passionnait pas. L'étranger dans l'extrait de Yves Thériault, « Un étranger au village », encore plus fougueux et non-conformiste qu'eux, soulève des passions bien plus fortes : un couple le croit responsable de la grossesse de leur fille. L'étranger est différent, et il est le premier que l'on montre du doigt lorsqu'un malheur arrive.

Dans le texte d'Yves Beauchemin, « L'emprunt », Florent cherche à obtenir un prêt à la banque. Il ne fait pas partie de la société catholique que fréquente le gérant de banque. Ce dernier n'a que du mépris pour lui jusqu'à ce qu'il apprenne que Florent est l'ami d'un millionnaire influent. L'extrait met en relief le fait que les bonnes relations permettent de contourner les conventions sociales et d'inclure ceux qui viennent d'arriver ou qui ne font pas partie de la bonne société.

**Importance de l'œuvre**
Louis Hémon est arrivé au Québec en 1911. Son dernier roman, *Maria Chapdelaine,* connaît un énorme succès au Canada et en France. Ce roman, inspiré par l'histoire de gens bien ordinaires, en vient presque à symboliser l'âme canadienne-française du début du XX^e siècle.

**Louis Hémon**

Auteur d'origine française
(1880-1913)

**Contexte**
Le personnage de François Paradis est le premier d'une lignée d'aventuriers que l'on trouve dans la littérature québécoise. Ces personnages épris de liberté dérangent les habitudes des gens plus sédentaires, cultivateurs attachés à un coin de terre ou à un village.

**Pour te situer dans le texte**
La mère de Maria essaie en vain de comprendre François Paradis et le goût qu'il ressent de la liberté du coureur des bois. Maria écoute.

**Pour orienter ta première lecture**
Note les réactions de Maria et de sa mère à ce que dit François Paradis.

## LE GOÛT DE *la liberté*

La mère Chapdelaine reprit ses questions.

« Alors tu as vendu la terre quand ton père est mort, François ?

– Oui. J'ai tout vendu. Je n'ai jamais été bien « bon » de la terre, vous savez. Travailler dans les chantiers, faire la chasse, gagner un peu d'argent de temps en temps à servir de guide ou à commercer avec les sauvages[1], ça, c'est mon plaisir, mais gratter toujours le même morceau de terre, d'année en année, et rester là, je n'aurais jamais pu faire ça tout mon « règne »[2], il m'aurait semblé être attaché comme un animal à un pieu.

– C'est vrai, il y a des hommes comme cela. Samuel, par exemple, et toi, et encore bien d'autres. On dirait que le bois connaît des magies pour vous faire venir... »

Elle secouait la tête en le regardant avec une curiosité étonnée.

« Vous faire geler les membres l'hiver, vous faire manger par les mouches l'été, vivre dans une tente sur la neige ou dans un camp plein de trous par où le vent passe, vous aimez mieux cela que de faire tout votre règne tranquillement sur une belle terre, là où il y a des magasins et des maisons. Voyons, un beau morceau de terrain « planche »[3], dans une vieille paroisse, du terrain sans une souche ni un creux, une bonne maison chaude toute tapissée en dedans, des animaux gras dans le clos ou à l'étable, pour des gens bien gréés[4] d'instruments et qui ont de la santé, y a-t-il rien de plus plaisant et de plus aimable ? »

1 Sauvages : Bien que l'emploi de ce mot pour désigner les Autochtones était courant à l'époque décrite par l'auteur, cette appellation est considérée comme inacceptable de nos jours.
2 Mon règne : ma vie
3 Planche : plat
4 Gréer : équiper

François Paradis regardait le plancher sans répondre, un peu honteux peut-être de ses goûts déraisonnables.

« C'est une belle vie pour ceux qui aiment la terre, dit-il enfin, mais moi je n'aurais pas été heureux. »

C'était l'éternel malentendu des deux races : les pionniers et les sédentaires, les paysans venus de France qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile, et ces autres paysans, en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme[5] lointain de vagabondage et d'aventure.

D'avoir entendu quinze ans durant sa mère vanter le bonheur idyllique des cultivateurs des vieilles paroisses, Maria en était venue tout naturellement à s'imaginer qu'elle partageait ses goûts ; voici qu'elle n'en était plus aussi sûre. Mais elle savait en tout cas qu'aucun des jeunes gens riches de Saint-Prime, qui portaient le dimanche des pelisses[6] de drap fin à col de fourrure, n'était l'égal de François Paradis avec ses bottes carapacées[7] de boue et son gilet de laine usé.

Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, 1913

5 Atavisme : trait hérité de ses ancêtres
6 Pelisse : manteau doublé
7 Carapacer : recouvrir comme d'une carapace

Dessin de Suzor-Coté, Marc-Aurèle de Foy, *Paroisse – Maria Chapdelaine*, 1916, Musée national des beaux-arts du Québec.

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Dans ce passage, Maria est bouleversée par des sentiments contradictoires. Lesquels ? Identifie des exemples de contradictions dont tu as fait l'expérience.
2. Lis l'extrait du roman *Le Survenant* « Des maldisances » et compare comment les personnages de ces deux extraits perçoivent la liberté.

**Georges Bugnet**

Auteur d'origine française
(1879-1981)

**Importance de l'œuvre**
Georges Bugnet était lui-même pionnier et a vécu 76 ans en Alberta. Son roman offre une fenêtre historique unique sur les expériences et les attitudes de l'époque en Alberta. *La Forêt* est considéré comme le roman par excellence portant sur l'isolement du colon.

**Contexte**
Au début du XX^e siècle, la langue parlée par les Canadiens français diffère déjà beaucoup de celle de leurs ancêtres qui avaient colonisé la Nouvelle-France. Entre 1608 et 1759, les immigrants français sont venus pour la plupart de la Normandie, de l'Île-de-France, du Poitou et de la Bretagne (par ordre d'importance). Ils ont apporté avec eux des expressions typiques de leur époque et les ont transmises à leurs enfants. La langue canadienne-française (et acadienne) a conservé de nombreuses traces de son passé.

**Pour te situer dans le texte**
Cet extrait souligne que, dans un village, et même dans le bois, tout le monde connaît tout des autres. Ici, Louise rencontre sa voisine, Mme Roy. Cette dernière est très curieuse et pose des questions sur Louise et sur son mari. Ces questions mettent Louise mal à l'aise, malgré la bonté évidente de Mme Roy...

**Pour orienter ta première lecture**
Mets-toi à la place de Louise, qui vient d'arriver et qui doit répondre aux questions de sa voisine.

## La visiteuse

Louise avait pris un livre. Elle s'était assise sur un pliant de toile, à l'ombre, en arrière de la tente face à l'orient, et surveillait la visite annoncée. Elle lisait distraitement, les yeux souvent levés vers le promontoire de l'est, au bord du lac.

Une forme enfin déboucha, courte, grasse, à la démarche pesante, mais pressée. Louise se leva, attendit, fit quelques pas à la rencontre.

– Ne vous dérangez pas, ma chère dame, ne vous dérangez pas. Restez à l'ombre. Mon Dou, que vous êtes donc plaisante à regarder. Mon « vieux » m'avait bien dit que vous étiez une vrai jolie créature, mais je pensais qu'il voulait me faire étriver[1], pour me rendre jalouse.

Elles se tendirent la main, puis revinrent s'asseoir en arrière de la tente, le pliant de Roger servant à la visiteuse.

– Votre nom, c'est bien Bourgoin ?... Oui ?... Vous êtes des Français ?... Oui ?... Nous autres, on est des Canadiens d'En-Bas[2], du comté de Montcalm... Vous connaissez pas ?

– Non. Mon mari et moi venons directement de France. Nous n'avons fait que traverser la province de Québec sans nous arrêter.

1 Faire étriver : taquiner
2 En-Bas : Bas Canada

– Mon Dou que vous parlez donc bien le français. Il me semble que j'entends le jeune vicaire de notre paroisse quand il est revenu de faire ses études dans les vieux pays[3]. Comme ça, vous avez jamais été sur une terre ? Non ? Alors, qu'est-ce que vous faisiez là-bas avant de venir par icitte[4] ?

– Moi, rien. Je demeurais avec mon père.

– Et votre vieux ?

– Mon vieux ?

– Oui, votre mari.

– Il était journaliste.

– Il écrivait dans les papiers ? Un éditeur de journal ?

Penchée en avant, les coudes sur les genoux, madame Roy ne cachait pas sa curiosité, mais ses grands yeux noirs, toujours beaux, corrigeaient cette curiosité par leur expression de sincère bonté. Louise répondit :

– Il ne faisait que débuter. Il n'était que reporter.

– C'est un beau gâs, et il a l'air d'avoir du courage tout plein. Mais vous, ma pauvre dame, vous m'avez pas l'air bâtie pour le pays d'icitte. Comment que ça se fait que vos parents vous ont laissé partir ?

– Roger était libre. Il n'a plus de parents

– Mais vous ?

Louise ne répondit pas. Elle devinait bien, derrière ce questionnaire, des intentions serviables, mais elle n'était point habituée à cette ouverte et confiante simplicité du pays des pionniers.

– Ma chère dame, si je parle trop ; faites-y pas attention. C'est pour pouvoir vous aider que je vous demande tout ça. Vous étou[5], vous pouvez vous demander comment que ça se fait que deux vieux comme nous autres on se met encore sur une terre. Bin[6], voyez vous, je vas vous expliquer. C'est pas la première fois. Même que, quand on a vendu notre dernière terre, dans l'Abitibi, on avait un bon montant d'argent clair[7] à la banque. Y a trois ans de ça. Mon vieux avait proche cinquante et un ans, moi j'avais passé quarante-huit. On pensait que c'était bien le temps de se reposer un peu et d'aller jouir de notre argent à la ville. Est-ce pas ? Ça semblait de bon sens ?

D'un geste vif, elle jeta ses deux mains ouvertes, paumes en l'air, sur ses genoux, comme pour recevoir l'acquiescement demandé.

– Oui, fit Louise, machinalement.

– Alors, on s'est acheté une petite maison à Montréal et on s'est mis avec nos deux garçons, ceux qu'étaient pas encore mariés. Ma chère dame, les premiers temps, y avait rien de plus beau. On pouvait aller à la messe tous les dimanches, et même la semaine. Et il y avait les magasins, les cinémas. [...] Seulement, au bout d'un an, je commençais à m'ennuyer de la terre. Mon vieux disait rien, mais

3 Les vieux pays : l'Europe, les pays d'origine de tous ces gens venus s'établir au Canada
4 Icitte : ici
5 Étou (itou) : aussi
6 Bin : bien
7 Clair : montant d'argent qui reste après avoir payé ses dettes

je voyais bien qu'il ne s'amusait plus. [...] Ensuite, voilà que nos deux garçons se mettent dans la tête d'aller dans l'Ouest et nous laissent. On pouvait pas les empêcher. Alors mon vieux et moi on était comme les animaux qu'on tient dans l'étable quand ils sentent l'herbe verte dehors. On avait tout ce qui nous fallait, certain. Mais ça devenait tannant, tannant. Alors, quand on a appris que nos deux garçons avaient trouvé des belles terres ici, en Alberta, ça n'a pas traîné. On a tout vendu et on est venu.

Georges Bugnet, *La Forêt,* Les éditions des Plaines, Saint-Boniface, 1984

## Pistes de réflexion

1. Si tu ne l'as pas déjà fait, lis « Tout est à bâtir » de Georges Bugnet et compare les sentiments de Louise à ceux de la voisine envers la vie de pionnier.
2. Préfères-tu vivre en ville, où les voisins ne se connaissent pas, ou bien à la campagne où tout le monde se connaît ? Quels sont les avantages et les inconvénients de chaque mode de vie ?

**Germaine Guèvremont**

Auteure d'origine québécoise (1893-1968)

**Importance de l'œuvre**
*Le Survenant* a été le premier roman canadien paru en France après la Deuxième Guerre mondiale. Il a été adapté pour la radio puis pour la télévision. Grâce à lui, l'auteure est connue partout au monde et elle est considérée comme l'une des écrivaines québécoises les plus importantes du XX^e siècle.

**Contexte**
*Le Survenant* est le dernier roman du terroir. Le thème du travail de la terre aura été omniprésent dans la littérature pendant cent ans. L'auteure introduit le personnage du coureur des bois pour étudier les deux modes de vie qui s'opposaient à l'époque, celui de l'aventurier et celui de l'agriculteur.

**Pour te situer dans le texte**
Venant (le Survenant) vit depuis un an au Chenal du Moine. Coureur des bois, il a décidé de s'arrêter un peu. Pendant combien de temps encore restera-t-il au village ?

**Pour orienter ta première lecture**
Mets-toi à la place du Survenant qui ressent l'appel de l'aventure, de la liberté.

Les personnages :

- *L'Acayenne :* une femme originaire de l'Acadie
- *Venant :* le Survenant, un coureur des bois
- *Le père Didace (Beauchemin) :* un agriculteur et employeur du Survenant
- *Amable Beauchemin :* le fils de Didace Beauchemin
- *Alphonsine :* l'épouse d'Amable
- *Pierre-Côme Provençal, les Salvail :* les voisins
- *Angélina Desmarais :* la femme célibataire, secrètement amoureuse du Survenant
- *Z'Yeux-ronds :* le chien des Beauchemin

– Mais d'où qu'elle sort pour qu'on l'appelle l'Acayenne[2] ?

– Ah ! elle vient de par en bas de Québec, de quelque part dans le golfe.

– Ça n'empêche pas qu'elle donne à chambrer[3] à des navigateurs et qu'on parle de contre, comme d'une méchante.

– Qu'elle reste donc dans son pays !

Venant s'indigna :

– Des maldisances, tout ça, rien que des maldisances ! Comme de raison une étrangère, c'est une méchante : elle est pas du pays.

Soudainement il se sentit le besoin de détacher sa chaise du rond familier.

Pendant un an il avait pu partager leur vie, mais il n'était pas des leurs ; il ne le serait jamais. Même sa voix changea, plus grave, comme plus distante, quand il commença :

– Vous autres…

Dans un remuement de pieds, les chaises se détassèrent. De soi par la force des choses, l'anneau se déjoignait.

– Vous autres, vous savez pas ce que c'est d'aimer à voir du pays, de se lever avec le jour, un beau matin, pour filer fin[4] seul, le pas léger, le cœur allègre, tout

1 Des maldisances : des médisances, des paroles dites dans l'intention de nuire
2 L'Acayenne : l'Acadienne
3 Donner à chambrer : louer des chambres
4 Fin seul : tout à fait seul

son avoir sur le dos. Non ! vous aimez mieux piétonner[5] toujours à la même place, pliés en deux sur vos terres de petite grandeur, plates et cordées comme des mouchoirs de poche. Sainte bénite, vous aurez donc jamais rien vu, de votre vivant ! Si un oiseau un peu dépareillé vient à passer, vous restez en extase devant, des années de temps. Vous parlez encore du bucéphale, oui, le plongeux à grosse tête, là, que le père Didace a tué il y a autour de deux ans. Quoi c'est que ça serait si vous voyiez s'avancer devers[6] vous, par troupeaux de milliers, les oies sauvages, blanches et frivolantes[7] comme une neige de bourrasque ? Quand elles voyagent sur neuf milles de longueur formant une belle anse sur le bleu du firmament, et qu'une d'elles, de dix, douze livres, épaisse de flanc, s'en détache et tombe comme une roche ? Ça c'est un vrai coup de fusil ! Si vous saviez ce que c'est de voir du pays…

Les mots titubaient sur ses lèvres. Il était ivre, ivre de distances, ivre de départ. Une fois de plus, l'inlassable pèlerin voyait rutiler dans la coupe d'or le vin illusoire de la route, des grands espaces, des horizons, des lointains inconnus.

Comme son regard, tout le temps qu'il parlait, tendait uniquement vers la porte, chacun, à son exemple, porta la vue dessus : une porte grise, massive et basse, qui donnait sur les champs, si basse que les plus grands devaient baisser la tête pour ne pas heurter le haut de l'embrasure. Son seuil, ils l'avaient passé tant de fois et tant d'autres l'avaient passé avant eux, qu'il s'était creusé, au centre, de tous leurs pas pesants. Et la clenche centenaire, recourbée et pointue, n'en pouvait plus à force de cliqueter sous toutes sortes de mains, une humble porte de tous les jours, se parant de vertus à la parole d'un passant.

– Tout ce qu'on avait à voir, Survenant, on l'a vu, reprit dignement Pierre-Côme Provençal, mortifié dans sa personne, dans sa famille, dans sa paroisse.

Dégrisé, Venant regarda un à un, comme s'il les voyait pour la première fois, Pierre-Côme Provençal, ses quatre garçons, sa femme et ses filles, la famille Salvail, Alphonsine et Amable, puis les autres, même Angélina. Ceux du Chenal ne comprennent donc point qu'il porte à la maison un véritable respect, un respect qui va jusqu'à la crainte ? Qu'il s'est affranchi de la maison parce qu'il est incapable de supporter aucun joug, aucune contrainte ? De jour en jour, pour chacun d'eux, il devient davantage le Venant à Beauchemin : au cirque, Amable n'a même pas protesté quand on l'a appelé ainsi. Le père Didace ne jure que par lui. L'amitié bougonneuse d'Alphonsine ne le lâche point d'un pas. Z'Yeux-ronds le suit mieux que le maître. Pour tout le monde il fait partie de la maison. Mais un jour, la route le reprendra…

Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1945

5 Piétonner : piétiner, marcher sur place
6 Devers vous : vers vous
7 Frivolante : mot inventé par l'auteure : légère, dansante, allant dans tous les sens

## Pistes de réflexion

1. À l'époque de la colonisation, aurais-tu préféré être agriculteur ou coureur des bois ? Pourquoi ?
2. Crois-tu, comme le Survenant, que l'amitié des autres nous impose des contraintes, des obligations ? Pense à des situations que tu as vécues qui ont fait ressortir ces contraintes.

**Gratien Gélinas**

Auteur d'origine québécoise (1909-1999)

**Importance de l'œuvre**
*Tit-Coq* est le premier triomphe du théâtre québécois. La force et la justesse des émotions que cette pièce évoque ont influencé tous les dramaturges qui ont succédé à Gratien Gélinas.

**Contexte**
Dans le Québec de l'époque, être un enfant illégitime est une honte terrible. Mère et enfant sont déshonorés pour la vie. Tit-Coq était un tel enfant. Élevé dans un orphelinat, il est marqué par le manque d'amour, d'honneur et de respectabilité.

**Pour te situer dans le texte**
De retour du front après la Seconde Guerre mondiale, Tit-Coq apprend que Marie-Ange, sa fiancée, a cédé aux pressions de la société et a épousé un autre homme. L'aumônier du camp militaire où se trouve Tit-Coq parle aux deux jeunes gens.

**Pour orienter ta première lecture**
Tout au long de ta lecture, rappelle-toi que Tit-Coq était né en dehors des liens du mariage et était perçu comme n'étant pas une personne respectable.

## PARCE QUE L'AMOUR, *c'est fort*

**Le Padre** Un jour, tu as rencontré une petite fille propre, et tu t'es rendu compte que, dès le moment où tu l'épouserais, tu sortirais de ta honte et de ton isolement pour devenir un homme aimé et respecté ; tu aurais une parenté, la sienne, la plus belle au monde. Celle que tu me montrais fièrement dans l'album que tu portais tout le temps sur toi, là-bas...

**Tit-Coq** Qu'est-ce que vous allez déterrer là, vous ?

**Le Padre** Dès ce moment, tu t'es juré, au plus profond de ta volonté, que tu ne connaîtrais jamais d'autre bonheur que celui-là. *(À elle)*. Peux-tu encore le lui offrir, Marie-Ange, ce bonheur-là ?

**Tit-Coq** *(À Marie-Ange)*. Écoute-le pas : tout ça, c'est un conte qu'il invente !

**Le Padre** Tu peux nier devant elle, tu peux te mentir à toi-même, mais tu sais que c'est vrai. Veux-tu que je te rappelle tes propres paroles ?

**Tit-Coq** Vous vous souvenez de ce que j'aurais dit il y a un siècle ?

**Le Padre** Oui, tellement j'étais touché de t'entendre. Un beau soir, tu serais l'homme le plus important de la terre, tu réaliserais ton rêve le plus ambitieux, car tu t'en irais embrasser ta famille, avec dans tes

bras la merveille des enfants et à tes côtés ta femme, ta femme à toi ; une petite femme toute neuve, tellement nette qu'elle t'aurait lavé de ta saleté. Le bâtard tout seul dans sa misère, on le chercherait en vain au milieu de cet ordre et de cet amour : c'était là pour toi la seule destinée possible. L'as-tu dit, ça, oui ou non ?

**Tit-Coq** Si je l'ai dit, je savais pas ce que je disais.

**Le Padre** Tu le savais ; tes actes l'ont prouvé pendant deux ans. Cette femme-là, tu l'aimais moins pour elle-même que pour ce qu'elle allait t'apporter. Ça aussi, tu l'as prouvé.

*Se tournant vers elle.*

T'es-tu demandé, Marie-Ange, pourquoi il ne t'a pas épousée, avant de partir ?

**Tit-Coq** J'avais mes raisons.

**Le Padre** *(À Marie-Ange).* Oui, une raison bien logique, bien émouvante pour un homme qui n'a jamais connu son père : il voulait embrasser dès le premier jour l'enfant qu'il aurait de toi ; il ne voulait pas le priver une heure d'une tendresse qu'il n'avait jamais éprouvée, lui. Et cette passion-là, Marie-Ange, était plus forte, à elle seule, que tout son désir de te posséder. Ton corps – ton corps qui vieillira – a perdu la partie il y a deux ans ; comment peut-il espérer la gagner maintenant ?

**Marie-Ange** Ce n'est plus à moi de répondre.

**Tit-Coq** Non, parce que c'est à moi. À moi. *(Sous le nez du Padre).* Ça ne tient pas debout, ce que vous dites. D'accord, je le voulais tout ça. Je le voulais comme un maudit toqué[1]. Mais c'est fini, maintenant, c'est perdu ! Raison de plus pour la garder, elle : elle est tout ce qui me reste. Il y a des limites à se faire arracher le cœur !

**Le Padre** *(Simplement).* C'est vrai, elle est tout ce que tu as, mais aussi tout ce que tu auras jamais. En quittant son mari pour te suivre, elle peut t'empêcher d'être seul, oui ; mais par le fait même elle te condamne à être toujours seul avec elle, à ne jamais avoir ce que cent mille femmes peuvent encore te donner.

**Tit-Coq** Quoi ?

**Le Padre** Tout ce que tu voulais – un foyer, des enfants, l'affection d'une famille, le respect de toi-même et d'autrui – tout ce bonheur est encore possible avec une autre. Rien n'est perdu, sauf elle.

**Tit-Coq** Et l'amour, qu'est-ce que vous en faites ?

**Le Padre** L'amour ?

1 Toqué : fou

**Tit-Coq** Ouais ! l'amour. Ça ne compte pas dans votre monde ; mais dans le nôtre, ça compte. Si on est montré du doigt ici, on sacrera le camp au diable vert[2], et on arrivera bien à être heureux quand même. Elle m'aime, elle, et ça me consolera de tout le reste... Parce
*60* que l'amour ; c'est fort. C'est plus fort que tout, vous saurez. Plus fort que tout !

**Le Padre** Si c'était si fort, l'amour, elle ne t'aurait pas oublié, elle.

Gratien Gélinas, *Tît-Coq*,
Les Productions Gratien Gélinas Ltée, Montréal

2 Au diable vert : loin, n'importe où

Photo Roméo Gariépy, *TIT-COQ*, 1949, Cinématheque québecoise, Montréal, P. Québec

## PISTES DE RÉFLEXION

1. À ton avis, qu'est-ce qui donne une telle confiance à Tit-Coq d'essayer de reconquérir sa fiancée ? Devant une si grande détermination, que ferais-tu à la place de Marie-Ange ?
2. À notre époque, qu'est-ce qui fait qu'on porte des jugements sur certaines personnes ?

**Importance de l'œuvre**
*Le Dompteur d'ours* est une critique de la société canadienne-française de l'époque, marquée par le respect des conventions sociales et par le rejet de la sensualité. C'est le roman dont l'auteur se dit le plus fier.

**Contexte**
Le personnage du dompteur d'ours représente la force, la sensualité, la nature et la liberté. C'est un coureur de bois, indispensable à l'expansion du pays, à la traite des fourrures et aux négociations avec les Autochtones. Ces derniers le respectent mais n'ont aucun égard pour les agriculteurs.

**Pour te situer dans le texte**
Judith, la fille de Coralie et de Breton Vaniel, est enceinte. Ses parents cherchent à savoir qui est le père de l'enfant. Comment feront-ils face à la honte d'un enfant illégitime ?

**Pour orienter ta première lecture**
Essaie d'identifier la peur et la fascination que ressent tour à tour Coralie envers Hermann.

**Yves Thériault**

Auteur québécois de descendance montagnaise (1915-1983)

## UN ÉTRANGER *au village*

Quand sa femme revint du village, elle lui apprit qu'il était arrivé un homme qui disait se nommer Hermann, qui se battait avec des ours, et qui était étrangement beau.

– Dis encore ? fit Breton.

– Étrangement beau. Pas beau de taille. Pas beau comme on dirait de quelqu'un qu'il est beau à cause qu'il est grand, et les épaules découplées[1]...

– Mais comment beau, alors ?

– Il est court, mais solide. Il est trapu[2]. Il est comme écrasé, et en marchant, il roule comme un ours. Mais ça se voit dans la couleur de la peau, bronzée à ne pas y croire. Et les cheveux noirs, longs, frisés, comme une toison, et des yeux et un sourire… Et puis, il y a qu'il affronte les ours... Tiens, je ne sais plus moi. En le voyant ça nous saute dans l'entendement[3] : il est beau.

– Bon, dit Breton songeusement. Et d'où vient-il ?

– Je ne sais pas. Il n'a rien dit.

– Et tu dis qu'il se bat avec des ours ?

– Oui.

– C'est sa façon de travailler ?

– On le dit.

Tôt dans le mariage, la Coralie de Breton Vaniel s'était asséchée. De corps, de voix et de pensées. Elle était devenue maigre ; toute petite et maigre, et jaune.

1 Découplé : vigoureux
2 Trapu : massif
3 Ça nous saute dans l'entendement : on comprend

Dans son visage en lame de couteau, aux lèvres minces, on ne distinguait que deux grands yeux fiévreux.

Dans la grande cuisine basse, elle était toute menue[4] à côté de Breton, un grand gaillard d'homme en sa jeunesse, mais qui avait maintenant soixante ans et plus, et qui était courbé, qui marchait pesamment, qui promenait sur toutes choses son regard lent et las[5], sa bouche sans sourire, ses joues creuses et exsangues[6].

Il se tenait près de la fenêtre, regardant le village au loin, de l'autre côté du vallon, le clocher paisible, les maisons aux toits peints qui perçaient à travers les arbres ; un grand rectangle blanc qui était la grange de Cabirand.

– Il est là, au village ? demanda-t-il.

– Oui. Quand je suis partie, il venait d'entrer chez Dumoulin. Et le marchand allait lui donner à manger.

Breton n'ajouta rien mais il rajusta le grand feutre noir qu'il portait à journée longue, et il partit de son pas sonore et mesuré vers les maisons.

En haut, Judith appela doucement. Coralie monta, les lèvres amincies, les yeux durs, parce que la fille avait péché et que bientôt elle paierait pour sa faute. Et ce serait un grand malheur. Car que faire de ce petit, et de la fille qui ne pourrait plus marcher la tête haute parmi les siens ?

Plus tard, Breton revint.

La nuit était tombée et il entra doucement, presque silencieusement.

Il trouva sa femme assise près de la table, ravaudant[7] des chaussettes sous la lumière de la lampe.

– Tu étais au village ? demanda-t-elle.

– Oui.

Il prit place en face d'elle, de l'autre côté de la table.

Son crâne dénudé luisait sous la lumière. Longtemps, il se frotta le front, la tête, du plat de la main, en un geste lent, patient.

– Je voulais, dit-il plus tard, voir cet Hermann de proche.

– Tu l'as vu ?

– Non, je n'ai pas osé entrer chez Dumoulin.

Il retomba dans le silence.

– J'ai… dit-il après un temps, voilà que... C'est Judith. J'ai réussi à savoir...

– Ah ?

– Elle dit que… c'est un passant.

– Le père ?

– Oui.

– Quand a-t-elle dit ça ?

– Pendant que tu étais partie, tout à l'heure.

– Quelle sorte de passant... Un mendiant, un gueux ?

– Elle n'a pas dit. Si, elle a dit que ce n'était pas un mendiant... Seulement quelqu'un qui a vécu dans le village là-bas durant cinq semaines…

Coralie le regardait, les yeux plissés, la prunelle fixe, implacable.

– Tu as songé... que cet Hermann ?

– C'est un passant... Nous sommes justement assez loin de l'autre village pour que...

4 Menu : petit, mince
5 Las : fatigué
6 Exsangue : très pâle (littéralement : sans sang)
7 Ravauder : raccommoder

– Pour que ce soit logique, s'il voyage à pied, de le retrouver ici au bout de tant de mois ?

– Oui… quelque chose comme ça.

La mère hocha la tête.

– Oui, il y a du vrai là-dedans… Et Judith aurait aimé un homme comme cet Hermann. Je la connais… Elle l'aurait probablement aimé... Dis-moi tout ce qu'elle t'a dit.

– Rien d'autre. Elle dit que c'était de l'amour.

– Et puis ?

– Et puis, rien ! Elle l'aimait, et lui, de son côté l'aimait aussi. Voilà ce qu'elle dit... Voilà tout ce qu'elle trouve à dire. Pour elle, ça suffit…

– Hermann donc, dit Coralie. Hermann...

Souvent Breton avait eu peur de sa femme. Non pas à cause de sa force, puisqu'elle était toute mince, menue, une femme pesant à peine cent livres. Mais à cause de cette haine calme dont elle était capable.

Il se leva, marcha brusquement vers la fenêtre.

– C'est la honte, dit Coralie. Il n'y a pas d'autre mot, la honte…

– Dans le village, dit l'homme, est-ce qu'on semble se douter ?

– Non. Judith est venue le soir, conduite par un étranger. Je dis à tous qu'elle est malade… Non, personne ne se doute.

Hors le faisceau de lumière, Breton était une grande masse sombre près de la fenêtre.

Il était adossé au mur, les mains aux poches, et il regardait le visage dur de sa femme, tel qu'il lui apparaissait dans les reflets de la lampe.

Yves Thériault, *Le Dompteur d'ours*,
Les Éditions du dernier havre et la Succession Yves Thériault

## Pistes de réflexion

1. Si tu ne l'as pas déjà fait, lis le texte de Louis Hémon, « Le goût de la liberté », et compare l'apparence du Dompteur d'ours et celle du Survenant.
2. Dès qu'un malheur arrive ou qu'un crime est commis, beaucoup de gens soupçonnent tout de suite un étranger. Que penses-tu de cette habitude ?

Collection Maison Saint-Gabriel, Montréal

**Yves Beauchemin**

Auteur d'origine québécoise (1941- )

**Importance de l'œuvre**
*Le Matou* est un roman situé en milieu urbain, un mélange de fantaisie, d'humour et de caricature. Ce roman a remporté plusieurs prix, on en a fait un film et il a fait l'objet d'une série télévisée. Il s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires et a été traduit en dix-sept langues.

**Contexte**
Dans une société conservatrice comme celle que décrit Yves Beauchemin, ce que les individus ont accompli a beaucoup moins d'importance que les gens qu'ils connaissent. Si, comme Florent, ils ne pratiquent pas la religion catholique (il est marié civilement), on n'est pas prêt à leur faire confiance et à les aider.

**Pour te situer dans le texte**
Un vieillard millionnaire, M. Ratablavasky, encourage Florent à se lancer dans les affaires en achetant un restaurant. Florent est nouveau dans le milieu. Aura-t-il de la difficulté à obtenir un prêt ?

**Pour orienter ta première lecture**
Mets-toi dans la peau de Florent qui subit l'interrogatoire du gérant de banque.

## L'argent

Florent fit son entrée dans le bureau d'Albert-N. Paquette, gérant de la succursale depuis vingt-huit ans et trois mois, commandeur des Chevaliers de Colomb, marguillier[1] de la paroisse Saint-Pierre-Claver et abonné à *The Gazette* depuis août 1932. L'affaire débuta fort mal. Florent n'avait pas en main de promesse de vente dûment signée. Son portefeuille, qui contenait ses pièces d'identité, était resté dans son auto. De plus, à la mine[2] d'Albert-N. Paquette, il apparaissait que ce client ne possédait aucune des caractéristiques faciales du bon emprunteur, dont la principale était que la vue dudit emprunteur devait faire naître dans l'esprit d'Albert-N. Paquette des pensées agréables et optimistes.

– Où habitez-vous ? demanda-t-il d'une voix grognonne.

– Au 4830, rue Marquette.

– Depuis longtemps ?

– Quatorze mois.

– Hum... c'est peu. Locataire ?

Florent fit signe que oui. Albert-N. Paquette ne put réprimer une petite moue de découragement. Sa plume continuait de gratter le papier à la même vitesse, mais on aurait dit que, déjà, elle y mettait moins de vigueur. Florent tordait ses orteils dans ses chaussettes trempées de sueur.

– Marié ?

– Humm-mm.

– Dans quelle paroisse ?

– Civilement.

1 Marguillier : membre du conseil d'administration de la paroisse
2 Mine : expression du visage

Albert-N. Paquette retint avec peine une pointe d'ironie, soupira et fit porter le poids de sa mauvaise humeur sur le bout de sa plume, qui se courba d'une façon inquiétante. Le grattement de celle-ci, à présent, couvrait presque le babillage des secrétaires assises à leur bureau de l'autre côté de la cloison.

– Avez-vous des enfants ? demanda le gérant avec la même intonation que s'il avait demandé : « Avez-vous payé vos dettes ? »

Florent secoua négativement la tête. Albert-N. Paquette prit un air olympien[3], écarta les doigts, joignit les mains et s'inclina lentement sur son fauteuil à bascule :

– Mon cher ami, fit-il d'une voix pesante et comme mortuaire, vous avez sans doute lu dans les journaux – si vous les lisez – que notre société traverse actuellement une période de grand malaise économique.

– Ça y est, je suis foutu, pensa Florent. Allons, accélère tes condoléances, vieux gramophone !

– L'inflation fait des ravages. Le dollar ne vaut plus que cinquante-neuf cents et au train où vont les choses on va bientôt se servir du papier-monnaie comme isolant dans les murs. Et pourquoi toute cette inflation ? Parce que les gens dépensent trop. Ils ne pensent qu'à s'amuser. Nos parents, vos parents, sans doute, restaient à la maison, eux, car il fallait bien quelqu'un pour élever les enfants, n'est-ce pas ?

3 Air olympien : expression calme et supérieure

© Jon Feingersh/CORBIS/MAGMA

Maintenant, pfuit ! plus d'enfants ! on les a remplacés par des pilules. Résultat : la demande est plus forte que l'offre, le dollar dégringole et la santé économique du pays également ! martela-t-il en dressant l'index.

Florent se leva, l'air complètement dégoûté. Albert-N. Paquette s'arrêta, un peu piqué de voir son discours interrompu juste au moment d'une belle envolée.

– Je vois que vous êtes pressé, fit-il, je ne vous retiendrai pas plus longtemps.

Un éclair malicieux[4] traversa tout à coup ses yeux, qui se plissèrent méchamment :

– Mais, à propos, simple renseignement pour compléter mon dossier : avez-vous des références, au moins ?

– Bien sûr que j'en ai, répliqua Florent en se libérant avec délices d'une partie de sa mauvaise humeur.

– Ah bon. Un ami, je suppose ?

– Un très grand ami. Et un homme pas mal plus riche que vous et moi : monsieur Egon Ratablavasky, si ce nom vous dit quelque chose.

La plume d'Albert-N. Paquette s'immobilisa au-dessus du papier et une puissante vague d'étonnement traversa ses traits flétris, emportant les sourires en coin, les clignements d'yeux moqueurs et les petites moues dédaigneuses qui, depuis le début de l'entrevue, en avaient été l'ornement principal.

– Ah bon. Monsieur Ratablavasky compte parmi vos amis. Et combien m'aviez-vous dit que vous désiriez emprunter ? demanda-t-il d'une voix faible et soumise.

Yves Beauchemin, *Le Matou*,
Éditions Québec Amérique, Montréal, 1981

4 Malicieux : méchant

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Pourquoi est-il si difficile pour un nouveau venu comme Florent d'avoir de la crédibilité auprès du gérant de banque ?
2. Que penses-tu de l'attitude du gérant de banque ? T'es-tu déjà trouvé dans une situation similaire où quelqu'un se méfiait de toi jusqu'à ce que tu donnes le nom de tes parents ou d'un ami ?

# UNE SOCIÉTÉ QUI SE DÉCOUVRE

## *L'amour du pays*

*Chanson Québec,* François-Xavier Garneau
*Un Canadien errant,* Antoine Gérin-Lajoie
*Déménager!,* Honoré Beaugrand

D'où vient ce puissant amour du pays dont témoigne la littérature canadienne-française ? Les habitants de la Nouvelle-France se trouvent abandonnés par la mère patrie dans un pays hostile, au climat rude. Ils sont soumis aux autorités anglaises, à l'exploitation par les seigneurs et à l'autorité de l'Église catholique. Et ils sont animés par un profond amour du pays où ils ont pris racine.

Après la Conquête, en 1463, après des décennies d'efforts pour survivre, vient l'échec de la rébellion des Patriotes en 1837. Les rebelles vaincus sont exécutés ou bannis. Les acquis du Canada français sont remis en question. La Couronne britannique envoie Lord Durham pour enquêter sur la cause des tensions. Son rapport, en 1839, recommande l'élimination de la communauté francophone distincte et de la langue française. Il écrit à propos des Canadiens français : « Ils sont un peuple sans histoire et sans littérature. »

En 1841, la Couronne britannique proclame l'Acte d'Union : le Haut-Canada et le Bas-Canada sont réunis et l'anglais devient la langue officielle. Est-ce la fin ? Non, car on tolère encore le français, même au Parlement, où les débats en français sont permis. Non, car, humiliés par les paroles de Lord Durham, les habitants réagissent. Le clergé se donne pour mission de redéfinir le nationalisme canadien-français. Il faut survivre en préservant la langue et la foi, tout en continuant à cultiver la terre, sans trop s'opposer aux Anglais.

Dans les années qui suivent la rébellion, la vie est dure. Bon nombre de Canadiens français doivent quitter le pays, souvent pour les États-Unis. Vers la fin du XIX[e] siècle, c'est la dépression économique et il y a encore moins de travail au pays.

C'est dans ce contexte que les Canadiens français se mettent à chanter leur amour du pays, et à le transmettre à tous ceux qu'ils peuvent atteindre. La politique d'assimilation des Canadiens français a échoué.

*Mon pays, c'est cette langue française,*
*Si vive et pétillante,*
*C'est cette longue marche,*
*Commencée il y a bientôt quatre siècles*
*Dans la splendeur et la dureté d'un continent nouveau,*
*Au bout de laquelle nous attend*
*La lumineuse Liberté.*

*Mon pays,* Yves Beauchemin, mars 1998

Les trois textes de cette section célèbrent l'amour du pays.

François-Xavier Garneau, dans *Chanson Québec,* exprime en termes très forts cet amour du pays, et invoque la détermination des Canadiens français à combattre pour leurs droits et à triompher.

Antoine Gérin-Lajoie, dans *Un Canadien errant,* nous fait vivre la tristesse et le regret de l'émigré qui rêve de retourner au pays.

Au plus fort de la crise économique, Honoré Beaugrand nous montre dans «Déménager!» la vulnérabilité et le courage de Jeanne Girard, une fille de Patriote. À la mort de son père, elle doit songer à quitter son pays pour aller travailler aux États-Unis.

**Importance de l'auteur**
François-Xavier Garneau a consacré une grande partie de sa vie à démentir le rapport Durham, en écrivant non seulement de nombreuses œuvres poétiques, mais aussi *L'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (1845-1852). Lord Durham avait déclaré en parlant des Canadiens français : « Ils sont un peuple sans histoire et sans littérature. »

Cet auteur a eu une influence profonde sur la perception que les Canadiens français ont d'eux-mêmes. Grâce à lui et à d'autres écrivains de l'époque, les Canadiens français sont désormais prêts à parler en leur nom propre, qui n'est ni celui de la France, ni celui de l'Angleterre.

**François-Xavier Garneau**

Auteur d'origine québécoise (1809-1866)

**Notes sur le texte**
Animé d'un grand amour pour son pays, le poète est prêt à tout sacrifier pour la patrie.

**Pour orienter ta première lecture**
Lis ce poème en pensant au Canada d'aujourd'hui. Comment notre manière de parler de notre pays a-t-elle changé ?

## CHANSON *Québec*

Partout on dit, l'œil fixé sur les flots,
L'esquif[1] brisé s'abîme[2] sous l'orage.
O Canada ! ton nom n'a plus d'échos,
Et tes enfants chéris ont fait naufrage.
Mais non, ils ne périront pas,
Une voix tout-à-coup s'écrie :
Le soleil dore au bout des mâts
Le vieux drapeau de la patrie,
De la patrie.
[...]
À la tribune on vit, comme aux combats,
Toujours briller notre même courage.
Chargés de fers, menacés du trépas[3],
De nos tyrans nous braverions la rage.
S'il fallait pour la liberté,
Sacrifier nos biens, la vie,
Et sous son drapeau redouté
Mourir pour elle et la patrie,
Et la patrie.

François-Xavier Garneau,
publié entre 1831 et 1841

1 Esquif : petit bateau
2 S'abîmer : (dans ce contexte) couler, comme un bateau
3 Trépas : mort

### PISTES DE RÉFLEXION

1. François-Xavier Garneau parle du courage de ses compatriotes. À ton avis, comment les Canadiens français en milieu minoritaire montrent-ils leur courage ?
2. Aujourd'hui, qu'est-ce que ça veut dire, être patriote ?

**Antoine Gérin-Lajoie**

Auteur d'origine québécoise (1824-1882)

**Importance de l'auteur**
En plus de chansons comme *Un Canadien errant*, Antoine Gérin-Lajoie a écrit des romans, très connus à son époque, dans lesquels il faisait ressortir la noblesse et l'importance du métier d'agriculteur.

**Contexte**
Alors qu'il était étudiant, Antoine Gérin-Lajoie a composé cette chanson sur les Patriotes qui ont dû quitter le Canada. Ceux qui n'avaient pas été emprisonnés, déportés ou pendus ont dû s'exiler aux États-Unis.

**Notes sur le texte**
La chanson rend bien le désespoir et l'inquiétude qui ont suivi la rébellion des Patriotes.

**Pour orienter ta première lecture**
Mets-toi dans la peau des gens qui doivent quitter leur pays.

# UN CANADIEN *errant*

Un Canadien errant,
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif[1]
Il adressait ces mots :

« Si tu vois mon pays,
Mon pays malheureux,
Va dire à mes amis
Que je me souviens d'eux.

« Ô jours pleins d'appas[2]
Vous êtes disparus...
Et mon pays, hélas !
Je ne le reverrai plus.

« Plongés dans mes malheurs,
Loin de mes chers parents,
Je passe dans les pleurs
D'infortunés moments.

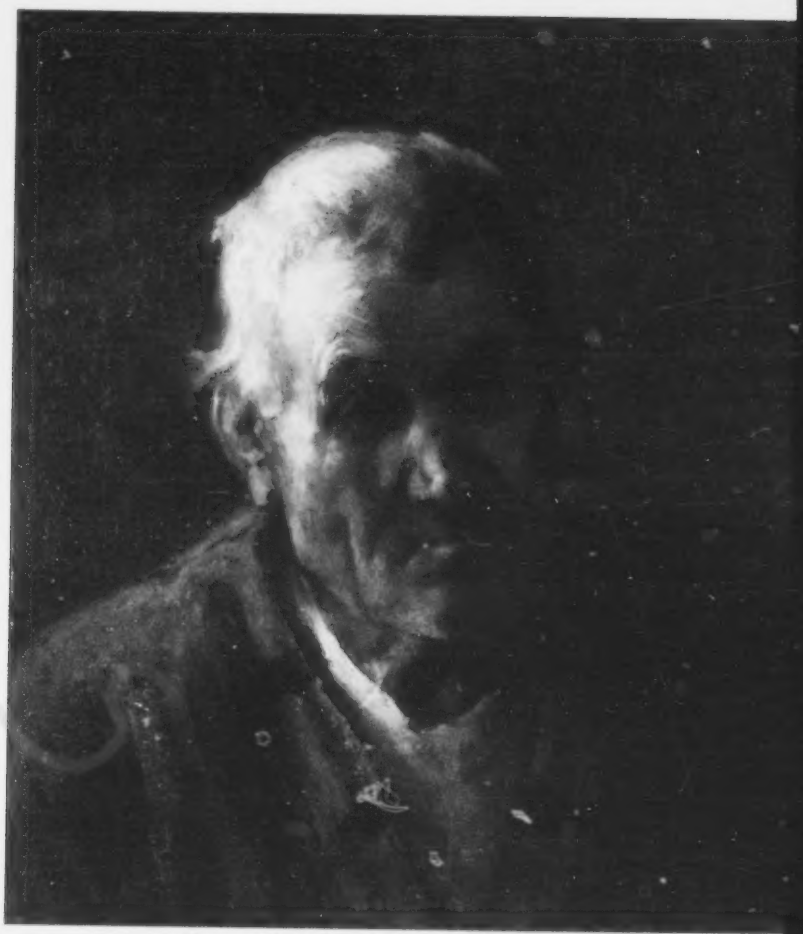
1 Fugitif : qui s'enfuit
2 Appas : attraits, charmes

« Pour jamais séparé
Des amis de mon cœur
Hélas ! oui, je mourrai
Je mourrai de douleurs.

« Non, mais en expirant[3],
Ô mon cher Canada,
Mon regard languissant[4]
Vers toi se portera. »

Antoine Gérin-Lajoie, *Un Canadien errant*, 1842

3 Expirer : mourir
4 Languissant : affaibli



Peinture de Suzor-Coté, Marc-Aurèle de Foy, *Le vieux Cultivateur*, 1900, Musée national des beaux-arts du Québec

## Pistes de réflexion

1. L'auteur exprime son attachement profond pour son pays. Dans quelles circonstances as-tu déjà ressenti l'amour de ton pays ?
2. Quand tu imagines ton avenir, vis-tu au Canada ou ailleurs ? Est-ce important pour toi de vivre ici ?

**Honoré Beaugrand**

Auteur d'origine québécoise (1848-1906)

**Importance de l'œuvre**
Honoré Beaugrand a écrit *Jeanne la fileuse,* œuvre bien plus informative que romancée, pour rétablir les faits sur la vie des Québécois qui avaient émigré aux États-Unis. Lui-même établi à Fall River (Mass.), il publie les premiers chapitres du roman dans *La République,* le journal qu'il a fondé.

**Contexte**
Après l'échec de l'insurrection de 1837, le Canada entre dans une période de dépression économique. On rapporte qu'entre 1830 et 1930, un million de Québécois sont allés s'établir aux « États ». La plupart travailleront dans des manufactures.

**Pour te situer dans le texte**
Le père de Jeanne Girard vient de mourir et son frère est aux chantiers. Elle se cherche du travail mais les fermiers souffrent de la crise économique et n'embauchent personne. Que lui arrivera-t-il ?

**Pour orienter ta première lecture**
Essaie de te mettre à la place de cette jeune fille qui vient de perdre son père et qui n'a pas de perspectives d'avenir dans son village.

# *L'émigrer !*

Après avoir revêtu une modeste toilette de deuil qu'elle avait confectionnée elle-même, et avoir fait des efforts pour chasser les idées sombres qui l'obsédaient, Jeanne prit la route de la ferme la plus voisine, bien décidée à s'adresser partout où elle croirait pouvoir obtenir de l'emploi. [...] La crise durait depuis longtemps et les fermes hypothéquées étaient là pour prouver l'état malsain des affaires en général. Partout on racontait la même histoire à la pauvre Jeanne qui se trouvait tout étonnée d'apprendre ces choses-là, et partout l'on déplorait le départ en masse d'un grand nombre de braves gens qui se voyaient forcés de prendre la route de l'étranger pour échapper à la misère qui les menaçait au pays. Mais comme Jeanne voulait en avoir le cœur net avant de se relâcher de ses efforts pour obtenir du travail, elle parcourut ainsi toute la paroisse sans pouvoir trouver l'emploi qu'elle cherchait. En plusieurs endroits où elle s'était adressée, on lui avait parlé de l'émigration aux États-Unis et des nouvelles encourageantes que l'on recevait des centres industriels de la Nouvelle Angleterre, mais Jeanne n'avait jamais cru qu'il lui fut possible de quitter le village où elle avait toujours vécu et où reposaient les cendres de son père et sa mère.

La pauvre enfant avait presque fini sa tournée décourageante, lorsqu'elle frappa à la porte d'une maison de belle apparence située à mi-chemin entre les villages de Verchères et de Contrecœur. Après avoir reçu l'invitation d'entrer, la jeune fille fut frappée du désordre qui paraissait régner partout où elle portait les yeux, et quand elle eut fait ses offres de service au maître de céans[1], on lui apprit le départ de toute la famille pour les États de la Nouvelle Angleterre. Le fermier

1 Maître de céans : maître des lieux

qui paraissait être un brave homme parut s'étonner en apprenant l'objet de la visite de Jeanne :

– Mon Dieu, mademoiselle, lui dit-il avec bonté, il faut que vous soyez bien peu au courant de l'état des affaires dans la paroisse pour chercher ainsi du travail à une époque aussi avancée de la saison. Les propriétaires eux-mêmes peuvent à peine suffire à leurs dépenses courantes en travaillant comme des mercenaires, et il n'y a que bien peu de fermiers, à Contrecœur, qui puissent se payer les services d'un engagé. Je me vois forcé moi-même d'abandonner ma ferme pour tâcher d'aller gagner là-bas, avec les secours de ma famille, la somme nécessaire pour payer les dettes qui se sont accumulées sur mes bras depuis trois ou quatre ans. Croyez-en mon expérience : si vous vous trouvez dans la nécessité de travailler pour vivre, suivez notre exemple et prenez la route des États-Unis. Qu'en penses-tu, femme ? continua-t-il en s'adressant à son épouse qui était occupée à emballer des articles de ménage dans une énorme caisse.

– Ma foi, mon enfant, répondit la fermière avec bonté, je crois que ce que mon mari vous dit là est bien la vérité. Nous en avons la preuve par nous-mêmes, puisque nous partons lundi prochain pour Fall River, dans l'État du Massachusetts, afin de pouvoir travailler dans les manufactures. Je n'aimerais pas cependant à me permettre de vous aviser sur un sujet aussi délicat. Vous avez une famille, ici, n'est-ce pas, qui saura mieux que nous, vous donner de bons conseils ?

– Hélas ! non, madame ! je suis orpheline, sans parents, sans amis. Mon père est mort, il y a quelques jours, et mon seul frère se trouve à hiverner dans les « chantiers ».

– Pauvre enfant ! continua la brave femme que la figure mélancolique de Jeanne avait intéressée, pauvre enfant ! Et vous espérez pouvoir trouver du travail sur une ferme ? Je crains que votre espoir ne soit déçu. N'avez-vous pas quelques amis qui pourraient s'intéresser à vous ?

– Non madame, je suis seule, toute seule. Je suis pauvre et il me faut de toute nécessité trouver du travail avant longtemps.

– Eh bien, alors, pourquoi ne pas faire comme nous et aller chercher à l'étranger le travail que vous ne pouvez pas trouver au pays.

– C'est que, madame, je n'ai pas l'expérience nécessaire et que je n'oserais jamais partir seule pour faire un aussi long voyage. [...]

– Comment vous nommez-vous, mademoiselle ?

– Jeanne Girard, monsieur ; pour vous servir.

– Girard !... Girard... mais seriez-vous par hasard la fille du vieux patriote, M. Girard, mort il y a quelques jours d'une attaque d'apoplexie ?

– Précisément, monsieur, je suis la fille de Jean-Baptiste Girard.

– Et vous vous trouvez seule, dans la misère, sans amis pour vous consoler, sans protecteur pour veiller à vos besoins ? Mais, mon enfant, votre position est en effet fort critique, surtout si votre frère ne revient pas avant le printemps prochain.

– Oui, monsieur ! mon frère est dans les « chantiers » et il m'est impossible de lui faire connaître ma position. Il ne sera de retour que vers le commencement du mois de juin, l'année prochaine.

– Alors, il faut de toute nécessité que quelqu'un s'intéresse à vous et quoique je sois moi-même bien pauvre, il ne sera pas dit que j'aurai été témoin de la misère de la fille d'un patriote de 1837, sans lui avoir offert de partager le sort de

mes propres enfants. Mon père, mademoiselle, combattait à Saint-Denis avec le vôtre, et je suis fâché de n'avoir pas connu plus tôt votre position. Si, après mûres réflexions, vous désirez nous accompagner aux États-Unis, nous vous considérerons, ma femme et moi, comme faisant partie de la famille. Qu'en dites-vous ? [...]

– Pauvre fille... pauvre fille... si jeune, si belle, si intelligente, et se voir forcée de prendre la route de l'exil pour en arriver à obtenir le pain de chaque jour sans demander l'aumône. Ah ! que les temps sont changés ! La force et l'espoir du Canada français s'envolent avec cette jeunesse qui prend la route de l'étranger pour fuir la pauvreté de la patrie !

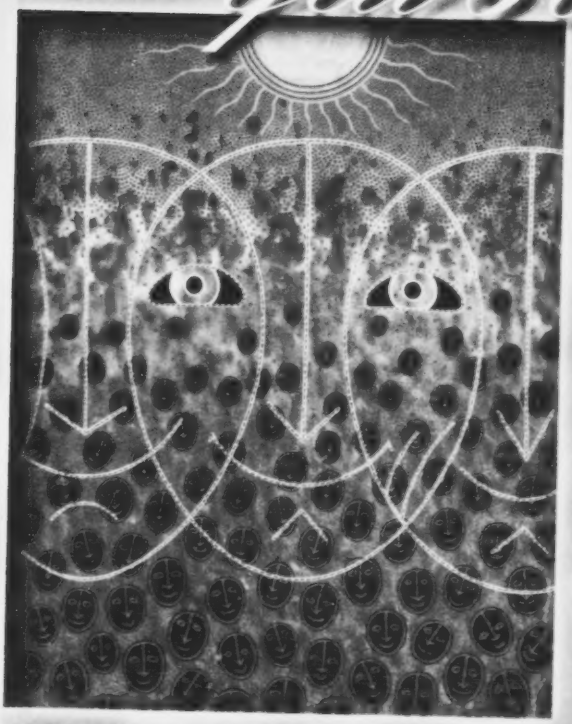
Honoré Beaugrand, *Jeanne la fileuse*, 1878

## Pistes de réflexion

1. Quelles autres solutions Jeanne Girard pourrait-elle trouver pour rester chez elle ?
2. Que penses-tu des gens qui émigrent dans un autre pays quand ils ne peuvent trouver d'emploi chez eux ? Est-ce que tu ferais comme eux ? Dans quelles circonstances ?

# II

# UNE SOCIÉTÉ *qui s'affirme*



© Images.com/CORBIS/MAGMA

## Le contexte

Dans la première partie, nous avons vu des œuvres qui s'inspiraient surtout de l'idéologie de la conservation. Conservation de la langue, des valeurs et des traditions ancestrales, de la religion catholique, de l'âme du peuple canadien-français et de l'amour du pays.

Le peuple canadien-français est attaché à sa vie, à sa langue, à sa terre, à ses rivières, à ses villages et à ses villes. L'agriculture est considérée comme le plus noble des métiers, mais on chante aussi la forêt, les autres métiers, les difficultés de la coexistence avec les Anglais, la foi et l'amour du pays. Même si la vie est dure, on apprend à se contenter de ce qu'on a, à remercier le ciel et à continuer à faire son devoir.

**Ça va venir découragez-vous pas,**
1930

Mes amis, je vous assure
Que le temps est bien dur.
Il faut pas s'décourager,
On va bien vite commencer.
De l'ouvrage, y va en avoir
Pour tout le monde, cet hiver.
Il faut bien donner le temps
Au nouveau gouvernement.

*Refrain*
Ça va venir, pis ça va venir,
Mais décourageons-nous pas
Moé, j'ai toujours le cœur gai,
Et je continue à turluter.
(Turlute) [...]

Ça coûte cher de c'temps-ci
Pour se nourrir à crédit.
Pour pas que ça monte à la grocerie,
Je me tape fort sur les biscuits.
Mais je peux pas faire de l'extra,
Mon p'tit mari travaille pas.
À force de me priver de manger,
J'ai l'estomac ratatiné [...]

La Bolduc (Mary Travers)

Deux facteurs vont venir ébranler cet édifice.

- De 1930 à 1945, les Québécois vivent une période très difficile. La crise économique mondiale frappe durement. C'est la guerre qui lui permettra de sortir de l'enlisement économique, mais à quel prix !

- De 1945 à 1960, la vie des Québécois s'améliore. La société s'industrialise et s'urbanise rapidement. Tout bouge, sauf les services sociaux, éducatifs et médicaux. Le climat socio-culturel, dominé par l'Église, est étouffant.

Les Canadiens français sont bien forcés de se rendre compte que ce ne sont pas eux qui dirigent l'économie. Pendant qu'ils luttaient pour survivre sur leurs terres, les Anglais ont continué à développer la sphère des affaires. Les Canadiens français, de plus en plus nombreux à demeurer en ville, travaillent pour des patrons anglais et étrangers.

Au début des années 1960, la commission Laurendeau-Dunton va révéler l'infériorité économique des Canadiens français du Québec : le revenu moyen d'un francophone est de 35 % inférieur à celui d'un anglophone ; au Canada, il arrive au 12e rang (juste devant les Italiens et les Autochtones) ; dans les manufactures québécoises, 80 % des postes de direction sont occupés par des anglophones.

Dans la littérature, cette période est marquée par le malaise, la révolte même contre l'ordre établi. La société québécoise est en ébullition, en transformation, en changement. À partir de cette époque, et encore de nos jours, on remet tout en question : la religion catholique, le gouvernement, le suffrage des femmes, le droit de parler français, le sentiment d'infériorité qui animait les francophones du Québec. À partir de cette époque, ces derniers ne s'identifieront plus en tant que Canadiens français, mais comme des Québécois. C'est la naissance du nationalisme québécois. En même temps, le français se consolide en Ontario et gagne droit de cité dans l'Ouest et dans les Maritimes.

Tu découvriras les thèmes suivants dans les extraits choisis pour cette partie du recueil :

- **La revendication**
- **La nature**
- **L'aliénation**
- **L'espoir et l'humour**
- **L'amour et l'amitié**

## Les auteurs

Tu découvriras des auteurs qui ont osé remettre en question l'ordre établi. Plusieurs ont également affirmé leur identité québécoise ou acadienne. Tu découvriras à nouveau des auteurs qui faisaient partie de la première période et qui n'ont pas hésité à affirmer leurs opinions et leurs convictions.

# UNE SOCIÉTÉ QUI S'AFFIRME
## *La revendication*

*Blâmons pas les professeurs,* Jean Narrache
*La visite royale,* Roger Lemelin
*Poupée mécanique,* Anne Hébert
*Sur la place publique – recours didactique,* Gaston Miron
*La jeunesse,* Antonine Maillet
*Une maudite vie plate,* Michel Tremblay
*Les théories de Bruno,* Louis Caron

L'esprit qui souffle sur les années 1960 se manifeste dans la littérature. En fait, ce sont les artistes qui ont lancé ce renouveau. Les poètes, les chansonniers et les humoristes vont jouer un rôle de premier plan auprès du grand public. Les romanciers, les auteurs dramatiques et les cinéastes se manifestent de plus en plus à partir de 1965. On trouve des traces de cet esprit de contestation, de cette idéologie du renouveau chez presque tous les artistes de cette époque.

**L'alouette en colère**

J'ai un fils enragé
Il ne croit ni à Dieu ni à diable ni à moi
J'ai un fils écrasé
Par les temples à finance où il ne peut entrer
Et par ceux des paroles d'où il ne peut sortir
J'ai un fils dépouillé
Comme le fut son père porteur d'eau
Scieur de bois locataire et chômeur dans son propre pays
Il ne lui reste plus qu'la belle vue sur le fleuve
Et sa langue maternelle qu'on ne reconnaît pas
J'ai un fils révolté un fils humilié
Un fils qui demain sera un assassin
Alors moi j'ai eu peur et j'ai crié
À l'aide au secours quelqu'un
Le gros voisin d'en face est accouru
Armé grossier étranger
Pour abattre mon fils un' bonne fois pour toutes
Et lui casser les reins et le dos
Et la tête et le bec et les ailes alouette Ah!
Mon fils est en prison
Et moi je sens en moi
Dans le tréfonds de moi
Pour la première fois
Malgré moi malgré moi
Entre la chair et l'os
S'installer la colère

Félix Leclerc, 1972,
avec l'aimable autorisation
d'Olivi Musique

## QU'EST-CE QU'ON REVENDIQUE ?

On se bat tout d'abord contre l'ignorance. Un des domaines où il y aura le plus de changements sera celui de l'éducation. Avant 1960, seuls les élèves du système scolaire privé pouvaient poursuivre leurs études après la 12e année. Ces élèves suivaient le cours classique où ils apprenaient, entre autres, le latin et le grec ancien. Seulement les enfants de parents riches étaient acceptés dans ces écoles. Les garçons qui désiraient devenir prêtres allaient au séminaire. Pour les filles, il était très difficile de poursuivre des études postsecondaires : seuls deux collèges (contre 34 pour les garçons) leur offraient le cours classique. La plupart fréquentaient les 119 écoles ménagères ou les 20 écoles normales (préparation à l'enseignement primaire) du Québec. Après 1960, les Québécois bénéficieront de l'éducation publique gratuite et donc accessible à tous et à toutes.

Dans les extraits que nous avons choisis, tu pourras découvrir les différents aspects de la revendication.

Dans son poème « Blâmons pas les professeurs », l'humoriste Jean Narrache s'apitoie sur le sort des professeurs. Il fait ressortir jusqu'à quel point l'éducation supérieure est un cadeau que les élèves devraient apprécier.

Dans « La visite royale », Roger Lemelin nous fait partager la saine liberté d'esprit d'un fier citoyen québécois qui estime qu'il ne doit rien au roi d'Angleterre ! Il critique avec verve le conformisme des autres membres de sa famille qui, eux, veulent plaire aux Anglais et au curé !

Dans « Poupée mécanique », Anne Hébert nous rappelle qu'il y avait au XIXe siècle de nombreux mariages sans amour. Elle revendique pour les femmes la liberté de décider de leur vie.

Gaston Miron explique en vers libres, dans « Sur la place publique – recours didactique », comment il utilise l'écriture pour la revendication. Il communique sa colère profonde envers un passé de soumission.

Antonine Maillet, dans « La jeunesse », fait raconter par la Sagouine ses rêves de jeunesse. Elle exprime en son langage sa grande soif de vivre, son désir d'avoir tout ce qu'elle aimerait (pas des « mochtés »), sa soif d'idéal, son droit de rêver.

Dans « Une maudite vie plate », Michel Tremblay décrit la vie des femmes comme répétitive, ennuyante ; les « belles-sœurs » clament en chœur leur besoin de sortir de la routine et de savoir qu'elles sont vraiment vivantes. L'auteur revendique le droit de faire parler ses personnages en « joual », exactement comme les vraies personnes qui l'ont inspiré.

Louis Caron, dans l'extrait « Les théories de Bruno », fait l'apologie de la solidarité dans la société, de la communication et de la coopération entre êtres humains.

## Le phénomène du «joual»

Le mot «joual» vient de la déformation du mot «cheval». Contrairement à ce qu'on entend souvent, ce n'est pas Michel Tremblay et ses *Belles-Sœurs* qui ont mis la question du joual sur toutes les lèvres. C'est plutôt une revue créée en 1963 : *Parti pris*. Ses collaborateurs se demandaient : quelle langue doit-on utiliser pour vraiment rejoindre le peuple ? Est-ce qu'il n'est pas étrange de faire parler une langue raffinée à un ouvrier ?

**Jean Narrache**
(pseudonyme d'Émile Coderre)

Auteur d'origine québécoise
(1893-1970)

**Importance de l'auteur**
Émile Coderre voulait s'exprimer dans la langue du peuple et voulait que son personnage exprime les rêves et les craintes du peuple.

**Notes sur le texte**
Émile Coderre est devenu orphelin très jeune. Même s'il était bon élève, c'est tout de même grâce à la bonté des religieux qui lui enseignaient qu'il a pu faire ses études et avoir une profession. Ce poème nous permet d'entrevoir sa reconnaissance.

**Pour orienter ta première lecture**
Imagine comment se sent quelqu'un qui sait à peine lire et écrire devant quelqu'un qui a fait de longues études.

# BLÂMONS PAS *les professeurs*

Moi, j'ai pas fait un cours classique ;
j'été rien qu'à l'écol' du rang[1].
Ça fait qu'c'est ça qui vous explique
que j'pass' pour être un ignorant.

Mais à l'écol' d'l'expérience,
j'ai r'çu mon diplôme à coups d'pied
où c'est qu'l'instruction puis la science
rentr'nt jamais sans nous estropier[2].

Ça fait qu'quand y'en a qui parolent
contr' nos grand's universités,
nos collèg's puis nos p'tit's écoles,
j'os' rien dir' ; j'suis pas fûté[3].

Seul'ment, avant de mettr' la faute
sur les maîtr's, les prêtr's puis les Sœurs[4]
faudrait ben se d'mander, nous autes,
quels élèv's qu'ont les professeurs.

Pensons, avant de j'ter la pierre,
à tous ceux qui doiv'nt se saigner
en travaillant à p'tit salaire
pour se dévouer à enseigner.

1 Rang : chemin de campagne
2 Estropier : blesser gravement
3 Fûté : intelligent, rusé
4 Sœurs : synonyme de religieuses, c'est-à-dire de femmes appartenant à une communauté de religieuses. Au Québec, jusqu'au milieu du XX[e] siècle, elles ont assumé, notamment, le rôle d'éducatrices.

Si l'z'enfants qu'on envoie instruire
sont des vraies cruch's et des nonos,
les professeurs ont beau s'détruire,
y'en f'ront jamais des Papineau...

Quand un'bonn' poul' couv' des œufs d'dinde,
– mêm' la meilleur' d'votr' poulailler, –
faut pas la blâmer ni vous plaindre
qu'ça soit des dind's que vous ayez!

Jean Narrache, *Blâmons pas les professeurs*
- Extrait tiré de *J'parle tout seul quand Jean Narrache,*
1932, Succession d'Émile Coderre

Merci au Comité du patrimoine de l'École du Rang II d'Authier

## Pistes de réflexion

1. Que penses-tu de la 2e strophe : « à l'écol' d'l'expérience [...] l'instruction puis la science rentr'nt jamais sans nous estropier » ?
2. Où crois-tu qu'on apprend le plus : à l'école tout court ? à l'école de la vie ? aux deux ?

**Roger Lemelin**

Auteur d'origine québécoise (1919-1992)

**Importance de l'œuvre**
Diffusée sous forme de série télévisée en français et en anglais entre 1952 et 1959, l'émission *Les Plouffe* a connu un succès extraordinaire. Les francophones pouvaient s'y reconnaître et, pour la première fois, les anglophones entendaient les préoccupations et les espoirs d'une modeste famille canadienne-française.

**Contexte**
Roger Lemelin a été un des premiers à dépeindre la vie des travailleurs. Dans ce roman, nous sommes en présence d'une famille d'ouvriers dans un quartier pauvre de Québec en 1938. L'auteur touche à un grand nombre de questions qui préoccupent les Québécois de l'époque.

**Pour te situer dans le texte**
Le roi d'Angleterre en visite à Québec ! Faut-il ou non décorer la maison en son honneur ? Chez les Plouffe, tout le monde n'est pas du même avis...

**Pour orienter ta première lecture**
Peux-tu repérer les différentes raisons qui soulèvent l'indignation chez Théophile et chez Joséphine ?

# LA VISITE *royale*

La rue Montmagny offrait son visage des jours de procession. Des colliers de pavillons[1] multicolores étaient accrochés aux façades des maisons, des banderoles couvertes des slogans les plus divers formaient des arcades au-dessus de la chaussée. [...]

Hélas ! une tache énorme gâtait la mascarade. La maison des Plouffe, butée, trapue[2], n'arborait aucune oriflamme[3]. Dans sa nudité sale, parmi ses sœurs attifées des plus gais colifichets[4], elle se préparait à braver le roi d'Angleterre. Le Cardinal, dans une lettre pastorale récente, avait pourtant demandé à tout le diocèse de se parer des plus beaux atours pour recevoir les souverains, sommé tous les bedeaux de la ville de faire sonner les cloches et prié les curés de chanter le *Domine, Salvum fac Regem*[5] avec des versets de l'oraison *Pro Rege*[6].

Les deux fils Plouffe soupèrent en vitesse sous les yeux impatients d'une Joséphine mécontente.

– Ah ! Mes escogriffes[7] ! Si Ovide avait pas été au monastère, il m'aurait fait ôter la table et vous n'auriez pas mangé. Il s'en passe des choses à la maison depuis qu'il est parti. Tout le monde veut mener.

Et elle glissait un regard rancunier vers Théophile. Il se berçait avec vigueur, les deux mains crispées sur les bras de la chaise. La barbe longue, les traits durcis

1 Pavillon : petit drapeau
2 Buté, trapu : large et bas
3 Oriflamme : drapeau ou bannière pour les grandes occasions
4 Colifichet : ornement
5 *Domine, Salvum fac Regem* : Dieu, protège le roi
6 *Pro Rege* : pour le roi
7 Escogriffe : homme grand et maigre

par une indignation qui faisait grogner, il avait l'air aussi buté que sa maison. Il surprit le regard de Joséphine.

– Tes petites pointes ne me feront pas changer d'idée, ma femme. J'ai dit qu'on posait pas de drapeaux. C'est clair ! Peuh ! Le roi ! Ça vient nous voir quand c'est mal pris. Il a peur d'Hitler, il vient nous parler en français pour mieux nous rouler dans la conscription.

Grandiloquent, il ouvrit les bras :

– Sortez vos pavillons, imbéciles ! Sonnez les cloches ! L'Angleterre vient vous passer en revue. Nous autres, des Français qui avons découvert le Canada[8] ! C'est pas croyable !

Joséphine prit un air soumis et n'osa protester trop fort car, si elle avait la haute main sur la régie interne de la maison, elle nourrissait un respect aveugle pour les vues politiques de son mari. Elle suggéra :

– Mais, mon vieux, c'est gênant, pas un drapeau sur la maison quand c'est décoré partout. On a l'air de polissons. Dire que j'ai des tiroirs pleins de belles banderoles ! Et puis la reine a un si beau sourire. Qu'est-ce qu'elle va dire ?

[...]

– Tu veux pas discuter, ma femme, mais tu te creuses la tête pour me faire peur et installer tes maudits pavillons. L'Action chrétienne, c'en est d'autres qui ont un visage à deux faces. Quand les Anglais restent chez eux, ils les montrent du doigt en disant que c'est la peste. Ça nous chante à l'année qu'on devrait être séparé de la Confédération, qu'on devrait être une sorte de petite France catholique. Le roi arrive, ils sont tout miel et traduisent le *God Save The King* en français. Moi j'ai pas deux faces. Mes idées politiques passent avant ma job. Je suis contre le roi, pis je pose pas de pavillons. Je me montrerai pas le nez dehors pour le voir passer. J'ai dit !

Roger Lemelin, *Les Plouffe*

8. Ce commentaire est faux, car il ne tient pas compte de la présence des Autochtones à l'arrivée des Européens.

## Pistes de réflexion

1. Serais-tu d'accord avec Joséphine ou Théophile ? Pourquoi ?
2. Imagine que Joséphine va voir une voisine ou un voisin pour raconter ce que Théophile lui a dit. Comment décrirait-elle la scène ?

**Anne Hébert**

Auteure d'origine québécoise
(1916-2000)

**Importance de l'œuvre**
On considère Anne Hébert comme l'un des plus grands écrivains du XX^e siècle. *Kamouraska*, son roman le plus connu, dénonce l'aliénation des femmes.

**Contexte**
L'auteure s'est inspirée d'un fait divers paru dans les journaux du XIX^e siècle, soit l'assassinat du seigneur Taché dans son manoir. Le roman se déroule à l'époque de la rébellion des Patriotes en 1837-1838. Dans ce temps-là, il était normal de choisir ou d'accepter d'épouser quelqu'un pour des raisons pratiques (la sécurité financière, la position sociale, la réputation de la famille, la possibilité d'avoir des enfants, etc.) plutôt que par amour.

**Pour te situer dans le texte**
Dans cet extrait, Éléonore-Élisabeth d'Aulnières se souvient de son mariage avec Jacques-Antoine Tassy. Est-elle heureuse ?

**Pour orienter ta première lecture**
Mets-toi à la place de cette jeune fille de seize ans et identife les sentiments qu'elle éprouve tour à tour le jour de son mariage.

# POUPÉE *mécanique*

– Éléonore-Elisabeth d'Aulnières, prenez-vous pour époux, Jacques-Antoine Tassy ?

Il *faut* répondre « oui », bien fort. Ton voile de mariée. Ta couronne de fleurs d'oranger. Ta robe à traîne. Le gâteau de noces, à trois étages, nappé de sucre et de crème fouettée. Les invités se mouchent derrière toi. Tout le bourg de Sorel attend pour te voir passer, au bras de ton jeune époux. Mon Dieu, je me damne ! Je suis mariée à un homme que je n'aime pas.

Ce géant blond, il a des yeux si bleus, des fleurs de lin, pleines de larmes. Un peu trop gras peut-être. La larme trop facile. On dit qu'il boit et qu'il court les filles, c'est le seigneur de Kamouraska. Il a tout juste vingt et un ans. Et moi, Elisabeth d'Aulnières, j'ai seize ans. J'ai juré d'être heureuse.

[...]

Rien n'est moins inoffensif que l'histoire du premier mariage d'Elisabeth d'Aulnières.

Ce n'est pas que la lumière soit particulièrement insistante. Mais c'est cette terrifiante immobilité. Cette distance même qui devrait me rassurer est pire que tout. Penser à soi à la troisième personne. Feindre le détachement. Ne pas s'identifier à la jeune mariée, toute habillée de velours bleu. Costume de voyage. Gravure de mode pour Louis-Philippe de France. Le marié a l'air d'un mannequin de cire. Longue redingote et chapeau haut de forme.

Voici la mariée qui bouge, poupée mécanique, appuyée au bras du mari, elle grimpe dans la voiture. Son bas de soie blanche, son soulier fin. Elle reprend la pose au fond du cabriolet. Toute la noce plaisante, entoure l'équipage et rit très fort. La mariée embrasse à nouveau sa mère, ses tantes et toute la noce. Le marié saisit les rênes, soupire après ce long voyage jusqu'à Kamouraska. Les auberges. Les relais. Tante Adélaïde crie quelque chose qui se perd dans le vent. Elle répète sa question tandis que le marié retient à grand-peine les chevaux noirs, attelés en paire.

Le marié embrasse la mariée sans fin. Le marié est en bois colorié. La mariée aussi, peinte en bleu.

Anne Hébert, *Kamouraska*, Éditions du Seuil, Paris, 1970

© Scheufler Collection/CORBIS/MAGMA

## Pistes de réflexion

1. Élisabeth dit : « Je me damne ! » Que penses-tu de son affirmation ?
2. Crois-tu qu'il y a encore des gens qui se marient sans vraiment s'aimer ? Pourquoi ?

**Gaston Miron**

Auteur d'origine québécoise (1928-1996)

**Importance de l'auteur**
Gaston Miron était profondément engagé dans la défense de deux causes : le Québec et la langue française. C'est un poète de l'avant-garde. Il explore, manipule, creuse le langage pour qu'il traduise ses idées et ses passions.

**Notes sur le texte**
Dans « Sur la place publique – recours didactique », le poète explique comment l'écriture devient une arme pour la revendication et pour communiquer sa colère envers les injustices passées.

**Pour orienter ta première lecture**
Ce poème passe du désespoir à l'espoir. Peux-tu identifier les images associées à l'un et à l'autre ?

# SUR LA PLACE PUBLIQUE
## *recours didactique*

Mes camarades au long cours[1] de ma jeunesse
si je fus le haut-lieu[2] de mon poème maintenant
je suis sur la place publique avec les miens
et mon poème a pris le mors[3] obscur de nos combats

Longtemps je fus ce poète au visage conforme
qui frissonnait dans les parallèles de ses pensées
qui s'étiolait[4] en rage dans la soie des désespoirs
et son cœur raillait la crue[5] des injustices

Maintenant je sais nos êtres en détresse dans le siècle
je vois notre infériorité et j'ai mal en chacun de nous

Aujourd'hui sur la place publique qui murmure
j'entends la bête tourner dans nos pas
j'entends surgir dans le grand inconscient résineux
les tourbillons des abattis de nos colères [...]

Les poètes de ce temps montent la garde du monde
car le péril est dans nos poutres, la confusion
une brunante dans nos profondeurs et nos surfaces
nos consciences sont éparpillées dans les débris
de nos miroirs, nos gestes des simulacres[6] de libertés
je ne chante plus je pousse la pierre de mon corps

Je suis sur la place publique avec les miens
la poésie n'a pas à rougir de moi
j'ai su qu'une espérance soulevait ce monde jusqu'ici.

Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*, Typo, Montréal, 1998
© 1998 Éditions Typo et succession Gaston Miron
(Marie-Andrée Beaudet et Emmanuelle Miron)

1 Au long cours : se dit d'un officier ou d'un bateau qui fait de longs voyages
2 Haut-lieu : (en haut lieu) dans les sphères du pouvoir
3 Prendre le mors : partir au galop
4 S'étioler : s'affaiblir
5 La crue : littéralement, le gonflement d'un cours d'eau
6 Simulacre : fausse apparence, illusion

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Crois-tu que l'écriture (de poèmes, de chansons, de livres) est une manière efficace de faire réfléchir les gens de nos jours ? Sinon, crois-tu que d'autres manières sont plus efficaces (le cinéma, la musique, les arts visuels) ?
2. Si tu voulais faire passer un message qui te tient à cœur, quel moyen choisirais-tu ?

**Importance de l'œuvre**
*La Sagouine* est un monologue extrêmement populaire qui a été joué pendant près de 30 ans par une seule interprète, Viola Léger. Dans une langue unique et savoureuse, Antonine Maillet nous livre la sagesse d'une Acadienne qui a des opinions sur tout.

**Contexte**
Au moment où le Québec revendique de plus en plus clairement une identité distincte, Antonine Maillet a été la première, avec *La Sagouine*, à écrire dans la langue acadienne. L'auteure participe avec d'autres artistes à un mouvement essentiel pour la société acadienne, une volonté d'expression qui n'est pas près de perdre sa vitalité.

**Pour te situer dans le texte**
Dans cet extrait, l'auteure nous rappelle que les personnes âgées, pauvres et miséreuses ont eu, elles aussi, leurs rêves et leurs idéaux.

**Pour orienter ta première lecture**
Imagine que tu as 70 ans et que tu penses à ta jeunesse. Comment te sens-tu ?

**Antonine Maillet**

Auteure d'origine acadienne (1929- )

# *La jeunesse*

Ah ! j'ai été jeune dans ma jeunesse, moi itou. Jeune et belle, coume[1] les autres. Ben, c'est ce qui contiont[2]. Et quand c'est que je me mirais dans le miroué[3] – j'avais un miroué à tcheue[4] dans le temps – je me faisais pas zire[5]... Ah ! non, apparence que je faisais pas zire a parsoune[6] de mon temps. Pis le temps finit par passer, et vous autres avec. Mais quand c'est que ça dure, la jeunesse, c'est le meilleur temps. Pour ça oui, le meilleur temps.

La jeunesse d'asteur[7] sait pas ça. A' regimbe, pis a' renâcle, pis a' se rebiffe[8]. A' sait pas ce qu'a' veut. Nous autres je le savions. Je savions juste exactement ce que je voulions : c'est ben simple, je voulions toute. Je pouvions pas toute aouère[9], ben j'en voulions le plusse possible. Ah ! j'étions pas du monde à nous contenter de la petite motché[10]. Non-non-non ! ... Pas une motché de crêpe, ni une motché de cabane, ni une motché d'houme[11] non plus. Non, la jeunesse, c'est point le temps des motchés. C'est le temps des grands idéals, coume le prêtre disait. Ben, j'ai eu les miens, mes idéals.

Antonine Maillet, *La Sagouine*, Leméac, Montréal, 1971

## Pistes de réflexion

1. Que penses-tu de cette phrase de l'auteure : « La jeunesse, c'est point le temps des motchés. » ?
2. Crois-tu, comme la Sagouine, que les jeunes d'aujourd'hui veulent quelque chose de différent que les jeunes de son époque ? Qu'est-ce qui est pareil ? Qu'est-ce qui a changé ?

1 Coume : comme
2 Contiont : compte
3 Miroué : miroir
4 Tcheue : queue
5 Me faire zire : me dégoûter, me faire vomir
6 Parsoune : personne
7 Asteur : maintenant
8 Regimber, renâcler, se rebiffer : résister, se révolter
9 Aouère : avoir
10 Motché : moitié
11 Houme : homme

**Michel Tremblay**

Auteur d'origine québécoise
(1942- )

**Importance de l'œuvre**
La pièce *Les Belles-Sœurs* a été jouée aux quatre coins du monde et constitue l'un des textes les plus importants du théâtre québécois moderne.

**Contexte**
Les timbres dont Michel Tremblay parle dans sa pièce ont vraiment existé. Ils étaient distribués par certains marchands et collés dans des livrets pour être échangés contre des marchandises.

**Pour te situer dans le texte**
Germaine Lauzon vient de gagner un million de timbres-primes qui lui permettront de se meubler en neuf. Comment réagiront ses voisines ?

**Pour orienter ta première lecture**
En lisant ce texte à haute voix, remarque les émotions des personnages.

# UNE MAUDITE *vie plate*

**Marie-Ange Brouillette** C'est pas moé qui aurais eu c'te chance-là ! Pas de danger ! Moé, j'mange d'la marde, pis j'vas en manger toute ma vie ! Un million de timbres ! Toute une maison ! C'est ben simple, si j'me r'tenais pas, j'braillerais comme une vache ! On peut dire que la chance tombe toujours sur les ceuses qui l'méritent pas ! Que c'est qu'a l'a tant faite, madame Lauzon pour mériter ça, hein ? Rien ! Rien pantoute ! Est pas plus belle, pis pas plus fine que moé ! Ça devrait pas exister, ces concours-là ! Monsieur le curé avait ben raison, l'aut'jour, quand y disai que ça devrait être embolie[1] ! Pour que c'est faire, qu'elle, a gagnerait un million de timbres, pis pas moé, hein, pour que c'est faire ! C'est pas juste ! Moé aussi j'travaille, moé aussi j'les torche[2], mes enfants ! Même que les miens sont plus propres que les siens ! J'travaille comme une damnée, c'est pour ça que j'ai l'air d'un esquelette[3] ! Elle, est grosse comme une cochonne ! Pis v'la rendu que j'vas être obligée de rester à côté d'elle pis de sa belle maison gratis ! C'est ben simple, ça me brûle ! Ça me brûle ! J'vas être obligée d'endurer ses sarcasses[4], à part de ça ! Parce qu'a va s'enfler la tête, c'est le genre ! La vraie maudite folle ! On va entendre parler de ses timbres pendant des années ! Maudit ! J'ai raison

1 Embolie : abolie
2 Torcher : laver
3 Esquelette : squelette
4 Sarcasse : sarcasme

d'être en maudit ! J'veux pas crever dans la crasse pendant qu'elle, la grosse madame, a va se « prélasser dans la soie et le velours » ! C'est pas juste ! Chus tannée de m'esquinter[5] pour rien ! Ma vie est plate ! Plate ! Pis par-dessus le marché, chus pauvre comme la galle ! Chus tannée de vivre une maudite vie plate !

[...]

**Les cinq femmes** *ensemble*

Une maudite vie plate ! Lundi !

**Lisette de Courval** Dès que le soleil a commencé à caresser de ses rayons les petites fleurs dans les champs et que les petits oiseaux ont ouvert leurs petits becs pour lancer vers le ciel leurs petits cris...

**Les quatre autres** J'me lève, pis j'prépare le déjeuner ! Des toasts, du café, du bacon, des œufs. J'ai d'la misère que l'yable à réveiller mon monde. Les enfants partent pour l'école, mon mari s'en va travailler.

**Marie-Ange Brouillette** Pas le mien, y'est chômeur. Y reste couché.

**Les cinq femmes** Là, là, j'travaille comme une enragée, jusqu'à midi. J'lave. Les robes, les jupes, les bas, les chandails, les pantalons, les canneçons[6], les brassières, tout y passe ! Pis frotte, pis tord, pis refrotte, pis rince... C't'écœurant, j'ai les mains rouges, j't'écœurée. J'sacre. À midi, les enfants reviennent. Ça mange comme des cochons, ça revire la maison à l'envers, pis ça repart ! L'après-midi, j'étends. Ça, c'est mortel ! J'hais ça comme une bonne ! Après, j'prépare le souper. Le monde reviennent, y'ont l'air bête, on se chicane ! Pis le soir, on regarde la télévision ! Mardi !

**Lisette de Courval** Dès que le soleil...

**Les quatre autres** J'me lève, pis j'prépare le déjeuner. Toujours la même maudite affaire ! Des toasts, du café, des œufs, du bacon... J'réveille le monde, j'les mets dehors. Là, c'est le repassage. J'travaille, j'travaille, j'travaille. Midi arrive sans que je le voye venir pis les enfants sont en maudit parce j'ai rien préparé pour le dîner. J'leu fais des sandwichs au baloné[7]. J'travaille toute l'après-midi, le souper arrive, on se chicane. Pis le soir, on regarde la télévision ! Mercredi ! C'est le jour du mégasinage[8] ! J'marche toute la journée, j'me donne un tour de rein à porter des paquets gros comme ça, j'reviens à la maison crevée ! Y faut quand même que je fasse à manger. Quand mon monde arrivent, j'ai

5 S'esquinter : se fatiguer, s'épuiser
6 Canneçon : caleçon
7 Baloné : saucisson de Bologne
8 Mégasinage : magasinage

l'air bête ! Mon mari sacre, les enfants braillent... Pis le soir, on regarde la télévision ! Le jeudi pis le vendredi, c'est la même chose ! J'm'esquinte, j'me désâme, j'me tue pour ma gang de nonos ! Le samedi, j'ai les enfants dans les jambes par-dessus le marché ! Pis le soir, on regarde la télévision ! Le dimanche, on sort en famille : on va souper chez la belle-mère en autobus. Y faut guetter les enfants toute la journée, endurer les farces plates du beau-père, pis manger la nourriture de la belle-mère qui est donc meilleure que la mienne au dire de tout le monde ! Pis le soir, on regarde la télévision ! Chus tannée de mener une maudite vie plate ! Une maudite vie plate ! Une maudite vie plate ! Une maud...

Michel Tremblay, *Les Belles-Sœurs*,
Leméac, Montréal, 1968

© Owen Franken/CORBIS/MAGMA

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Qu'est-ce que tu penses de la vie de ces femmes, telle que décrite par Michel Tremblay ?
2. Selon toi, est-ce que ta mère ou une femme que tu connais ont déjà ressenti des émotions similaires à celles des voisines de Mme Lauzon ? Lesquelles ? Pourquoi ?

**Importance de l'œuvre**
Ce roman de Louis Caron, *Le Coup de poing,* aide à comprendre la crise d'octobre de 1970 et ce que réclamait le FLQ (Front de libération du Québec). Il s'agit d'une des rares œuvres de fiction sur cette époque mouvementée de notre histoire.

**Contexte**
Louis Caron met en scène Bruno, un descendant d'Hyacinthe Bellerose, un des Patriotes qu'il a mis en vedette dans le premier roman de la trilogie, *Le Canard de bois.*

**Pour te situer dans le texte**
Bruno et son neveu Jean-Michel Bellerose discutent de la possibilité de changer le monde et de l'individualisme.

**Pour orienter ta première lecture**
Que pense Bruno de la révolution ? Qu'en pense Jean-Michel ?

**Louis Caron**

Auteur d'origine québécoise (1942- )

# LES THÉORIES *de Bruno*

– Vois-tu, poursuivit Bruno, je me suis aperçu d'une chose. On ne change pas le monde. Il évolue de lui-même, comme une force sur laquelle les hommes n'ont pas beaucoup de prise.

– Tu ne vas pas te mettre à me faire la morale !

– C'est pas de la morale. Moi aussi, avant de comprendre, j'essayais de changer le monde.

– Laisse-moi te dire que ça n'a pas donné grand-chose.

Bruno ne releva pas le ton méprisant de la remarque de Jean-Michel.

– Maintenant, continua Bruno, si ça t'intéresse, je pense que j'ai découvert pourquoi il y aura de moins en moins de révolutions dans le monde. Les gens sont trop individualistes. Ils ne sont même plus capables de se regrouper pour faire la guerre. Tandis qu'avant, jusqu'aux années mil neuf cent, personne ne pouvait rien faire tout seul sur la terre. Il fallait être dix pour couper le foin puis le ramasser, trois ou quatre pour piquer une courtepointe, deux pour fabriquer le beurre, quatre ou cinq pour s'occuper des animaux de la ferme. Un homme ou une femme tout seuls ne pouvaient rien.

– Moi, je me suis toujours arrangé pour dépendre de personne.

– La religion travaillait dans le même sens. Toi, je suis sûr, ça doit faire pas mal de temps que tu n'es pas allé à l'église. Je ne t'en fais pas reproche. Je n'y vais plus, moi non plus, depuis longtemps. Mais j'ai gardé en mémoire pas mal de leçons. Essaie de te souvenir. La communion des saints, ça te dit quelque chose ?

Jean-Michel haussa son épaule valide.

– L'Église nous enseignait que tous les fidèles faisaient partie d'un grand corps mystique. On appelait ça la communion des saints. Les pensées de chacun, les mauvaises actions, le bien et le mal circulaient de l'un à l'autre, exactement comme les microbes dans l'air. Chaque fois que tu faisais une bêtise, chaque fois

que quelqu'un commettait un mauvais coup, tous les autres s'en ressentaient. Ça affaiblissait tout le grand corps. Dans l'autre sens, si tu voulais vivre plus heureux, tu n'avais qu'à bien te comporter et ça donnait de la santé à tout le monde.

– Tu crois à ça, toi, ces folies-là ?

– C'est la science qui a tout bouleversé, dit encore Bruno. Un gars tout seul, avec une moissonneuse-batteuse, il peut couper son foin. Il n'a besoin de personne pour le mettre dans la grange. Puis les autres, ceux qui travaillent dans les usines, dans les manufactures, tu penses que c'est différent parce qu'il y a cent personnes qui travaillent autour d'eux ? Pas du tout. Chacun fabrique son petit morceau tout seul, avec son robot. À force de regarder dans les microscopes, la science a cassé la vie en petits morceaux.

– Couper du foin ou fabriquer des *skidoos,* il y a toujours quelqu'un qui t'exploite.

– Et puis Dieu, il a pris son trou comme tous les autres. On n'avait plus besoin de lui pour tout expliquer. La science a pris sa place.

– C'est encore mieux que vos histoires de bonhomme Sept-Heures.

– Je ne me fie pas plus au bon Dieu qu'aux déclarations des grands savants, précisa Bruno. Seulement, à partir du moment où un gars n'a plus peur de rien ni de personne, il est tout seul. C'est ça qui a changé le monde.

– Tu voudrais revenir au Moyen Âge ?

– Il vient à peine de commencer, le Moyen Âge.

– Tu peux bien parler jusqu'à demain matin, siffla Jean-Michel, ça ne changera rien au fait que tu n'as pas levé le petit doigt pour transformer le monde. Tous ceux de ton âge, vous vous êtes contentés de prendre le monde tel qu'il était quand vos pères vous l'ont donné, puis de nous le refiler après l'avoir sali encore un peu plus.

Louis Caron, *Le Coup de poing,*
© Les Racontages L.C. Inc.

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Crois-tu, comme Bruno, que le progrès et la science ont rendu l'entraide inutile ?
2. Selon toi, quel est le rôle de l'entraide dans notre société ?

# *La nature*

*Niagara,* Louis-Honoré Fréchette
*À un vieil arbre,* Léon-Pamphile Le May
*Les grands saules,* Hector de Saint-Denys Garneau
*Le grand loup blanc,* Yves Thériault
*Routes marines,* Rina Lasnier

La nature est un thème qui revient sans cesse dans la littérature canadienne d'expression française, et ce, depuis ses débuts. Dans un pays immense, couvert de belles forêts dans lesquelles on ne pénétrait que par des rivières imposantes ou des pistes mystérieuses, offrant des espaces de plus en plus hostiles vers le nord, il aurait été étonnant que les débuts de la littérature canadienne-française ignorent la nature. Même à notre époque moderne, le changement des saisons et la rigueur du climat ont un profond impact sur notre mode de vie.

Selon leurs perceptions individuelles, les auteurs célèbrent la nature pour sa beauté, la présentent comme une menace, la voient comme une source de richesses ou encore comme un cadre pour leurs aventures. Mais le plus souvent, les écrivains voient dans la nature des reflets de l'âme humaine et décrivent leurs sentiments de façon musicale et souvent symbolique.

Dans les textes que nous avons choisis pour toi, nous donnons quelques exemples de ces visions de la nature par des auteurs canadiens.

## Les anciens

Dans le premier texte, « Niagara », Louis-Honoré Fréchette offre une description chantante de ces célèbres chutes.

Le poème de Léon-Pamphile Le May, « À un vieil arbre », est un sonnet, écrit vingt ans plus tard. Le poète s'identifie au vieil arbre à qui il prête la même tristesse que la sienne.

## LES MODERNES

La nature a inspiré à Hector de Saint-Denys Garneau l'un de ses rares textes insouciants et optimistes, « Les grands saules ».

Yves Thériault se distingue comme l'auteur qui, le premier, a voulu faire connaître la culture inuite et montrer comment cette culture est intimement liée à la nature. Dans l'extrait « Le grand loup blanc », il dépeint les difficultés de la vie dans une nature hostile, sauvage, où l'on doit faire face à un climat très dur avec des moyens rudimentaires, mais où le souffle de la survie humaine est encore le plus fort.

Dans un poème en prose, « Routes marines », Rina Lasnier nous emmène le long d'un chemin bordé de symboles, où elle fait l'apologie du voyage en mer.

**Importance de l'auteur**
On appelle Louis-Honoré Fréchette le poète national du Québec. Il marque le début d'une belle tradition poétique au Canada français.

**Notes sur le texte**
Impressionné par la force des chutes, le poète est aussi ému par la douceur de la nature.

**Pour orienter ta première lecture**
Remarque la beauté et l'originalité des expressions employées par le poète.

**Louis-Honoré Fréchette**

Auteur d'origine québécoise (1839-1908)

# *Niagara*

L'onde[1] majestueuse avec lenteur s'écoule ;
Puis, sortant tout à coup de ce calme trompeur,
Furieux, et frappant les échos de stupeur,
Dans l'abîme sans fond le fleuve immense croule[2].

C'est la Chute ! son bruit de tonnerre fait peur
Même aux oiseaux errants, qui s'éloignent en foule
Du gouffre formidable où l'arc-en-ciel déroule
Son écharpe de feu sur un lit de vapeur.

Tout tremble ; en un instant cette énorme avalanche
D'eau verte se transforme en monts d'écume blanche,
Farouches, éperdus, bondissant, mugissant...

Et pourtant, ô mon Dieu, ce flot que tu déchaînes,
Qui brise les rochers, pulvérise les chênes,
Respecte le fétu[3] qu'il emporte en passant.

Louis-Honoré Fréchette, *Oiseaux de neige*, 1880

1 Onde : eau de la mer, d'un lac, d'une rivière
2 Crouler : s'écrouler, tomber
3 Fétu : brin de paille

## Pistes de réflexion

1. Repère deux ou trois images que tu aimes particulièrement dans ce poème.
2. Peux-tu t'identifier aux sentiments du poète à la vue d'une chute ? As-tu déjà vu des chutes d'eau importantes ? Qu'est-ce que tu as ressenti lorsque tu as vu ces chutes ou d'autres phénomènes naturels qui t'ont impressionné ?

*Niagara Falls*, Gustavus Grunewald, 1834 © Christie's Images/CORBIS/MAGMA

**Léon-Pamphile Le May**

Auteur d'origine québécoise (1837-1918)

**Importance de l'auteur**
*Les Gouttelettes* constitue le premier recueil de sonnets au Canada français. On loue sa sincérité et son habileté à s'inspirer de la nature qui l'entoure. Il ouvre la porte à la littérature régionaliste, qui inspirera de nombreux auteurs.

**Notes sur le texte**
Ce poème a une forme fixe, celle d'un sonnet de quatorze alexandrins (douze pieds ou syllabes), ayant deux strophes de quatre vers et deux strophes de trois vers.

**Pour orienter ta première lecture**
Remarque les termes que le poète utilise pour décrire le vieil arbre.

# À UN VIEIL *arbre*

Tu réveilles en moi des souvenirs confus.
Je t'ai vu, n'est-ce pas ? moins triste et moins modeste.
Ta tête sous l'orage avait un noble geste,
Et l'amour se cachait dans tes rameaux touffus.

D'autres, autour de toi, comme de riches fûts[1],
Poussaient leurs troncs noueux vers la voûte céleste.
Ils sont tombés, et rien de leur beauté ne reste ;
Et toi-même, aujourd'hui, sait-on ce que tu fus ?

Ô vieil arbre tremblant dans ton écorce grise ;
Sens-tu couler encore une sève qui grise[2] ?
Les oiseaux chantent-ils sur tes rameaux gercés ?

Moi, je suis un vieil arbre oublié dans la plaine,
Et, pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine,
J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés.

Léon-Pamphile Le May, *Les Gouttelettes*, 1904

1 Fût : partie droite d'un tronc d'arbre
2 Griser : enivrer

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Le poète utilise l'image d'un vieil arbre pour illustrer la solitude d'un vieil homme. Quelle autre image aurait-il pu employer ?
2. D'après toi, quelle place les souvenirs occupent-ils dans la vie des personnes âgées ?

**Importance de l'œuvre**
Hector de Saint-Denys Garneau a été le premier poète moderne du Québec. De son vivant, sa poésie n'a pas été bien accueillie par le public, ce qui l'a énormément fait souffrir. Depuis, on a reconnu l'incomparable contribution de cet homme solitaire, torturé et en quête d'absolu.

**Hector de Saint-Denys Garneau**

Auteur d'origine québécoise (1912-1943)

**Notes sur le texte**
Voici l'un des rares poèmes légers de Saint-Denys Garneau, où il décrit le vent dans les saules.

**Pour orienter ta première lecture**
Comment te sens-tu à la lecture de ce poème ?

## LES GRANDS *saules*

Les grands saules chantent
Mêlés au ciel
Et leurs feuillages sont des eaux vives
Dans le ciel

Le vent
Tourne leurs feuilles
D'argent
Dans la lumière
Et c'est rutilant[1]
Et mobile
Et cela flue[2]
Comme des ondes.

On dirait que les saules coulent
Dans le vent
Et c'est le vent
Qui coule en eux.

C'est des remous dans le ciel bleu
Autour des branches et des troncs
La brise chavire les feuilles
Et la lumière saute autour
Une féerie
Avec mille reflets
Comme des trilles[3] d'oiseaux-mouches
Comme elle danse sur les ruisseaux
Mobile
Avec tous ses diamants et tous ses sourires.

Hector de Saint-Denys Garneau,
*Regards et jeux dans l'espace*, 1937

1 Rutilant : très brillant
2 Fluer : couler
3 Trille : chant composé de plusieurs notes

### PISTES DE RÉFLEXION

1. Dans ce poème, Saint-Denys Garneau fait un lien entre les saules et le vent. À quoi les saules te font-ils penser ? Et les sapins ? As-tu un arbre préféré ? Pourquoi ?
2. Qu'est-ce que cela peut nous apporter d'admirer la nature ? Comment pourrait-on encourager plus de gens à le faire ?

© Richard Hamilton Smith/CORBIS/MAGMA

**Yves Thériault**

Auteur québécois de descendance montagnaise (1915-1983)

**Importance de l'œuvre**
Comme tous les personnages d'Yves Thériault, ceux d'*Agaguk* sont captivants. C'est pourquoi le roman a consacré l'auteur comme l'un des meilleurs au Québec et l'a fait connaître à l'étranger.

**Contexte**
Yves Thériault est un auteur qui s'intéresse à la liberté et à toutes les expressions de la nature humaine. Le roman est centré sur les conflits entre la société inuite et la société non autochtone. Le combat entre Agaguk et le loup comporte des dimensions symboliques qui rehaussent l'impact descriptif du passage.

**Pour te situer dans le texte**
Dans cet extrait, Agaguk doit protéger la vie de sa femme, Iriook, et de leur jeune fils, Tayaout, contre un loup inquiétant. Qui sera le vainqueur ?

**Pour orienter ta première lecture**
Remarque comment le rythme du récit contribue à sa qualité.

# LE GRAND

Il attendit.

Quelques minutes plus tard, il était fixé.

L'odeur sur le vent, c'était celle du loup. Et la tache n'était plus sombre, mais grisâtre.

Or, il n'y avait qu'un seul animal capable de créer ce tableau. Le Grand Loup Blanc ? Le seul qui pouvait faire tache pâle sur l'ombre.

Agaguk, rivé au sol, complètement immobile, mais le fusil bien en joue, attendit que l'animal vint encore plus près. Bientôt l'odeur en fut si forte qu'il en ressentit de la nausée. Et ce n'était plus une tache, mais la forme bien identifiée d'un loup rampant sur le ventre. Lui aussi à l'affût de sa proie, cherchant à retrouver la silhouette d'Agaguk maintenant écrasée sur le sol, comme fondue dans la nuit.

L'homme en face de la bête, deux ruses s'affrontant.

Si le loup venait assez proche, Agaguk lâcherait le coup, la balle tuerait l'animal.

Et s'il le manquait ?

Une hélée de distance[1]. Puis la distance d'un lancer, et finalement cent pas, cinquante... Le loup était presque à portée de la main. Seulement, il se dirigeait droit sur Agaguk, une cible étroite, difficile à déterminer dans le noir.

Agaguk colla l'œil sur la mire, la bête bien en joue contre le soleil de minuit à l'horizon.

Dix pas. C'était alors le temps ou jamais. Tout dépendait d'un geste, la pression rapide sur la gâchette, le coup, la balle... L'instant d'une seconde, et moins encore. Un destin fixé. La mort du loup ? La mort de l'homme ?

1. Une hélée de distance : à portée de voix, assez proche pour être hélé, appelé

Agaguk pressa la détente.

La balle fut un ouragan qui jaillit du canon. Mais elle ne tua pas le loup. Elle ne fit que l'égratigner au passage. Il roula par terre et se retrouva dix pas plus loin. Il fut aussitôt sur ses pattes.

Agaguk était debout aussi, son couteau au poing.

Le loup bondit.

Une masse fantomatique, sorte de bolide lancé des airs, s'abattait sur Agaguk. L'homme et la bête basculaient dans le noir. La gueule du loup s'ouvrait, baveuse de rage, et mordait avec un grondement diabolique l'être qui se débattait furieusement entre ses pattes.

C'était entre les deux une lutte horrible, une gymnastique macabre. À chaque gueulée de la bête, le cri de l'homme s'enflait en vrille et crevait la nuit. Le loup en furie l'agrippait, le labourant à grands coups de griffes, puis l'homme saisissant la seconde propice – celle où l'animal s'arc-boutait pour foncer à nouveau – repliait son bras pour plonger le couteau dans le cuir de la bête. Alors celle-ci s'esquivait, mais pour bondir de nouveau sur l'homme qui se raidissait contre la torture.

De grands lambeaux de chair pendaient entre les dents de l'animal.

Un combat terrible, mêlé de cris et de rugissements où, tour à tour, l'homme et la bête, égaux en puissance ou en fureur, dominaient. Soudain la lame du couteau brilla. Le poing partit comme une flèche, s'abattit. Une fois, une autre et une autre fois encore.

Agaguk avait, dans la bouche, un goût sucré de sang qui lui redonnait des nerfs et de la poigne. Maintenant, à cheval sur le loup qui se démenait en hurlant, il frappait à tour de bras, toute vigueur retrouvée, toute douleur assoupie.

Puis il se releva, passa le bras sur sa figure ensanglantée et mesura en lui les forces restantes.

Le loup blanc, éventré, gisait à ses pieds.

Agaguk défit la corde qui lui servait de ceinture, en noua une extrémité autour des pattes d'arrière du loup, s'attela au fardeau et le traîna sur la toundra.

Quand il arriva devant la hutte, Iriook qui n'avait pas dormi se tenait là, frémissante. Sa voix ne fut qu'une plainte légère, à peine un murmure.

– Agaguk ?...

L'homme redressa l'échine.

– Tayaout ?... demanda-t-il.

– Il est sauf. Le loup n'est pas venu ici.

Agaguk montra la dépouille.

– Je l'ai tué.

Yves Thériault, *Agaguk*,
Les Éditions du dernier havre et la Succession Yves Thériault

## Pistes de réflexion

1. Selon toi, est-ce que l'issue du combat aurait été différente si Agaguk n'avait pas eu de fusil ?
2. Que penses-tu des dangers présentés par les animaux sauvages ? Est-ce que toi ou un de tes proches avez déjà vécu de telles expériences ?

**Rina Lasnier**

Auteure d'origine québécoise
(1915-1997)

**Importance de l'auteure**
Rina Lasnier nous a laissé des œuvres très intenses et très personnelles qui explorent l'union entre l'homme, la nature et Dieu.

**Notes sur le texte**
Cet extrait est de la prose poétique, c'est pourquoi nous le traitons comme un poème. Par le biais de la poésie, l'auteure nous livre de nombreuses réflexions sur la modernité et le progrès.

**Pour orienter ta première lecture**
Remarque les mots que la poétesse a choisis pour parler des routes terriennes, puis pour parler des routes marines. Quelles routes préfère-t-elle, selon toi ?

# ROUTES

Pour voyager il faut prendre la mer si voyager c'est s'éveiller de soi et susciter les disharmonies heureuses.

Les routes terriennes ressemblent trop à l'homme quand il est au plus bas de lui-même, c'est-à-dire dur, avide[1], utilitaire. Les routes d'eau s'assimilent mieux à tout regard encore mal démêlé de la lumière : celui de l'enfance et de la contemplation.

Les macadams[2] inflexibles, raidis d'impatience, tendus de courses rectilignes[3] ne tolèrent ni détours de montagnes ni averses de sous-bois ni même ce village cassé en deux au plus tendre de lui-même comme une noix. L'homme n'imprime plus sur le sol l'appuiement de son corps et de ses pensées ; plus rien ne remonte de l'humus[4] à la cheville, de la cheville à la tête pour refluer au cœur et transformer toute communication en communion. Les voyageurs se sont assis dans leurs automobiles et leurs avions pour découper les paysages en cartes postales-éclairs ou en panoramas schématisés.

Mais celui qui prend la mer, la mer le prend comme partenaire pour cette pavane[5] grave de sa danse royale ; ses jeux à elle ne finissent point dans la poussière mais dans l'exultation de l'embrun[6] et le sûr retour vers la profondeur... et la mort qu'elle t'offre est pareille à ses jeux.

Les routes terriennes, immobiles, étroites font tourner l'homme sur lui-même comme écureuil en cage. Elles ont formé cette croûte de fer sur la mie[7] chaude des champs et seul l'insecte se souvient que la terre est axée sur le feu.

La mer fluente[8], salée de pureté, élargie de houles[9] qui vont où va le vent et virent où virent les étoiles, retourne l'homme au bercement du sein maternel quand son sommeil aqueux[10] amorçait une naissance d'âme.

1. Avide : qui désire une chose avec passion
2. Macadam : route recouverte de pierre concassée
3. Rectiligne : en ligne droite
4. Humus : sol arable
5. Pavane : danse du Moyen Âge
6. Embrun : pluie fine formée par les vagues se brisant sur la rive
7. Mie : intérieur du pain
8. Fluent : de fluer : couler ou de fluide : liquide
9. Houle : mouvement sans vagues de la mer
10. Aqueux : liquide, comme de l'eau

Les routes esclaves, engluées[11] dans la résine noire ne se lèvent jamais de leur asservissement, jamais ne se quittent elles-mêmes pour recomposer les voix dépassées en chemin, pour remonter la sente[12] latérale et là réapprendre de l'oiseau et de l'animal ce cri de la faim ou de l'amour, propagé plus vite que la flèche. Les routes couchées habitent le vide de la vitesse et de l'insomnie nocturne.

La mer marche debout et tu ne sais pas si elle vient par la montagne ou par l'abîme, par le sable ou par la pierre ; jamais elle ne se sépare de sa course par quelque rupture de pont car son être ne supporte point la division. Mais tu la vois, à certaines heures, replier un peu sa tunique, retirer sur soi sa marée, qui n'est que la frange de sa puissance, et laisser descendre en elle, ou s'augmenter d'elle les rivières, les ruisseaux et ruisselets de la côte. Au large, tu la vois encore se tracer en surface des étangs immobiles (miroir à mouettes ou réserve d'huile pour la lampe lunaire ?) comme si une part d'elle-même reposait sur l'immuable, comme si les colonnes de sa force ne s'élevaient que pour recevoir cet ornement de colombes marines à leur chapiteau vert.

Les routes terreuses passent à travers les moissons qui passent à leur tour avec les saisons ostensibles[13].

11 Engluée : collée
12 Sente : sentier
13 Ostensible : évident

© CORBIS/MAGMA

Les courants marins circulent avec un gibier, des fruits convoyés au plus secret de la fécondité, et les îles attentives n'en savent ni le nombre ni l'odeur.

Les routes quotidiennes jouent avec les horizons pour en varier les perspectives, mais jamais n'osent dévier de leur ronde pour remodeler l'arbitraire de l'homme ou mépriser ses laideurs édifiées avec orgueil.

Le jeu supérieur de la mer c'est de dessiner, de sculpter des formes, de teindre des couleurs pour les effacer aussitôt dans la plus ironique humilité.

Les routes sous le joug feront toujours le tour du monde et seront toujours embarrassées d'aveugles tâtant leur ombre.

Si tu te mets au plein de la mer, tu liras sa face tournée vers des ciels foisonnant de royaumes. Si tu ouvres en elle ton œil-scaphandre tu verras la bouche du poisson muette de rassasiement. Si tu touches son cœur, tu sauras sa désespérance quand les pluies viennent la renouveler, et son essor quand les astres viennent la boire. Peut-être sauras-tu, par la sueur de son écume, l'effort de ses mille bras pour ne point devancer l'heure de ses noces anciennes avec la terre, quand la terre se dédurcira du mal de l'homme.

Rina Lasnier, *Miroirs*, Éditions de l'Atelier, Montréal, 1960

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Que penses-tu de cette phrase : « Les routes terriennes, immobiles, étroites font tourner l'homme sur lui-même comme écureuil en cage. » Es-tu d'accord avec l'auteure ?
2. As-tu déjà voyagé sur un fleuve ou sur la mer ? Passé du temps près d'un lac ? Est-ce que ces expériences ont quelque chose en commun avec celles de Rina Lasnier ?

# UNE SOCIÉTÉ QUI S'AFFIRME

## *L'aliénation*

*Soulagement,* Eudore Évanturel
*Il neige,* William Chapman
*Soir d'hiver,* Émile Nelligan
*Sérénade triste,* Émile Nelligan
*En regardant la lune,* Jean Narrache
*L'interrogatoire de Ciboulette,* Marcel Dubé
*La fille sauvage,* Marie-Claire Blais
*Le pauvre gueux,* Félix-Antoine Savard
*Trois milliards d'hommes,* Raymond Lévesque
*Coupe tes ficelles,* Marc Favreau

L'aliénation, c'est tout ce qui sépare les êtres humains les uns des autres, ce qui les empêche de se sentir soutenus, épaulés, encouragés. Nous avons regroupé plusieurs textes dans lesquels les auteurs expriment un sentiment de solitude, d'abandon, d'isolement, de manque d'autonomie ou de perspectives d'avenir. Ce sentiment d'aliénation était très fort au moment de la Révolution tranquille dans les années 1960. Un grand nombre de Québécois constataient qu'ils n'avaient pas le contrôle de leur avenir, qu'ils n'étaient pas sur un pied d'égalité par rapport aux anglophones et au reste du Canada. Ils étaient en train de se bâtir une nouvelle identité : ils n'étaient plus en majorité des agriculteurs, ils prenaient leurs distances par rapport à l'Église catholique et ils voulaient participer pleinement à la vie économique de leur province et de leur pays.

Dans la littérature canadienne-française, on trouve beaucoup de personnes isolées, ou en marge de la société. Tu trouveras dans les pages qui suivent quelques exemples de textes qui évoquent ce sentiment.

Eudore Évanturel, dans son court poème « Soulagement », nous parle de sa solitude, une solitude qui offre tout de même un réconfort dans des moments de tristesse.

Dans son poème « Il neige », William Chapman associe l'hiver à une journée marquée par la mort, l'ultime séparation.

Le grand poète Émile Nelligan, que la dépression a si profondément marqué qu'il a sombré dans la folie, la forme la plus absolue d'aliénation, nous offre ici deux de ses beaux poèmes très introspectifs, « Soir d'hiver » et « Sérénade triste ».

L'humoriste Jean Narrache, dans son poème « En regardant la lune », se fait sombre en se demandant si la Lune est habitée et si ses habitants souffrent autant de la pauvreté et de l'injustice que les habitants de la Terre.

La pièce de Marcel Dubé, *Zone*, dont on a tiré l'extrait « L'interrogatoire de Ciboulette », exprime l'angoisse d'une génération de jeunes confrontés à la pauvreté, incertains face à l'avenir, et pourtant loyaux entre eux et animés par des rêves de réussite.

Marie-Claire Blais, dans son court poème « La fille sauvage », nous met en face d'un des visages les plus cruels de l'aliénation : l'absence de communication et la peur de se révéler à l'autre.

Avec Félix-Antoine Savard et son poème « Le pauvre gueux », on retrouve l'exclusion sociale, l'errance, la solitude et le désespoir.

Raymond Lévesque reprend, dans *Trois milliards d'hommes*, le même thème tout en interpellant chacun d'entre nous pour nous inviter à assumer la responsabilité du sort des autres.

Enfin, dans son monologue « Coupe tes ficelles », Marc Favreau nous rappelle, avec un humour incisif, jusqu'à quel point les femmes risquent de perdre leur identité dans notre société. Il les invite à… couper les ficelles !

**Importance de l'auteur**
Le premier recueil de poésie d'Eudore Évanturel, intitulé *Premières poésies,* fut très mal reçu par la critique à cause de ses thèmes qu'on disait osés pour l'époque. Sa poésie est toutefois toujours appréciée.

**Notes sur le texte**
Le poète nous parle de sa solitude qui l'amène à des moments de recueillement.

**Pour orienter ta première lecture**
Remarque la douceur et la fluidité des mots choisis par le poète.

**Eudore Évanturel**

Auteur d'origine québécoise (1852-1919)

# *Soulagement*

Quand je n'ai pas le cœur prêt à faire autre chose,
Je sors et je m'en vais, l'âme triste et morose,
Avec le pas distrait et lent que vous savez,
Le front timidement penché vers les pavés,
Promener ma douleur et mon mal solitaire
Dans un endroit quelconque, au bord d'une rivière,
Où je puisse enfin voir un beau soleil couchant.

Ô les rêves alors que je fais en marchant,
Dans la tranquillité de cette solitude,
Quand le calme revient avec la lassitude !
Je me sens mieux.

Je vais où me mène mon cœur.
Et quelquefois aussi, je m'assieds tout rêveur,
Longtemps, sans le savoir, et seul, dans la nuit brune,
Je me surprends parfois à voir monter la lune.

Eudore Évanturel, *Premières poésies,* 1888

## Pistes de réflexion

1. Le poète nous dit que, lorsqu'il se sent triste et seul, il aime se promener. Qu'est-ce qui t'aide lorsque tu éprouves des sentiments semblables ?
2. Quelle est la signification de la lune dans le poème de Jean Narrache, *En regardant la lune,* et dans celui-ci ?

© Galen Rowell/CORBIS/MAGMA

**William Chapman**

Auteur d'origine québécoise (1850-1917)

**Importance de l'auteur**
William Chapman est l'auteur de *Les Aspirations*, un des premiers recueils de poésie du Canada français (1876). Né d'un père anglophone et d'une mère francophone, son œuvre est empreinte de son amour de la langue et de son pays.

**Notes sur le texte**
L'auteur a écrit ce poème après la mort de son père. De nombreux poètes ont, bien entendu, été inspirés par l'hiver et la neige. Au-delà de la simple description, c'est toute une atmosphère que William Chapman a créée.

**Pour orienter ta première lecture**
Essaie de repérer les mots que le poète utilise pour évoquer le sens de la vue et celui de l'ouïe.

# *Il neige*

C'est un après-midi du Nord.
Le ciel est blanc et morne. Il neige ;
Et l'arbre du chemin se tord
Sous la rafale qui l'assiège.

Depuis l'aurore, il neige à flots ;
Tout s'efface sous la tourmente.
À travers ses rauques sanglots
Une cloche au loin se lamente.

Le glas râle dans le brouillard,
Qu'aucune lueur n'illumine...
Voici venir un corbillard,
Qui sort de la combe[1] voisine.

Un groupe, vêtu de noir, suit,
Muet, le lourd traîneau funèbre.
Déjà du ciel descend la nuit,
Déjà la route s'enténèbre.

Et toujours du bronze éploré[2]
Tombe la lugubre[3] prière ;
Et j'entends dans mon cœur navré
Tinter comme un glas funéraire.

1 Combe : vallée profonde
2 Du bronze éploré : de la cloche triste
3 Lugubre : d'une grande tristesse

Je me souviens... Je me revois,
Sur le blanc linceul de la terre,
Dans la bise[4], en pleurs, aux abois[5],
Suivant le cercueil de mon père.

Je ne puis détacher mon cœur,
Voilé d'une larme dernière,
Du silencieux groupe en deuil
Qui marche vers le cimetière.

Je sens, saisi d'un vague effroi,
Qui me retient à la fenêtre,
Qu'en la marche du noir convoi
Fuit quelque chose de mon être.

Soudain dans le champ de la mort
Disparaît le sombre cortège...
C'est un après-midi du Nord.
Le ciel est blanc et morne. Il neige.

William Chapman, dans *La Revue canadienne*, 1907

4 Bise : vent froid
5 Aux abois : désespéré

© Brian Cencula/CORBIS/MAGMA

## Pistes de réflexion

1. Crois-tu qu'il y a des moments où, comme dans ce poème, la nature reflète nos émotions ? Essaie de te souvenir d'une situation précise où tu as ressenti cela.
2. Certaines personnes voient la mort d'une manière positive : comme une libération, comme faisant partie de l'existence. À ton avis, quel impact ces idées peuvent-elles avoir sur le deuil ?

**Émile Nelligan**

Auteur d'origine québécoise (1879-1941)

**Importance de l'auteur**
Laissant une œuvre originale, Émile Nelligan est le poète le plus aimé et le plus admiré du Canada français. Il a été fortement influencé par les poètes français Baudelaire et Verlaine.

**Notes sur le texte**
Émile Nelligan, jeune poète de génie, était miné par la dépression. Il a fini ses jours dans un asile psychiatrique. Ce poème, l'un de ses plus connus, a été mis en musique par Lucien Francœur et Monique Leyrac.

**Pour orienter ta première lecture**
Lis le poème à haute voix pour en goûter le rythme et la musicalité.

# Soir d'hiver

Ah ! comme la neige a neigé !
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah ! comme la neige a neigé !
Qu'est-ce que le spasme de vivre
À la douleur que j'ai, que j'ai !

Tous les étangs gisent gelés,
Mon âme est noire : Où vis-je ? où vais-je ?
Tous ses espoirs gisent gelés :
Je suis la nouvelle Norvège
D'où les blonds ciels s'en sont allés.

Pleurez, oiseaux de février,
Au sinistre frisson des choses,
Pleurez, oiseaux de février,
Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses,
Aux branches du genévrier.

Ah ! comme la neige a neigé !
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah ! comme la neige a neigé !
Qu'est-ce que le spasme de vivre
À la douleur que j'ai, que j'ai !

Émile Nelligan (domaine public)

## Pistes de réflexion

1. Si tu ne l'as pas déjà fait, lis le poème de William Chapman, *Il neige*. Quels rapprochements peux-tu faire entre le poème de Chapman et celui de Nelligan ?
2. Qu'est-ce que tu associes à l'hiver ? Est-ce pour toi une saison mélancolique, comme pour Nelligan, une saison joyeuse ou un mélange des deux ? Pourquoi ?

**Importance de l'auteur**
Dès qu'il a commencé à écrire, Émile Nelligan ne vivait plus que pour la poésie. Il nous a légué des poèmes inoubliables, dont la sensibilité et la musicalité ne vieillissent pas. C'est le poète le plus connu et le plus admiré du Canada français.

**Émile Nelligan**

Auteur d'origine québécoise (1879-1941)

**Notes sur le texte**
Émile Nelligan, jeune poète de génie, était rongé par la dépression. Certains croient qu'il n'était pas fou mais qu'il souffrait profondément de l'incompréhension de son père, qui l'empêchait d'écrire, et d'une sensibilité trop vive.

**Pour orienter ta première lecture**
Remarque les répétitions dans le poème. À quoi servent-elles selon toi ?

## SÉRÉNADE *triste*

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,
Feuilles de mes bonheurs, vous tombez toutes, toutes.

Vous tombez au jardin de rêve où je m'en vais,
Où je vais, les cheveux au vent des jours mauvais.

Vous tombez de l'intime arbre blanc, abattues
Çà et là, n'importe où, dans l'allée aux statues.

Couleur des jours anciens, de mes robes d'enfant,
Quand les grands vents d'automne ont sonné l'olifant[1],
Et vous tombez toujours, mêlant vos agonies,
Vous tombez, mariant, pâles, vos harmonies.

Vous avez chu[2] dans l'aube au sillon des chemins ;
Vous pleurez de mes yeux, vous tombez de mes mains.

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,
Dans mes vingt ans déserts vous tombez toutes, toutes.

Émile Nelligan (domaine public)

1. Olifant : cor médiéval fait d'une défense d'éléphant
2. Choir : tomber

### PISTES DE RÉFLEXION

1. Pense à des moments où tu t'es senti très triste. L'angoisse que Nelligan exprime ici te rejoint-elle ?
2. Selon toi, quel est le rôle de la tristesse dans nos vies ? Que fait-on pour vivre ces moments de façon constructive ?

**Jean Narrache**
(pseudonyme d'Émile Coderre)

Auteur d'origine québécoise
(1893-1970)

**Importance de l'auteur**
Écrivant en langue populaire, souvent sur des thèmes de critique sociale, Jean Narrache connaît une grande popularité.

**Notes sur le texte**
Le poète met une langue toute simple en octosyllabes (huit pieds), tout en traitant d'un sujet sérieux.

**Pour orienter ta première lecture**
Note la langue populaire utilisée par l'auteur. Quel effet cela produit-il ?

# EN REGARDANT *la lune*

À soir, j'ai l'cœur tout plein d'tristesse.
C'est drôl', j'me sens tout à l'envers !
J'ai soif d'amour et pis d'tendresse
quasiment comme un faiseux d'vers.

J'vois la lune au-d'ssus des bâtisses,
Ell' r'luit comme un trent' sous[1] tout neu[2] ;
ma foi d'gueux, c'est ell' qui m'rend triste
et qui m'met des larm's dans les yeux.

En la r'gardant, des fois, j'me d'mande
si y'a des gens qui viv'nt là-d'ssus
qu'ont faim quand la misère est grande,
qu'ont fret' parc' qu'y'ont pas d'pardessus[3].

C'est-i' pareil comm' su' notr' terre ?
Y'a-t-i' des chagrins pis des pleurs,
des pauvres yâbl's, des rich's, des guerres,
des rois, des princ's pis des voleurs ?

Pis, y'a-t-i' des gens qui pâtissent[4]
sans savoir c'qui mang'ront l'lend'main ;
tandis que tant d'autr's s'enrichissent
dans l'trust d'la viande et pis du pain ?

Y'a-t-i' ben des enfants qui meurent
faut' d'argent pour en avoir soin ?
Et pis des pauvres mèr's qui pleurent
En r'gardant l'ber[5] qu'est vid' dans l'coin ?

1 Trente sous : expression populaire pour une pièce de vingt-cinq cents
2 Neu : neuf
3 Pardessus : manteau chaud
4 Pâtir : souffrir
5 Ber : berceau

Y'a-t-i' des pauvres gueux qui rêvent
d'être heureux pis qui l'sont jamais,
qu'attend'nt toujours et pis qui crèvent
sans rien avoir de c'qui z'aimaient ?

Tandis que j'rêve au clair d'la lune,
doit y'en avoir en pâmoison[6],
par là, qui pleur'nt leurs infortunes
au clair d'la terr' … comm' de raison !

Jean Narrache, *Quand j'parle pour parler - Poèmes et proses - Anthologie présentée par Richard Foisy,*
© Éditions de l'Hexagone et succession de Jean Narrache, Montréal, 1993

6. Pâmoison : lorsqu'on ressent une forte émotion

© Anthony Edgeworth/CORBIS/MAGMA

## Pistes de réflexion

1. Le poète se demande si les choses vont mieux sur la Lune que sur Terre. Toi, imagines-tu un lieu où tout le monde serait heureux ?
2. À ton avis, que faudrait-il faire pour avoir une société plus juste ?

**Marcel Dubé**

Auteur d'origine québécoise (1930- )

**Importance de l'œuvre**

Dans *Zone*, le public découvre les rêves et les espoirs d'une petite bande de jeunes qui espèrent sortir de la misère en faisant de la contrebande de cigarettes. C'est cette pièce très populaire, écrite au début de sa carrière, qui a fait connaître Marcel Dubé et qui lui a valu de nombreux prix.

**Contexte**

Marcel Dubé a été le premier dramaturge qui a mis en scène la misère des travailleurs montréalais. À cette époque, le chômage règne dans les villes du Québec. On est au début de la Révolution tranquille. La société québécoise commence à ressentir le malaise qui la poussera vers le changement dans tous les domaines de la vie.

**Pour te situer dans le texte**

Ciboulette est amoureuse de Tarzan, un contrebandier de cigarettes. Elle fait partie de sa bande, tout comme Passe-Partout. Les policiers (le Chef, Ledoux et Roger) l'interrogent pour en savoir davantage et surtout pour savoir si c'est Tarzan qui a tué un douanier. Ciboulette pourra-t-elle résister ?

**Pour orienter ta première lecture**

Remarque jusqu'à quel point la tension monte en même temps que la pression exercée sur Ciboulette pour qu'elle avoue.

## L'INTERROGATOIRE de Ciboulette

**Le Chef** Tu avoues avoir fait la contrebande ?

**Ciboulette** J'avoue rien. Vous m'avez arrêtée, je sais pourquoi.

**Le Chef** Oui et on a des preuves.

**Ciboulette** Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

**Le Chef** On aimerait savoir où vous preniez vos cigarettes ?

**Ledoux** Qui vous les vendait ?

**Ciboulette** Vous perdez votre temps, je parlerai pas.

**Le Chef** Évidemment.

**Ledoux** Les deux autres ont répondu la même chose. Seulement depuis que t'es entrée, la situation s'est un peu aggravée et on a décidé de te faire parler de force.

**Ciboulette** Vous avez pas le droit.

**Roger** Un douanier américain a été tué cet après-midi pendant qu'il faisait sa ronde dans les bois.

*À cette nouvelle, Ciboulette est saisie de frayeur et ne peut le cacher. Elle revoit l'étrange regard de Tarzan au retour de son expédition.*

**Le Chef** Et les douaniers, le plus souvent, sont tués par des contrebandiers.

**Ciboulette** *répétant les paroles de Tarzan à Passe-Partout.*

« On n'est pas des assassins nous autres… on n'est pas des criminels… on n'a jamais tué personne. »

**Ledoux** Va falloir nous le prouver.

**Le Chef** Un douanier c'est un représentant de la loi. C'est grave de tuer un douanier.

**Ciboulette** Vous inventez des mensonges pour me faire parler, mais vous réussirez pas, vous réussirez pas.

**Ledoux** Reste calme et réponds à ce qu'on t'a demandé.

**Ciboulette** Non.

**Ledoux** Tu vas obéir.

**Ciboulette** Je peux pas, je sais rien.

**Le Chef** Vous avez reçu des cigarettes aujourd'hui ?

**Ciboulette** Non.

**Roger** Vous en attendiez ?

**Ciboulette** Non.

**Ledoux** Essaie pas d'en sortir : ce que tu sais tu vas le dire.

**Ciboulette** J'ai rien à dire.

**Roger** T'as changé de visage quand t'as appris la mort du douanier.

**Ciboulette** C'est pas vrai.

**Le Chef** Oui, c'est vrai.

**Ledoux** On t'a vue tous les trois.

**Ciboulette** J'ai pas changé de visage.

**Le Chef** Écoute, mon enfant, je suis prêt à vous aider moi, je tiens même à vous sauver : la seule condition que je pose c'est que vous répondiez à nos questions. Qu'est-ce que vous faisiez quand vous avez été arrêtés ? Vous attendiez quelqu'un ?

**Ciboulette** Non.

**Roger** Vous faisiez quoi ?

**Ciboulette** On faisait rien, on parlait.

**Le Chef** Vous parliez ? Qu'est-ce que vous disiez ?

**Ciboulette** Des mots, rien que des mots.

**Ledoux** À quelle heure que vous deviez les recevoir ?

**Ciboulette** Quoi ?

**Ledoux** Les cigarettes.

**Ciboulette** On n'attendait pas de cigarettes.

**Roger** Dis-nous quand vous en avez reçues pour la dernière fois ?

**Ciboulette** Je me souviens pas, j'étais pas là.

**Ledoux** Mais vous les receviez, ça c'est certain ?

**Ciboulette** Oui, on les recevait.

**Le Chef** Qui les apportait ?

**Ciboulette** Je sais pas, un homme.
**Le Chef** Son nom ?
**Ciboulette** On me l'a jamais dit.
**Ledoux** Tu l'as jamais entendu prononcer par les autres ?
**Ciboulette** Non. Et je l'ai jamais vu.
**Le Chef** Tu mens.
**Roger** Tu vas finir ta vie en prison…
**Ledoux** …au pain et à l'eau…
**Le Chef** …si tu dis pas la vérité.
**Ledoux** Et c'est pas drôle la vie en prison.
**Ciboulette** Mettez-moi en prison, ça m'est égal.
**Roger** Tu dis ça parce que tu sais pas ce que c'est.
**Ciboulette** Je dis ça parce que je le pense.
**Le Chef** Qui a fait le coup ?
**Ledoux** Dis.
**Roger** Qui ?
**Ciboulette** Vous saurez rien, c'est inutile.
**Le Chef** C'est donc que tu connais quelque chose.
**Ledoux** Tu connais l'assassin.
**Roger** Dis-nous son nom !
**Ledoux** Son nom !
**Le Chef** Son nom !
**Ciboulette** Arrêtez, vous me rendez folle.
**Le Chef** Parle et on te relâche.
**Roger** On te questionne plus.
**Ledoux** Parle et tu seras libre.
**Le Chef** On veut seulement savoir un nom.
**Roger** Rien qu'un nom et tu sauves les autres.
**Ledoux** C'est pas beaucoup demander.
**Le Chef** C'est même presque rien.
**Ciboulette** Je sais pas, je sais rien.
**Ledoux** Oui, tu le sais.
**Roger** Mais tu nous prends pour des andouilles.
**Ledoux** On est sûr que tu le sais parce que c'est écrit dans tes yeux.
**Ciboulette** *qui ferme les yeux.*
Y a rien d'écrit dans mes yeux.
**Roger** Oui.
**Ciboulette** Non.
**Ledoux** T'as beau les fermer on voit quand même.
**Le Chef** On voit au travers.

**Ledoux** Vas-y, dis-le !

**Le Chef** Détends-toi et dis-le, tu vas voir, c'est facile.

**Ledoux** Tu seras délivrée après.

**Roger** T'auras plus à le cacher.

**Le Chef** Essaie. Juste à ouvrir les lèvres et c'est fini.

**Ledoux** Une ou deux syllabes c'est rien dans une conversation.

**Ciboulette** Laissez-moi, laissez-moi que je vous dis.

**Le Chef** Après, on te laissera.

**Roger** Après l'aveu, c'est juré.

*Il lui touche l'épaule.*

**Ciboulette** Touchez-moi pas, vous avez pas le droit, touchez-moi pas.

**Le Chef** Parle alors !

**Roger** C'est la seule chose à faire.

**Ledoux** Si tu veux en sortir.

**Le Chef** Parle !

**Roger** Parle !

**Ledoux** Parle !

**Roger** Parce qu'on te lâchera pas.

**Ledoux** On va aller jusqu'au bout.

**Roger** Jusqu'à ce que tu le dises.

**Ledoux** Jusqu'à ce que tu avoues.

**Le Chef** Jusqu'à ce que tu le cries.

**Ciboulette** *qui se lève le regard perdu et crie.*

Non… je parlerai pas… je parlerai pas…

*elle se sent défaillir.*

Tarzan ! Tarzan ! Viens me sauver.

Marcel Dubé, *Zone*, Leméac, Montréal, 1969

## Pistes de réflexion

1. Que penses-tu des tactiques utilisées par les policiers pour faire parler Ciboulette ?
2. Si tu étais le père ou la mère de Ciboulette, qu'est-ce que tu lui dirais pour la convaincre de dire la vérité aux policiers ?

**Marie-Claire Blais**

Auteure d'origine québécoise (1939- )

**Importance de l'auteure**
On considère Marie-Claire Blais comme l'une des auteures les plus importantes du Québec. Très prolifique, elle ne craint jamais de confronter la souffrance, la violence et la mort, mais son expression demeure toujours poétique et lyrique.

**Notes sur le texte**
L'auteure s'intéresse passionnément aux rapports humains, surtout aux relations difficiles entre les gens. Ce poème reflète bien ces préoccupations et pose la question : pourquoi avoir peur d'exprimer sa colère ?

**Pour orienter ta première lecture**
Essaie de repérer les mots qui ajoutent au sentiment d'aliénation entre cet homme et cette femme.

## La fille *sauvage*

Fille sauvage qui préparez le feu
Et qui, mélancolique, partagez avec cet homme
De silencieux repas,
Quand donc lui parlerez-vous ?
Longue est cette table qui vous sépare de lui,
Sévère votre regard,
Ne pourrait-il entendre jaillir de vos dents
Blanches et dures

Cette fraîche colère qui serait votre rire ?

Marie-Claire Blais, *Œuvre poétique*, Éditions du Boréal, collection Boréal compact, Montréal, 1997

© Anthony Redpath/CORBIS/MAGMA

### Pistes de réflexion

1. Qu'est-ce que tu dirais à cette femme pour l'encourager à exprimer ce qu'elle ressent ?
2. Selon toi, comment la communication disparaît-elle dans un couple ?

**Importance de l'auteur**
Félix-Antoine Savard a influencé toute une génération de lecteurs par son désir passionné de maintenir la foi catholique et la langue française. Poète avant tout, il a su transmettre cette passion au moyen d'une écriture puissante et efficace.

**Félix-Antoine Savard**

Auteur d'origine québécoise (1896-1982)

**Notes sur le texte**
Monseigneur Félix-Antoine Savard était sûrement sensible à la dure vie des vagabonds. Sa compassion se fait sentir dans ce poème.

**Pour orienter ta première lecture**
Que ressens-tu à la lecture de ce poème ?

## Le pauvre

Le long des routes inhumaines,
le pauvre gueux s'en va,
sans autre ami que sa déveine[1],
il va.
Vent et neige,
Neige et vent,
la faim mène ses pas.

Le long des routes inhumaines,
le pauvre cœur s'en va,
portant son baluchon de peines,
il va.
Vent et neige,
Neige et vent,
l'amour mène ses pas.

Le long des routes inhumaines,
la pauvre vie s'en va,
jusques[2] au bout de son haleine,
ell' va.
Vent et neige,
Neige et vent,
la mort mène ses pas.

Félix-Antoine Savard, *Le Bouscueil*,
Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa, 1972

1 Déveine : malchance
2 Jusques : orthographe littéraire de jusque

### Pistes de réflexion

1. Compare le poème de Jean Narrache, « En regardant la lune », et celui-ci. Lequel te parle le plus ?
2. Quels changements de société devraient se produire pour qu'il n'y ait plus de pauvres au Canada ? Quel geste concret pourrais-tu poser en ce sens ?

**Raymond Lévesque**

Auteur d'origine québécoise (1928- )

**Importance de l'auteur**
Raymond Lévesque est un auteur-compositeur qui met la poésie au service de ses convictions. Ses chansons reflètent bien sa soif de justice pour tous.

**Notes sur le texte**
Dans *Trois milliards d'hommes,* il nous invite à réfléchir à la façon de rétablir la justice et la paix.

**Pour orienter ta première lecture**
Comment le poète suscite-t-il la compassion chez le lecteur ?

# TROIS MILLIARDS *d'hommes*

Il n'y a pas trois milliards d'hommes
Il n'y en a qu'un
Qui a besoin d'amitié
D'amour, de sécurité, de travail
Du nécessaire
Le simple nécessaire
Si nécessaire, si tragique

Il n'y a pas trois milliards d'hommes
Il n'y en a qu'un
Un qui souffre quand on le prive
Quand on l'opprime et quand on le fait taire
Quand on l'arrête et quand on le met en prison
Celui qui crie vers vous

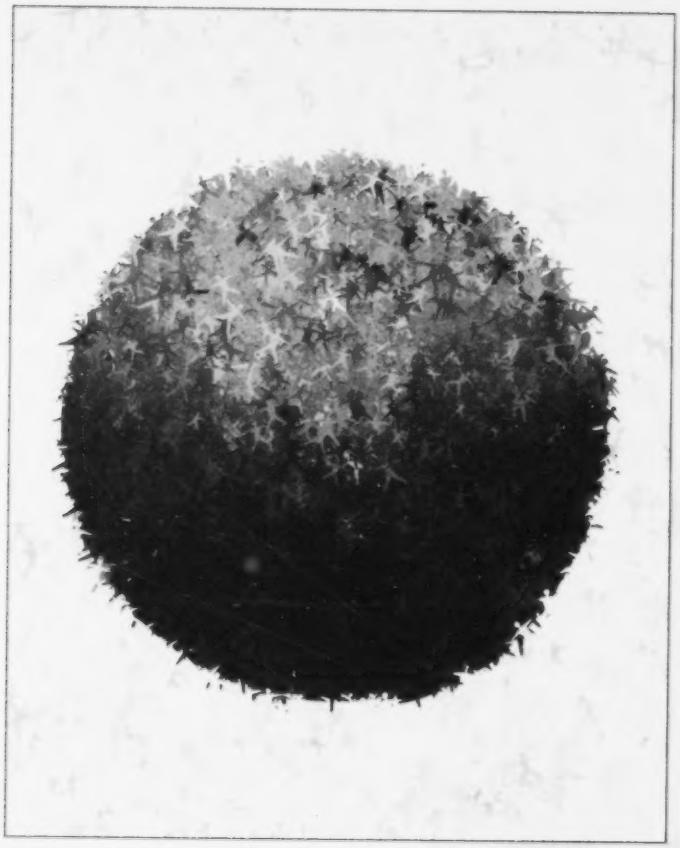
Il n'y a pas trois milliards d'hommes
Il n'y en a qu'un
Ce larcin, cette trahison
Cette fourberie trois milliards de fois
C'est la misère
C'est l'injustice, la pagaille
Le malheur de l'humanité

Il n'y a pas trois milliards d'hommes
Il n'y en a qu'un
Un homme responsable
Responsable de la malhonnêteté d'une société

Un homme qui ment
C'est toute la société qui ment
Un homme qui tue
C'est toute la société qui tue

Il n'y a pas trois milliards d'hommes
Il n'y en a qu'un
Et c'est vous

Paroles : Raymond Lévesque,
chanson interprétée par Pauline Julien
(Zodiaque 6002, 1972)



© Digital Art/CORBIS/MAC/MA

## Pistes de réflexion

1. Crois-tu comme Raymond Lévesque que, lorsqu'un homme ment ou tue, c'est toute la société qui ment ou qui tue ?
2. Maintenant que la population mondiale se chiffre à près de sept milliards, crois-tu que les idées développées dans cette chanson s'appliquent toujours ? Si oui, pourquoi ? Sinon, qu'ajouterais-tu ?

**Marc Favreau**

Auteur d'origine québécoise (1929- )

**Importance de l'auteur**
Marc Favreau est un monologuiste incomparable, connu dans tous les pays francophones. Son habileté à jouer avec la langue confère à ses textes un cachet et une profondeur uniques.

**Notes sur le texte**
À travers le personnage de Sol, un clown, Marc Favreau aborde des sujets sérieux comme celui de l'autonomie de la femme.

**Pour orienter ta première lecture**
Fais une première lecture à haute voix sans te préoccuper des notes en bas de page. C'est un monologue et tu saisiras l'humour davantage si tu t'entends lire le texte. Relis ensuite le texte et chaque note en bas de page pour comprendre le sous-texte, c'est-à-dire les jeux de mots de l'auteur.

# COUPE TES *ficelles*

Pôvre petite
marie honnête[1]
pleine de ficelles !
Si tu veux pas toujours être la moitié de quelqu'un
faut grandir
faut de la grambition[2]
faut apprendre à dire non

À force de dire oui
tu finiras par le perdre ton nom
et il sera trop tard ;
tu voudras te libre aérer[3]
trop tard !
tu seras emprisouillée[4] ;
toute la journée tu joueras de l'épousette[5]
tu seras la ménagère approvisionnée[6]
qui pousse la poussette chez le marchand rétro[7]
rétrograde A
grosseur moyenne
tu seras la consommatrice désaffligée
qui rêve à son étoile
à sa comète[8]
la tête en bas dans sa cuvette

1 Marie honnête : marionnette
2 Grambition : grande ambition
3 Libre aérer : libérer
4 Emprisouillée : emprisonnée
5 Épousette : épouse, épousette, époussette
6 Ménagère approvisionnée : *La mégère apprivoisée*, pièce de William Shakespeare – approvisionnée : qui a des provisions (de ménagère)
7 Marchand rétro : marché Métro, chaîne de marchés d'alimentation du Québec
8 Comète : poudre à récurer Comet

tu seras la dinde du foyer[9]
avec la décoration inférieure[10]
tu passeras l'après-méditation en transe et en dentelles
tu seras une femmeuse détériorée
très complètement décafinée
qui en peut plus le soir
et qui décapitule[11] qui décapitule
qui décapitule ce qui reste à faire à fer à repasser
à fer à friser à friser la folie!!!

Mais si t'as la grambition tu seras esstradinaire[12]!

Peut-être une écrivaine rétromantique
qui décrit ses manoirs[13],

peut-être une téléctuelle[14]
qui a le haut parleur[15] et le bas bleu[16],

ou une pro musicale qui se joue des sornettes à la lune[17],

ou une divaporeuse[18]
qui baigne de luxe dans les bulles paraffinées[19],

ou une femme de fer dans un gant de crin[20]
qui conduit elle-même son autonome[21],

ou même une institutriste
qui a de la classe
tant tellement de classe qu'elle est impayable!

Coupe tes ficelles!
Coupe tes ficelles et tu seras quelqu'une!

Marc Favreau, *Presque tout Sol*,
Les Éditions internationales Alain Stanké, Outremont, 1995

9 Dinde du foyer : l'expression est la reine du foyer
10 Décoration inférieure : décoration intérieure
11 Décapitule : récapitule, passe en revue
12 Esstradinaire : extraordinaire
13 Manoirs (grandes maisons bourgeoises) : ses mémoires
14 Téléctuelle : intellectuelle, télé-intellectuelle
15 Avoir le haut parleur : qui parle fort
16 Bas bleu : attitude conservatrice
17 Sornettes (propos extravagants) à la lune : sonate *Clair de lune* de Beethoven
18 Divaporeuse – diva : cantatrice célèbre, vaporeuse : légère comme la vapeur
19 Parafinées (fait de cire) : parfumées
20 L'expression est une main de fer dans un gant de velours – le gant de crin est rude et sert à frotter la peau
21 Autonome : automobile

## Pistes de réflexion

1. À ton avis, que penseraient les femmes et les filles que tu connais de ce monologue ?
2. Si tu ne l'as pas déjà fait, lis le texte de Marie Laberge, « Le suffrage des femmes », et compare-le avec ce monologue. Qu'est-ce qui a changé dans la vie des femmes depuis l'époque où elles n'avaient pas le droit de vote ? Quels progrès restent à faire ?

# UNE SOCIÉTÉ QUI S'AFFIRME

## L'espoir et l'humour

*Le billet de loterie,* Robertine Barry
*Flûte,* Hector de Saint-Denys Garneau
*Le jeu,* Hector de Saint-Denys Garneau
*Le bonheur est là,* Félix Leclerc
*La retenue,* Félix Leclerc
*Personne ne part jamais,* Jacques Languirand
*L'enfant poète,* Rina Lasnier
*Arbre généalogique de toulmonde,* Raôul Duguay
*Les livres,* Gilles Vigneault
*Dans les sirènes,* Gilles Vigneault
*Le temps d'une improvisation,* Claude Meunier et Louis Saia
*Le temps de la relaxation,* Claude Meunier et Louis Saia
*Prière de la fessée,* Roch Carrier
*Le Stampede de Calgary,* Nancy Huston
*La carte de crédule,* Marc Favreau
*La tante Gertrude,* Michel Tremblay

Si beaucoup d'auteurs québécois et canadiens-français ont parlé d'aliénation et de revendication, bien d'autres ont offert des textes qui portaient sur l'espoir et l'humour.

Robertine Barry nous raconte avec humour l'espoir puis la désillusion qu'elle et son amie Zizitte ont ressentis lorsqu'elles ont acheté leur premier « billet de loterie ».

Hector de Saint-Denys Garneau est inspiré par la beauté et l'insouciance dans les deux poèmes « Flûte » et « Le jeu ».

Dans un texte plein de joie, « Le bonheur est là », Félix Leclerc nous permet de partager un moment de son enfance où, au milieu de sa famille, il pouvait goûter au bonheur.

Dans « La retenue », Félix Leclerc met cette fois l'accent sur la puissance de l'imagination pour nous aider à vivre des expériences désagréables ou pénibles.

Jacques Languirand, dans l'extrait « Personne ne part jamais », nous offre un dialogue plein de finesse dans son extrême simplicité : Sophie exprime ses espoirs et son père essaie de lui faire comprendre que nous sommes tous à la recherche d'un ailleurs meilleur.

Rina Lasnier nous séduit par la vision d'espoir qu'elle nous donne avec « L'enfant poète ».

Raôul Duguay utilise une forme tout à fait originale dans son poème « Arbre généalogique de toulmonde ». Tu apprécieras probablement sa façon très particulière de mettre en contraste les aspects positifs et négatifs de l'être humain.

Dans « Les livres », Gilles Vigneault nous fait revivre, avec une sensibilité pleine d'humour, les rêves et la délicieuse imagination d'une petite fille.

Dans son poème « Dans les sirènes », Gilles Vigneault nous invite à découvrir l'harmonie dans les bruits de la ville.

Claude Meunier et Louis Saia nous offrent des anecdotes amusantes dans « Le temps d'une improvisation » et « Le temps de la relaxation ».

Roch Carrier partage avec nous une aventure savoureuse de son enfance, « Prière de la fessée », remplie d'innocence et de sincérité.

Dans « Le Stampede de Calgary », Nancy Huston fait revivre pour nous le tout premier de ces évènements et nous plonge dans l'atmosphère d'une fête exubérante et haute en couleur.

Marc Favreau met à profit ses dons inimitables de monologuiste pour rire avec nous des pièges du crédit et de la société de consommation en nous offrant « La carte de crédule ».

Enfin, Michel Tremblay dans « La tante Gertrude » peint un portrait de sa mère, plein d'humour et d'amour pour cette femme qui n'a pas peur d'exagérer pour transmettre son message.

**Importance de l'œuvre**
Grâce à Robertine Barry, la voix d'une femme se faisait entendre pour la première fois par l'entremise d'une chronique régulière dans un journal. L'auteure livrait ses réflexions sur des sujets divers, ouvrant pour nous une fenêtre sur les mœurs de son époque.

**Contexte**
Ce texte plein d'humour sur l'achat d'un billet de loterie nous fait tout de même réfléchir : le fait d'avoir son propre argent ou d'être propriétaire était assez extraordinaire pour une femme à cette époque. Il est donc facile de comprendre les rêves des deux amies.

**Pour te situer dans le texte**
L'auteure raconte ses rêves et ceux de son amie Zizitte après avoir acheté un billet de loterie.

**Pour orienter ta première lecture**
En lisant ce texte, demande-toi ce que tu pourrais ressentir si tu espérais gagner à la loterie.

**Robertine Barry**

Auteure d'origine québécoise
(1863-1910)

# Le billet

[…] Non, je n'entreprendrai pas de raconter tous les châteaux en Espagne, toutes les espérances, tous les grands projets, tous les beaux rêves dorés que nous a donnés la possession de ce petit bout de papier.

D'abord, nos prétentions étaient assez modestes. On s'était facilement contenté de désirer cinquante dollars. Vingt-cinq dollars chacune, c'était déjà quelque chose. Mais, bientôt, nous enhardissant, nous sommes montées jusqu'à cent, cinq cents et mille. Il fallait bien s'arrêter là, puisque ce chiffre était le *nec plus ultra* de la limite prescrite.

À force d'en parler, nous en étions venues à considérer le lot gagnant comme notre propriété personnelle, et le 14 mars, jour du tirage, n'était que l'époque de l'échéance où nous devions entrer en possession de notre bien.

Naturellement, le partage était égal.

Zizitte, dont la vive imagination venait d'être enflammée par des récits mirobolants des beautés de l'ancien monde, ne désirait pas plus que s'embarquer au plus vite, voir par elle-même, les merveilles de Paris, gravir les cimes neigeuses et accidentées de la Suisse, promener ses illusions sur le Rhin, soupirer sur les bords de l'Adriatique, baiser la poussière sacrée des catacombes... Que sais-je encore ?

Je ne manquai pas de lui représenter tout ce que ce projet avait d'insensé.

– Voyons, lui dis-je, raisonne un peu : Cinq cents dollars, c'est une jolie somme, sans doute, mais conviens qu'avec cela on ne peut voyager bien loin. Et ton excursion terminée, que te restera-t-il ? Moi, je suggère autre chose. Par exemple, est-ce que cela ne te sourirait pas d'acheter une propriété avec notre argent ? Ça, vois-tu, c'est positif, c'est palpable. Ça durera, même plus longtemps

que nous. Je t'avouerai que posséder un immeuble a toujours été un de mes plus chers désirs.

– À mon tour, reprit vivement mon amie.

Comment peux-tu acheter quelque chose qui vaille, même au prix de mille dollars ? L'idée est vraiment absurde.

– Je le crois bien. Aussi ce n'est pas avec le produit d'un unique tirage que je propose de faire cette acquisition, mais avec celui de plusieurs. Puisque la chance nous a favorisées, pourquoi nous abandonnerait-elle après un si beau début. Je suis certaine de compléter la somme qui me manque dans les autres tirages qui doivent suivre.

– Alors, comme nous sommes de moitié dans les profits, je puis espérer autant que toi. Ce qui nous permettra à toutes deux d'effectuer chacune notre profit.

C'était juste et je n'avais rien à dire. Zizitte pourrait donc traverser les océans, et j'aurais pignon sur rue.

Ce n'est pas tout. Si nous voyions quelque chose, quelque objet qui nous plût, vite nous nous promettions ce luxe, ce bijou, ce meuble, cet objet d'art, jouissant de la perspective de ce plaisir, plus encore peut-être, que de la possession elle-même. Enfin, ces jours d'attente ne furent que de belles heures charmées par les plus beaux projets.

Que de riantes espérances, que de jolis nuages roses, embellissant un horizon, on peut ainsi se procurer avec un billet de loterie, de dix sous. Dix sous ce n'est pas cher pour acheter tant de petits bonheurs.

Le jour était arrivé. Après l'heure du tirage nous nous rendîmes en personne réclamer notre bien.

« Or qu'advint-il ? Je le dirai sans rire, » comme on chante dans la chanson de Nadaud.

Nous n'avions pas le bon numéro et nous n'eûmes ni mille, ni cinq cents, ni cent, ni dix, ni cinq.

Nous avons dégringolé tous les étages, jusqu'au dernier échelon : le billet d'une piastre.

Après en avoir déduit la proportion pour cent, les frais de voiture, etc., nous sommes restées à notre point de départ : dix centins[1].

Dire que nous n'étions pas un peu désappointées ne serait pas rendre exactement la situation.

Adieu veau, vache, etc.

Pourtant il nous restait encore un moyen de nous reprendre, de recommencer nos rêves si brusquement interrompus...

Et, avec nos derniers dix sous, nous avons acheté un autre billet de loterie.

Robertine Barry, *Chroniques du lundi*, lundi 21 mars 1892

© Images.com/CORBIS/MAGMA

1 Centin : anciennement, le nom officiel de notre cent

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Qu'est-ce que tu penses de tous les projets que les deux femmes ont échafaudés en croyant gagner ?
2. Selon toi, les loteries sont-elles une bonne ou une mauvaise chose dans notre société ? Pourquoi ?

**Importance de l'auteur**
Saint-Denys Garneau n'a pas reçu l'appréciation du public au cours de sa vie. Aujourd'hui, il est considéré comme l'un des plus grands poètes québécois modernes.

**Notes sur le texte**
Ces deux poèmes révèlent les rares occasions où l'angoisse et la dépression desserrent leur étau et permettent au poète d'être inspiré par la beauté et par l'innocence.

**Pour orienter ta première lecture**
Dans le premier poème, remarque quelles images le poète a trouvées pour parler de sons et de musique. Dans l'extrait qui le suit, rappelle-toi les moments d'enfance où le jeu occupait toute ton attention.

**Hector de Saint-Denys Garneau**

Auteur d'origine québécoise (1912-1943)

Tous les champs ont soupiré par une flûte
Tous les champs à perte de vue ondulés sur les buttes
Tendus verts sur la respiration calme des buttes

Toute la respiration des champs a trouvé ce petit
ruisseau vert de son pour sortir
À découvert
Cette voix verte presque marine
Et soupiré un son tout frais
Par une flûte.

Hector de Saint-Denys Garneau, *Poèmes choisis*,
Fides, Saint-Laurent, 1979

Ne me dérangez pas je suis profondément occupé

Un enfant est en train de bâtir un village
C'est une ville, un comté
Et qui sait
Tantôt l'univers.

Il joue
[...]

Hector de Saint-Denys Garneau,
*Accueil et autres poèmes*,
Fides, Saint-Laurent, 1999

## Pistes de réflexion

1. Quelles sont les images qui te viennent à l'esprit lorsque tu lis le poème *Flûte* ?
2. Crois-tu que l'imagination est plus puissante chez les enfants ou chez les adultes ?
3. Est-ce qu'il est important pour les adultes de continuer à se divertir grâce à leur imagination ? Pourquoi ?

**Félix Leclerc**

Auteur d'origine québécoise (1914-1988)

**Importance de l'œuvre**
Roman plein de poésie, *Pieds nus dans l'aube* a fait l'objet de vives critiques à sa parution parce que Félix Leclerc décrivait de manière véridique la famille et la société des années 1920. Cela ne l'a pas empêché de devenir l'un des romans québécois les plus lus par les jeunes et les moins jeunes.

**Contexte**
Ce roman d'inspiration autobiographique de Félix Leclerc se situe au début du siècle dernier. Il recrée son enfance, une enfance heureuse au sein d'une famille nombreuse.

**Pour te situer dans le texte**
Dans ce passage, on sent bien l'amour et l'admiration que l'auteur éprouvait pour son père et sa mère.

**Pour orienter ta première lecture**
En lisant ce passage, rappelle-toi les moments de bonheur vécus avec ta famille.

## LE BONHEUR

Lorsque la famille était réunie à table et que la soupière fumait ses parfums jusqu'à nous étourdir, maman disait parfois :

– Cessez un instant de boire et de parler.

Nous obéissions.

– Regardez-vous, disait-elle doucement.

Nous nous regardions sans comprendre, amusés.

– C'est pour vous faire penser au bonheur, ajoutait-elle.

Nous n'avions plus envie de rire.

Comme la couleur de la lune, le trille d'un oiseau, le velours d'une pêche, le goût de la cannelle et l'odeur d'une pomme, créent des émerveillements insaisissables que jamais les mots n'ont pu emprisonner, ainsi celle qui la première vous apprit le nom du Créateur, qui vous chanta « la poulette grise » d'une voix plus fraîche que l'eau, qui, les soirs de juillet, devant vos yeux promena son doigt entre les constellations, qui orienta votre pied sur le parquet, votre main sur le cahier à deux lignes et votre vie vers les soleils, celle-là est un être devant lequel les petits mots à syllabes s'aplatissent, rampent et fuient.

[...]

Sa philosophie, comme celle des oiseaux, se résumait au pain quotidien et à la paix intérieure ; et elle y tenait, y revenait souvent comme la vague sur la ruche, sachant l'inconstance des hommes et la facilité qu'ont les idées de

disparaître. Avec simplicité – cette grandeur ! – elle était venue toute jeune épouse dans le pays des montagnes. À l'époque où il n'y avait ni maisons, ni chemins de fer, ni routes, comme beaucoup de ses compagnes, elle quitta son village heureux et déploya ses ailes pour la neuve migration. Aucune tempête ne la fit sombrer parce qu'elle tenait sa tête dans la zone que n'atteignent pas les tempêtes. Peut-être aussi ce goût des altitudes lui venait-il de ses ancêtres, maîtres joailliers, artistes en orfèvrerie, d'origine suisse, dont elle était fière. Comme un paratonnerre, elle s'exposait aux foudres des jours, prenait sur elle les malheurs. À l'abri elle nous forgeait des armes. En riant, elle avait bousculé les obstacles, reculé les ronces et fait son nid. Les hommes des bois la respectaient comme on respecte une croix au carrefour des routes.

– Je me moque de vos muscles, le danger est ici, disait-elle aux hommes en se touchant le front.

Elle les forçait à faire le ménage sous leur crâne, sachant bien que si le pivot est pourri, toute la machine va crouler. Initiés par elle au bonheur, juger nous était défendu, et, nous arrivait-il d'être pris dans la laideur, elle nous levait le menton et disait :

– Regarde en haut pendant que tes pieds se débrouilleront.

Et lorsque nous baissions la tête, nous étions sur le dur.

– Une maison chaude, du pain sur la nappe et des coudes qui se touchent, voilà le bonheur, répétait-elle à table.

Puis le repas reprenait tranquillement. Nous pensions au bonheur qui sortait des plats fumants, qui nous attendait dehors au soleil. Et nous étions heureux. Papa tournait la tête comme nous pour voir le bonheur jusque dans le fond du corridor. En riant, parce qu'il se sentait visé, il demandait à ma mère :

– Pourquoi nous y fais-tu penser, à ce bonheur ?

Elle répondait :

– Pour qu'il reste avec nous le plus longtemps possible.

Papa ne questionnait plus. Il était le seul dans la maison à voir plus loin que le pain quotidien. Ses outils de vagabonds, l'attirail des errants en haut de l'écurie… nous le volaient un peu. Il s'évadait du présent parfois, fumait sa pipe en écume de mer, l'œil par-delà la montagne comme son père Ti-Jean le Barbu avait dû faire bien des fois. Il semblait avoir hâte que nous soyons des hommes, surveillait l'aîné dont la voix muait, se faisait jouer par Anne-Marie des pièces dures, guerrières. Quand les accords martelaient des pas en marche, il écoutait avidement de son bureau, en tapant de la semelle.

Dans les distractions de la prière en famille, le soir, passaient notre chère vallée, la rue lumineuse que nous habitions, ses maisons pleines d'enfants, nos amis, notre cour de sable avec la barrière rouge qui fermait par un bras lorsque nous avions peur, nos chambres chaudes, la vaste salle à dîner où nous faisions nos devoirs sous la pendule en bois sculpté, le corridor où nous jouions aux billes sous la lampe à chapeau, le long escalier que nous descendions sur le derrière comme la côte du Saint-Maurice, notre petit crochet individuel dans la salle à

couture où nous pendions nos blouses, nos sacs d'écolier et nos casquettes (quoique moi je lançasse tout par terre), tout cela passait dans un éclair.

Les yeux de dix frères et sœurs à aimer, n'est-ce pas quelque chose ? Pour jouer : de la santé et des jeux plein les bras ; en plus, comme les seigneurs, une montagne à nous pour glisser, des chiens avec de vrais attelages sur un vrai traîneau, une vache, de vrais chevaux et cette vallée de noisettes, de glands, de framboisiers, sans clôtures, ni affiches, ni gardiens et le Saint-Maurice au milieu... Les fils de roi ne devaient pas avoir tant que cela.

Félix Leclerc, *Pieds nus dans l'aube*,
Fides, Saint-Laurent, 1946

© Hulton-Deutsch Collection/CORBIS/MAGMA

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Pourquoi Félix Leclerc compare-t-il la philosophie de sa mère à celle des oiseaux ?
2. Tu as reçu beaucoup de tes parents et de ta famille ; de quoi es-tu le plus reconnaissant ?

**Importance de l'auteur**
Félix Leclerc était un poète incomparable et un homme qui a influencé toute une génération à l'époque où le Québec faisait ses premiers pas vers le nationalisme.

**Félix Leclerc**

Auteur d'origine québécoise (1914-1988)

**Notes sur le texte**
Félix Leclerc était un homme épris de liberté : liberté pour les individus et les peuples. Ici, il s'attarde à la liberté apportée par l'imagination.

**Pour orienter ta première lecture**
Prête attention aux personnages que l'écolier rencontre en esprit.

On l'a gardé en retenue
dans une classe sans fenêtre.
Mais il s'est vite échappé
par des carreaux invisibles
et des petites portes
qu'il a déverrouillées
avec son imagination, et il est passé à travers les murs :
Fillettes vivantes, pigeons,
marionnettes, cerfs-volants, oiseaux,
un authentique quêteux
avec son sac de menteries,
animaux sauvages déguisés en chasseurs.
Il a rejoint tout le monde, même sa mère.
Il a bu du lait froid,
fumé des cigares de la Havane,
a fait le clown dans une gare
avec des comédiens qui attendaient le train...
il les a bien eus, ceux qui croyaient l'avoir.
Quand on l'a renvoyé chez-lui
il fesait[1] presque noir dehors
(ce qui a mis ses gardiens mal à l'aise).
Pour les rassurer, il leur a dit :
« Merci pour le bon moment ! »
(ce qui a envenimé[2] leur malaise).
Il est parti atteler son chien qui pleurait d'ennui
dans la petite étable en face du collège.
Et tout s'est arrangé.
Vous savez, le rêve, c'est fait pour ça,
comme la musique : c'est fait pour s'envoler
comme un traîneau sur la neige...

1 Fesait : faisait
2 Envenimer : empirer

## Pistes de réflexion

1. Pense aux moments où ton imagination t'a permis de t'évader d'une situation pénible.
2. Les retenues sont un moyen de discipline utilisé parfois dans les écoles. Crois-tu qu'elles sont efficaces ? Pourquoi ? Sinon, par quoi les remplacerais-tu ?

**Jacques Languirand**

Auteur d'origine québécoise (1930- )

**Importance de l'œuvre**
La pièce *Les Grands Départs* reflète bien les préoccupations de l'auteur pour le sens de l'existence et son intérêt pour toute démarche de libération.

**Contexte**
Prophétique de la Révolution tranquille, cette pièce met en scène des personnages insatisfaits de leur sort mais qui ne font rien pour changer leurs conditions de vie.

**Pour te situer dans le texte**
Les pièces de Jacques Languirand appartiennent au nouveau théâtre où l'intrigue est mince, le lieu, le temps et les personnages non définis. Il met la structure dramatique de côté pour mieux mettre l'accent sur la quête de ses personnages et l'atmosphère créée par leur difficulté à communiquer, à rejoindre l'autre.

**Pour orienter ta première lecture**
Sous les apparences d'un dialogue absurde, ce passage révèle des vérités profondes. Lesquelles remarques-tu ?

## PERSONNE NE PART

**Hector** Si je comprends bien, tu te moques de moi. Regarde-moi...

**Sophie** Je veux m'en aller !...

**Hector** T'en aller, toi ? Où ça ?

**Sophie** Peu importe. L'essentiel, c'est de partir.

**Hector** Oh ! moi aussi, à l'époque, j'ai voulu partir.

**Sophie** Et puis ?

**Hector** Et je suis resté ! Voilà !

**Sophie** Par conséquent, tu voudrais que je reste.

**Hector** Par conséquent, tu vas rester.

**Sophie** Situation classique.

**Hector** Rien de neuf sous le soleil, ma pauvre Sophie.

**Sophie** Il y a ceux qui restent et il y a ceux qui partent.

**Hector** Et ceux qui partent finissent toujours par rester quelque part, un jour ou l'autre. Il faudrait toujours partir.

**Sophie** Eh bien ! moi, je commence ce soir. Quelqu'un d'autre fera la tisane de tante Eulalie, à l'avenir. Je me sens prise dans un cercle vicieux dont je veux sortir.

**Hector** Pour aller te faire prendre ailleurs. À quoi bon ? Le cercle n'est pas plus vicieux ici qu'ailleurs, crois-moi.

**Sophie** Grand-père a sacrifié sa vie pour ses enfants, tante Eulalie a sacrifié la sienne pour grand-père ; et moi, il faudrait que j'en fasse autant pour tante Eulalie ? Je refuse.

**Hector** En un sens, tu as raison. On dirait de vieux arbres secs appuyés les uns sur les autres. Ça ferait un beau feu...

**Sophie** Je suis revenue te dire que je partais.

**Hector** Oui, tu es bien la fille de ton père ! Moi aussi, je suis toujours revenu dire que je partais...

**Sophie** Et pourquoi n'es-tu jamais parti ?

**Hector** À cause de toi, par exemple.

**Sophie** Pour que je ne puisse jamais partir, moi non plus, à cause de toi, par exemple.

**Hector** Et où irais-tu ?

**Sophie** Je ne sais pas.

**Hector** Moi aussi, c'est là que je voulais aller... Si tout le monde partait, tout le monde se retrouverait là. Mais comme personne ne part jamais, on ne saura jamais où c'est…

**Sophie** Tu te moques de moi.

**Hector** Non.

**Sophie** Parce que tu n'as pas eu le courage de partir, tu t'imagines que personne ne l'aura jamais.

**Hector** Un jour, j'ai compris que je n'aurais jamais le courage de partir.

Jacques Languirand, *Les Grands Départs*,
Cercle du livre de France Ltée, Ottawa, 1958

© Images.com/CORBIS/MAGMA

## Pistes de réflexion

1. L'auteur dit que « je ne sais pas » est un lieu où veulent se rendre ceux qui partent ; que penses-tu de cela ? Est-ce que cela a un sens pour toi ?
2. Quelle est la personne la plus courageuse que tu connais ? Pourquoi ?

**Rina Lasnier**

Auteure d'origine québécoise (1915-1997)

**Importance de l'auteure**
Les œuvres de Rina Lasnier sont considérées comme le fondement de la poésie québécoise moderne. Même en prose, son écriture est intense et rigoureuse.

**Notes sur le texte**
Ce poème présente de nombreux symboles, de nombreuses images rattachées à l'enfant poète qui donne un sens au monde qui l'entoure.

**Pour orienter ta première lecture**
Quelles sont les images qui te viennent à la lecture de ce poème ?

## L'ENFANT

Il y aura toujours la table
L'Enfant accoudé à son silence
Les yeux ouverts en étoiles
Et qui brûlent tout par délivrance

Il y aura toujours la nuit
La douleur tranquille des étoiles

Le bleu qui brûle tant de nuit
Le bleu qui remue tant de sable

Il y aura toujours l'enfance
Qui choisit le feu par innocence
Le bleu de l'eau par attirance
Le débris des mots par impuissance

Rina Lasnier, *Mémoire sans jours*,
Éditions de l'Atelier, Montréal, 1960

### PISTES DE RÉFLEXION

1. Pourquoi crois-tu que l'auteure dit que l'enfant choisit « le débris des mots par impuissance » ? Impuissance face à quoi ?
2. Est-ce que tu penses, comme Rina Lasnier, que les enfants sont naturellement poètes ? Pourquoi ?

**Importance de l'auteur**
Raôul Duguay est un révolutionnaire, un innovateur et un provocateur, fasciné tant par la forme de l'expression artistique que par son contenu et attiré par les contrastes.

**Notes sur le texte**
Raôul Duguay a toujours été préoccupé d'abattre les frontières entre les différentes formes d'art. Ce poème, en plus d'explorer les oppositions, a une forme visuelle qui cadre bien avec le sujet.

**Pour orienter ta première lecture**
Pour bien saisir les oppositions, lis un côté de l'arbre, puis l'autre ; ensuite, lis-le une ligne à la fois.

**Raôul Duguay**

Auteur d'origine québécoise (1939- )

# Arbre généalogique *de toulmonde*

ô
a a
ma ta
oui non
tout rien
fleur ortie
oiseau vipère
univers cellule
ordre un désordre
astérisme nébuleuse
atome pain beurre feu
air liberté eau esclave
soleil champ ville ruelle
planète terre globe lunaire
lumière jardin ombre asphalte
arbre joie jour nuit pleur peur
maison table blé chambre province
pays pierre temps espace poussières
orient plein amour occident vide faim
sourire caresse toi lui crainte travail
bonheur printemps on eux muscles fer pied
main sein femme bonté sexe bras femme roche
cœur essence soif foi corps existence prison
lumière feuille été jus automne plastique béton
montagne cheval sentiers vallée automobile ciment
œuf éclosion santé maman bombe explosion sang bobo
musique étoile neige sapin cri sommeil crépuscule loi
couleur rythme papillon jeu ver gris vitesse stop meute
danse vague océan rivage sel accident visage écume coulée
chant prière parole livre sol machine radio télévision plan
dessin ligne courbe volume pas building argent électricité go
fruit légume lait miel céréales hot dog hamburger steak patates
enfant femme beauté paix : HOMME HOMME animal végétal minéral mû

Raôul Duguay, *Lapokalipsô*, Éditions du Jour, Montréal, 1971

## Pistes de réflexion

1. Que penses-tu des poèmes qui ont une forme visuelle particulière, comme celui-ci ? Qu'est-ce que cela ajoute au poème ?
2. Dans le poème, quelle est l'opposition qui te parle le plus ?

**Gilles Vigneault**

Auteur d'origine québécoise
(1928- )

**Importance de l'œuvre**
Le recueil de contes, *La Petite Heure,* permet de goûter à l'œuvre de Gilles Vigneault, un des poètes les plus aimés et admirés du Québec. Le raffinement et la sensibilité de son écriture marquent non seulement ses contes, mais également sa poésie et ses paroles de chansons.

**Contexte**
*La Petite Heure* regroupe tous les contes que Gilles Vigneault a écrits entre 1959 et 1979.

**Pour te situer dans le texte**
L'auteur s'intéresse vivement aux enfants. Dans ce texte, il démontre tout aussi clairement son amour de la littérature et son importance pour le développement de l'imagination.

**Pour orienter ta première lecture**
Le conte parle de l'imaginaire des enfants. Laisse-toi aller et visualise la scène.

Julie se croyant seule monta sur un grand tabouret et finit par s'y jucher de façon à pouvoir atteindre le livre sur la table. Avec beaucoup de patience, elle parvint à l'ouvrir tout grand. De chaque page illustrée des personnages sans nombre sortaient tout ronds et tout vivants, les plus grands hauts de deux pouces à peine, et s'éparpillaient de tous côtés. Julie semblait trouver la chose toute naturelle et leur recommandait d'un ton dont elle paraissait avoir maintenant l'habitude : « N'allez pas sur les bords. Vous savez ce qui est arrivé à d'Artagnan[1] la semaine dernière. Il est tombé par terre d'une hauteur de quarante pouces et si Minet n'avait pas été assez vif pour amortir la chute, les trois mousquetaires ne seraient plus trois sur l'image et Dieu sait ce que mon oncle irait s'imaginer ». Ou bien : « Laissez vos canons dans l'image, vous prenez un temps infini à vous replacer ensuite ». Ou bien : « Hé, là-bas, elle est finie votre guerre. Cessez de vous pourfendre[2] comme des sots ».

Et ainsi tout l'après-midi. Puis quand elle referma le livre, tout était rentré dans l'ordre. Un jour, il manqua bien une épée, mais l'oncle n'y vît qu'une faute d'impression.

Puis Julie devint une grande fille très jolie. Elle fit de longues études dans de gros livres qui n'avaient pas la moindre image.

Son secret est perdu.

Gilles Vigneault, *La Petite Heure,*
Nouvelles éditions de l'Arc,
Repentigny, 1979

© Jose Luis Pelaez, Inc./CORBIS/MAGMA

1 D'Artagnan : personnage des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas
2 Pourfendre : attaquer à coup d'épée

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Comment penses-tu que l'oncle de Julie aurait réagi s'il avait pu observer sa nièce ?
2. À quelles choses croyais-tu lorsque tu étais enfant, choses auxquelles tu ne crois plus maintenant ? Trouves-tu que c'est dommage ou non ?

**Importance de l'auteur**
Gilles Vigneault est un géant de la littérature et de la chanson québécoise.

**Notes sur le texte**
Pour Gilles Vigneault, la nature est partout et l'amour qu'il ressent pour elle toujours présent. Il est né à Natashquan, sur la côte nord du Québec, entre la forêt et la mer. La mer est une source inépuisable d'inspiration pour lui.

**Pour orienter ta première lecture**
Tout en lisant le poème, pense aux moments où tu crois entendre de la musique dans les bruits les plus ordinaires.

**Gilles Vigneault**

Auteur d'origine québécoise
(1928- )

## Dans les sirènes

Dans les sirènes d'usine
Dans les klaxons de cinq heures
Dans le crissement des pneus
Dans le fracas continu de la ville
J'entends la mer

Dans les profondeurs du sommeil
Dans les secrets voyages de la nuit
Dans le noir blessé des néons
Je vois la mer

Et près des réverbères perdus
Je me suis appuyé les soirs de pluie
À la rambarde des trottoirs
Sans parapluie.

Gilles Vigneault, *Silences*,
Nouvelles éditions de l'Arc, Repentigny, 1978

### Pistes de réflexion

1. Quels souvenirs ou images sont associés à la mer pour toi?
2. Quel est le paysage qui représente pour toi la beauté?

**Claude Meunier et Louis Saia**

Auteurs d'origine québécoise

**Importance de l'œuvre**
La pièce *Appelez-moi Stéphane* a connu et connaît encore un grand succès populaire. Le ton ironique et l'originalité des cinq personnages issus de milieux différents plaisent toujours.

**Contexte**
À une certaine époque, de nombreux adultes s'inscrivaient à des cours d'improvisation pour se découvrir et s'exprimer.

**Pour te situer dans le texte**
Cinq personnes participent à un cours de théâtre. Stéphane, leur professeur, les aidera-t-il à aller au-delà des apparences ?

**Pour orienter ta première lecture**
En lisant les répliques à haute voix, remarque les jeux de mots de Jean-Guy. Quel effet cela crée-t-il ?

## LE TEMPS

**Stéphane** On va faire ce que j'appelle de l'improvisation ; j'vas vous donner un thème que j'avais choisi au hasard, pis à partir de là j'vas nommer un couple qui va aller me l'mimer en paroles. O.K. ? Alors, Gilberte.

**Gilberte** Oui ?

**Stéphane** T'as 18 ans, t'es une très grande danseuse de ballet.

**Gilberte** Chus meilleure pour passer le balai que pour le danser.

**Stéphane** C'est pas grave. T'as 18 ans, tu danses comme une fée, pis tu viens de gagner une bourse pour aller étudier à… Prague. Mais le problème, c'est que tu es amoureuse d'un jeune étudiant en géographie, c'est-à-dire Jean-Guy, et pis i'faut que tu'i annonces que vous allez être obligés de vous séparer…

**Jean-Guy** Arrêtez, m'a brailler.

**Stéphane** O.K. Jean-Guy ! Ça fait que Gilberte tu t'mets là. (*Elle monte sur le grand praticable*[1].) T'es dans ton salon pis t'attends que Jean-Guy arrive. O.K. Allez-y. Vas-y Gilberte, commence à l'attendre.

**Gilberte** Oui, mais, qu'est-ce que j'fais pour l'attendre ?

**Stéphane** T'es une danseuse de ballet, attends comme une danseuse de ballet. *Gilberte fait de petits pas.*

**Gilberte** *chantonnant* La la la. Me semble que j'ai l'air niaiseuse ?

**Stéphane** Non, non tu l'as, continue. C'est intéressant.

**Gilberte** La la la, y arrive-tu, là ?

**Stéphane** Oui, oui, i' s'en vient. Continue, ça va bien.

1 Praticable : plateforme surélevée sur une scène de théâtre

**Gilberte** *continuant de chantonner*
La la la, i' s'en vient. Qu'est-ce que j'vas'i dire, donc ?

**Jean-Guy** Toc, toc, toc

**Stéphane** Rentrez.

**Jean-Guy** Salut mon tutu, comment i' vont tes jambes aujourd'hui ?

**Gilberte** Ah ! mon amour, c'est affreux ; j'ai appris une nouvelle affreuse. J'ai tellement peur de te l'annoncer.

**Jean-Guy** Voyons donc, j'te casserai pas les deux jambes.

**Gilberte** J'ai gagné une bourse.

**Jean-Guy** Oh non, moi qui voulais t'en acheter une pour Noël…

**Gilberte** *regarde Stéphane et continue*
Non pas une bourse pour femme, une bourse pour Prague.

**Jean-Guy** Ah ! Prague, capitale de la Tchécoslovaquie, avec ses trois millions d'habitants, pays réputé pour sa choucroute et son musée de dentiers.

**Gilberte** Oui mais, mon amour, si j'm'vas, je vas être obligée de partir.

**Jean-Guy** Euh… probablement oui… Mais une fois rendue en Tchécoslovaquie, m'a dire comme c'te gars : tchèque-toi !

**Stéphane** C'est correct Gilberte, j'ai vu ce que je voulais voir pis j'allais l'dire, là ; Jean-Guy, l'improvisation ça se fait à deux. J'trouve ça platte que tu tombes dans facilité. N'importe qui peut glisser sur une pelure de banane, si ta femme s'en irait en Tchécoslovaquie, tu 'i écraserais-tu une tarte à crème dans face ? Hein ?

**Jean-Guy** Ben, j'pensais qu'on pouvait faire des jokes. J'savais pas que c'tait triste, moé, une improvisation.

## Le temps de la relaxation

**Stéphane** O.K. Tout le monde est assis. Laissez vos corps mous, oubliez vos os, là. Feelez guénilles. Fermez les yeux. C'est ça, Louison, oubliez vot' face… Vos jambes s'en vont, vos orteils partent avec. Dites-leur bonjour.

**Louison** Bonjour !

**Stéphane** C'est ça… Y a plus rien dans vot'linge. Vous êtes ailleurs ; c'est à peine si vous m'entendez. (*Il recule.*) Je suis loin loin loin. Vous flottez sur un nuage. Flotte plus Louison.

**Louison** *plus molle*
Excusez.

**Stéphane** C'est ça le blanc. C'est des pitons. Respirez, là, je veux vous voir respirer. Vous êtes un gros poumon. (*Les respirations sont fortes.*) C'est de plus en plus blanc, pour d'autres, y a de plus en plus de pitons. Oups ! Là on commence à descendre. On arrive sur le bord d'un lac, avec une belle plage… I' fait chaud, le soleil nous grille dans face. Ah…

*Louison bouge la tête, Gilberte force comme une folle, les yeux fermés. Jean-Guy observe les autres du coin de l'œil.*

**Stéphane** C'est ça Louison. C'est beau. Continue, Jean-Guy, ça va venir.

**Jean-Guy** O.K.

**Stéphane** Là eh… l' se passe quelque chose, hein? Que c'est qui s'passe, là? Pensez à ce qui vous tente. C'est l'été sur une plage? Pensez-y! À quoi tu penses, Gilberte?

**Gilberte** Ben, c'est bête à dire, mais j'vois mon mari qui fait cuire des steaks sur le barbecue.

**Stéphane** C'est ben correct. Essaie de pogner l'odeur des steaks.

**Gilberte** J'essaye là. (*Elle force.*)

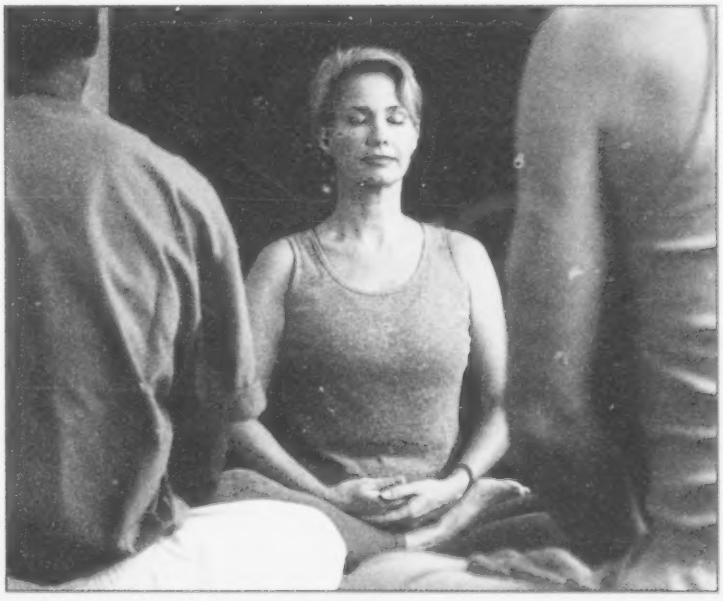
**Stéphane** Les autres, continuez, profitez de la journée, i' fait beau.

**Louison** J't'assez bien.

**Stéphane** T'as l'air bien. Les autres aussi se sentent bien. À quoi tu penses, Jean-Guy?

**Jean-Guy** J'attends que les steaks soient prêts.

Claude Meunier et Louis Saia,
*Appelez-moi Stéphane*, Leméac, Montréal, 1981



© Jim Craigmyle/CORBIS/MAGMA

## PISTES DE RÉFLEXION

1. À ton avis, qu'est-ce qui motive Stéphane? Gilberte? Jean-Guy? Louison? Qu'est-ce qui les distingue?
2. Qu'est-ce qui t'a fait rire ou sourire dans les deux extraits?

| | |
|---|---|
| **Importance de l'œuvre**<br>Auteur contemporain prolifique, Roch Carrier est un des écrivains québécois les plus lus. En 1991, *Prières d'un enfant très très sage* a reçu le prix de la meilleure œuvre humoristique.<br><br>**Contexte**<br>Dans ce recueil de récits naïfs, basés sur des souvenirs d'enfance, l'enfant « très très sage » se demande pourquoi Dieu, qui est si bon, a mis sur terre tant de choses pénibles pour les enfants !<br><br>**Pour te situer dans le texte**<br>S'adressant à Dieu, l'enfant se pose des questions au sujet de sa première punition.<br><br>**Pour orienter ta première lecture**<br>En lisant, essaie de retrouver le plaisir que tu prenais, enfant, à faire des choses dangereuses, sans la permission des parents. | **Roch Carrier**<br><br>Auteur d'origine québécoise (1937- ) |

# PRIÈRE DE

Vous rappelez-Vous, mon Dieu, de la première fessée que Votre mère Vous a administrée ? Moi, je vais être vieux comme un ancêtre, je vais avoir quarante, cinquante années et je me rappellerai mon premier châtiment. [...]

Pour revenir à la mienne de dégelée, je dois avoir encore étampée sur la fesse la main de notre mère. Pourtant je portais mon sous-vêtement d'hiver en coton ouaté, ma culotte d'hiver en étoffe. [...]

C'était une journée tranquille ; j'ai jamais vu une journée aussi tranquille. Y a rien eu. Y a pas de bébé qui est arrivé. On a pas entendu de cochon crier parce qu'on lui tranchait une artère. Y a pas un homme de la Beauce qui a traversé notre village de Dorchester. Le seul évènement notable a été ma fessée.

Notre mère m'avait dit :

– La neige est belle, le village est tranquille, le temps est pas froid, tu vas aller jouer dehors pour te faire de beaux poumons roses et de belles joues rouges.

Là, elle m'a comme emmailloté. J'avais des épaisseurs et des épaisseurs de laine et d'étoffe sur moi. Notre mère a beaucoup d'intuition. Elle prévoyait qu'elle me donnerait une fessée. Elle voulait me protéger le cul avec des épaisseurs de laine. Elle m'avait mis mon beau casque de lapin blanc. J'étais habillé comme un vrai bébé. Je pense bien que j'en étais un. Je portais une couche parce que, dehors, la neige froide, quand je m'assoyais dedans, me donnait des idées et je pouvais pas me retenir de pisser. Vous savez ce que c'est, mon Dieu, quand on a deux ans. En plus, j'avais ma crémone[1] blanche tournée une dizaine de fois autour de ma tête pour me protéger du vent. J'étais dans mes vêtements comme dans une armure de scaphandrier qui va vingt mille lieues sous la mer. Y a un livre qui s'appelle comme ça a l'école mais la religieuse veut pas le prêter

1 Crémone : Foulard

avant que j'aie treize ans. On a de la barbe à cet âge-là et on lit pas de livres parce qu'on court les filles.

Alors notre mère a dit en ouvrant la porte :

– Surtout, traverse pas la rue.

J'avais compris. Elle voulait que je jouse... que je jousse... que je joue... (mon Dieu, que la grammaire française est compliquée ! Heureusement Vous savez tout, Vous avez pas besoin d'apprendre les conjugaisons ni les exceptions). Notre mère a répété :

– Traverse pas la rue : c'est dangereux de traverser la rue, très dangereux.

Ici, on a qu'une rue mais dans les villes, y a beaucoup de rues ; les villes sont pleines de rues. Puisque c'est si dangereux de traverser une rue, il doit pas rester beaucoup d'enfants dans ces villes-là.

– Notre maman dit pas traverser la rue ; moi pas traverser la rue, que j'ai promis. [...]

Notre frère le plus grand avait un beau traîneau. Il était planté dans la neige. Une fois, j'avais glissé avec notre frère le plus grand. On était montés jusque devant l'église et on avait descendu la colline. Ça allait vite comme quand on tombe. Ça faisait du vent qui frappait dans la face et qui faisait pleurer les yeux. Le vent gelait le nez même si je m'étais caché derrière la tête de notre frère. J'avais aimé ça. Après il a pas voulu reglisser avec moi. Il disait que j'étais trop pesant et que le traîneau glissait moins vite. Je voulais recommencer. Notre frère le plus grand s'est sauvé de moi, avec les grands.

Et, ce jour-là, j'ai vu le traîneau. Notre frère était pas là. Il avait de beaux dessins rouges, le traîneau de notre frère. Notre frère avait pas de dessin. Notre père disait qu'il était sans dessein[2]. Et notre mère avait dit de pas traverser la rue. Et moi, j'ai décidé d'emprunter le traîneau de notre frère le plus grand.

Alors, j'ai tiré le traîneau derrière moi. Dans la rue, j'étais tout seul avec le traîneau de notre frère. La neige s'était accumulée et la rue était quasiment aussi haute que le toit des maisons (j'ai pas mesuré avec le pied-de-roi[3] de notre grand-père). Je suis monté avec le traîneau de notre frère le plus grand jusque devant l'église, sur le dos de la colline. Et j'ai pas traversé la rue.

Là, je me suis assis dans le traîneau qui a commencé de dévaler la colline. Ça allait beaucoup plus vite que quand notre frère le plus grand avait glissé avec moi. C'était comme voler, mais avec des coups dans le derrière à cause des bosses. J'avais des larmes aux yeux et de la glace dans les cils. J'avais tant de plaisir que je riais très fort ; peut-être je pleurais. J'étais seul dans la rue, et je glissais comme les grands. J'avais pas traversé de l'autre côté de la rue.

Moi, mon Dieu, j'obéissais au commandement de notre mère, mais le cheval de Bissonnette, lui, traversait la rue.

Le cheval de Bissonnette était à côté du magasin général parce que Bissonnette était dans le magasin à acheter des affaires. Quand il a eu fini d'acheter, Bissonnette a dit à son cheval de traverser la rue pour aller où il allait.

Moi, je descendais comme un éclair de laine et de fourrure sur le traîneau de notre frère. Le cheval de Bissonnette traversait, en même temps, la rue. Il tirait son traîneau chargé de billots de bouleau blanc. Moi, dans le traîneau, je filais en épouvante. Le cheval de Bissonnette était devant moi, juste devant, et il était pas pressé. Son traîneau avait pas l'air de bouger à cause des billots trop lourds. Moi,

2 Sans dessein : stupide, idiot

3 Pied-de-roi : règle pliante utilisée en menuiserie

je riais trop, ou bien je pleurais, et j'ai pensé : je vais frapper le traîneau de billots. Je riais trop – ou bien je pleurais trop – pour arrêter. Ça filait trop vite pour arrêter. Quand j'ai senti que je m'écrasais sur les billots, le traîneau de notre frère le plus grand a décidé de passer entre les pattes du cheval de Bissonnette. Moi et le traîneau, on a traversé entre les deux pattes avant et les deux pattes arrière du cheval. Et j'ai continué. Ça allait un peu moins vite, mais je riais ou bien je pleurais encore plusse.

Rien n'était arrivé. Seulement, notre grand-mère m'avait vu passer sous le cheval de Bissonnette. Elle est arrivée en robe, sans manteau, sans bottes, en souliers, dans la neige de l'hiver. Elle pleurait, elle riait pas. Elle m'a attrapé d'une main, de l'autre elle a saisi le traîneau et, aussi vite que j'étais descendu, elle m'a remonté vers la maison et elle a dit à notre mère qu'elle avait vu le cheval traverser la rue et qu'elle m'avait vu traverser sous le cheval.

C'est tout ce qu'elle a dit. Et je m'en vais, mon Dieu, parce que je voudrais pas faire le péché d'arriver en retard à l'école.

Mais notre mère, je l'ai jamais vue aussi fâchée que le jour de ma première fessée, qui fut la plus forte connue dans tout l'hémisphère occidental.

J'avais pas traversé la rue. Notre mère me donnait des claques et elle m'embrassait. Moi, je voyais pas la différence.

Roch Carrier, *Prières d'un enfant très très sage*,
Les Éditions internationales Alain Stanké, Outremont, 1988

## Pistes de réflexion

1. Est-ce que l'enfant comprend pourquoi sa mère lui donne la fessée ? Ce genre de situation t'est-elle déjà arrivée ?
2. Quels souvenirs ce récit a-t-il remués en toi ?

**Nancy Huston**

Auteure d'origine albertaine
(1953- )

**Importance de l'œuvre**
Dans *Cantique des plaines,* Nancy Huston fait revivre le peuplement de l'Ouest canadien par les Européens tout en apportant ses réflexions et ses interrogations par rapport à la vie de son grand-père.

**Contexte**
Le premier Stampede de Calgary a eu lieu en septembre 1912; il avait coûté 100 000 $ et été organisé par le cowboy Guy Weadick.

**Pour te situer dans le texte**
Dans cet extrait, l'auteure parle à son grand-père, Paddon. Ce dernier se rend au premier Stampede de Calgary avec son père. Comment se passera la journée?

**Pour orienter ta première lecture**
Note les passages où l'auteure utilise l'ironie.

## Le Stampede de Calgary

Un jour alors que tu allais sur tes douze ans, ton père annonça que vous iriez ensemble à Calgary pour fêter ton anniversaire. Un petit régal pour les hommes de la famille, Paddon, rien que nous deux. Tu vas voir, on va faire la bamboula[1]! Tu fis de ton mieux pour paraître fier plutôt que craintif. Calgary était une ville d'une vitalité débordante: sa population s'était multipliée par quinze depuis ta naissance, passant de 5 000 à 75 000, et elle avait envie de célébrer son opulence[2]. Guy Weadick, un entrepreneur errant qui avait exhibé son talent au lasso dans la Wild West Show de Buffalo Bill lors de sa tournée européenne, décela tout de suite le potentiel de cette ville pour la nostalgie instantanée et n'eut aucun mal à réunir les cent mille dollars nécessaires pour monter une gigantesque fête de cowboys et d'Indiens – le Stampede de Calgary, on allait l'appeler! Il y aurait un défilé! des chars! des manèges et du rodéo! Flores LaDue la propre épouse de Weadick était championne mondiale du lasso, catégorie féminine. Et pour couronner le tout, on construirait dans un coin du parc Victoria un authentique village indien à l'ancienne, avec ses wigwams pittoresques! Jamais tu n'avais vu ton père aussi excité. Tu le regardas se raser ce matin-là et, tout en repassant son rasoir sur le cuir, il chantait. Ne l'avais-tu jamais entendu chanter? Si mais cette fois il n'était même pas éméché[3].

Tu grimpas avec lui dans la calèche et il fouetta les chevaux. Le ciel de septembre était couvert mais cela n'empêchait pas des hommes en mal de sensations d'affluer par milliers vers Calgary, convergeant non seulement du Saskatchewan et du Montana et du Wyoming, ce qui était facile, mais du Nevada et de la Californie et de la Colombie-Britannique. [...]

Ce fut aux Indiens de donner le départ! Tu n'avais encore jamais vu de vrais Indiens vivants, n'est-ce pas Paddon? Et voilà qu'ils étaient là devant tes yeux!

1 Bamboula: fête
2 Opulence: richesse
3 Éméché: saoul, ivre

Posés et composés, assis sur des chevaux ou debout sur des chars tirés par des chevaux : des chefs blood et stoney et blackfoot et sarci dans leurs plus beaux atours[4] guerriers, les coins de la bouche sévèrement recourbés vers le bas, une fantastique coiffure de plumes colorées leur dégringolant dans le dos jusqu'au dos nu de leur monture ; de jeunes braves musclés à la poitrine glabre[5] et aux jambières de cuir, le visage badigeonné de rouge [...]

Après les Indiens venaient les missionnaires pionniers, d'abord les oblats catholiques dans leurs soutanes marron une lourde croix suspendue autour du cou, ensuite les méthodistes, baptistes et presbytériens habillés de noir et blanc, souriant tous et levant très haut la Bible pour ne pas avoir l'air de s'enorgueillir[6] du miracle qu'ils avaient accompli, transmettant d'un air modeste les applaudissements à Dieu. Ensuite les intendants et négociants de la Compagnie de la baie d'Hudson, avançant lentement dans leurs charrettes Red River et faisant tournoyer sur un doigt leurs chapeaux en peau de castor. Ensuite ces vilains scélérats de l'Ouest, les contrebandiers et commerçants en spiritueux[7], que des milliers de spectateurs enchantés huèrent[8] comme un seul homme. Ensuite les fières montures[9] aux sabots retentissants de ceux qui avaient accouru de l'Est pour écraser les scélérats : oui, les hommes de la Gendarmerie royale en chair et en os : ceux-là mêmes, les tempes un peu argentées maintenant, qui avaient participé trente ans plus tôt aux moments les plus héroïques de notre histoire. Ensuite les pionniers vachers et les propriétaires de ranch avec leurs cuistots[10] (à voir passer des chariots familiers, ton père émit des aboiements extatiques). Ensuite les diligences conduites par leurs facteurs[11] d'origine, qui se lissaient les favoris gris en hochant la tête d'un air confus devant l'orage d'applaudissements. Ensuite les dompteurs de taureaux, les écorcheurs de mulets, les aiguillonneurs de vaches, et puis les bien-nommés schooners[12] des plaines transportant les immigrants et leurs familles – ah c'était terrible Paddon, le cortège s'étendait à perte de vue dans les deux sens et tu étais certain qu'il allait défiler devant tes yeux jusqu'à la fin de ta vie – ensuite des centaines de cow-boys et de cow-girls à cheval, dont la vue provoqua une nouvelle cascade de Yip-yip-yippee et de stetsons lancés en l'air – ensuite d'autres chars, toute une série en l'honneur des syndicats du travail, une autre série sur le thème du progrès industriel et une dernière, triomphale, dans laquelle chaque char tiré par un attelage de six chevaux portait des groupes d'écoliers calgariens, des gamins de ton âge Paddon, les yeux brillants de bonheur et les petites mains blanches levées pour saluer la foule : l'Avenir de la province.

Le rodéo ne démarra qu'après le déjeuner et ton père, ayant croisé entre-temps plusieurs copains qui devaient y tenter leur chance, avait complètement oublié que cette fête devait être aussi la tienne ; il se dirigea vers l'arène en roulant les mécaniques et tu le suivis à contrecœur.

Ah les cow-boys ! mais regardez-moi ces mecs ! ces corps suants et nerveux ! ces tendons torsadés ! ces poitrines contre lesquelles votre poing se fracasserait !

4 Atours : vêtements
5 Glabre : sans poils
6 S'enorgueillir : se gonfler d'orgueil
7 Spiritueux : alcool
8 Huer : siffler
9 Monture : cheval
10 Cuistot : cuisinier
11 Facteur : employé chargé de la manutention du courrier, des marchandises, des bagages
12 Schooner : chariot des premiers colons. Autre sens : bateau, goélette

ces cuisses musclées ces bottes pointues ces éperons étoilés ces étuis à pistolet ces blue-jeans crasseux ces chapeaux repoussés sur le front ou bien tombés dans l'échauffourée[13] avec la bête – ah le rodéo ! L'homme seul dans le corral avec un jeune bœuf enragé et une corde ! Oh oui danse-moi cette danse ! fais-moi voler ce lasso ! Ah ! l'homme qui s'élance sur le dos nu arqué d'un cheval fou et qui s'agrippe, corps contre corps, force contre force, ruade contre ruade, voilà ce que moi j'appelle un homme ! Visages durs et paroles dures et membres durs, oh oui ! Et cette poussière qu'ils font lever !

Il s'avéra que les meilleurs cow-boys n'étaient pas les copains de ton père mais les Indiens. Il s'avéra qu'un beau jeune Blood du nom de Tom Three-Persons remporta le championnat de ce premier rodéo du Stampede de Calgary. Il avait tiré Cyclone, le mustang le plus redoutable de tous les temps, ayant désarçonné pas moins de cent vingt-neuf cavaliers sans jamais se laisser monter. Quand Tom réussit à traverser l'arène sur le dos frénétique de Cyclone, ce fut le délire. Des Indiens galopaient dans tous les sens en chantant et en poussant de hauts cris, des Blancs affluaient dans l'arène pour féliciter le gagnant et le couvrir de prix – un trophée ! mille dollars ! une médaille ! une selle toute neuve du Montana ! Une ceinture de champion avec une boucle en or et argent !

Nancy Huston, *Cantique des plaines*, Leméac, Montréal, 1993

13 Échauffourée : combat

Stampede de Calgary, 1923

© Hulton-Deutsch Collection/CORBIS/MAGMA

## PISTES DE RÉFLEXION

1. « Ah ! l'homme qui s'élance sur le dos nu arqué d'un cheval fou et qui s'agrippe, corps contre corps, force contre force, ruade contre ruade, voilà ce que moi j'appelle un homme ! » Es-tu d'accord avec l'auteure ? Pourquoi ?
2. Aurais-tu aimé assister au premier Stampede de Calgary ? Selon toi, qu'est-ce qui est différent de nos jours au Stampede ?

**Importance de l'auteur**
Marc Favreau aime d'abord et avant tout la langue française. Il est reconnu de par le monde francophone comme l'un des monologuistes les plus originaux et les plus importants qui soit.

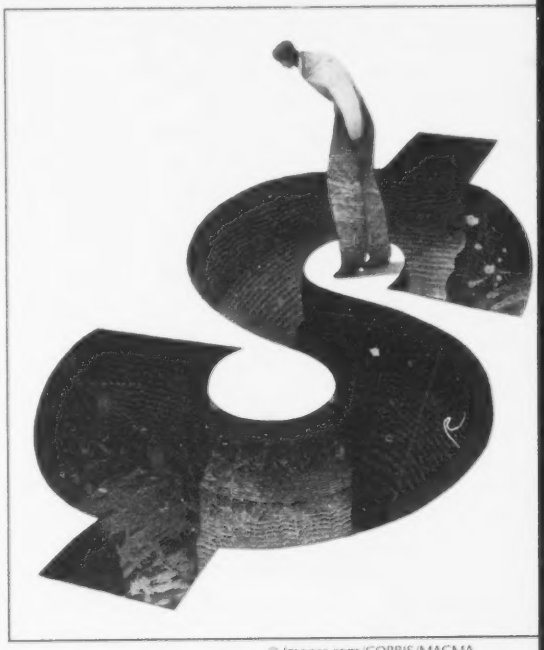
**Marc Favreau**

Auteur d'origine québécoise (1929- )

**Notes sur le texte**
Marc Favreau s'attaque ici au problème du crédit. Sol, son personnage, nous en fait découvrir divers aspects grâce à sa grande naïveté.

**Pour orienter ta première lecture**
Prends le temps de remarquer les jeux de mots de ce monologue.

# La carte de crédule[1]



© Images.com/CORBIS/MAGMA

Tu parles qu'on a tout pour se ruiner
on n'a même pas besoin de sous
on a le crédule !
Ça le crédule c'est esstradinaire
le crédule il croit que t'as des sous
alors il te fait des avances
il te prête
il te prête surtout de bonnes intentions
il te laisse sa petite carte
et avec ça t'as plus besoin de sous
jamais
C'est la carte de crédule !

Avec ta carte de crédule
tu te ruines tu t'en aperçois même pas.
Avec elle tu peux tout avoir
n'importe où.
Tu entres dans un magasin à rayures[2]
tu commences par le rez-de-chaussette[3]
et tu peux monter jusqu'au dixième étalage[4]
c'est plein de choses...
Avec la carte tu peux tout avoir.
[...]
– Bonjour mon concessionnaire
– Bonjour qu'est-ce que je peux vous offrir ?
Un cougar ? Un lynx ? Une chèvre au lait[5] ?
Un taureaunado ? Un bronco ?

1 Crédule : qui croit tout ce qu'on lui dit
2 Magasin à rayures : à rayons
3 Rez-de-chaussette : rez-de-chaussée
4 Étalage : étage
5 Chèvre au lait : Chevrolet

J'ai même une belle crevette[6] toute rouge de l'année dernière !
– C'est gentil mais j'ai pas besoin d'un animal...
surtout pas une crevette... !
– Je peux vous vendre autre chose qu'il me dit
si vous voulez pas une américaine vous aimeriez peut-être une
anglaise ? une française ?
une italienne ? une allemande... ?
– Malheur. Que je m'a dit
je suis tombé sur un vendeur de femmes !
– Attendez qu'il me dit...
Si vous trouvez ça trop cher
je peux vous vendre un démonstrateur[7].
– Un démonstrateur ? Qu'est-ce que ça fait un démonstrateur ?
– Ça roule aussi bien qu'un autre.
– Mais je veux pas me faire rouler[8]
surtout pas par un démonstrateur !
– Attendez d'avoir vu qu'il me dit :
c'est une petite japonaise très propre...
bonne conduite, facile...
et quand vous aurez vu la couleur !
– Comment, elle n'est pas jaune[9] ?
– Non, c'est une japonaise deux tons :
elle est verte avec juste un petit peu de rouille...
je vous la laisse pour une bouchée de pain[10].
– D'accord d'accord que j'ai dit, ça tombe bien...

Et j'ai sorti un croûton que j'avais justement...
Alors là il a fait une drôle de tête
et j'ai eu beau lui offrir une tranche
puis une autre rien à faire
même le pain complet il l'a pas pris !
[...]
Dommage
ça aurait été agréable...
Je me voye dans la rue promener ma petite
japonaise verte avec des taches de rousseur...
Tout le monde nous aurait regardés.
[...]
En tout cas ce jour-là j'ai compris
j'ai compris que les concessionnaires
ils sont pas là pour faire des concessions... !

Marc Favreau, *Presque tout Sol*,
Les Éditions internationales Alain Stanké, Outremont, 1995

6 Crevette : Corvette
7 Démonstrateur : voiture utilisée par les vendeurs
8 Se faire rouler : se faire avoir, être trompé
9 Le fait d'associer une Japonaise à la couleur jaune pourrait être considéré comme blessant.
10 Une bouchée de pain : à très bon prix, pour presque rien

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Qui, selon l'auteur, est le plus crédule : celui qui émet la carte de crédit ou celui qui l'utilise ? Quel est ton avis ?
2. Selon toi, les cartes de crédit sont-elles une bonne ou une mauvaise chose ? Pourquoi ?

**Importance de l'œuvre**
Trente ans après la parution des *Belles-Sœurs*, la pièce qui l'a rendu célèbre, un Michel Tremblay au sommet de son art se rappelle, dans *Encore une fois, si vous permettez*, les femmes qui l'ont inspiré.

**Contexte**
Michel Tremblay a écrit cette pièce en hommage à sa mère dont il était très proche. La pièce présente des dialogues imaginaires lorsque l'auteur avait 10, 13, 16, 18 et 20 ans.

**Pour te situer dans le texte**
Dans cet extrait, nous découvrons la tendance de Rhéauna (Nana), la mère de Michel Tremblay, à exagérer.

**Pour orienter ta première lecture**
Tout en lisant l'extrait, demande-toi si tu connais des gens qui ressemblent à Nana.

**Michel Tremblay**

Auteur d'origine québécoise (1942- )

## La tante *Gertrude*

**Nana** Tu y diras, la prochaine fois, que l'imagination, ça peut servir à prévenir ! J'aime mieux penser le pire pis être soulagée de ce qui m'arrive que de penser à rien pis être surpris des malheurs qui me tombent dessus ! En attendant, va chercher la commande chez Provost, ça a ben l'air que le p'tit gars est en vacances !

**Narrateur** Tu me punis pas ? Tu disais, tout à l'heure, que t'étais pour me punir.

**Nana** As-tu eu peur, quand l'homme est sorti de sa voiture ?

**Narrateur** Ben oui.

**Nana** Pis quand la police est arrivée ?

**Narrateur** Encore plus.

**Nana** Ben, t'as été assez puni pour aujourd'hui. La police, c'est la plus grosse punition !

*Elle fait quelques pas vers la coulisse.*

Au fait, comment y'a fait, l'homme, pour savoir que c'était toi qui avais pitché le morceau de glace ?

**Narrateur** C'est les autres qui m'ont vendu.

*Elle le regarde quelques secondes.*

**Nana** J'pense que j'ai pas besoin de passer de commentaires là-dessus, hein ? Ça t'en dit assez sur la solidarité de tes amis !

*Elle fait quelques pas vers la coulisse.*

Si l'homme nous poursuit en justice, je dirai que t'es pas mon enfant, que j't'ai adopté, que tes vrais parents étaient des bandits,

pis que chus pas responsable de tes niaiseries. Pis compte pas sur moi pour aller te visiter à l'École de Réforme !

*Elle se tourne encore vers lui.*

L'École de Réforme ! Tu sais ce que ça veut dire ?

*Elle sort.*

**Nana** J't'ai-tu déjà conté ce qui était vraiment arrivé à ta tante Gertrude ?

**Narrateur** Oui, moman, souvent.

**Nana** Écoute ben ça. A' faisait son lavage comme moi, à' matin, pis 'est-tait rendue comme moi à passer son linge dans le tordeur[1]. C'tait une machine moins moderne que la mienne, par exemple, la mienne est électrique, mais elle, y fallait qu'a' tourne une grande poignée avec la main droite pendant qu'a' glissait le linge mouillé dans le tordeur avec la main gauche. Tu me suis ?

*Elle mime les gestes qu'elle vient de décrire.*

**Narrateur** Ben oui, c'est clair.

**Nana** Bon. A' dit qu'est-tait dans' lune, moi j dis qu'est folle. En tout cas. Ça a l'air que le téléphone a sonné pis qu'a'l' a voulu finir de passer un pantalon de pyjama de ton oncle Alfred avant de répondre, mais que dans son énarvement – tu sais comment c'qu'a'l' est, toute l'énarve –, que dans son énarvement, a' s'est pogné le bout de la main gauche dans le tordeur. Jusque-là, c'est pas ben grave, ça nous arrive à toutes. Ça pince, on se retire la main, on souffle dessus, pis on continue. Mais elle, la folle, trop énarvée pour arrêter de tourner la poignée avec sa main droite ! Faut-tu être épaisse ! Ça fait qu'a' continue de crinquer comme une bonne pendant que le téléphone continue à sonner... pis a' se passe le bras dans le tordeur même pas automatique jusqu'à l'épaule ! Imagine, a' s'est elle-même crinqué le bras dans le tordeur ! Pis folle comme a'l'est, si ça avait été possible, chus sûre qu'a' se serait passé le corps au grand complet, pis que son mari, en revenant de travailler, l'aurait retrouvée dans le tas de linge, toute tortillée, pis mince comme une galette ! Aie, y'ont été obligés d'y faire des points de soudure[2] du bout de l'index jusqu'en dessours de l'épaule ! Quand a' venait ici, après ça, a' nous montrait son opération, pis moi j'aurais pu perdre sans connaissance tellement c'tait laid ! A'l' avait une couture, là, mon petit gars, ça montait, ça montait... ça passait par son gras de bras... t'sais comment c'qua'l' a le gras du bras mou... A'l' a juste à donner une petite tape dessus pis ça se met à branler comme une bolée de Jell-O... C'est ma belle-sœur, mais j'te dis qu'est pas toujours brillante, brillante...

*Elle sort.*

**Narrateur** Ma tante Gertrude s'était à peine pincé le bout de l'index et du majeur, puis elle avait eu un bleu pendant quelques jours...

1 Tordeur : deux cylindres permettant d'essorer les vêtements
2 Soudure : suture

*Nana revient.*

**Nana** As-tu toute cru c'que je viens de te conter ?

**Narrateur** Je savais que c'était pas fini.

**Nana** J'te parle !

**Narrateur** Non, moman, j'ai pas toute cru c'que tu viens de me conter.

**Nana** Bon. O.K. T'es moins naïf que je pensais. Quand tes amis vont te conter des folleries, là, pis qu'y vont te faire des promesses à pus finir si tu fais c'qu'y te demandent, tu penseras à l'histoire de ta tante Gertrude. Tu diviseras toute par dix, pis ça va te donner une idée du vrai fun qui t'attend !

*Le Narrateur sourit.*

Michel Tremblay, *Encore une fois, si vous permettez*,
Leméac, Montréal, 1998

## Pistes de réflexion

1. Que penses-tu de la réaction de Nana lorsqu'elle dit que, s'ils sont poursuivis en justice, elle prétendra qu'elle n'est pas sa vraie mère ? Est-ce que son fils la croit ?
2. Que penses-tu de ces paroles de Nana : « [...] l'imagination, ça peut servir à prévenir ! J'aime mieux penser le pire pis être soulagée de ce qui m'arrive que de penser à rien pis être surpris des malheurs qui me tombent dessus ! » Quels seraient les avantages et les désavantages d'une telle attitude ?

# UNE SOCIÉTÉ QUI S'AFFIRME

## *L'amour et l'amitié*

*Lettres,* Laure Conan
*Souvenir,* Eudore Évanturel
*Une rencontre pleine de promesses,* Gabrielle Roy
*Sourcillon, sourcillette,* Germaine Guèvremont
*Avec vous, Mademoiselle,* Guy Dufresne
*Une vraie princesse,* André Langevin
*Pour pas que tu t'envoles,* Herménégilde Chiasson
*Acte de foi,* Anne Hébert

De tout temps, l'amour et l'amitié ont inspiré les écrivains. Dans cette partie, tu trouveras de beaux exemples de ce sentiment universel.

En lisant les « Lettres » d'Angéline et de Maurice, tu verras le style conventionnel des lettres d'amour vers la fin du XIX^e^ siècle. Laure Conan nous invite à soupirer avec Maurice Darville et Angéline de Montbrun, qui s'ennuient l'un de l'autre lorsqu'ils sont séparés.

Eudore Évanturel, dans son « Souvenir », écrit à la même époque qu'*Angéline de Montbrun*, nous permet de voir qu'il y avait d'autres manières, plus sobres et tout aussi tendres, de chanter un amour.

Dans l'extrait intitulé « Une rencontre pleine de promesses », Gabrielle Roy nous fait revivre les émois de la première rencontre lorsqu'on tombe amoureux : les questions, les incertitudes, l'excitation.

Germaine Guèvremont, dans « Sourcillon, sourcillette », nous montre l'amour que les membres d'une famille éprouvent pour une enfant et les sentiments divers que cette dernière ressent à l'égard de chacun de ces êtres.

Guy Dufresne, dans un extrait intitulé « Avec vous, Mademoiselle », rend avec conviction toute la fougue d'une jeune fille qui tombe amoureuse d'un homme plus âgé qu'elle et la prudence de son grand-père auquel elle se confie.

Dans « Une vraie princesse », André Langevin présente Pierrot qui tombe sous le charme d'une fillette de son âge, à ses yeux une vraie princesse !

Herménégilde Chiasson, dans un beau poème circulaire, « Pour pas que tu t'envoles », exprime toute la tendresse et l'exubérance de l'amour.

Enfin, Anne Hébert nous offre un poème lumineux, « Acte de foi », qui décrit un monde d'amour, de douceur et de joie.

**Laure Conan**

Auteure d'origine québécoise (1845-1924)

**Importance de l'œuvre**
En plus d'être le premier roman psychologique écrit au Canada français, *Angéline de Montbrun* est une œuvre originale parce qu'elle combine le récit avec l'échange épistolaire (de lettres).

**Contexte**
Dans ce roman, au cours de ses fiançailles, Angéline de Montbrun sera défigurée et les fiançailles rompues. Angéline de Montbrun sera inconsolable. Laure Conan a vécu elle-même une situation similaire. Elle n'a pas été défigurée, mais elle a été abandonnée par son fiancé.

**Pour te situer dans le texte**
Dans cet extrait, on peut lire une lettre de Maurice Darville à Angéline de Montbrun et la réponse d'Angéline.

**Pour orienter ta première lecture**
Essaie de te mettre à la place d'Angéline ou de Maurice, qui s'aiment profondément et doivent être séparés.

## Lettres

*(Maurice Darville à Angéline de Montbrun)*

Mon amie,

Je suis encore tout souffrant, tout brisé, de cet effort terrible qu'il m'a fallu pour m'arracher d'auprès de vous. Une fois dans la voiture j'éclatai en sanglots, et maintenant encore, par moment, je suis faible comme un enfant.

Pourtant j'essaie de vivre sans vous voir. Mais vous oublier un instant, je n'en suis pas plus maître que d'empêcher mon cœur de battre ou mon sang de circuler. Ah! si je pouvais vous dire l'excès de ma misère. Tout me fait mal, tout m'est insupportable. Angéline, voici l'instant du départ. Je m'en vais mettre l'océan entre nous. Que Dieu ait pitié de moi! et qu'il vous garde et vous bénisse, ma fiancée chère et sacrée, mon immortelle bien-aimée.

Embrassez votre père pour moi. Ô ma vie! ô ma beauté! je donnerais mon sang pour savoir que vous me pleurez.

Maurice

*(Angéline de Montbrun à Maurice Darville)*

Après votre départ, je fus obligée de me tenir renfermée, et je vous laisse à deviner pourquoi. Si vous saviez comme c'est triste de ne plus vous voir nulle part, de ne plus entendre jamais votre belle voix, je renonce à vous le dire, et n'ose penser à cette immense distance qui nous sépare.

Comme vous devez souffrir de vous en aller parmi des indifférents, des inconnus. J'y songe sans cesse et vous trouve bien plus à plaindre que moi. Mon père sait me donner du courage. Il me parle si bien de vous... avec une estime qui

me rend si fière. Mon noble Maurice, vous méritez d'être son fils ; c'est avec vous que je veux passer ma vie. Dites-moi, pensez-vous quelquefois au retour ?

Moi, je vous attends déjà, et souvent, je me surprends disposant tout pour votre arrivée. Ce jour-là, il me faudra un ciel éclatant, un azur, un soleil, une lumière, comme vous les aimez. Je veux que Valriant vous apparaisse en beauté.

En attendant, il faut s'ennuyer. Souvent, je prends cette guitare qui résonnait si merveilleusement sous vos doigts. J'essaie de lui faire redire quelques-uns de vos accords. Je les ai si bien dans l'oreille ; mais la magie du souvenir n'y suffit pas.

Les gelées ont déjà bien ravagé le jardin. Cette belle verdure que vous avez tant regardée, tant admirée, d'un jour à l'autre, je la vois se flétrir. Je vais la voir disparaître et cela m'attriste. C'est la première fois que l'automne me fait cette impression.

On dirait, Maurice, que vous m'avez laissé votre mélancolie. J'ai des pitiés, des sympathies pour tout ce qui se décolore, pour tout ce qui se fane.

Vous m'appelez *votre immortelle bien-aimée ;* Maurice, la belle parole ! qu'elle m'a été à l'âme et qu'elle m'est délicieuse.

Et pourtant, on dit qu'il n'y a point d'amour éternel, que le rêve de l'amour sans fin, toujours poursuivi, l'a toujours été en vain sur la terre. Quand ce que j'ai lu là-dessus me revient, et me fait penser, je relis votre lettre et je goûte au fond de mon cœur cette parole céleste : *Mon immortelle bien-aimée.*

Vous ai-je dit de mettre dans votre chambre l'image de la vierge que je vous ai donnée ? N'y manquez pas. Bien souvent, je lui demande de vous avoir en sa garde très douce et très sûre. Priez-la aussi pour moi, et je vous en conjure, aimez-moi en Dieu et pour Dieu afin que votre cœur ne se refroidisse jamais.

Vôtre pour la vie et par delà.

Angéline

Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, 1884

## Pistes de réflexion

1. T'es-tu déjà ennuyé de quelqu'un comme Maurice ou Angéline ? Qu'est-ce qui te faisait du bien ?
2. Crois-tu que nos moyens modernes de communication aident les amoureux à ne pas tant s'ennuyer l'un de l'autre ?

*The Letter,* Frederico Zandomeneghi

© Christie's Images/CORBIS/MAGMA

**Eudore Évanturel**

Auteur d'origine québécoise (1852-1919)

**Importance de l'auteur**
À son époque, Eudore Évanturel a soulevé la critique mais les lecteurs contemporains savent apprécier son romantisme.

**Notes sur le texte**
Voici un poème d'amour bien chaste, bien convenable, mais tout à fait touchant, d'un grand poète canadien. Il comporte cinq strophes de vers octosyllabiques (huit pieds).

**Pour orienter ta première lecture**
Pendant que tu lis le poème, essaie d'imaginer les attitudes, les vêtements des personnages.

## Souvenir

Un soir du dernier carnaval,
– Un froid de loup, je me rappelle. –
Nous revenions tous deux du bal,
Bien tard, bien tard, mademoiselle.

Je m'en souviens. Ô vrai bonheur !
Des airs joués à l'ouverture,
Les battements de votre cœur
Gardaient encore la mesure.

– Si vous m'aimiez ? – Je n'en sais rien.
Toujours est-il que la dernière
Vous songeâtes que votre main
Tenait la mienne prisonnière.

Pourquoi marchions-nous lentement,
Par un de ces froids de Norvège,
Malgré le vent qui par moments
Fouettait nos fronts, malgré la neige ?

C'est que, vois-tu, nous nous aimions
Déjà beaucoup, je me rappelle,
Le soir que seuls nous revenions
Bien tard, bien tard, mademoiselle.

Eudore Évanturel, *Premières poésies*, 1888

### Pistes de réflexion

1. Rappelle-toi les moments où l'émotion que tu ressentais t'a fait oublier l'inconfort que tu vivais (ici, c'est le froid pour le poète).
2. Comment penses-tu que les relations amoureuses ont changé depuis l'époque où ce poème a été écrit ? Est-ce un bien ou un mal ?

**Importance de l'œuvre**
Dès sa parution en 1945, le premier roman de Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion,* est reconnu comme une œuvre majeure. Son succès phénoménal va apporter à l'auteure la gloire et la fortune. Il a contribué à l'émergence d'une industrie de l'édition littéraire québécoise, presque inexistante à l'époque.

**Gabrielle Roy**

Auteure d'origine manitobaine (1909-1983)

**Contexte**
Dans le quartier Saint-Henri, à Montréal, en 1941, tout un peuple d'ouvriers et de petits employés cherche le bonheur et tente de survivre malgré le chômage qui règne au début de la Deuxième Guerre mondiale.

**Pour te situer dans le texte**
Florentine rencontre Jean au restaurant où elle travaille. Il l'invite au cinéma. Elle hésite, mais...

**Pour orienter ta première lecture**
Suis l'évolution des émotions de Florentine alors qu'elle parle à Jean Lévesque.

## UNE RENCONTRE PLEINE DE PROMESSES

Mais que cette ville l'appelait maintenant à travers Jean Lévesque ! À travers cet inconnu que les lumières lui paraissaient brillantes, la foule gaie, et le printemps, même, plus très loin, à la veille de faire reverdir les pauvres arbres de Saint-Henri ! Il lui semblait que, si elle n'avait pas été retenue par l'extrême contrainte que lui inspirait le jeune homme, elle aurait dit : « Allons ensemble ; on est fait pour être ensemble. » En même temps elle éprouva de nouveau cet absurde désir de porter la main vers les cheveux emmêlés et sombres du jeune homme. Jamais elle n'avait rencontré dans sa vie un être qui portât sur lui de tels signes de succès. Il pouvait bien, ce garçon, n'être qu'un mécanicien en ce moment, mais déjà elle ne doutait pas plus de sa réussite dans l'avenir, dans un avenir très rapproché même, que de la justesse de l'instinct lui conseillant de s'en faire un allié.

Elle revint de très loin et lui demanda de cet accent peuple qu'elle prenait pour parler aux consommateurs :

– Ben, allez-vous prendre un dessert ?

Jean se souleva à demi sur les coudes, carra ses fortes épaules et planta dans les yeux de la jeune fille un regard d'impatience et de gaminerie.

– Non, mais toi, tu m'as pas encore dit si je serais le lucky guy ce soir. Tu y penses depuis dix minutes : qu'est-ce que tu as décidé ? Oui ou non, viens-tu aux vues avec moi ?

Dans les prunelles vertes de Florentine, il vit déferler une colère impuissante. Cependant elle abaissait déjà les paupières. Et elle dit d'une voix tout à la fois fâchée, lamentable et qui voulait encore être conciliante :

– Pourquoi ce que j'irais aux vues avec vous, moi ? Je vous connais pas, moi ! Je sais-t-y qui vous êtes moi !

Il se prit à rire sourdement, du fond de la gorge, comprenant qu'elle voulait surtout l'attirer à faire quelque confidence sur lui-même.

– Ça, dit-il, tu l'apprendras petit à petit si le cœur t'en dit.

Moins effrayée par l'équivoque de la phrase que par le détachement du jeune homme, elle songea, humiliée : « Il veut me faire parler. Peut-être que c'est rien que pour rire de moi. » Et elle-même lança un rire grêle et forcé.

Cependant il ne lui portait plus attention. Il paraissait prêter l'oreille aux bruits de la rue. Au bout d'un instant, Florentine commença à entendre un sourd roulement de tambour. Devant les lourds battants vitrés du magasin, un attroupement se formait. Quelques vendeuses qui étaient libres se pressaient à l'avant de leur comptoir. Bien que le Canada eût déclaré la guerre à l'Allemagne depuis déjà plus de six mois, les parades militaires restaient une nouveauté dans le quartier de Saint-Henri et attiraient la foule sur leur passage.

Le peloton de parade déboucha à la hauteur du Quinze-Cents. Florentine se pencha pour le voir passer avec un intérêt presque enfantin, avide et étonné. Les soldats défilaient, des gars costauds, bien plantés dans le solide manteau kaki, les bras également raidis dans un poudroiement de neige. Elle se retourna alors vers le jeune homme tout d'une pièce, la figure enjouée comme pour le prendre à témoin de son excitation puérile, mais l'expression qu'elle vit sur ses traits était si hostile si dédaigneuse qu'elle haussa les épaules et s'éloigna, attentive à ne plus rien manquer du spectacle de la rue. C'étaient maintenant les nouvelles recrues qui avançaient dans son champ de vision : ils étaient en habits de ville : quelques hommes vêtus d'un complet léger, d'autres portant un mauvais paletot d'automne, troué rapiécé, dans lequel le vent aigre s'engouffrait. Elle connaissait de visage quelques-uns de ces jeunes gens qui marchaient derrière les soldats. Ils avaient été comme son père, longtemps secourus par l'assistance publique.

Et soudain, confondue à ce qu'elle trouvait d'excitant, d'incompréhensible, de spectaculaire dans cette évocation de la guerre, elle eut la très vague intuition d'une horrible misère qui reconnaissait là sa suprême ressource. Elle revit comme en un rêve trouble les années de chômage où elle seule, de sa famille, avait pu apporter quelque argent à la maison. Et, avant, quand elle était enfant, le travail de sa mère. L'image de Rose-Anna passa devant ses yeux, très précise, la plongeant dans une détresse quotidienne. Et, un instant, par les yeux de sa mère, elle vit passer ces hommes qui marchaient déjà au pas militaire dans leurs habits flottants de gueux. Mais son esprit n'entretenait pas longtemps ces considérations qui la conduisaient à des associations d'idées fatigantes et confuses. Le spectacle tel qu'il était lui paraissait surtout distrayant, bien propre à briser la monotonie des longues heures au magasin. Les yeux agrandis, les joues un peu colorées sous son fard, elle se retourna à nouveau vers Jean Lévesque. Et vive, presque insouciante, elle commenta la scène par deux mots brefs, sans pitié :

– C'est fou, hein !

Mais loin de sourire, comme elle avait cru l'y disposer, il la regarda d'un tel air d'animosité qu'elle pensa, presque avec joie, avec une revanche secrète : « Lui aussi, c'est un sapré fou ! » Et de l'avoir ainsi jugé dans son esprit lui procura une minute de véritable satisfaction.

Il passait et repassait la main sur son visage comme pour effacer des pensées qu'il ne souhaitait plus entretenir ou peut-être simplement pour cacher un sourire incisif, et enfin, fixant la jeune fille, il lui redemanda :

– Ton nom ? Dis-moi ton nom.

– C'est Florentine Lacasse, reprit-elle sèchement, déjà dégrisée de sa petite victoire et fâchée de ne pouvoir se dérober à une emprise si brutale.

– Florentine Lacasse, murmura-t-il amusé et cherchant une pièce de monnaie dans la poche de son pantalon... Eh ! bien, en attendant, Florentine Lacasse, que tu trouves un soldat à ton goût, tu peux toujours me rencontrer ce soir devant le Cartier. Huit heures, ça ferait-y ton affaire ? ajouta-t-il presque en blague.

© Fonds Gabrielle Roy
Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Éditions du Boréal, collection Boréal compact n° 50, Montréal, 1993

## Pistes de réflexion

1. As-tu plus de sympathie pour Jean Lévesque qui cherche à convaincre Florentine d'aller au cinéma avec lui ou bien pour Florentine qui hésite? Qu'est-ce qui te motive à accepter une sortie avec quelqu'un ?
2. Quel rapport vois-tu entre le titre du roman, *Bonheur d'occasion*, et cet extrait ?

**Germaine Guèvremont**

Auteure d'origine québécoise (1893-1968)

**Importance de l'œuvre**
*Marie-Didace* est la suite du roman *Le Survenant*, qui a connu un énorme succès et a été le premier téléroman de Radio-Canada (1954-1960).

**Contexte**
Le mari de Phonsine Beauchemin, Amable, est mort. Phonsine se sent vulnérable parce qu'elle veut l'héritage pour elle et sa fille. Il n'est pas certain qu'elle l'ait parce que son beau-père, Didace Beauchemin, s'est remarié avec l'Acayenne. C'est pourquoi Phonsine est si inquiète, jalouse et nerveuse.

**Pour te situer dans le texte**
Marie-Didace, fragile à la naissance, grandit au milieu de gens qui l'aiment : son grand-père, Didace Beauchemin et sa femme, l'Acayenne. Phonsine, la mère de la petite, a peur de tout. A-t-elle tort ou raison ?

**Pour orienter ta première lecture**
Remarque ce que chaque personne apporte à Marie-Didace.

## SOURCILLON,

– Marie-Didace !

Marie-Didace, un souffle de vie, sans même la force de pleurer. Elle a un mois. À chaque visite, les voisines s'étonnent de la retrouver dans le ber.

– Ce petit pleur misérable !

– Elle est bleue comme un raisin !

– Mais elle geint[1] sans larguer, reprend l'Acayenne, tandis que, de ses mains fortes, elle retourne l'enfant sur le ventre et la dodine[2] à petits coups de genoux.

De la voir faire, Phonsine, qui relève mal de ses couches[3], frissonne, le cœur chaviré d'inquiétude, près du poêle surchauffé : « Elle va ben me la casser ! »

Marie-Didace, deux yeux noirs et pointus qui interrogent l'espace ou qui louchent, dans le ber, sur le poing qu'elle essaie de ronger. Une risette, un hoquet. Elle a trois mois. De nouveau, les voisines s'étonnent :

– Ma grand'foi, on dirait ben qu'elle veut profiter[4].

De semaine en semaine, de jour en jour, le mystère s'opère. Marie-Didace vit. Elle s'éveille à la connaissance des gens de la maison. Maman : un corsage noir et dur, où sa petite tête se heurte à chercher en vain un coin propice au sommeil. Me-mère[5] : un vaste corsage fleuri, moelleux et chaud, qui se soulève en grandes vagues et en chansons.

Phonsine, déjà jalouse, veut reprendre l'enfant.

– Donnez ! dit-elle.

Mais Marie-Didace enfonce davantage sa tête dans le creux chaleureux, entre le bras et le sein de l'Acayenne.

1. Geindre : pleurer
2. Dodiner : bercer
3. Couches : accouchement
4. Profiter : grandir
5. Me-mère : grand-mère

– Tu vois ben qu'elle veut dormir. Elle fait sa niche[6]. Ah! la canaille de canaille!

La chaise fait entendre un craquement berceur:

– Berce... Berce... la petite... berce... berce...

Les yeux de Marie-Didace se ferment.

Mais le héros, le champion de la maison, c'est le père Didace. À un an et demi, Marie-Didace le suit comme un ombrage. S'il passe la porte sans l'emmener, elle trépigne[7], se jette par terre.

– Non, mais vous la voyez pas, la moutonne, qui fonce partout? Viens-t'en, moutonne. Laisse pe-père[8] tranquille.

– Elle se pâme[9]! crie Phonsine, affolée.

Vitement le père Didace revient sur ses pas. Voilà la petite consolée.

– Eh! race de Beauchemin!

Pe-père: un gros parler fort, un visage plein de piquants.

*Menton fourchu,*
*Bouche d'argent,*
*Nez cancan,*
*Joue rôtie,*
*Joue bouillie,*
*Petit œil,*
*Gros œil,*
*Sourcillon,*
*Sourcillette...*

... un pied magique qui soulève l'enfant dans l'espace

*Petit trot,*
*Gros trot,*
*Petit galop,*
*Gros galop,*

... deux grandes mains qui la hissent[10] au plafond.

– Elle me fait des joies, dit le père Didace, les larmes aux yeux, à qui veut l'entendre.

Pe-père: deux grands bras qui l'emportent à l'autre bout du monde... à l'étable, parmi la vie des bêtes. Z'Yeux-ronds, la queue basse, suit, comme par obligation.

Guidée par la main du père Didace, la main de la petite plonge dans le quart. Une poignée de moulée aux petits cochons qui pleurent comme des enfants, se bousculent, se dressent, l'œil éveillé, le museau rose et frémissant. Une poignée de grain aux poules. Les doigts écartés et raidis de moulée, Marie-Didace sourit de voir les poussins picorer à ses pieds.

Soudain le père Didace, las du vivant fardeau de l'enfant s'engage vers la maison. La cour s'emplit des cris de Marie-Didace.

– Tu veux pas retourner à la maison? Non? Où c'est que tu veux donc aller?

6 Niche: nid
7 Trépigner: taper du pied
8 Pe-père: grand-père
9 Se pâmer: perdre connaissance, ne plus pouvoir respirer
10 Hisser: faire monter

L'enfant pointe le bord de l'eau.

– Voir les canards au quai ? On y va. On y va…

De nouveau l'enfant se chagrine.

– Bon.

Du regard le vieux cherche alentour la cause de chagrin.

– C'est pourtant vrai, on a semé[11] Z'Yeux-ronds en route.

Sans Z'Yeux-ronds qui couraille les canards, il n'y a guère de plaisir à avoir au quai.

– Z'Yeux-ronds !

Le chien abandonne à regret sa tache de soleil. Il clopine[12] jusqu'auprès de son maître, puis prenant sa part du jeu, il s'élance à la poursuite des canards. Phonsine paraît sur le seuil de la porte du fournil[13], le cœur ému :

– Vous allez me la rendre inserviable !

Puis, le cœur en alerte, elle crie :

– Surtout, penchez-vous pas avec, au-dessus de l'eau. Je vous le recommande, pour l'amour du bon Dieu.

Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*,
Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1996

11 Semer : laisser derrière
12 Clopiner : marcher avec difficulté
13 Fournil : petit édifice où il y a un four à pain

© H. Armstrong Roberts/CORBIS/MAGMA

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Crois-tu qu'il est plus facile ou plus difficile d'élever un enfant seul ou avec l'aide d'autres membres de la famille ? Quels seraient les avantages et les inconvénients d'une telle situation ?
2. As-tu déjà entendu la comptine *Sourcillon, sourcillette* ? Tes parents ou tes grands-parents disaient-ils des comptines de ce genre aux jeunes enfants ?

**Importance de l'œuvre**
Le téléroman *Cap-aux-sorciers* a été diffusé de 1955 à 1958. Il raconte la vie de personnages qui habitent dans un village de marins.

**Contexte**
Fabienne est une jeune fille fière, au tempérament passionné. Elle a obtenu un emploi au Manoir, l'hôtel de l'endroit. Elle doit apprendre à contrôler ses émotions, surtout à l'endroit de Mlle Barzic qui la croit stupide parce que Fabienne vient d'un milieu modeste.

**Pour te situer dans le texte**
Le capitaine Aubert est l'homme sage du village et celui auquel sa petite-fille, Fabienne, se confie lorsque le patron de l'hôtel révèle qu'il s'intéresse à elle.

**Pour orienter ta première lecture**
Mets-toi à la place de Fabienne, courtisée par son patron. Que ressens-tu ?

**Guy Dufresne**

Auteur d'origine québécoise
(1915-1993)

# AVEC VOUS, *Mademoiselle*

*Dans le wheelhouse*[1]. *Aubert est endormi, de côté, sur le banc-lit.*

**Fabienne,** *accroupie* : Grand-père !... Grand-père !

*Aubert entr'ouvre un œil, il s'asseoit, il scrute le visage de Fabienne.*

**Aubert** Qu'est-ce qui t'arrive, toi ?

*Elle serre les dents, cache sa tête contre lui.*

**Aubert** Dis, envoye.

**Fabienne** *haletante* : C'est comme je pensais !

**Aubert** À propos ?

**Fabienne** Monsieur Gill ! Normand Gill ! (*Elle doit reprendre haleine.*) Il s'ingénie depuis cinq mois, depuis le printemps, à me dérouter, me faire croire que je ne suis rien de plus pour lui qu'une employée du Manoir ! Une des quatre cents ! Tantôt il me défend contre mademoiselle Barzic, tantôt il ne s'oppose plus à rien, la laisse me « picocher » tant qu'elle veut, lui permet de me faire courir des factures à longueur d'après-midi comme aujourd'hui.

**Aubert** Les as-tu trouvées ?

**Fabienne** Dans le bureau de la secrétaire de monsieur Gill ! À cinq heures et demie ! Sous une pile de paperasses !

**Aubert** *après qu'elle ait repris haleine* : « Toujours » ?

**Fabienne** La secrétaire avait décampé à cinq heures, mais lui, monsieur Gill, se trouvait dans son bureau. Je le savais.

**Aubert** Puis ?

1 Wheelhouse : abri de navigation où se trouve le gouvernail

**Fabienne** Je cogne. Une fois. I' répond pas. Deux fois. I' répond pas. Trois fois. I' répond pas. Il savait que c'était moi. Je «griffe» l'interphone: «Monsieur Gill, je viens de trouver mes trois factures sur le pupitre de votre secrétaire. Il paraît que vous étiez au courant! Je veux des explications! Je rentre!»

*Aubert ne dit mot.*

**Fabienne** *après un silence, elle renoue le fil*: Il a daigné consulter les factures. Il s'agissait d'une cravate que j'avais tissée moi-même, au début de la saison, à temps perdu, et qu'il avait achetée pour lui, et de tentures et qui pendaient là, aux fenêtres de son bureau. J'étais flattée!

**Aubert** «Toujours ben»?

**Fabienne** D'une part, j'étais flattée. D'autre part, j'l'étais pas. La secrétaire avait apporté les factures pour qu'il les signe. Elle avait... «négligé» ... de les rapporter. J'y comprenais rien, je voulais mordre!

*Aubert a un sourire.*

**Fabienne** *elle ajoute*: 'Faut croire qui'i' m' déteste pas quand je veux mordre!

*Le sourire d'Aubert s'éteint.*

**Fabienne** Il dit: «La saison de tourisme est close. Vous avez des projets pour l'hiver?» J'étais au courant qu'il avait offert, au nom de la Compagnie, des emplois à celui-ci ou celle-là dans d'autres hôtels. «Vous n'avez rien à me proposer?» que je lui demande. Il me répond, comme si de rien n'était:

– À moins que vous ne passiez l'hiver aux Antilles...
– Au service de la Compagnie?
– Non, mademoiselle.
– Au service de qui?
– Avec moi.

Le sang me fait deux tours. Qu'est-ce qu'il voulait dire? je demande:

– Avec vous seul?
– Oui.
– Et, après l'hiver?
– Je suis fatigué de ce pays de froid. Je m'établirais aux Antilles ou au Mexique, où je m'occuperais d'importations.
– Avec moi?
– Avec vous, mademoiselle.

*Aubert ne bronche pas, il «s'apique» les yeux.*

**Fabienne** Me croyez-vous, grand-père?

**Aubert** *simplement*: Continue.

**Fabienne** Je lui dis: «Avant de vous répondre, je veux savoir qui vous êtes. Bien peu le savent. Moi, en tout cas, je l'sais pas!»
Il a hésité.
J'ai juré que je ne le répéterais à aucun autre que vous. Il m'a défilé sa vie. (*Elle doit reprendre haleine. Aubert, sur le qui-vive.*) Son père était Gallois et s'occupait d'importations à Liverpool.
Sa mère est Française, pure!

Il a fait partie de l'Intelligence Service durant sept ans.
Il parle quatre langues !
Il est au Canada depuis qu'il a quitté sa femme. (*Aubert darde les yeux.*)
Eh oui ! Il a une femme ! Une Anglaise qui a perdu la raison au cours des bombardements de Londres et qui, d'après lui, ne l'a jamais recouvrée ! Elle voyage ! Elle fait le tour de la boule, et encore le tour de la boule ! [...] Elle est plus riche que lui et ne veut pas lui accorder le divorce ! Elle est encore sa femme !
J'ai dû bredouiller : « Vous ne devriez pas me demander ! Vous n'avez pas le droit ! »
Il a répondu : « Le droit, c'est que vous consentiez ! »
Comment j'ai fait pour ne pas fondre là, dans ses bras, j' sais pas !
Comment j'ai fait pour sortir de son bureau, j' sais pas ! Dans ma chambre, j'ai jeté mon linge pêle-mêle dans mes valises. Le sang me bouillait, j'voyais rien ! J'ai entendu crier un bateau. J'ai cru que c'était vous qui larguiez ! Je suis partie en « dévalant » comme une folle ! (*Elle s'agrippe à lui. Elle pleure.*) Aujourd'hui mardi ?

**Aubert** Oui.

**Fabienne** Il part samedi, sur le Jamaïca, un cargo de fruits ! Et avec moi ! Avec moi ! Qu'il parte seul, non !

**Aubert** *il fait tout juste grogner* : Voyons donc.

**Fabienne** Je veux bien croire que j'ai rien que dix-neuf ans, lui trente-trois, que tout ça est contre le bons sens, contre la loi, mais je le connais assez déjà ! Il vous a une force dont j'ai besoin ! Le personnel du Manoir, les quatre cents, il vous les tenait, de même, dans sa main !

**Aubert** *il marmonne* : Tu n'as pas peur ?

**Fabienne** Une force pareille peut m'écraser, vous pensez, peut me broyer ? Non ! Non ! Je n'ai pas peur !

**Aubert** Vaudrait peut-être mieux que tu prennes garde.

**Fabienne** *un cri sourd, sauvage* : Je l'aime, grand-père, je l'aime !

**Aubert** *tout doux* : N'empêche que, partir de même, écoute !...

**Fabienne** *la tête contre lui, en larmes* : Ah ! Si je ne dois pas, tenez-moi bien ! Je ne sais pas comment je ferai pour ne pas le suivre.

Guy Dufresne, *Cap-aux-sorciers,*
Leméac, Montréal, 1969

## Pistes de réflexion

1. Qu'est-ce que tu penses de la déclaration d'amour de M. Gill ? Crois-tu que les choses se passent un peu vite ?
2. À ton avis, qu'est-ce qui est le plus important pour bâtir un avenir en couple : l'attraction mutuelle ou des intérêts communs ?

**André Langevin**

Auteur d'origine québécoise
(1927- )

**Importance de l'œuvre**
André Langevin est un auteur très acclamé et respecté. *Une Chaîne dans le parc* est le dernier roman qu'il a publié.

**Contexte**
Le personnage principal de ce roman, le jeune Pierrot, fait écho aux expériences vécues par l'auteur. En effet, ils sont tous deux orphelins. Le roman, comme les autres œuvres de Langevin, présentent des personnages aux prises avec la solitude et la difficulté de communiquer.

**Pour te situer dans le texte**
À sa sortie de l'orphelinat, Pierrot va chez son oncle et ses tantes. Lorsqu'il sort avec tante Rose pour aller au parc, il rencontre... une princesse. Mais tante Rose ne partage pas l'admiration de Pierrot. Pourquoi ?

**Pour orienter ta première lecture**
Observe les réactions différentes de Pierrot et de tante Rose.

# UNE VRAIE *princesse*

Quand elle ouvre la porte de l'appartement, il y a une petite fille assise sur le palier. En la découvrant, il est si heureux qu'il s'en trouve tout embarrassé et n'ose plus faire un pas.

Elle, elle se relève d'un bond et le contemple sans sourire. Les cheveux ! Des cheveux comme il n'en a jamais vu, d'une couleur qu'il n'a même jamais imaginée : roux et dorés en même temps, si fins qu'ils ondulent dans la lumière au moindre mouvement, comme s'ils n'avaient aucun poids, descendant très bas dans son dos. Les jambes et les bras nus, le visage sont très blancs, avec des petites rousseurs, et il se noie dans l'eau sombre de ses yeux. Elle porte une robe verte à large col blanc. Il décide qu'elle est ce qu'il y a de plus délicatement beau au monde, si précieuse qu'il ne pourra jamais mettre sa main dans la sienne. Et il ne parvient pas à s'arracher de là de crainte de la voir se dissiper.

Tante Rose, qui a déjà atteint l'autre palier, lui crie d'une voix encore pleine de colère :

– Veux-tu bien descendre !

Mais il reste paralysé sous les yeux couleur de miel qui le fixent presque durement. Du fond de son embarras il parvient à esquisser[1] ce qu'il croit être un sourire, mais ce doit être très laid, car la petite fille lui tire la langue, puis se remet à le contempler sans broncher.

– Bonjour, dit-il enfin d'une voix qu'il ne reconnaît pas. Elle l'écrase sous le silence.

– Arrive ou nous n'irons pas au parc, s'impatiente tante Rose dont la voix de crécelle[2] le gêne affreusement.

1 Esquisser un sourire : commencer à sourire
2 Voix de crécelle : voix désagréable

Il avance sur des semelles de plomb, ne sait plus marcher sous ce regard sans pitié, et il lui tourne enfin le dos après une autre tentative de sourire aussi peu réussie. 25

– Si vous allez au parc, je vais avec vous, lance-t-elle soudain d'une voix toute joyeuse, en se penchant au-dessus de la rampe. L'émotion le fait frémir.

– Vas-y avec ta mère, répond sèchement tante Rose.

© Ken Kaminesky/CORBIS/MAGMA

Et elle lui étreint[3] violemment le bras pour l'entraîner dans l'escalier.

– Pourquoi elle viendrait pas avec nous ? Qu'est-ce que ça peut faire ?

Tantôt, il était presque content de sa robe et de son chapeau à grosses fleurs, maintenant il la trouve ridicule, l'air d'une corneille[4] déguisée en dame de la ville. Mais elle ne lui répond pas et continue de le traîner au pas militaire, farouchement résolue à l'emmener tout seul à la fête.

– Et si sa mère est sortie, si elle est toute seule ?

– Ah ! ça, pour être seule, elle est seule, et sa mère est bien sortie ! Tous les jours et tous les soirs !

Il entend la fillette descendre à cloche-pied[5] derrière eux, et, quand il se retourne, elle est immobile sur l'autre palier, une jambe en l'air, et un doigt sur la bouche pour lui indiquer de se taire. Ce simple geste de complicité le comble de joie. Le moindre signe échangé avec un inconnu établit une relation. Il le sait bien lui qui, là-bas, dans le silence des murs, n'a souvent communiqué que par signes avec des camarades, pendant des mois parfois.

– Sa mère est une mauvaise femme. Il ne faut pas leur parler. Jamais.

Il ne peut même pas imaginer ce que peut être une mauvaise femme, ou, alors, c'est tante Maria. Comment peut-on dire cela d'une mère, et la mère d'une enfant si belle ? Que devient un enfant à qui il est interdit de parler ? Même le grand Justin, autrefois, il oubliait presque tous les jours qu'il était son ennemi, et il lui parlait, pas toujours pour l'injurier[6]. Mais elle ! Il faudrait plutôt lui demander la permission tellement le seul fait de la regarder fait plaisir et qu'il se sent trop gauche, trop lourd devant elle.

– C'est une vraie princesse ! dit-il avec ravissement.

– Une princesse ! Pauvre niais[7], il est temps que tu sortes un peu !

André Langevin, *Une Chaîne dans le parc*,
Éditions Pierre Tisseyre, Saint-Laurent, 1990

3 Étreindre : serrer
4 Corneille : nom que Pierrot donnait aux religieuses à l'orphelinat
5 À cloche-pied : en sautillant
6 Injurier : insulter
7 Niais : ignorant

## Pistes de réflexion

1. Pierrot n'arrive pas à croire qu'une fille si belle puisse avoir une « mauvaise femme » comme mère. À ton avis, pourquoi fait-il un lien entre la beauté et la bonté ?
2. As-tu déjà rencontré quelqu'un que tu trouvais tellement beau ou belle que tu n'arrivais pas à parler ?

**Importance de l'auteur**
*Mourir à Scoudouc* est le premier recueil de poèmes de l'auteur. On dit que c'est l'un des ouvrages de base en poésie acadienne contemporaine.

**Notes sur le texte**
Herménégilde Chiasson est un écrivain intense, qui se préoccupe entre autres de la difficulté de communiquer.

**Pour orienter ta première lecture**
Remarque les images évoquées par le poète pour décrire son amour.

**Herménégilde Chiasson**

Auteur d'origine acadienne (1946- )

# POUR PAS QUE *tu t'envoles*

T'as les yeux comme des oiseaux qui vont s'envoler. J'voudrais t'écrire avec des mots nouveaux pour m'entendre dire dans une langue nouvelle que je voudrais réapprendre à parler la langue des oiseaux aux plumes vertes, te dire d'agrandir le paradis, de pousser à deux mains sur les nuages qui font rétrécir le ciel, de découper un soleil pour chaque journée ; te parler comme si j'étais la dernière parole qu'il me reste à dire ; te prendre le cœur à deux mains pour le garder dans ton corps, pour l'empêcher d'avoir froid pour pas que tu t'envoles ; te dire avec des mots chauds comme ton corps comment on va s'appeler lorsqu'il n'y aura plus de mots entre nous et que tu seras mon plus bel oiseau tournant autour du soleil blanc sur la rivière blanche ; te faire un printemps comme un grand champ de fraises en train de mûrir, pour que tu puisses te poser et faire ton nid sous les bouleaux. Et les nuages qui se décollent du ciel pour aller faire la pluie dans mes yeux, parce que t'as les yeux comme des oiseaux qui vont s'envoler.

Herménégilde Chiasson, *Mourir à Scoudouc*,
Les éditions d'Acadie – l'Hexagone, 1979

## PISTES DE RÉFLEXION

1. Quelle est la phrase qui te rejoint le plus dans ce poème ?
2. Si tu écrivais un poème à la personne que tu aimes, quel thème utiliserais-tu ?

**Anne Hébert**

Auteure d'origine québécoise
(1916-2000)

**Importance de l'auteure**
On considère Anne Hébert comme l'un des plus grands écrivains de la littérature francophone. La puissance de son œuvre lui a permis de dépasser les frontières du Québec et du Canada.

**Notes sur le texte**
Anne Hébert parle souvent de solitude et de mort. Dans ce poème, c'est un monde utopique, rempli de paix et d'amour, qui l'inspire.

**Pour orienter ta première lecture**
Essaie d'identifier les sons que la poète utilise pour rendre l'atmosphère positive de ce poème.

## ACTE DE *foi*

Elle croit des choses qu'on ne lui a jamais dites
Ni même murmurées à l'oreille
Des extravagances telles qu'on frissonne

Elle s'imagine tenir dans sa main droite
La terre ronde rude obscure
Comme une orange sanguine qui fuit

La vie y est douce et profonde
Hommes et femmes s'aiment à n'en plus finir
Quant à la joie des enfants elle claironne
Comme soleil à midi

Ni guerre ni deuil
Ce monde est sans défaut
Le chant profond qui s'en échappe
Ressemble aux grandes orgues
Des cathédrales englouties

Tout cela palpite dans sa main
Rayonne à perte de vue
Tant que le cœur verse sa lumière
Telle une lampe suspendue
Au-dessus des villes et des champs.

Anne Hébert, *Poèmes pour la main gauche*,
Éditions du Boréal, Montréal, 1997

### PISTES DE RÉFLEXION

1. Dans le poème, quelle est l'image du bonheur qui te frappe le plus ?
2. Que faudrait-il pour que nous vivions dans un monde sans guerre ni deuil ?

# PROFILS *d'auteurs*

Dans les pages qui suivent, tu trouveras un portrait de chaque auteur dont nous avons présenté des textes dans ce recueil. Il s'agit d'esquisses qui t'aideront à te faire une idée de la vie de l'auteur, de son métier et de ce qui l'a poussé à écrire. Pour certains auteurs, nous avons relevé, dans la section *Nous avons lu…* d'autres œuvres qui pourraient plaire à un public adolescent.

Tu pourras te servir de ces profils comme point de départ pour des recherches plus approfondies au sujet de ces auteurs qui ont tous laissé leur marque dans la littérature d'expression française au Canada. Si tu désires faire des recherches dans Internet, nous t'invitons à consulter des sites très riches et relativement permanents comme ceux de la Bibliothèque nationale du Canada, la Bibliothèque nationale du Québec et la Bibliothèque électronique du Québec.

Les profils d'auteurs sont classés dans l'ordre alphabétique pour qu'il soit plus facile de les repérer.

Bonne découverte et bonne lecture !

# PHILIPPE *Aubert de Gaspé* père (1786-1871)

Écrivain, seigneur, avocat, administrateur public

Site Internet Aux Anciens Canadiens

Philippe Aubert de Gaspé (père) devient avocat en 1811. La même année, il épouse Suzanne Allison, une anglophone. Ils auront treize enfants. À cette époque, la bourgeoisie de Québec était aussi bien anglophone que francophone.

Il participe à de nombreuses activités culturelles, sportives et financières. C'est un homme qui aime se divertir ; malheureusement, cette attitude est peu compatible avec les responsabilités qui sont les siennes. Devenu administrateur public et finalement shérif du district de Québec en 1816, il est reconnu coupable de détournements de fonds et se réfugie dans le manoir de sa mère à Saint-Jean-Port-Joli. À la campagne, il apprend à connaître les gens simples. Il apprend des légendes, des contes et des chansons du terroir qui l'inspireront. Il a également l'occasion de réfléchir à ses excès de jeunesse et de s'assagir. C'est au manoir qu'il aide son fils de 23 ans, Philippe Aubert de Gaspé (fils) à la rédaction de son roman, *L'Influence d'un livre* (1837). Il s'agit du premier roman canadien-français.

Philippe Aubert de Gaspé (père) est emprisonné pour dettes de 1838 à 1841. En 1842, il revient vivre à Québec. En 1863 (il a 77 ans) paraît son premier roman, *Les Anciens Canadiens*. Ce roman historique se déroule à l'époque de la Conquête britannique (1760) et met en situation deux étudiants de camps opposés. L'auteur décrit avec nostalgie la vie au Québec, rappelle les coutumes d'alors et souligne la méfiance qui s'installe entre conquérants et conquis. Le roman a été si populaire, tant auprès des adultes que des étudiants, que l'on compare son influence à *La Chanson de Roland* (le premier poème en langue française au Moyen Âge) dans la littérature française. La valeur du roman fait l'unanimité et son auteur est complètement réhabilité aux yeux de tous. En 1866 paraît sa deuxième œuvre, les *Mémoires*, acclamée encore plus que la première pour sa spontanéité et sa richesse et qu'on a appelée le chef-d'œuvre du meilleur conteur canadien.

L'épreuve d'emprisonnement qu'il a vécue l'a profondément marqué et a sûrement eu un impact sur le style vrai, naturel et dépouillé des *Anciens Canadiens*. Philippe Aubert de Gaspé a également pleuré l'abolition du système seigneurial en 1854. Le dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli croyait fermement que les relations entre les paysans (les censitaires) et les seigneurs (les propriétaires des terres) étaient basées sur l'affection mutuelle et que les paysans seraient perdants si on leur enlevait l'aide et la protection des seigneurs.

Site Internet *Bilan du siècle*, Université de Sherbrooke

# ROBERTINE *Barry*

(1863-1910)

Écrivaine (nouvelliste), journaliste, éditrice

Robertine Barry était pionnière et avant-gardiste. Elle a été la première femme québécoise à vivre de sa plume en tant que journaliste. Elle utilisait le pseudonyme de Françoise. Son premier livre, un recueil de nouvelles paru en 1895, décrit ouvertement l'abus et l'exploitation de certaines femmes en milieu rural.

*Oui, [...] qu'il y en a des hommes mauvais! c'est moi qui connais ça! Ben souvent que le mien m'a fait des bleus sur les bras et sur tout mon corps. I m'massacrait de coups; ben souvent qu'y m'a cogné la tête amont le mur et qu'y m'a renfermée dans son grand coffre sans me donner à manger. Sainte bénite! comme on peut faire pâtir une pauvre femme sans la faire mourir! j'peux ben l'dire à c'te heure que c'est faite...*

«Le mari de la Gothe», *Fleurs champêtres*, 1895

Ce genre de texte n'était pas apprécié par l'Église, qui prêchait la tolérance, le pardon et, par-dessus tout, le respect des vœux du mariage. Robertine Barry a défendu la justice sociale tout au long de sa carrière et en particulier le droit des femmes à l'éducation et à la formation professionnelle. Cette écrivaine et journaliste a aussi milité pour la création des premières bibliothèques municipales.

Pendant près de dix ans, Robertine Barry a eu sa propre chronique hebdomadaire dans le journal *La Patrie*, dirigé par Honoré Beaugrand. Il s'agissait de la première chronique féminine dans un journal au Canada et elle fut la première femme travaillant comme rédactrice à cet important journal de Québec. Elle a également fondé le *Journal de Françoise*, une revue bimensuelle destinée aux femmes, publiée de 1902 à 1909, où figuraient des œuvres d'écrivains comme Laure Conan et Émile Nelligan.

Robertine Barry faisait partie du groupe représentant le Canada à l'Exposition mondiale de 1900 à Paris, au cours de laquelle on projeta pour la première fois sur un écran géant des films des frères Lumière (les pères du cinéma). Elle a également pu se rendre à l'Exposition mondiale de Milan en 1906.

On considère Robertine Barry comme une pionnière du journalisme et du féminisme, inspirant plusieurs générations de femmes à se réaliser sur le plan personnel et professionnel.

*Patience, pourtant, cela viendra. Je rêve mieux encore, je rêve, tout bas, que les générations futures voient un jour, dans ce XX^e siècle qu'on a déjà nommé «le siècle de la femme», qu'elles voient, dis-je, des chaires universitaires occupées par des femmes.*

Robertine Barry, dans *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Collectif Clio, p. 613

# NÉRÉE *Beauchemin*

(1850-1931)

Médecin de campagne, écrivain (poète)

Site Internet de la Municipalité de Yamachiche
http://municipalite.yamachiche.qc.ca

Nérée Beauchemin n'a quitté son village natal, Yamachiche, près de Trois-Rivières, que pour aller au collège de Nicolet et à l'Université Laval pour y faire ses études de médecine. De retour à Yamachiche, il a hérité de la clientèle de son père et partagé sa vie entre sa profession de médecin et l'écriture.

Les gens de son village le connaissaient comme un médecin dévoué, un homme charmant, doux et tranquille qui vivait plutôt pauvrement. À l'époque, les cultivateurs payaient avec des fruits et légumes, des œufs ou des animaux de la ferme. Beau temps mauvais temps, il empruntait les petites routes de campagne pour soigner ses malades. Il trouvait souvent des idées pour ses poèmes au cours de ces déplacements et il les écrivait dès son retour.

En 1884, le journal *La Patrie* publie son poème « Le Lac ». Cette collaboration dure une vingtaine d'années. À cette époque, c'était davantage les journaux que les livres qui faisaient connaître les écrivains. D'ailleurs, à part les notaires, les médecins et les prêtres, peu de gens savaient lire ou écrire.

*La mer fauve, la mer vierge,*
*la mer sauvage,*
*Au profond de son lit de nacre inviolé*
*Redescend, pour dormir, loin,*
*bien loin du rivage,*
*Sous le seul regard pur du doux ciel étoilé.*

*Les floraisons matutinales*, 1897

## THÈMES ET EXTRAITS DE POÈMES

### L'amour de la campagne

*Au séjour bruyant des cités*
*Je préfère nos champs tranquilles*
*Riants asiles*
*Par le vrai bonheur habités.*

### Les grosses familles québécoises

*Elle est ce plantureux berceau*
*Où les enfants poussent par talle ;*
*Ainsi, dans la glèbe natale,*
*Le bon grain pousse à plein boisseau.*

### La croix du chemin

*Sur un tertre couvert de giroflées*
*S'élève une humble croix*
*Quelques arbres vieillis*
*Lui forment une voûte où les nuits étoilées*
*Glissent leurs rayons recueillis.*

### Sombrer dans l'oubli

*Que je te redoute, ô silence,*
*Ô noir silence de l'oubli,*
*Gouffre où s'abîme l'espérance*
*Du poète que nul ne lit.*

*Patrie intime*, 1928

Nérée Beauchemin est le neveu de Charles-Odilon Beauchemin, libraire-éditeur, fondateur de la Librairie Beauchemin qui existe toujours. L'amour de l'écriture est toujours bien présent dans sa famille.

En 1930, il a reçu la médaille d'honneur de l'Académie française. On raconte que la fameuse médaille s'était égarée au bureau de poste de Trois-Rivières, personne ne sachant qui était Nérée Beauchemin. Quel dommage !

## *Nous avons lu...*

*Les floraisons matutinales* (1897). Ce recueil célèbre la beauté de la campagne québécoise. Le poète décrit la floraison, la moisson, la vie dans les champs, ainsi que des scènes de la vie à la campagne.

*Patrie intime* (1928). C'est un recueil de poèmes reflétant davantage le monde intérieur du poète, illuminé par sa foi et son amour pour son pays.

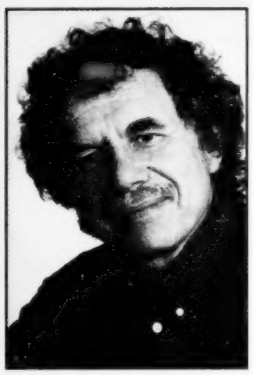


Photo Martine Doyon

# YVES *Beauchemin*

(1941- )

Écrivain (nouvelliste, romancier), professeur de littérature, journaliste

À l'âge de 12 ans, Yves Beauchemin commence à écrire un roman qu'il ne terminera pas. Adolescent, il écrit également des nouvelles, qui ne seront pas publiées. Quelques années plus tard, c'est le libraire Henri Tranquille, de Montréal, qui l'encourage à envoyer des nouvelles à la revue *Sept-jours*. Yves Beauchemin publiera une demi-douzaine de chroniques humoristiques. Son premier roman, *L'Enfirouapé* (1974) lui vaut le prix France-Québec en 1975. Mais ce sera *Le Matou* (1981) qui lui apportera notoriété et popularité ; le roman s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires (une première au Québec), a été traduit en dix-sept langues, porté à l'écran et également publié en France. *Juliette Pomerleau* (1989) connaîtra le même succès. On a réalisé une série de dix heures pour la télévision à partir de ce roman. Plusieurs des œuvres qu'il a publiées ont été couronnées de prix au Québec et en France. L'auteur vit de sa plume depuis 1983.

En plus de la littérature, Yves Beauchemin est un ardent défenseur de la langue française. Il écrit de manière claire, avec humour et dans une langue accessible à tous. Il ne juge pas ses personnages ; il raconte, tout simplement. Il a écrit quatre romans pour la jeunesse.

*Quand je ne jouais pas, je lisais... Ma mère m'avait inoculé le virus de la lecture [...] J'étais sourd à tout ce qui n'était pas cette voix intérieure qui faisait apparaître dans mon esprit des images si intenses et si vives que j'en oubliais l'heure des repas et du coucher.*

*Du sommet d'un arbre*, 1986

*La force d'une langue – et son avenir – dépendent donc de la force collective de ceux qui la parlent. Se questionner sur le français au Québec, c'est se questionner sur nous-mêmes.*

*Le Devoir*, 9 mars 1999

## *Nous avons lu...*

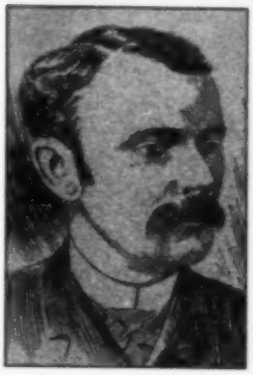
*Les Émois d'un marchand de café* (roman, 1999). L'auteur raconte les cinq dernières années de la vie d'un millionnaire qui décide de devenir un saint et doit lutter contre son entourage pour réussir.

*Le Second violon* (roman, 1996). Ce roman est centré sur l'univers masculin et sur des personnages adolescents.

# HONORÉ *Beaugrand*

(1848-1906)

Écrivain (romancier, conteur), comptable, interprète, maire de Montréal



*L'album universel*, vol. 23, nº 1173, p. 825, 20 octobre 1906

Honoré Beaugrand a eu une vie très mouvementée. Il est expulsé du collège où il fait ses études, va se joindre à l'armée française au Mexique à l'âge de 17 ans, est blessé et retourne en France avec l'armée. C'est là qu'il découvre les idées libérales et anticléricales (contre l'appui de l'Église aux gouvernements) qui vont l'animer. Il doit quitter la France à cause de ses activités politiques. Il se rend alors à la Nouvelle-Orléans et sera comptable et interprète pour une compagnie de chemin de fer mexicaine. Aux États-Unis, il fonde plusieurs journaux, dont *L'Écho du Canada* à Fall River, au Massachusetts. De retour au Canada, il met sur pied à Montréal le journal *La Patrie*. Élu maire de Montréal en 1885, il poursuit une carrière politique intéressante.

Son œuvre la plus connue est sans doute sa transcription du conte folklorique de *La Chasse-galerie* qui, jusqu'alors, faisait partie uniquement de la tradition orale. Il y avait en effet des conteurs qui visitaient les camps de bûcherons, au beau milieu de l'hiver, pour distraire les hommes. Dans ce conte, des bûcherons invoquent le diable pour être transportés en canot, dans les airs, pour aller faire la fête. La Bolduc, Michel Rivard, Claude Dubois et La Bottine souriante ont écrit des chansons à partir de cette histoire.

Honoré Beaugrand a également écrit le roman *Jeanne la fileuse*, où il vise d'abord et avant tout à donner des informations sur les Canadiens français établis aux États-Unis. En effet, on croyait au Québec que les Franco-Américains vivaient dans la misère et étaient traités comme des esclaves. Les gens les prenaient en pitié et voulaient les rapatrier. Le roman, qui est surtout un pamphlet, montre que les Franco-Américains s'ennuient de leur pays d'origine mais que, dans la plupart des cas, ils vivent assez bien.

**Début de *La Chasse-galerie (1900)*:**

*Pour lors je vais vous raconter une rôdeuse d'histoire, dans le fin fil; mais s'il y a parmi vous autres des lurons qui auraient envie de courir la chasse-galerie ou le loup-garou, je vous avertis qu'ils sont mieux d'aller voir dehors si les chats-huants font le sabbat, car je vais commencer mon histoire en faisant un grand signe de croix pour chasser le diable et ses diablotins.*

*Tu récolteras dans ta vieillesse les fruits de ta conduite de jeune homme. Sois joyeux à dix-huit ans, sérieux à vingt-cinq ans, sage à trente ans et tu seras riche à quarante ans.*

*Jeanne la fileuse*, 1878

Publiphoto

# MARIE-CLAIRE *Blais*

(1939- )

Écrivaine (romancière, dramaturge, poète, scénariste)

Lorsque Marie-Claire Blais écrit son premier roman à l'âge de 20 ans, la qualité de son écriture est tout de suite évidente. Il s'agit de *La Belle Bête*, suivi l'année suivante de *Tête blanche*. Ces deux romans dévoilent la cruauté des relations entre adultes et enfants ; ils s'apparentent à la fois au conte et à la poésie. En 1965 paraît *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Cette œuvre la fait connaître davantage et lui vaut le premier d'une série de prix. Elle sera traduite en plusieurs langues. Dans ses textes dramatiques, on remarque la force des dialogues comme dans *L'Exécution* (1968), qui a été beaucoup jouée au Québec.

Marie-Claire Blais crée des personnages inoubliables et nous fait partager leur souffrance, la difficulté qu'ils éprouvent à faire face aux revers de la vie, leur solitude physique et spirituelle, mais aussi leur courage et leur volonté de trouver un sens à la vie. L'auteure jette aussi un regard critique sur le monde contemporain, en particulier sur les répercussions de la violence et de l'injustice sur l'innocence, l'enfance, la jeunesse et les espoirs humains. Son œuvre est reconnue sur le plan international.

*Il n'appartient pas à l'être humain de sauver son frère de la mort. Il ne peut que l'aimer.*

*Le Jour est noir*, 1960

*Le milieu social n'est qu'un monde d'apparences.*

*L'Insoumise*, 1966

*On ne peut aimer que dans la sérénité, autrement on s'égare.*

*L'Ange de la solitude*, 1989

*Quand on ne ressemble pas aux autres, on ne leur plaît pas.*

*Les Apparences*, 1971

*Tout le monde a de bons parents, il suffit de leur parler.*

*Les Nuits de l'Underground*, 1978

*N'est-ce pas la curiosité qui nous retient à la vie ?*

*Un Sourd dans la ville*, 1980

## *Nous avons lu...*

*Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965). Dans cette œuvre, l'auteure utilise de multiples points de vue et des contrastes marqués pour décrire toute la solitude d'Emmanuel.

*La Foudre et la Lumière* (2002). Dans ce roman, l'auteure s'interroge sur la capacité des jeunes à composer avec le matérialisme.

*Soifs* (1996). Dans ce livre, les personnages sont confrontés au mal (crime, injustice, guerre, supplices, sectes, camps, prisons, épidémies). Ils cherchent la lumière et entretiennent l'espoir.

## *Autre ressource*

Film de l'Office national du film : *Marie-Claire Blais, le feu sous la cendre* (1983)

# GEORGES *Bugnet*

(1879-1981)

Écrivain, journaliste, horticulteur

Musée de la civilisation, dépôt du Séminaire de Québec, Fonds Georges Bugnet (P5)

Georges Bugnet est né en France. Marié à Julia Ley en 1904, il arrive au Canada avec sa femme et leur premier enfant l'année suivante. Ils iront de Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick, à Saint-Boniface, au Manitoba, pour finalement s'installer définitivement à Rich Valley, en Alberta.

Georges Bugnet a exploité une terre pendant près de cinquante ans. C'était un passionné de la bêche autant que de la plume. Il a publié quatre romans (dont les deux premiers ont paru sous le nom d'Henri Doutremont) ainsi que des poèmes. Il a également publié de courts textes en prose : contes, pièces de théâtre, essais. Il a travaillé au journal *L'Union*, maintenant publié en Alberta sous le nom *Le Franco*.

*[...] Bugnet est le seul qui ait totalement épousé le Canada, sans retour, et le seul [écrivain français] qui repose en terre canadienne.*

Guy Lecomte

De toutes ses œuvres, *La Forêt* (1935) est considérée de loin comme la plus importante ; on dit qu'il s'agit, après *Maria Chapdelaine* (1914), du meilleur roman écrit par un Français sur le Canada. À l'encontre de Louis Hémon, Georges Bugnet et sa famille ont véritablement vécu la vie de pionnier.

En plus de l'écriture, de l'horticulture et du travail de la terre, Georges Bugnet a consacré beaucoup d'énergie au domaine de l'éducation. Il a été secrétaire, puis directeur de division scolaire. C'est pour cette raison qu'on a baptisé la cause portant sur les revendications des francophones pour obtenir leur propre système scolaire « le cas Bugnet ».

## *Nous avons lu...*

*Nipsya* (1924). Georges Bugnet raconte l'histoire d'une jeune métisse, de son contact avec la civilisation euro-canadienne et de sa conversion au catholicisme.

## *Autre ressource*

Film de l'Office national du film : *Le Bouleau, le Mélèze et le Pic rouge* (1993), série Veillée des contes, d'après le conte de Georges Bugnet

© Jean-Guy Thibodeau

# LOUIS *Caron*

(1942- )

Écrivain (romancier, conteur), journaliste, scénariste

Louis Caron devient journaliste à l'âge de 18 ans. Il exerce divers aspects de ce métier jusqu'en 1976, lorsqu'il décide de se consacrer à plein temps à la vocation d'écrivain. En 1978 paraît *Le Canard de bois*, le premier tome de sa trilogie intitulée *Les Fils de la liberté*. Ce roman présente la révolte des Patriotes de 1837 : il sera suivi de *La Corne de brume* (1989) – qui se déroule à l'époque de la pendaison de Louis Riel – et enfin par *Le Coup de poing* (1992) – qui se situe pendant la Crise d'octobre 1970. *Les Fils de la liberté* a fait l'objet d'une série de six émissions d'une heure dans une coproduction québécoise et française.

Après avoir travaillé à des scénarios comme celui de la première série de l'émission *Lance et compte*, Louis Caron adapte *Le Canard de bois* à la télévision en six épisodes d'une heure dans les années 1980. Le public accueille toujours avec plaisir et anticipation les œuvres de cet écrivain.

## CITATION PRÉFÉRÉE DE L'AUTEUR

*Il n'y a pas de vérité.*
*Que des histoires.*

Jim Harrison

*Vous savez ce que ça peut provoquer, la peur ? Il y en a que ça pousse à la lâcheté, d'autres à l'héroïsme.*

*Le Canard de bois*, 1978

*Les jours sont faits pour sonner l'un après l'autre comme une volée de cloches. C'est le cœur de l'homme qui leur sert de battant. Si le cœur n'y est pas, les jours sont tristes.*

*La Corne de brume*, 1989

## *Nous avons lu...*

*L'Emmitouflé (1977).* Le premier roman de Louis Caron lui a valu plusieurs prix ; c'était un début de carrière prometteur !

*Le Bonhomme Sept-Heures (1978).* Ce roman fait revivre le glissement de terrain de 1955 à Nicolet, vu par un enfant de 10 ans.

*Il n'y a plus d'Amérique (2002).* Louis Caron présente deux parents, Suzanne et Hubert, qui souffrent après le meurtre de leur fils. Ce roman est basé sur des faits réels.

# ROCH *Carrier*

(1937- )

Écrivain (poète, conteur, romancier, nouvelliste, essayiste, dramaturge), professeur de littérature

Photo Paul Couvrette

Roch Carrier grandit dans un petit village où il n'y a pas de bibliothèque. Mais il sait déjà, tout jeune, qu'il sera écrivain. Son héros est Maurice Richard, admiration qui inspirera le conte pour enfants *Le Chandail de hockey* (1984) et, plus tard, *Le Rocket* (2000).

À l'âge de onze ans, il quitte son village pour le pensionnat. Il poursuit ses études et obtient un doctorat à la Sorbonne (Paris). Dans sa jeunesse, il publie des poèmes, puis un recueil, *Les Jeux incompris* (1956). C'est à l'âge de 31 ans que Roch Carrier publie son premier roman, *La Guerre, Yes Sir!* (1968) qu'il adaptera pour la scène. Depuis, il a écrit pour la scène, le cinéma et la télévision, des essais, des récits de voyage et des poèmes.

Il a été enseignant, puis directeur du Collège militaire royal de Saint-Jean. De 1994 à 1997, il est directeur du Conseil des Arts du Canada, un organisme qui subventionne les activités artistiques. En 1999, il devient directeur de la Bibliothèque nationale du Canada.

Les textes de Roch Carrier sont pleins de vie et de personnages mémorables qui font partie du peuple. L'ironie et l'humour mettent en relief des thèmes plus sérieux auxquels il s'intéresse tout au long de son œuvre : les Québécois de la campagne, la guerre, la violence, la cruauté et la sexualité.

*Les paroles ne sont pas la vraie vérité : penser à une truite, ce n'est pas la tenir glissante et frémissante dans sa main, mais les paroles font une magie qui ressuscite les choses mortes et fait vivre ce qui n'est pas encore vivant. Les paroles donnent la vie.*

*Il n'y a pas de pays sans grand-père*, 1979

*La vie et l'amour sont la même chose. Quand il n'y a pas d'amour, il n'y a pas de vie.*

*Un peuple qui a peur est un peuple qui est dominé.*

*L'humour est l'ombre d'un doute sur les choses.*

*Un ennemi invisible est pire qu'un ennemi qu'on voit.*

*Rêver, c'est écouter l'enfance attardée dans l'homme.*

*De l'amour dans la ferraille*, 1984

*À prédire le malheur, on l'attire.*

*Il n'y a pas de pays sans grand-père*, 1979

*Le passé, c'est ce qui n'existe plus. Vivre dans le passé, ce n'est pas vivre : c'est être mort ou c'est vouloir peut-être mourir...*

*La Dame qui avait des chaines aux chevilles*, 1981

*L'argent gagné malhonnêtement finit toujours par se venger.*

*Le Jardin des délices*, 1975

## *Nous avons lu...*

*La Guerre, Yes Sir!* (1968). Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les habitants d'un petit village prennent conscience qu'ils sont colonisés par les Anglais.

*Prières d'un adolescent très très sage* (1998). Roch Carrier raconte ses souvenirs de jeunesse (de 11 à 18 ans).

*Le Monde illustré*, vol. 6 nº 281, p. 165, 21 septembre 1889

# WILLIAM *Chapman*

(1850-1917)

Écrivain (poète), journaliste, libraire, traducteur

William Chapman est né à Beauceville, d'un père anglophone et d'une mère francophone. Après des études en commerce, il devient journaliste à *La Patrie*, puis à *La Minerve*. Il se rend en France à deux reprises ; ses poèmes y connaissent un certain succès.

L'œuvre de William Chapman est inspirée par l'amour de la langue et de la patrie. Pour lui, le pauvre est supérieur sur le plan spirituel et il est chargé d'une mission historique. C'est pourquoi William Chapman se range parmi les poètes du terroir, autrement dit ceux qui glorifient le travail de la terre.

En 1904, William Chapman reçoit le prix Arcachon de l'Académie française pour *Les Aspirations*. Il le reçoit de nouveau en 1910, pour *Les Rayons du Nord*. On dit qu'un de ses rêves était de recevoir le prix Nobel de littérature.

*C'est un après-midi du Nord.*
*Le ciel est blanc et morne. Il neige ;*
*Et l'arbre du chemin se tord*
*Sous la rafale qui l'assiège.*
*Depuis l'aurore, il neige à flots ;*
*Tout s'efface sous la tourmente.*
*À travers ses rauques sanglots*
*Une cloche au loin se lamente.*

« Il neige »,
*Les Rayons du Nord*, 1909

*Essayer d'arrêter son élan,*
*c'est vouloir*
*Empêcher les bourgeons*
*et les roses d'éclore ;*
*Tenter d'anéantir son*
*charme et son pouvoir,*
*C'est rêver d'abolir les*
*rayons de l'aurore.*

« Notre langue »,
*Les Aspirations*, 1904

## *Nous avons lu...*

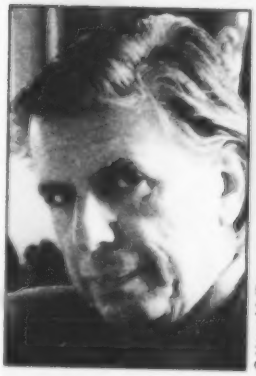
*Les Québecquoises* (1876). Il s'agit d'un des premiers recueils de poésie au Canada français.

*Les Feuilles d'érable* (1890). Ce recueil regroupe des poèmes patriotiques, religieux et qui célèbrent la nature.

# HERMÉNÉGILDE *Chiasson*

(1946- )

Écrivain
(dramaturge, scénariste, poète), artiste peintre, cinéaste



© Harry Mullin

Herménégilde Chiasson est né au Nouveau-Brunswick. Il s'agit d'un des premiers artistes à faire carrière après avoir complété le programme d'arts visuels de l'Université de Moncton dans les années 1960. Il a continué ses études et a obtenu un doctorat en sciences de l'art de la Sorbonne.

Son premier recueil, *Mourir à Scoudouc* publié en 1974 aux Éditions d'Acadie – L'Hexagone, montrait son intention de donner à la littérature acadienne une place de premier plan.

Herménégilde Chiasson a décidé de demeurer en Acadie et s'est impliqué dans diverses associations touchant les arts. Jusqu'à ce jour, il a réalisé seize films, écrit plus de trente textes pour le théâtre et dix livres. Il a également réalisé des émissions à Radio-Canada. Il a été journaliste, professeur et scripteur. Il a participé à plus de 100 expositions.

Artiste polyvalent, on le considère comme l'un des fondateurs de la poésie acadienne moderne et comme l'un des plus grands poètes du Canada français. Reconnu sur le plan international, son œuvre reflète la situation des Acadiens, déchirés entre la tradition et la modernité. Il a été nommé lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick en août 2003.

## *Nous avons lu...*

*Conversations* (1999). Dans cette pièce, Chiasson se rapproche du théâtre de l'absurde; cette œuvre lui a valu le prix du Gouverneur général.

*Laurie ou la vie de galerie* (2002). Chiasson met en scène un homme allergique au travail. C'est un regard humoristique sur la société acadienne.

Reproduit à partir du site de la Bibliothèque nationale du Canada (www.nlc-bnc.ca)

# LAURE *Conan* (Félicité Angers)

(1845-1924)

Écrivaine (romancière, nouvelliste, historienne, biographe, essayiste, chroniqueuse et poète)

Marie-Louise-Félicité Angers, mieux connue sous le pseudonyme Laure Conan, a étudié à Québec. Excellente élève, elle lit tous les auteurs classiques français et canadiens-français. Puis, elle revient dans son village natal de La Malbaie. Elle y rencontre Pierre-Alexis Tremblay, son seul amour et celui qui l'a inspirée.

Tremblay est arpenteur-géomètre et veut devenir politicien. Célibataire endurci, il est l'aîné de Félicité mais l'attraction est réciproque et ils se fiancent.

Pierre-Alexis rompt les fiançailles cinq ans plus tard. Le cœur de Félicité est brisé à tout jamais. On ne sait pas exactement ce qui s'est produit. Les héroïnes de ses romans donnent à comprendre l'effet dévastateur de cette rupture sur Félicité Angers. À partir de ce moment, elle s'isole chez elle. Elle demeurera célibataire.

Laure Conan a été la première femme à écrire des romans historiques dans les années 1870 et a été la première romancière québécoise. Elle a publié neuf ouvrages, dont le premier en 1879, *Un amour vrai*. Ses romans sont profondément marqués par sa ferveur religieuse. Notons aussi l'opposition de Laure Conan à la culture patriarcale. Il était extraordinaire qu'une femme ose s'avancer sur le terrain de la littérature en produisant une œuvre qui avait peu en commun avec les écrits féminins de l'époque. Laure Conan a donc été la première à révéler dans ses écrits les émotions et les sentiments d'une femme, en s'inspirant de sa profonde spiritualité.

*Rien n'est petit dans l'amour. Ceux qui attendent les grandes occasions pour prouver leur tendresse ne savent pas aimer.*

*Angéline de Montbrun*, 1884

*La volonté de Dieu est dans les évènements.*

*La Sève immortelle*, 1925

*C'est le miracle de l'amour de n'avoir pas besoin de mots pour se comprendre.*

*La Sève immortelle*, 1925

Ce premier roman sera suivi en 1884 de son grand succès, *Angéline de Montbrun*. Il s'agit du premier roman d'analyse psychologique publié au Canada. Puis, en 1886, elle écrit une brochure patriotique, *Si les Canadiennes le voulaient*. Aujourd'hui, les idées de cette auteure pourraient sembler simplistes, mais il faut se rendre compte que c'est la première fois qu'une auteure présente la femme canadienne-française dans un rôle qui dépasse celui de mère de famille et dans lequel elle se préoccupe de l'avenir de la communauté canadienne-française.

À partir de 1891, elle publiera romans, nouvelles, articles et même une pièce de théâtre. Son dernier roman, *La Sève immortelle*, sera publié un an après sa mort.

*Je veux que tous les miens fassent honneur à leur foi et à leur race. Sans manquer à personne, je veux rester française par le cœur, par les coutumes et par la langue* [...]

*Si les Canadiennes le voulaient*, 1886

# MAURICE *Constantin-Weyer*

(1881-1964)

Écrivain (romancier, essayiste, nouvelliste), artiste peintre

Collège universitaire de Saint-Boniface
Lors de la remise du Prix Goncourt

Maurice Constantin-Weyer est né en France. Pendant son service militaire (obligatoire en France à cette époque), un sergent lui parle du Nouveau Monde. Son père étant décédé et sa mère ruinée, il s'embarque pour le Canada. En 1903, il s'établit à Saint-Claude, au Manitoba. Pendant son séjour, il sera tour à tour fermier, cow-boy, bûcheron, trappeur, marchand de chevaux et de fourrures et, enfin, journaliste.

Il demeurera au Canada jusqu'au début de la Première Guerre mondiale. Laissant son épouse métisse et leurs trois enfants, il rentre en France et sera blessé au combat. À la maison de convalescence où il est transporté, il rencontre Germaine Weyer. Il apprend que son épouse laissée au Canada a refait sa vie. En 1920, il épouse Germaine Weyer et ajoute son nom de famille au sien.

Maurice Constantin-Weyer ne reviendra pas au Canada. Il écrit plusieurs romans inspirés par sa vie au Canada. En 1928, il remporte le prestigieux prix Goncourt pour son roman *Un homme se penche sur son passé*, dont l'action se situe au Manitoba. C'est ce roman qui a fait connaître l'Ouest et le Nord canadiens en Europe.

*Je considère comme l'une des meilleures fortunes de ma vie les années que j'ai passées dans la forêt canadienne, à une époque où, dans la partie que j'habitais, la cognée du défricheur n'avait pas encore retenti*

*« Les Animaux dans la nature »*, texte inédit reproduit dans les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, printemps 1989

## *Autres ressources*

Morcos, Gamila *et al. Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest canadien*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1998

Motut, Roger. *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Éditions des Plaines, Saint-Boniface, 1982

Le Monde illustré, vol. 18, nº 892, p. 88, 8 juin 1901

*Je partis pour l'exil,*
*le cœur brisé,*
*brisé pour toujours,*
*n'ayant plus aucune*
*espérance.*

Octave Crémazie, 1872

# OCTAVE *Crémazie*

(1827-1879)

Écrivain (poète, prosateur), libraire, homme d'affaires

Octave Crémazie est l'un des plus importants écrivains romantiques du Canada français. À partir de 1849, il publie ses poèmes dans les journaux. On sait qu'à cette époque, on publiait peu de livres. Les journaux faisaient connaître la poésie et les poètes. *Le drapeau de Carillon*, un poème patriotique célébrant la dernière victoire des troupes françaises avant la Conquête, la bataille de Carillon de 1758, l'a fait connaître et lui a valu le titre de « poète national ». Sur ce drapeau figuraient de nombreux éléments, dont les fleurs de lys qui sont maintenant l'emblème du Québec.

En 1843, il s'associe à son frère Joseph qui possède une petite librairie. La librairie sera bientôt le rendez-vous d'autres écrivains comme François-Xavier et Alfred Garneau, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, Antoine Gérin-Lajoie, Louis-Honoré Fréchette, Pamphile Le May, qui se rencontrent pour discuter de littérature, de politique et d'histoire.

Mais Octave Crémazie n'a pas autant de talent pour les affaires que pour la littérature. Endetté, il rédige de faux documents dans l'espoir de sauver la librairie. En 1862, il doit se réfugier en France pour échapper à la justice. Il ne reviendra pas au Canada et mourra en exil.

Il correspond toutefois avec l'abbé Casgrain pendant le reste de sa vie. L'Institut canadien de Québec, dont Crémazie était un des membres fondateurs, publiera ses œuvres complètes en 1882. De son vivant, on ne connaissait que ses poèmes mais la publication, entre autres, de sa correspondance et de son *Journal du siège de Paris* révélera qu'il était l'un des meilleurs écrivains en prose du XIX^e siècle.

Octave Crémazie écrit à l'abbé Casgrain, le 29 janvier 1867 :

*Si nous parlions huron ou iroquois, les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du vieux monde (l'Europe, la France). On se pâmerait devant un roman ou un poème traduit de l'iroquois tandis qu'on ne prend pas la peine de lire un volume écrit en français par un colon de Québec ou de Montréal.*

L'abbé Casgrain lui répond :

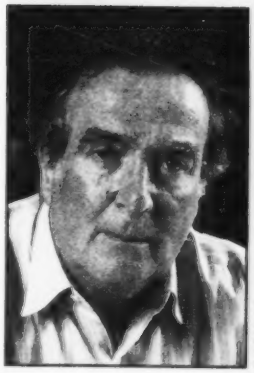
*Non, le Québec possède « une littérature indigène, ayant son cachet propre, original, portant vivement l'empreinte de notre peuple, en un mot, une littérature nationale ».*

*Œuvres complètes*, tome I, 1884

# MARCEL *Dubé*

(1930- )

Écrivain (théâtre surtout, ainsi que tous les autres genres littéraires)



Publiphoto

Lorsque Marcel Dubé, à l'âge de treize ans, rassemble ses poèmes en trois recueils, il obtient trois prix au concours annuel de l'A.C.J.C. (Association catholique de la jeunesse canadienne). C'est à dix-huit ans qu'il découvre sa passion pour le théâtre et fonde une troupe de théâtre avec des camarades. Au cours de sa première année à l'université, il écrit un texte de radio qui est diffusé. Encouragé, il écrit, pour payer ses études, la pièce *De l'autre côté du mur* qui connaît beaucoup de succès dans des festivals de théâtre. Un an plus tard, il écrit *Zone* (1956), une de ses pièces les plus connues et les plus aimées, même de nos jours. En peu de temps, la réputation de Marcel Dubé est faite. Il quitte l'université et se plonge dans l'écriture.

Il a écrit plus de trois cents œuvres dramatiques pour la radio, la télévision et la scène, dont une vingtaine de téléthéâtres, trois téléromans qui ont été extrêmement populaires et une trentaine de pièces de théâtre. La plupart de ses pièces ont été écrites ou adaptées à la télévision de Radio-Canada.

Marcel Dubé a été le premier dramaturge à mettre en scène des personnages des milieux populaires de Montréal et de la petite bourgeoisie de Québec et de Montréal. Cette bourgeoisie, qui s'est formée pendant la Révolution tranquille, voulait s'assurer un certain pouvoir politique et économique. La popularité du théâtre de Michel Tremblay vers la fin des années 1960 a causé du tort à Marcel Dubé qui écrivait dans un français littéraire. Ceci l'affecta beaucoup. Il tomba malade et eut de telles difficultés financières qu'il dut vendre ses droits d'auteur.

Marcel Dubé s'est maintenant rétabli. Il vient de publier une nouvelle, *Yoko ou le retour à Melbourne* (2000), qui relate l'histoire d'un ermite… qui parcourt les routes du Québec.

*Ah! Les gens respectueux d'ordinaire sont ennuyeux comme la pluie.*

*Vous avez le défaut de bien des femmes. Vous avez besoin de sauver quelqu'un.*

*J'ai cessé de lire le journal il y a dix ans. Le jour où les Américains ont laissé tomber une bombe atomique sur la tête des Japonais. Après une bêtise semblable, j'ai résolu que le monde ne valait plus la peine que je m'intéresse à lui.*

*Le temps des lilas*, 1958

© Jules Blouin

# GUY *Dufresne*

(1915-1993)

Écrivain (dramaturge), pomiculteur

Guy Dufresne a vécu une grande partie de sa vie dans un village québécois, Frelighsburg, où il se consacrait à la culture des pommes, tout en écrivant. En 1945, il commence à écrire pour la radio. Il produira près de 200 textes sur l'histoire religieuse au Québec. Le tournant vers la dramaturgie a eu lieu pour Guy Dufresne une année où le gel a nui à la production des pommes. C'est alors qu'il participe au premier concours de textes dramatiques de Radio-Canada avec *Le contrebandier,* qui lui permet de remporter le premier prix.

Guy Dufresne écrira des téléromans, du théâtre, des téléthéâtres et des scénarios pour le cinéma. Son premier téléroman, *Cap-aux-sorciers* (1955-1958) mettant en vedette Gilles Pelletier, connaît un très grand succès. *Septième Nord* (1963-1967) et *Les forges de Saint-Maurice* (1971-1975) sont deux autres de ses téléromans qui ont passionné les téléspectateurs de Radio-Canada.

Guy Dufresne s'intéressait à l'histoire. En 1960, il a signé une dramatique, *Mesure de guerre,* dans laquelle il tentait d'humaniser Dollard Desormeaux, ce héros mythique de l'histoire canadienne-française, et de jeter un regard neuf sur ses véritables accomplissements. Il a également écrit le scénario du film *Le frère André.* Canonisé, le frère André est vénéré pour ses guérisons miraculeuses à l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal.

En 1978, Guy Dufresne a reçu le prix Anik pour son téléfilm, *Johanne et ses vieux.*

# RAÔUL *Duguay* (1939- )

Écrivain (poète),
auteur compositeur, interprète

Publiphoto

Raôul Duguay est le septième d'une famille de onze enfants. Il a fait des études en philosophie à l'Université de Montréal, où il enseignera. À la même époque, il est également chroniqueur littéraire et artistique à la radio.

En 1967, il fonde le groupe L'Infonie avec Walter Boudreau et commence à utiliser le nom de Luôar Yaugud. L'Infonie donne une série de spectacles multidisciplinaires où se mêlent l'improvisation, la musique et l'art pictural. Ces « ouragans audiovisuels », comme certains les ont appelés, étaient centrés sur trois thèmes : la paix, la bonté et la beauté.

En 1971, il quitte le groupe pour faire cavalier seul. Il désire rejoindre un plus vaste public. Préoccupé par la musicalité, par les sonorités, Raôul Duguay se veut souvent provocant. C'est un artiste extrêmement polyvalent. Il écrit des chansons, des livres, il peint, il donne des cours, des conférences. Plus récemment, il s'est passionné pour la question de l'eau et de sa gestion responsable. Indépendantiste de la première heure, il n'a jamais manqué de se servir de sa plume pour défendre ses idées avec passion.

[...] *je suis un éternel étudiant. Apprendre, c'est d'abord le plaisir de découvrir et de comprendre. Par exemple, j'ai récemment appris d'un groupe de jeunes comment rapper.*

*La Presse,* 19 avril 1998

**Lettre pour penser avec son cœur et sentir avec sa tête** (extrait)

*La langue de ma mère et de mon père porte une charge émotive originelle qui m'apparaît aujourd'hui de manière innée, faire partie de mon essence.* [...]
*La langue française est la patrie de mon art, de ma science et de ma conscience.*

*Trente lettres pour un oui,* 1995

# EUDORE *Évanturel*

(1852-1919)

Écrivain (poète)

Eudore Évanturel vient d'une famille aisée de Québec. Son père était un homme politique libéral. À l'âge de 22 ans, il publie son premier recueil, *Premières poésies*. Un journaliste catholique et conservateur s'attaque alors violemment au jeune poète. Il s'en prend également à l'auteur de la préface du recueil, le romancier Joseph Marmette. À cette époque, l'Église catholique favorisait les conservateurs et leurs politiques. De plus, la critique catholique de l'époque jugeait immoraux les thèmes romantiques de la tristesse, des amants séparés, de la sensibilité et de la passion. Eudore Évanturel doit quitter son poste auprès du Conseil législatif de la province de Québec et s'exiler aux États-Unis.

Il occupera divers postes dans le Massachusetts, mais la polémique qui a entouré la publication de sa première œuvre l'a tellement découragé qu'il ne publiera que quelques textes ici et là.

Ce poète de grand talent s'inspirait de poètes français comme Alfred de Musset, Théophile Gautier et François Coppée.

## LA TOMBE IGNORÉE (1878)

*Quelque part – je sais où – près d'un saule qui pousse*
*Ignoré du soleil quand le printemps sourit,*
*Un tombeau que quelqu'un a cherché dans la mousse,*
*Laisse voir sur sa croix que nul nom n'est inscrit.*

*Personne que je sache, à genoux sur la pierre,*
*N'est venu, vers le soir, y prier en pleurant;*
*Mais un ange descend sans doute avec mystère*
*Dans ce lieu, quand le jour s'abat triste et mourant.*

*Les fleurs n'y vivent pas et la mort ne recueille*
*Pour moisson, que le foin oublié du faucheur,*
*C'est à peine, l'été, si parfois une feuille,*
*– Triste larme du saule – y tombe comme un pleur.*

*Je suis allé revoir cette tombe ignorée;*
*Et seul, quand j'ai voulu retrouver le chemin,*
*Quelqu'un était debout, en défendant l'entrée:*
*C'était l'Oubli, pensif, et le front dans la main.*

© Christie's Images/CORBIS/MAGMA *Paysage 1877*

# MARC *Favreau*

(1929- )

Écrivain (monologuiste), comédien

Photo Léopold Brunet

C'est en 1958 que Marc Favreau a créé le personnage de Sol, un clown. À l'époque de la télévision en noir et blanc, il jouait avec un autre personnage, Bim, des sketches de 10 à 12 minutes dans l'émission *La Boîte à surprises* à Radio-Canada. Au début des années 1960, avec la télévision en couleur, le personnage de Sol a continué d'évoluer dans l'émission *Sol et Gobelet*.

Décidant en 1972 de faire autre chose, Marc Favreau fait monter Sol sur scène. Ils se considère d'abord et avant tout comme un comédien et il interprète également d'autres rôles au théâtre et à la télévision. Depuis, il continue à écrire des monologues et à donner des spectacles au Québec, en Ontario et en Europe. Il y a même des élèves du Vietnam qui étudient ses textes à l'école !

Marc Favreau adore jouer avec les mots. Il les étire, les déforme, les colle à d'autres. Certains disent qu'il crée des mots-valises comme *grambition, divaporeuse, écrivaniteux, l'après-méditation, femmeuse, institutriste*. Il utilise une langue universelle que les Français comprennent aussi bien que les Québécois. Les personnages de Favreau descendent en droite ligne du Charlot de Chaplin et parlent la langue de Boris Vian, de Raymond Queneau et de Jacques Prévert.

Sol, tout comme son créateur, parle vite. Il faut que ça coule, que ça déboule ! Avant d'entrer en scène, comme tous les comédiens, il se prépare pendant la période de maquillage. C'est vrai pour Sol comme pour tout autre personnage qu'il interprète. Il doit se concentrer pour entrer dans le personnage mais, en même temps, il continue de penser. Chaque soir, il se demande s'il sera à la hauteur de ce que le public attend de lui, s'il va le faire rire. Il se demande s'il va s'amuser et, par conséquent, si le public s'amusera aussi.

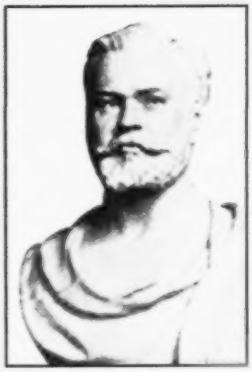
Marc Favreau est le porte-parole de la Maison du Père, une œuvre de l'Église catholique de Montréal. Sa mission est d'accueillir l'homme itinérant, l'homme qui vit dans la rue, et de lui apporter soutien et réconfort afin de préserver sa dignité. Marc Favreau a toujours refusé de tourner des messages publicitaires avec le personnage de Sol.

## *Liste des spectacles de Sol :*

- *Enfin Sol*, 1972
- *Rien d'étonnant avec Sol*, 1975
- *Je m'égalomane à moi-même*, 1977
- *Si j'étais pas revenu, on m'aurait imposé*, 1982
- *L'univers est dans la pomme*, 1986
- *Faut d'la fuite dans les idées*, 1992
- *Je persifle et je singe*, 1996
- *Les œufs limpides, La plainte aquatique, Le fier monde*, 2000

## *Recueils de monologues de Sol :*

- *Presque tout Sol*, Stanké, 1997
- *Faut d'la fuite dans les idées*, Stanké, 2000



L'album universel, vol. 19, nº 28, p. 664, 8 novembre 1902

*En juillet 1989, la Société canadienne des postes a commémoré le 150e anniversaire de naissance du poète québécois Louis-Honoré Fréchette en émettant un timbre montrant le portrait de ce dernier. Louis-Honoré Fréchette a été la figure littéraire la plus importante du Québec au XIXe siècle.*

# LOUIS-HONORÉ *Fréchette*

(1839-1908)

Écrivain (poète, conteur, portraitiste, journaliste de combat), avocat, député fédéral

Jeune, Louis-Honoré Fréchette a du mal à se plier à la discipline scolaire, mais c'est tout de même un élève brillant.

Il se rend à Chicago et y habite pendant cinq ans. C'est à cette époque qu'il publie un pamphlet regroupant quatre poèmes, dont *La voix d'un exilé*, dans lequel il s'élève contre le projet de confédération canadienne.

Louis-Honoré Fréchette revient au Québec pour entreprendre une carrière politique. Il sera député libéral au gouvernement fédéral. Entre 1871 et 1903, il publie de nombreux articles pour promouvoir les valeurs libérales et laïques et souligner son amour de la langue française. Il n'avait pas peur de bousculer l'ordre établi. Il écrivait même en anglais pour faire connaître les idées libérales. En plus d'une foule d'articles de journaux, Louis-Honoré Fréchette a écrit plus de 400 poèmes et 23 contes sur des thèmes surnaturels.

Avant de mourir, il a eu le temps de compléter le manuscrit *Satires et Polémiques*, réunissant 130 chroniques et lettres ouvertes. Le livre montre clairement le militantisme libéral de Fréchette, sur le plan politique, religieux, culturel et éducationnel.

## *Nous avons lu...*

*Les Fleurs boréales* (1881). Ce recueil de poésie reçu le prix Montyon de l'Académie française. On a décerné ce prix prestigieux à Fréchette, qui n'était pas citoyen français, parce qu'il appuyait dans ses écrits le gouvernement de la IIIe République de France.

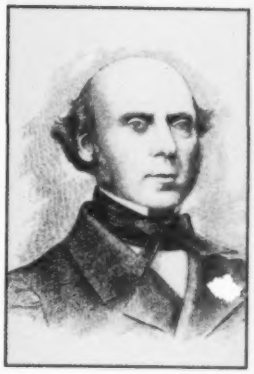
*Originaux et Détraqués* (1892). Cet ouvrage présente avec humour et bonne humeur douze personnages uniques et savoureux.

*Contes de Jos Violon* (1905). Jos Violon est un personnage de la région de Lévis dont Fréchette a entendu raconter les histoires lorsqu'il était jeune. Ce sont des contes d'ensorcellement, de lutins, de diables ou de bêtes terrifiantes, rapportés dans une savoureuse langue populaire.

# FRANÇOIS-XAVIER *Garneau*

(1809-1866)

Écrivain (historien, poète), traducteur, greffier



*L'album universel*, vol. 19, nº 30, p. 706, 22 novembre 1902

François-Xavier Garneau vient d'une famille modeste. Il doit commencer à travailler à 16 ans et devient notaire à l'âge de 21 ans. Puis, il séjourne en Europe pendant deux ans. Au cours des dix années suivantes, divers journaux du Bas-Canada publieront près de 200 pages de ses poèmes. Ces poèmes montrent le nationalisme de l'auteur, ainsi que de fortes influences romantiques. Il a ainsi inspiré de nombreux poètes. Son patriotisme a véritablement lancé la littérature canadienne-française et on le considère à juste titre comme le premier écrivain du Canada français.

En 1840, il commence à travailler à son œuvre monumentale, *L'Histoire du Canada*, et il continuera ce travail jusqu'à sa mort. Les quatre tomes seront publiés de 1845 à 1852 et réédités plusieurs fois. Nous n'en présentons pas d'extrait dans ce recueil parce que ce n'est pas une œuvre littéraire. Pourtant, son impact a été si grand qu'il faut en parler ici.

*Nous n'oublierons jamais l'impression profonde que produisit sur nos jeunes imaginations d'étudiants, l'apparition de l'Histoire du Canada de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous.*

Abbé Henri-Raymond Casgrain, contemporain de l'auteur

François-Xavier Garneau est considéré comme le premier historien au Canada. Autodidacte, il n'avait pas de formation d'historien. Pourtant, sa méthode de recherche était impeccable, rigoureuse et très bien ordonnée. Il a été le premier à établir la chronologie des évènements de la Nouvelle-France et on l'utilise toujours avec des changements mineurs.

Pourquoi a-t-il entrepris ce travail monumental? Le rapport Durham venait de paraître après l'échec de la rébellion de 1837. François-Xavier Garneau rêvait depuis ce moment de prouver que Durham avait tort, que son peuple possédait un passé glorieux. Il a ainsi redonné fierté et courage aux Canadiens français. Il sera traducteur à l'Assemblée législative, puis greffier. En 1863, il doit démissionner de son poste de greffier parce qu'il est épileptique. Il meurt trois ans plus tard.

## *Un échange prophétique :*

*UN JEUNE CLERC ANGLOPHONE*

Dans ce pays qui n'a pas d'histoire, on sait tout de même quelle nation a toujours triomphé.

*GARNEAU, ÂGÉ DE 19 ANS*

Vous pouvez ne pas la connaître, mais ce pays possède une histoire, et j'espère l'écrire un jour.

Collection privée

# HECTOR *de Saint-Denys Garneau*

(1912-1943)

Écrivain (poète), peintre, critique d'art

Hector de Saint-Denys Garneau est l'arrière-petit-fils de l'historien François-Xavier Garneau. Il fréquente divers collèges et étudie la peinture mais doit abandonner ses études pour des raisons de santé. La Galerie des arts de Montréal expose ses peintures. Il commence à écrire de la poésie à l'âge de 11 ans et remporte plusieurs prix à des concours littéraires. À partir de 1934, ses poèmes sont publiés dans diverses revues. Son recueil de poèmes, *Regards et jeux dans l'espace*, est publié en 1937. La même année, il séjourne brièvement en France. À son retour, il se retire dans la solitude et le silence. Il meurt d'une crise cardiaque à l'âge de 31 ans, près du manoir familial où il a passé presque toute sa vie.

*Après l'annonce de ma mort, voici l'annonce de ma vie... Seulement ma mort est définitive; ma vie, elle, est passagère. Je la prends quand elle passe.*

André Brochu,
*Le Poète en sursis*, 1999

Son recueil *Regards et jeux dans l'espace* n'a pas été bien reçu de la critique parce que trop moderne. Cela l'a beaucoup fait souffrir. N'oublions pas qu'entre les deux guerres mondiales, la société canadienne-française est encore soumise au culte du passé, influencée par la peur de l'étranger et par un catholicisme intransigeant. À ce moment, il était risqué de penser librement. Saint-Denys Garneau ne s'intéressait pas au passé. Par contre, il était tourmenté par des questions morales et attiré par le mysticisme. *La Relève*, une revue qu'il fonde avec des amis écrivains, sans être révolutionnaire, a signalé une des premières failles dans la domination exercée par l'Église sur la vie québécoise et préparé la Révolution tranquille. De nos jours, Saint-Denys Garneau est considéré comme l'un des plus grands poètes québécois.

Saint-Denys Garneau était le cousin d'Anne Hébert et ils deviennent amis vers 1932. Pendant qu'il travaille aux poèmes de son recueil, Saint-Denys Garneau fait découvrir à sa cousine des poètes européens que peu de gens lisaient à l'époque : Éluard, Supervielle, Claudel, Reverdy et Ramuz.

Plusieurs compositeurs ont été inspirés par les poèmes de ce grand auteur, dont le groupe Villeray, qui nous a donné en 1998 un album de 18 chansons sur des textes de Saint-Denys Garneau.

## L'AUTOMNE

[...]
*La feuille qui se meurt et*
*qu'emporte le vent...*
*Des arbres dépouillés...*
*des sanglots de la brise...*

*Des larmes, des soupirs,*
*des plaintes qu'on entend*
*Dans les prés, dans les bois,*
*et dans les plaines grises...*
[...]

Écrit à l'âge de 16 ans

*Que la profondeur*
*d'un homme se révèle*
*par la question qu'il se pose*
*et la puissance*
*de son intelligence*
*par la réponse qu'il apporte.*

Journal, 1995

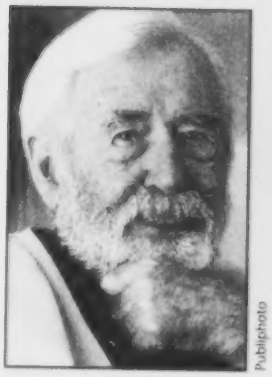
### *Nous avons lu...*

*Recueil de poésie inédit de 1928* (2002). Ce recueil présente des poèmes écrits pour la jeunesse alors qu'il était lui-même adolescent. Ces poèmes sont accompagnés d'aquarelles de l'auteur.

# GRATIEN *Gélinas*

(1909-1999)

Écrivain (dramaturge), comédien, metteur en scène



Publiphoto

On considère que le théâtre québécois est né avec *Tit-Coq* de Gratien Gélinas. Cette pièce, un triomphe, sera jouée plus de 600 fois. L'auteur était déjà connu grâce à la revue d'actualités *Fridolinons* qu'il présenta chaque année entre 1938 et 1946. Il interprétait lui-même le personnage de Fridolin qu'il avait créé en 1937, pour des émissions de quinze minutes à la radio. Ce dernier commentait avec humour et effronterie l'actualité montréalaise et québécoise des années 1930 au moyen de tableaux, de monologues et de chansons. Gratien Gélinas s'est consacré entièrement au théâtre à partir de ce moment-là.

Gratien Gélinas était un autodidacte en ce qui concerne le théâtre. C'est probablement ce qui l'a motivé lorsqu'il a aidé à fonder l'École nationale de théâtre (de Montréal) en 1960. L'année précédente avait lieu la première représentation de *Bousille et les Justes*, l'histoire d'une famille qui prétend être honnête et catholique mais qui détruit un simple d'esprit pour sauver un membre de la famille. Cette pièce sera interprétée plus de 700 fois à travers le monde.

Admirateur de Charlie Chaplin, Gélinas s'intéressait à des personnages qui se trouvent pris dans l'engrenage administratif, judiciaire ou politique. Cela lui permettait, plus ouvertement qu'il le faisait dans *Les Fridolinades* (textes de *Fridolinons*), de décrire par la satire le caractère conservateur de la politique et de la religion dans la société canadienne-française de son époque.

Ce dramaturge s'est également intéressé au cinéma. En 1942, il réalise et joue dans *La dame aux camélias, la vraie* (parodie du roman d'Alexandre Dumas). Il s'agit du premier film parlé de fiction réalisé en couleurs au Canada. Il sera président, de 1969 à 1978, de la Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne (ancêtre de Téléfilm Canada). Il jouera également dans les films *Red* (1977), *Agnes of God* (1988) et *Bonheur d'occasion* (1984). Enfin, il a tenu le rôle de Jean-Baptiste dans «Les Tisserands du pouvoir», une série télévisée de Radio-Canada.

En 1989, lorsqu'il fut nommé Compagnon de l'Ordre du Canada, la plus grande distinction pour un citoyen canadien, il a lancé : «Peut-être que je reçois tous ces honneurs, parce qu'on pense que je vais mourir». Lorsqu'il a célébré son 80e anniversaire, il jouait le personnage de Narcisse Mondoux sur scène et, quelques mois plus tard, interprétait le mardi, pendant cinq semaines, le même rôle à New York en anglais et en français.

*Écrire c'est très important et ça me demande tout ce que j'ai, parce qu'ennuyer les gens pendant toute une soirée, c'est une chose grave.*

[...] *j'ai découvert l'ordinateur quand j'ai écrit* [La Passion de Narcisse Mondoux]. *J'avais 75 ans. J'ai adoré ça.*

Jean Beaunoyer, *La Presse*

## *Nous avons lu...*

*La Passion de Narcisse Mondoux (1985).* Cette pièce met en scène un veuf qui veut reconquérir un amour de jeunesse. Il lui demande de l'aider lorsqu'il se présente comme maire, mais elle se présente aussi!

L'opinion publique, vol. 13, nº 34, p. 399, 24 août 1882

# ANTOINE *Gérin-Lajoie*

(1824-1882)

Écrivain (dramaturge, essayiste, historien), avocat, journaliste, traducteur, bibliothécaire

C'est à l'âge de 18 ans, alors qu'il est encore au collège, qu'Antoine Gérin-Lajoie écrit la célèbre chanson *Un Canadien errant*. L'insurrection de 1837 vient d'échouer. De nombreux Patriotes ont été emprisonnés, pendus, déportés ou se sont exilés aux États-Unis. Sa famille vivant sur les bords de la rivière Nicolet au Québec, il a pu voir passer les bateaux qui transportaient les 58 Patriotes qui ont été déportés au camp pénitentiaire de Longbottom, en Australie. Cette chanson est sûrement l'une de nos plus connues et elle fait partie de la littérature du peuple. *Un Canadien errant* est devenu en 1883 l'hymne national acadien.

*Si jamais le* Canadien errant *tombe en oubli, le Canada ne sera plus terre nationale pour les Canadiens errants ou fixés dans les autres parties de l'Amérique.*

Benjamin Sulte, *Le Trifluvien*, 1898

Toujours au collège, il écrit la première tragédie canadienne en langue française, *Le Jeune Latour* (1844). Cette pièce en vers, inspirée de Corneille, est publiée dans les journaux, tout comme sa chanson *Un Canadien errant*.

Après avoir occupé divers postes, il sera nommé, en 1856, bibliothécaire au Parlement canadien, où il se consacre à la collection de langue française.

En 1862, il publie le roman *Jean Rivard le défricheur* et, deux ans plus tard, *Jean Rivard économiste*. Dans ces deux romans, Antoine Gérin-Lajoie voulait démontrer qu'un homme peut réussir s'il devient agriculteur. Même s'il était lui-même avocat, il a décrit les humbles débuts et le travail dur de son héros qui, à la fin du deuxième roman, est nommé député. Son héros était également économiste, c'est-à-dire qu'il encourageait ses concitoyens à établir de petites entreprises et des écoles, enfin tout ce qu'il faut pour fonder de nouveaux villages.

Pourquoi cela était-il si important pour Antoine Gérin-Lajoie ? Il a vécu au début de l'époque industrielle au Québec. Travailler à l'usine rapportait plus et était moins dur qu'être colon. Les manufactures, toutefois, étaient surtout situées aux États-Unis. L'auteur a donc écrit ce qu'on appelle des romans à thèse, qui tentaient de convaincre les Canadiens français de rester sur leurs terres et qu'ils étaient capables de bien y vivre.

# CLAUDE-HENRI *Grignon*

(1894-1976)

Écrivain (romancier, essayiste), journaliste

*Les Biographies françaises d'Amérique*, Montréal, 1942

Après ses études, à l'âge de 22 ans, Claude-Henri Grignon se lance dans le journalisme. Il travaille pour plusieurs journaux. En 1936, il s'établit définitivement à Sainte-Adèle, la porte des « pays d'en-haut ». En effet, la région des Basses-Laurentides, au Québec, s'ouvrait à la colonisation à cette époque. Le curé Labelle, un des personnages d'*Un homme et son péché*, a véritablement existé ; on l'a appelé « l'apôtre de la colonisation ».

Entre 1936 et 1943, Claude-Henri Grignon publie, sous le pseudonyme de Valdombre, des pamphlets où il poursuit ses adversaires littéraires ou politiques. Il avait des opinions bien arrêtées et n'avait pas peur d'utiliser sa plume pour les faire connaître.

*« Viande à chiens ! »*

*« La loi, c'est la loi. »*

Expressions bien connues de Séraphin Poudrier

Le meilleur roman de Claude-Henri Grignon, *Un Homme et son péché* (1933), a connu un immense succès. En 1939, la radio de Radio-Canada commence la diffusion quotidienne du feuilleton qui durera 23 ans. L'auteur écrit des épisodes pour la radio, puis pour la télévision. Le téléroman sera diffusé pendant 14 ans et rebaptisé *Les belles histoires des pays d'en-haut*. Il s'agit du premier roman réaliste écrit au Canada français. Les personnages ont marqué l'imaginaire de plusieurs générations de Québécois. Quand on parle d'« un vrai Séraphin », on parle d'un avare, de Séraphin Poudrier. L'attrait de ces personnages n'a pas diminué puisqu'en 2002, on a tourné une nouvelle version du film *Un homme et son péché*.

Claude-Henri Grignon était le cousin de Germaine Guèvremont, auteure du roman *Le Survenant* qui a également été adapté pour la radio.

## SUR L'AUTEUR

*[...] c'est Valdombre qui m'initia au combat en m'apprenant qu'une plume bien taillée vaut un stylet.*

Jean-Louis Gagnon,
*Histoire de la littérature française du Québec*,
vol. IV, 1967-1969

*Claude-Henri Grignon est l'un des rares écrivains de chez nous dont le style n'a heureusement aucune des qualités que notre critique officielle cherche chez un auteur. Il n'est pas élégant ni harmonieux. Il est brut, primitif, direct, elliptique, près des choses qu'il veut dire.*

René Garneau, 1936

Archives Nationales du Canada, C-019195

# LIONEL *Groulx*

(1878-1967)

Écrivain (romancier, essayiste), prêtre (chanoine)

Lionel Groulx était un homme très instruit. Après son ordination en 1903, il a enseigné la littérature pendant quelques années au Collège de Valleyfield. Il se rend ensuite à Rome où il obtient un doctorat en philosophie et en théologie. Des problèmes de santé l'obligent à revenir au Canada en 1909. De retour à Valleyfield, il retourne à l'enseignement puis est nommé professeur d'histoire du Canada à l'Université de Montréal.

*Notre État français, nous l'aurons.*

Au Colisée de Québec, 1937

Il sera le premier professeur d'histoire du Canada de cette université, de 1915 à 1949. C'est l'histoire qui le passionnera jusqu'à sa mort. Il a écrit une trentaine d'ouvrages, donné un nombre incalculable de conférences en France et au Canada, signé une vingtaine de brochures, plus de deux cents articles et des chroniques sur les problèmes du Canada français.

Il n'avait pas peur de la controverse ni de la provocation : il était profondément engagé dans les débats de son époque. Lionel Groulx aimait profondément le français et le peuple canadien-français. Dans *L'Appel de la race*, dont l'action est située en Ontario, il souligne les inconvénients des mariages mixtes, ce qui était contraire à l'idéologie des Franco-Ontariens catholiques de l'époque. On a même accusé l'auteur de racisme ; plus tard, il a précisé dans ses *Mémoires* (1970-1974) ce qu'il entendait par le mot « race » : « une substance de culture ou de civilisation, c'est-à-dire [...] les éléments essentiels qui constituent la nation. »

*La tâche est plus belle où le risque est plus grand.*

*Au cap Blomidon*, 1932

*La valeur d'un acte ne se mesure pas à sa dimension physique ou matérielle, mais à l'intensité d'amour qu'on y met.*

*Chemins de l'avenir*, 1964

Il a été tour à tour nationaliste, séparatiste, puis de nouveau nationaliste. Il a toujours été convaincu, cependant, de la nécessité pour le Québec de diriger son destin.

Lionel Groulx a laissé sa marque dans plusieurs domaines, notamment à cause de l'intérêt qu'il portait aux jeunes, mais c'est en tant qu'historien qu'il a eu l'impact le plus innovateur et le plus durable. En effet, pour préparer son cours, il a examiné la période qui a fait suite à la Conquête et démontré que la présence des Britanniques au Québec n'était pas une bonne chose et qu'il était anormal que les Canadiens français n'aient pas autant de pouvoir que les anglophones. Aussi surprenant que cela paraisse de nos jours, ces idées étaient nouvelles et révolutionnaires. On a dit de lui qu'il était « un réveilleur » des francophones du Canada, se préoccupant du traitement des minorités à l'extérieur du Québec et soulignant toujours l'importance d'être soi-même comme peuple. Le jour de sa mort, on lançait son dernier ouvrage, *Constances d'une vie*.

## *Autre ressource*

Film de l'Office national du film : *Le chanoine Lionel Groulx, historien*

# GERMAINE *Guèvremont*

(1893-1968)

Écrivaine (romancière, conteuse), journaliste

© Antoine Desilets

Germaine Guèvremont a grandi entourée d'écrivains. Le père et un oncle de Germaine Grignon étaient écrivains ; elle était la cousine de Claude-Henri Grignon, l'auteur de *Un homme et son péché*. Ses études la mènent à Toronto, où elle apprend l'anglais. En 1916, elle épouse Hyacinthe Guèvremont à Ottawa.

Le couple Guèvremont aura cinq enfants. Après la mort d'une de ses filles, Germaine Guèvremont travaille comme journaliste dans plusieurs journaux de Sorel et de Montréal. Elle écrit plusieurs contes qui ont lieu à Chenal du Moine* (où elle situera aussi ses romans) et qui mettent en scène la famille Beauchemin. C'est en 1942 qu'on publie un recueil de ses meilleurs contes, *En pleine terre*.

**Le chenal du Moine est une étendue d'eau entre le continent et l'archipel des îles de Sorel. Il a été baptisé ainsi au XVII^e siècle parce qu'on y a découvert le corps gelé d'un moine récollet. Il avait entrepris de se rendre en raquettes de Trois-Rivières à Sorel en marchant le long du chenal.*

Elle décide d'écrire un roman à partir de ces contes. En 1945 paraît *Le Survenant*, vite couronné de prix au Québec et en France. C'était le premier roman canadien à être édité en France après la Deuxième Guerre mondiale. En 1947, elle publie la suite, *Marie-Didace*. En 1950, ces deux romans sont publiés à New York et à Londres et elle connaît la gloire. Entre 1952 et 1955, elle adapte *Le Survenant* pour la radio puis, de 1954 à 1960, pour les débuts de la télévision. Ce sera le premier téléroman de la télévision québécoise.

*De la peine ça meurt comme de la joie. Tout finit par mourir à la longue. C'est dans l'ordre des choses.*

*Le Survenant*, 1945

*Petite aide fait grand bien.*

*Marie-Didace*, 1947

*Aimer ce n'est pas tant d'attendre quoi que ce soit de l'autre que de consentir à lui donner ce qu'on a de meilleur.*

*Le Survenant*, 1945

## *Autre ressource*

Film de l'Office national du film : *Germaine Guèvremont, romancière*

Publiphoto

# ANNE *Hébert*

(1916-2000)

Écrivaine (romancière, poète, dramaturge)

Le père d'Anne Hébert était poète et critique littéraire. De plus, elle était très proche de son cousin, Hector de Saint-Denys Garneau, un autre poète québécois de grande qualité. À la fin des années 1930, elle commence à publier des poèmes et des contes dans les journaux.

Son tout premier recueil, *Songes en équilibre* (1942) lui vaut le prix Athanase-David. Ce n'était que le premier d'une longue liste de prix qu'elle a reçus pour ses œuvres littéraires. Après de brefs passages à Radio-Canada (1950) et à l'Office national du film, elle gagne une bourse qui lui permet d'aller à Paris. Tout au long de sa vie, elle partagera son temps entre Paris et Montréal, tout en continuant à écrire. Ses œuvres sont connues en France et certaines y ont été publiées. Elle est revenue définitivement au Québec en 1998.

Femme douce, discrète et timide, Anne Hébert écrit avec un réalisme souvent brutal. Dans ses œuvres, la mort, la cruauté et la violence occupent une très grande place. Elle utilise abondamment les symboles, les couleurs, les sons pour traduire l'émotion avec puissance. Le temps et les lieux s'entrecroisent, se mêlent, s'entrelacent. Ses personnages sont passionnés, passionnants, aux prises avec une lutte entre le bien et le mal.

Trois de ses œuvres ont été adaptées pour le cinéma : *Kamouraska*, *Les Fous-de-Bassan* et un conte, *La Canne à pêche*.

## *Nous avons lu...*

*Les Fous-de-Bassan* (1982).
Deux belles adolescentes disparaissent au bord de la mer. Qu'est-il arrivé ?

*Un habit de lumière* (1999).
Cette œuvre décrit l'effondrement d'une famille.

## *Autre ressource*

Film de l'Office national du film :
*Anne Hébert : Un livre noir en plein soleil*

# LOUIS *Hémon*

(1880-1913)

Écrivain (romancier), sténographe, secrétaire, traducteur, journaliste sportif

Université de Montréal – Division des archives
Fonds Louis Hémon (P109) P0109/F1, 0023

Louis Hémon est né en France. Il est parti très jeune à l'aventure. Il désirait vivre près des gens ordinaires, partager leurs épreuves et leur destin de manière concrète, et de ce fait, il a beaucoup voyagé.

Après avoir étudié le droit à la Sorbonne, il ne cherche pas un poste de fonctionnaire. Il se rend plutôt en Angleterre où il sera secrétaire bilingue dans une entreprise. Entre 1904 à 1906, il remporte des concours de nouvelles dans quelques journaux. En 1911, il quitte Londres pour Québec, puis Montréal où il travaille comme secrétaire dans une compagnie d'assurance vie. Un an plus tard, il se rend à La Tuque, puis à Péribonka. Il y devient garçon de ferme chez un certain Samuel Bédard. À la fin de l'année, il rédige le manuscrit de *Maria Chapdelaine* dont il ne parle à personne. De retour à Montréal en 1913 et travaillant comme secrétaire, il y dactylographie deux copies de *Maria Chapdelaine*. Avant de partir pour l'Ouest pour aider aux moissons, il envoie les manuscrits à sa sœur, à Paris. Il meurt le 8 juillet à Chapleau, en Ontario, frappé par un train.

*[...] un homme dont la charpente massive, endurcie, ne craint pas les coups, et dont les muscles savent les donner avec assez de violence et de ruse, est libre et fort comme une armée au cœur d'une ville au pillage.*

*Battling Malone, pugiliste*, 1926

*Maria Chapdelaine* est l'un des romans les plus connus de la littérature québécoise et française. Il s'est vendu à plus de 60 millions d'exemplaires dans le monde et a été traduit dans plusieurs langues.

L'exploitation des pauvres et la lutte pour la liberté sont des thèmes importants dans l'œuvre de Louis Hémon. Il développe également une véritable philosophie du sport et de la forme physique. Faisant lui-même de la marche, de la course à pied, de l'aviron et de la boxe, il prêche le développement harmonieux du corps, l'endurance, la souplesse, le dépassement et le contrôle de soi.

*Un martyr. La vie du coureur à pied est un tissu d'énergie et de sacrifices. Il lui faut encourir le large mépris des gens sensés – et obèses – qui objectent avec simplicité qu'il est ridicule de s'exercer à la course puisque dans les cas pressés on peut toujours, pour trois sous, prendre le tramway.*

Louis Hémon, *Le Vélo*,
21 mars 1904

## *Nous avons lu...*

Les *Nouvelles londoniennes : de Marble Arch à Whitechapel* (1991).
Louis Hémon présente de petits tableaux pleins d'émotion sur la misère humaine à l'aube de l'ère industrielle.

© Monic Richard

# NANCY *Huston*

(1953- )

Écrivaine (romancière)

Nancy Huston est née au Canada, à Calgary, une « terre remplie de vide et de langues étrangères ». Son enfance fut très mouvementée. Ses parents passaient leur temps à déménager, allant d'une université à l'autre, à la recherche de bourses. Sa mère les quitte alors que Nancy n'a que six ans. Nancy Huston a étudié aux États-Unis puis en France, où elle vit depuis 1973. Elle a épousé l'écrivain bulgare Tzvetan Todorov. Elle traduit elle-même ses livres du français à l'anglais et de l'anglais au français.

*Deux êtres qui s'aiment ne font qu'un : lequel ?*

*Journal de la création,* 1990

C'est pour cette raison que Nancy Huston a suscité la controverse au Québec, en 1993, lorsqu'elle a remporté le prix du Gouverneur général pour son *Cantique des plaines*, dans la catégorie nouvelles et romans français. On a questionné ce choix en disant qu'elle n'était ni québécoise, ni francophone. De plus, le livre était sa traduction de son propre roman rédigé en anglais, *Plainsong*. « Je revendique le fait d'être l'auteur des deux versions, c'est tout », avait-elle répondu.

Nancy Huston se considère comme « exilée » ou « expatriée ». C'est pour cette raison qu'elle s'identifie aux écrivains qui n'habitent pas leur pays d'origine, comme Leïla Sebbar, avec laquelle elle écrit *Lettres parisiennes, Histoires d'exil* (1999). Elle ne se sent complètement enracinée nulle part ; le français est une langue qu'elle a apprise, elle vit dans une autre culture, un autre système de valeurs. D'autre part, elle ne se sent plus tout à fait l'aise dans son pays d'origine, ni en harmonie avec lui.

Nancy Huston a une écriture d'avant-garde. Elle se libère de la forme traditionnelle dans *Cantique des plaines* en utilisant peu de ponctuation et en adoptant le tutoiement. Elle a écrit deux livres pour enfants avec sa fille Léa ; elle a aussi collaboré à deux scénarios pour des films de Léa Pool – une cinéaste québécoise –, dont un portant sur la vie de Gabrielle Roy.

*Le monde m'est égal.*
*C'est une cause perdue,*
*dépourvue de sens.*
*Le sens, c'est moi qui*
*le fabrique*

*Instrument des ténèbres,* 1996

*[…] Alors il est où, le vrai soi ? Hein ? Si l'on arrache carrément le masque, à quoi ressemble le visage qu'il révèle ?*

*Nord perdu,* 1999

*Les expatriés : éternellement exposés aux questions stupides.*

*Nord perdu,* 1999

## *Nous avons lu…*

*La Virevolte* (1994). C'est un roman dérangeant qui refuse la vie, l'amour, l'espoir et le respect des autres.

*Les Variations Goldberg* (1994). En se basant sur l'œuvre de J.-S. Bach, l'auteure se penche sur l'art, la vie et la condition humaine.

*Dolce agonia* (2001). Nancy Huston met en scène Dieu lui-même et nous présente des sentiments et des souvenirs évoqués tout au long d'un repas.

# ANDRÉ *Langevin*

(1927- )

Écrivain (romancier, dramaturge)

André Langevin était orphelin. Élevé dans une institution, cette expérience l'a profondément marqué et il l'évoque dans plusieurs de ses romans. Après ses études, André Langevin devient chroniqueur littéraire au journal *Le Devoir* en 1946. Deux ans plus tard, il sera réalisateur à Radio-Canada jusqu'à sa retraite en 1985. Il a aussi collaboré à différents journaux, revues et magazines. Il a écrit des téléthéâtres et le scénario du film fait à partir de son roman, *Poussière sur la ville*.

Aussitôt qu'ils ont été publiés, les romans d'André Langevin ont tout de suite retenu l'attention. L'auteur aborde des questions profondes, dont la littérature faisait état à cette époque en France. Il s'interroge sur l'existentialisme et la relation entre l'homme et Dieu. *Évadé de la Nuit* est publié en 1951 et *Poussière sur la ville* en 1953. Ce dernier a été choisi comme le meilleur roman à paraître au Canada français entre 1945 et 1960.

Même s'il n'a rien publié depuis 1974, André Langevin est très respecté. C'est un homme qui a toujours été profondément engagé dans une quête de liberté, de justice et de dépassement de soi. Toutes ses œuvres plongent le lecteur dans une atmosphère angoissée où les personnages sont confrontés à une réalité dont le contrôle leur échappe. Ces derniers sont aux prises avec une souffrance morale née d'un sentiment d'aliénation et de solitude. Leur recherche de sens les pousse à explorer la relation avec Dieu et à la comparer au réconfort de la fraternité humaine, réconfort difficile à ressentir puisqu'ils ont tant de difficulté à communiquer avec l'autre.

André Langevin ne croit pas aux contraintes, aux modes en littérature, mais voudrait plutôt qu'elle soit « la seule mémoire authentique de l'humanité ». Il s'élève contre la culture de masse et s'inquiète que l'on veuille que les enfants soient trop sages et qu'on les oblige à grandir trop vite.

*Il n'est nul besoin d'apparence pour aimer. C'est une foi qui accepte de ne pas interroger. Pour moi la liberté, c'est de pouvoir se rendre au bout de son bonheur.*

*Poussière sur la ville*, 1953

*Il faut beaucoup de simplicité pour aimer.*

*Le Temps des hommes*, 1958

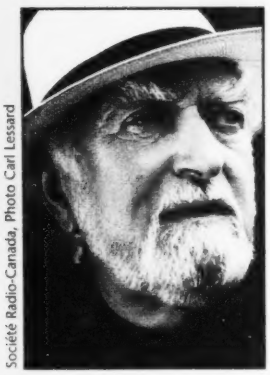
*L'amour, c'est quasiment injuste. Tu peux aimer qui te rendra malheureux et passer à côté de quelqu'un qui ferait ton bonheur. L'amour ce n'est pas une chose qu'on voit.*

*Le Temps des hommes*, 1958

*On ne trompe pas l'impuissance : c'est elle qui ment en tendant une main incapable de recevoir.*

*L'Élan d'Amérique*, 1973

© Hulton-Deutsch Collection/CORBIS/MAGMA



Société Radio-Canada, Photo Carl Lessard

# JACQUES *Languirand*

(1930- )

Écrivain (romancier, chroniqueur, dramaturge), philosophe, journaliste, professeur en communications, comédien, metteur en scène, concepteur multimédia

*On ne remporte ici-bas que des prix de consolation.*

*Tout compte fait*, 1963

*Le seul véritable service qu'on peut rendre à quelqu'un, c'est de l'envier : l'opportunité lui est ainsi offerte de ressembler, un jour ou l'autre, à l'image avantageuse qu'on se fait de lui.*

*Tout compte fait*, 1963

On considère Jacques Languirand comme le père du multimédia au Québec. Il a été responsable de la conception d'importantes installations pour Expo 67 (**exposition mondiale de Montréal**). C'est un homme extraordinairement polyvalent et prolifique dont la carrière est fort diversifiée. Lorsqu'on demande à Jacques Languirand d'où vient son extraordinaire ouverture d'esprit, il répond qu'elle provient d'un séjour à Paris alors qu'il avait 18 ans.

Jacques Languirand travaille pour la radio depuis 1949 et pour la télévision depuis 1957, où il a occupé diverses fonctions. Vers 1969 débute l'émission qu'il anime encore, *Par 4 chemins*. Au cours de cette émission, Jacques Languirand nous fait vibrer sur les fréquences de sa curiosité débordante. Tout ce qui peut donner un sens à l'expérience humaine y est sondé, exploré, examiné. Ponctuées de son rire tonitruant, ses émissions font également connaître la musique dite du Nouvel Âge. Les sonorités orientales, les instruments traditionnels que l'on redécouvre petit à petit, les rythmes de tous les pays : les influences se pénètrent et mélangent de plus en plus les genres et nous rapprochent d'une musique planétaire. Voilà de quoi enthousiasmer Jacques Languirand. En effet, tout ce qui est planétaire, unificateur, rejoint ses motivations les plus profondes et les plus puissantes.

Jacques Languirand est l'un des fondateurs de la Fondation Pali-Ami, un organisme dédié aux personnes ayant un cancer en phase terminale. Il est porte-parole de Inter Pares, qui œuvre dans les pays en développement et porte-parole pour le Québec au Jour de la Terre, un forum sur la protection de l'environnement. Enfin, il est membre du Comité d'aide aux écrivains en prison du Club Pen International.

Auteur d'une dizaine de pièces de théâtre, il est revenu à l'écriture dramatique avec *Faust et les radicaux libres* (1999) sur les difficiles rapports des humains avec la nature et mettant en scène Faust, Lucifer et Frankenstein.

# RINA *Lasnier*

(1915-1997)

Écrivaine (poète, dramaturge), journaliste

Image de Rina Lasnier sur la couverture du livre *Rina Lasnier ou le langage des sources*

Rina Lasnier a étudié à Montréal, où elle a obtenu un diplôme de littérature française, de littérature anglaise et de bibliothéconomie. Elle devient bientôt journaliste et dirige les pages féminines de l'hebdomadaire *Le Richelieu*.

En 1939 paraît son premier livre, *Féérie indienne*; il s'agit d'une pièce de théâtre suivie d'un recueil de poésie. L'œuvre poétique *Images et Proses* est publiée deux ans plus tard. Elle continue à écrire pour le théâtre mais se concentre davantage sur la poésie. Elle publie également des poèmes en anglais d'une grande qualité.

Son célèbre poème « La malemer » est généralement considéré comme son chef-d'œuvre. Ses recueils servent de fondement à la poésie moderne du Québec. Publié en 1960, *Mémoire sans jours* illustre parfaitement les contradictions avec lesquelles le Québec était aux prises, alors qu'il remettait en question les valeurs du passé et l'emprise de l'Église.

Elle nous a laissé 23 recueils de poésie, quatre pièces de théâtre, deux essais, un recueil de contes et deux œuvres en prose. Plusieurs de ses poèmes ont été mis en musique par divers compositeurs.

Rina Lasnier était une écrivaine de l'absolu. Elle était engagée dans une recherche passionnée du sens : le sens de la vie, des êtres, des injustices, de la guerre, de la souffrance et, bien entendu, du sacré.

## LA MALEMER
(extrait)

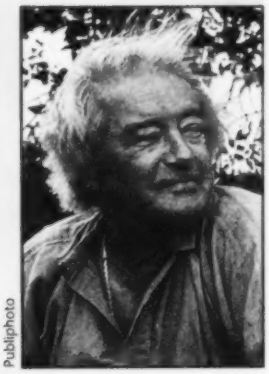
*Je descendrai jusque sous*
*la malemer où la nuit jouxte*
*la nuit jusqu'au creuset*
*où la mer forme elle-même*
*son malheur...*

*sous cette amnésique nuit*
*de la mer qui ne se souvient*
*plus de l'étreinte de la terre...*

*toute salive refoulée*
*de silence je regoûterai*
*aux eaux condamnées*
*de ma naissance...*

*maternité mystérieuse de la*
*chair asile ouvert aux portes*
*du premier cri, et la mort*
*plus maternelle encore*

*Mémoire sans jours*, 1960



Publiphoto

# FÉLIX *Leclerc*

(1914-1988)

Écrivain (conteur, poète, dramaturge), auteur compositeur, chansonnier, animateur, comédien

Félix Leclerc était le sixième d'une famille de onze enfants. Il a eu une enfance heureuse, qu'il a racontée dans *Pieds nus dans l'aube* (1946). Il commence ses études classiques (correspond au secondaire avec un fort accent sur le latin et les humanités), mais doit les interrompre quatre ans plus tard à cause de la crise économique. Il travaille alors comme animateur de radio (il a une belle voix grave) et écrivain à Radio-Canada. Il offre des textes pour des séries radiophoniques. La plupart de ces contes, nouvelles et récits ont paru en 1943 et 1944 dans *Adagio, Allegro* et *Andante*.

Félix Leclerc interprète sa première chanson, *Notre sentier*, en 1939 sur les ondes de Radio-Canada. Il devient vite très populaire. Sa poésie, ses chansons et son théâtre s'inspirent de la nature, du rêve, de la vie, de la solitude, de la mort, de l'amour et du pays. Grâce à la simplicité de ses propos, à son grand talent de conteur et à son engagement passionné, il sera consacré vedette en France avant de l'être au Québec, et ce, dès son premier tour de chant en 1950. Il avait l'air d'un paysan avec ses bottes, sa guitare et sa chemise à carreaux, mais il faisait l'admiration de Jacques Brel et de Georges Brassens, dont la carrière débutait.

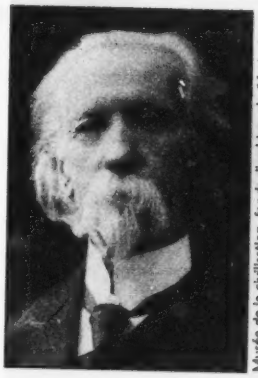
Trois ans plus tard, après de nombreuses tournées en Europe, il revient au Québec. Il sera bientôt considéré comme le grand troubadour et le père de la chanson québécoise. C'est pour cette raison qu'on a donné son nom aux trophées annuels de l'ADISQ (Association du disque et de l'industrie du spectacle québécois).

Les évènements d'octobre 1970 et surtout l'imposition des mesures de guerre le bouleversent profondément. Il se produira en spectacle avec d'autres chanteurs indépendantistes. C'est dans cet esprit qu'il écrira *L'alouette en colère*: pour exprimer la revendication par la littérature. Félix Leclerc meurt dans son sommeil dans la maison qu'il avait bâtie lui-même sur l'Île d'Orléans. Carol Néron, du *Quotidien de Chicoutimi*, disait de lui: «Il a donné au Québec une identité qui lui est désormais propre, une présence internationale que personne encore, chez nous, n'est parvenu à égaler de manière aussi éclatante et subtile à la fois.»

# LÉON-PAMPHILE *Le May*

(1837-1918)

Écrivain, traducteur, avocat, bibliothécaire



Musée de la civilisation, fonds d'archives du Séminaire de Québec. PAMPHILE LEMAY (1837-1918). 1918. N° PH1988-1506

Léon-Pamphile Le May naît la même année que débute la rébellion des Patriotes, une source d'inspiration pour lui. Il est le cinquième enfant d'une famille qui en compte 14. Il sera lui aussi père de 14 enfants.

Léon-Pamphile Le May se lie d'amitié avec Louis-Honoré Fréchette. Il participe à la vie littéraire de Québec. En 1865, il est admis au barreau de Québec (il devient avocat). La même année, il publie son premier recueil de poésie, *Essais poétiques*, et une traduction libre du poème de Longfellow, *Evangeline*. *Le Moniteur Acadien*, premier journal acadien, fondé peu de temps après, publie le poème en feuilleton (une petite partie à la fois). C'est ainsi que les Acadiens connaîtront cette œuvre qui les a beaucoup marqués.

En 1867, il est nommé conservateur de la bibliothèque du Parlement de Québec. Il s'agit d'un poste permanent, ce qui lui assure un bon salaire et lui permet également d'écrire. En 1892, il perd son emploi à cause d'un changement de gouvernement. Léon-Pamphile Le May se retire à la campagne et, en 1904, publie *Les Gouttelettes*, son meilleur ouvrage. C'est le premier recueil de sonnets du Canada français et l'un des meilleurs exemples du mouvement régionaliste (où l'auteur décrit sa région).

## *Nous avons lu...*

*L'affaire Sougraine* (1884). Le May s'est inspiré de l'histoire vraie de l'escapade d'une jeune fille de 16 ans et d'un Abénaquis de presque 50 ans, Louis Sougraine, accusé du meurtre de sa femme.

Publiphoto

# ROGER *Lemelin*

(1919-1992)

Écrivain (romancier, chroniqueur, essayiste, scénariste), homme d'affaires, journaliste

Roger Lemelin n'a été à l'école que jusqu'à la huitième année. Issu d'une famille très modeste, il doit travailler pour un marchand de fruits et légumes après avoir quitté l'école. Il rêve de devenir champion de ski acrobatique mais, à l'âge de 17 ans, il fait une mauvaise chute et doit utiliser un fauteuil roulant ou des béquilles pendant des années. Son père lui offre alors une machine à écrire, sur laquelle il tapera tous ses textes jusqu'à sa mort.

Roger Lemelin est un autodidacte qui lit énormément. Alors qu'il travaille comme comptable, il écrit un premier roman qui est publié en 1944, *Au pied de la pente douce*. Le roman décrit la vie de travailleurs pauvres, inspiré par le quartier Saint-Sauveur de Québec où il est né. Le roman a révolutionné la littérature québécoise. En effet, il s'agit du premier roman de mœurs urbaines. Ce premier ouvrage lui vaudra deux prix et deux bourses.

Après ses débuts à la radio et des collaborations à divers magazines, il publie son second roman en 1948, *Les Plouffe*, en français à Paris et en anglais à Londres. Quatre ans plus tard commence la diffusion de *La famille Plouffe*, un radio-roman qui a été extrêmement populaire. En 1953, lors de la deuxième saison de la télévision de Radio-Canada, *La famille Plouffe* tiendra l'antenne chaque semaine jusqu'en 1959 et atteindra une cote d'écoute de 4,4 millions de téléspectateurs. On dit même que les rues des villes étaient désertes le mercredi soir et qu'on devait reporter les évènements sociaux. La série était également diffusée en anglais.

Roger Lemelin abandonne alors l'écriture pour devenir homme d'affaires. Il devient propriétaire de la charcuterie Taillefer qui vendra les cretons préparés selon la recette de maman Plouffe. En 1972, il devient président et éditeur du journal *La Presse* et y demeurera jusqu'en 1981.

## *Nous avons lu...*

*Le Crime d'Ovide Plouffe* (1982). L'auteur s'est basé sur un fait réel; un bijoutier qui a fait exploser un petit avion, tuant sa femme et 23 autres passagers.

# RAYMOND *Lévesque*

(1928- )

Écrivain, auteur-compositeur-interprète, comédien

Publiphoto

À l'âge de 18 ans, après avoir suivi des cours d'écriture de chansons et d'art dramatique, Raymond Lévesque écrit sa première chanson, *Vivre*. Au début de sa carrière, il est tantôt chanteur, tantôt comédien, animateur ou garçon de table. En 1948, il remporte le concours radiophonique *Les talents de chez nous*. C'est en 1949 qu'il enregistre cinq de ses premières chansons. Deux ans plus tard, il a sa propre émission à la radio où il interprète ses chansons. Peu après, il coanime à la télévision, qui n'est qu'à ses débuts. Il monte un tour de chant qu'il présente en tournée dans des cabarets. En 1953, il remporte le prix de la meilleure interprétation pour le rôle de Moineau dans *Zone* de Marcel Dubé. Plus tard, en France, il enregistrera quatre disques sous étiquette Barclay et donnera la permission à Eddie Constantine d'interpréter *Les trottoirs* et *Quand les hommes vivront d'amour*, ses plus grands succès.

De retour au pays, il fonde avec d'autres chanteurs, chanteuses et musiciens – qui ont tous également eu de solides carrières musicales – le groupe Les Bozos, la première boîte à chansons. Vers 1960, Raymond Lévesque commence à écrire des chansons engagées. Il est parmi les premiers artistes à se prononcer en faveur de l'indépendance du Québec et cela nuit à sa carrière. Il doit cesser de chanter au milieu des années 1980 à cause de problèmes de surdité. Il se consacre depuis à la poésie et au théâtre.

Raymond Lévesque est un artiste passionné, qui s'est toujours élevé contre la déshumanisation causée par la pauvreté. Très généreux, il n'a jamais refusé son appui à toutes les causes politiques et sociales qui engageaient son cœur. Il a su développer son propre style, transmettant ses convictions parfois avec humour, parfois avec colère, dans une langue simple, mais sincère qui lui ressemble.

Publiphoto

# ANTONINE *Maillet*

(1929- )

Écrivaine (romancière, dramaturge)

Antonine Maillet est née au Nouveau-Brunswick, au cœur de l'Acadie. Elle a étudié dans diverses universités, obtenant un doctorat ès lettres en 1970. Elle a publié son premier roman, *Pointe-aux-coques*, en 1958, et a vu plusieurs de ses œuvres couronnées de prix. En 1979, elle remporte le prix Goncourt pour *Pélagie-la-Charrette* qui relate la vie des Acadiens après «le grand dérangement» (la déportation). C'était la première fois que le prestigieux prix Goncourt était décerné à un écrivain qui n'était pas européen.

C'est l'Acadie qui inspire Antonine Maillet : sa langue, son histoire, ses traditions, que l'on retrouve chez les gens pauvres, sans travail, sans parole. C'est là qu'elle puise ses personnages : Mariaagélas la contrebandière d'alcool, Gapi le gardien de phare, Anne la sage-femme et tireuse de cartes, Barbe, La Piroune, Marichette et Margot la folle, des femmes du peuple tout comme la Sagouine, fille de pêcheur de morue. Le monologue de *La Sagouine* a d'abord été présenté en épisodes à la radio. En 1972 commencent les représentations avec la comédienne Viola Léger (prononcer légère). Les tournées feront connaître partout au Canada sa langue savoureuse, sa sagesse et son franc-parler.

Antonine Maillet est l'auteure de plus d'une trentaine de romans, pièces de théâtre, monologues, recueils de contes pour adultes et pour enfants, et même d'un guide touristique humoristique : *L'Acadie pour quasiment rien*. Elle continue à être ambassadrice de son pays et de sa langue.

## *Nous avons lu...*

*Le Huitième jour* (1986). Dans ce roman, Dieu continue sa création, le huitième jour.

*Madame Perfecta* (2001). Antonine Maillet nous raconte la vie de sa femme de ménage espagnole en exil au Canada, avec laquelle elle a vécu 17 ans d'amitié.

## *Autre ressource*

Film de l'Office national du film :
*Antonine Maillet, les gages de la survie*

## CLAUDE *Meunier*

(1951- )

Écrivain (télévision, théâtre), humoriste, dramaturge, comédien

Publiphoto

Claude Meunier grandit en banlieue de Montréal. L'acquisition de biens matériels, la pleine participation à la société de consommation sont importantes dans sa famille. Il n'est pas révolté contre elle ; il trouve le monde adulte tout simplement absurde.

Il fait des études en droit à l'Université de Montréal. En 1973, il devient l'un des Frères Brothers, qui seront rebaptisés les Frères Brosse pour donner, en 1976, Paul et Paul (avec Serge Thériault et Jacques Grisé). Pas de politique, de religion, de sexe ou d'imitations de personnalités connues ! Les auteurs sont centrés sur l'absurde. La langue est pleine d'expressions malhabiles, d'anglicismes, d'inversions et de structures de phrases d'un style populaire. Ils produiront trois spectacles, deux disques 33 tours et un disque 45 tours.

Au début des années 1980, il s'associe de nouveau à Serge Thériault pour former le duo Ding et Dong. Les trois spectacles qu'ils amènent en tournée dans le Québec connaissent un succès extraordinaire ; suivront un film et une émission de télévision. De 1993 à 1999, Claude Meunier écrit les scénarios et interprète l'un des rôles principaux de l'émission *La Petite Vie*, un succès populaire sans précédent mettant en vedette les inoubliables Popa et Moman. On étudiera même ses écrits dans les universités.

Claude Meunier écrit toujours. Sa dernière pièce, *Les Noces de tôle*, (2002) connaît beaucoup de succès.

## LOUIS *Saia*

Écrivain (télévision, cinéma, théâtre), metteur en scène, réalisateur

© Yves Renaud, 1995

Louis Saia et Claude Meunier sont des collaborateurs de longue date. Ils ont écrit *Appelez-moi Stéphane* (1979) et *Les Voisins* (1980) et Saia a assuré la mise en scène des deux pièces. Louis Saia a été scripteur pour les émissions *Ding et Dong* (1987) et *Le Monde merveilleux de Ding et Dong* (1991), ainsi que coauteur des 26 premiers épisodes de *La Petite Vie* (1991-1992).

Il travaille surtout avec des humoristes, que ce soit Rock et Belles Oreilles, JiCi Lauzon, Pierre Verville, ou Claudine Mercier. Au cinéma, il a écrit les scénarios et réalisé *Les Boys* I, II et III, films qui figurent parmi les plus populaires de toute l'histoire du cinéma québécois. Il a réalisé pour la télévision l'émission pour adolescents *Radio enfer* (1995-2001). Suivront *Max Inc.*, qui s'est terminée en 2003 et *Histoire de filles*, toujours à l'affiche.

Photothèque *La Presse*

# GASTON *Miron*

(1928-1996)

Écrivain (poète), éditeur

Gaston Miron était un poète engagé. On dit qu'il a pu exprimer l'âme québécoise mieux que tout autre. Il militait pour l'indépendance du Québec, le respect du français, la reconnaissance du caractère spécifique de la société québécoise et pour sa reconnaissance dans le monde.

C'était également un homme qui n'avait pas peur d'aider d'autres auteurs à faire connaître leurs œuvres. Il n'hésitait jamais à offrir de l'encouragement, des informations et des conseils. Gaston Miron était tout aussi préoccupé par l'humain que par l'avenir du Québec.

*Je dis que la langue est le fondement même de l'existence d'un peuple, parce qu'elle réfléchit la totalité de sa culture en signes, en signifiés, en signifiance.*

*L'Homme rapaillé*, 1970

La maison d'édition de l'Hexagone, qu'il a fondée en 1953 avec des amis, sera le chef de file de la publication de poésie d'avant-garde pendant 20 ans. En effet, jusqu'à ce moment, les poètes, tout comme Miron lui-même, avaient de la difficulté à publier leurs poèmes ailleurs que dans des journaux ou des périodiques. Les poèmes de Gaston Miron ont été rassemblés dans *L'Homme rapaillé* en 1970, publié en France en 1981.

*J'ai été arrêté en octobre 70, mais je ne me considère pas comme une victime. Je menais une lutte d'émancipation nationale et je considérais que c'était une épreuve de force. Elle était en leur faveur. Ce n'est pas moi que je plains. Ce n'est pas moi qui suis une victime : c'est la démocratie.*

**Autres ressources** (films sur Gaston Miron)

*Gaston Miron*, par Roger Frappier (1971)

*Profession écrivain : Gaston Miron, le haut-parleur*, par Claude Godbout (1983)

*Gaston Miron (les outils du poète)*, par André Gladu (1994)

# JEAN *Narrache* (Émile Coderre)

(1893-1970)

Écrivain (poète), pharmacien

*Jean Narrache un poète et son double Émile Coderre*, par Richard Foisy, Les Éditions Varia, 2003

L'enfance d'Émile Coderre est marquée par le deuil. Entre l'âge de quatre ans et de six ans, il perd sa mère, son père, puis son grand-père paternel. Il reste à Montréal et est adopté par un oncle et une tante sans enfants. Ils s'occupent bien de lui, mais Émile se sent seul et différent des autres.

En 1904, il entre au collège de Nicolet. Excellent élève, c'est tout de même grâce à la bienveillance et à la générosité des prêtres et des religieuses qu'il pourra poursuivre ses études. En 1910, il met sur pied, avec d'autres collégiens, un journal clandestin, le *Mercredi*. C'est dans ces pages qu'il commence à s'exercer à la parodie, sous le pseudonyme d'Eustache Montenhaut. Tous les numéros de ce journal, qui avait bien fait rire les bons pères du collège à l'insu des élèves, ont été confisqués et conservés précieusement dans les archives du collège. Émile Coderre obtenait au même moment, avec un succès retentissant, son baccalauréat ès arts.

Devenu pharmacien, Émile Coderre tente de concilier travail et poésie. Son premier livre, *Les Signes sur le sable*, paraît en 1922 mais passe presque inaperçu. En 1924, trois ans après son mariage, des problèmes de santé l'obligent à quitter définitivement son métier. Il devient voyageur de commerce pour une compagnie de peinture et de vernis. Chaque jour, il écrit à sa femme, sa chère Délys. Il trouve difficile le métier de commis-voyageur. Il se sent comme un vagabond, parcourant les routes du Québec, mais il a amplement l'occasion d'observer la vie des gens ordinaires. C'est à cette époque qu'il relit les œuvres du poète français Jehan Rictus dont les poèmes sont une transcription de la langue parlée. C'est une révélation. Il a trouvé sa voie et son personnage : Jean Narrache. Bien avant les collaborateurs de la revue *Parti Pris* et avant Michel Tremblay, Émile Coderre utilise la langue populaire dans ses écrits. Il adopte le personnage d'un homme pauvre pour décrire la société des années 1930 avec un humour et un style incisif qui lui ont valu une grande popularité. Il publiera *Quand j'parl' tout seul* (1932), *Histoires du Canada* (1937), *J'parl' pour parler* (1939), *Rêveries* (1942), *Bonjour, les gars !* (1948), *J'parl' tout seul quand Jean Narrache* (1961) et *Jean Narrache chez le diable* (1963).

*[...] L'mouton c'est notre emblèm', bondance !*

*Ça nous ressembl' comm' deux goutt's d'eau.*

*Ça suit toujours, ça pas d'défense,*

*ça s'laiss' manger la lain' su' l'dos. (...)*

Extrait de « Notre fête nationale », *J'parle tout seul quand Jean Narrache*, 1961 ; ce poème a été inspiré par les Patriotes de 1837.

*Un Canadien français, c'est un type qui donne son cœur à la France, son argent à l'Angleterre, son sang à la Croix-Rouge... et son vote à tort et à travers.*

*Ce qu'il y a de beau, de grand, de pathétique chez celui qui tend vers un idéal, c'est qu'il ne l'atteint jamais.*

*Jean Narrache chez le diable*, 1963

Droits réservés

# ÉMILE *Nelligan*

(1879-1941)

Écrivain (poète)

Émile Nelligan figure parmi les poètes les plus admirés du Canada français. Malgré sa très courte carrière, il a fait passer la poésie canadienne-française dans l'ère moderne.

Son père était anglophone, d'origine irlandaise, alors que sa mère était francophone et fière de sa culture. L'école ne l'intéressait pas beaucoup ; il préférait écrire. Il a d'ailleurs abandonné ses études à l'âge de 16 ans pour se consacrer à la poésie. Son premier poème, *Rêve fantastique,* paraît en 1896, sous le pseudonyme d'Émile Kovar. Quelques mois plus tard paraissaient huit autres poèmes dans divers journaux et publications. Dès le début, sa poésie était empreinte de mélancolie et de nostalgie. Elle reflétait son grand sens des mots et de la mélodie de la langue. L'année suivante, il commence à publier ses poèmes sous son vrai nom.

## SUR L'ÉPOQUE DE NELLIGAN

> Au Québec, à la fin du XIX^e^ siècle, être poète s'avère difficile. Le lectorat est de peu d'importance : en effet, 26 % des adultes ne savent pas lire. Les conditions de vie et de travail de la classe ouvrière sont déplorables et font de la lecture un luxe.
>
> Luc Bouvier, *Grands textes de la littérature québécoise,* CEC, 1997

Émile Nelligan continue à écrire, refusant les emplois que son père lui trouve. Il doit parfois se réfugier chez des amis pour lire et écrire à sa guise. À cette époque, l'École littéraire de Montréal, où il avait été invité, organise des séances publiques. En 1899, le jeune poète y participe et lit son poème *La Romance du vin.* Il avait composé ces vers en réponse à un critique français qui s'était moqué de lui. L'auditoire était conquis et ce fut un triomphe pour Nelligan.

Malheureusement, ce sera sa dernière apparition en public. Quelque temps après, il doit être interné, souffrant de troubles mentaux. Le diagnostic : démence précoce, une forme incurable de schizophrénie. Nelligan est demeuré vingt-cinq ans à Saint-Benoît, puis a été transféré à l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu où il est demeuré jusqu'à sa mort. Il continuait toujours à écrire, mais n'était plus capable de créer quoi que ce soit. Plutôt, il recopiait de mémoire ses anciens poèmes.

Entre 16 et 19 ans, il a écrit quelque 170 poèmes, sonnets, rondeaux, chansons et poèmes en prose. Seuls 23 poèmes avaient été publiés avant son internement, mais le travail de son ami Louis Dantin, de sa mère, ainsi que des recherches auprès de ses amis et parmi ses papiers ont permis de retrouver les autres textes.

Émile Nelligan est assurément un poète romantique, mais il ne s'inspire pas du patriotisme ou de la fidélité au passé comme ses prédécesseurs. Il a créé une œuvre unique où le symbolisme tient une large part, une œuvre immortelle que l'on ne cesse jamais d'apprécier. Émile Nelligan a été chanté entre autres par Monique Leyrac, Félix Leclerc, Claude Léveillée et Claude Dubois. Le pianiste André Gagnon et l'écrivain Michel Tremblay ont composé l'opéra *Nelligan* en son hommage.

# GABRIELLE *Roy*

(1909-1983)

Écrivaine (romancière, nouvelliste), enseignante, journaliste

Photo Studio Zarov

Gabrielle Roy est née à Saint-Boniface, au Manitoba. C'est la plus jeune d'une famille de onze enfants. Ils ne sont pas riches et ils le seront encore moins après le licenciement[1] de son père lorsque Gabrielle a quatre ans.

Son enfance de pauvre francophone au Manitoba lui laissera le sentiment de vivre en marge de la société. Ce sentiment la poussera à s'intéresser à des personnages semblables dans ses œuvres et à décrire avec justesse et compassion leurs sentiments, leurs aspirations.

Décidée à devenir institutrice, Gabrielle Roy participe à tous les concours où elle peut gagner des bourses. De cette manière, elle réussit à payer presque tous les coûts de sa première année à l'école normale de Winnipeg.

En 1937, afin d'avoir assez d'économies pour se rendre en Europe, elle enseigne durant l'été aux enfants de la famille Côté, à la réserve indienne de la Petite Poule d'Eau (le titre d'un de ses romans). Quittant un poste permanent d'institutrice à Saint-Boniface, elle demeurera en Europe pendant deux ans. Elle rentre au Canada à cause de la menace de la Deuxième Guerre mondiale.

Établie à Montréal, Gabrielle Roy est journaliste à la pige. En 1943, elle écrit une série d'articles sur les quartiers pauvres de Montréal, qui serviront de base à son premier roman, *Bonheur d'occasion*, publié en 1945. Le roman porte sur la vie d'une famille de Saint-Henri, un quartier ouvrier de Montréal, pendant les premières années de la Deuxième Guerre mondiale. Il a un succès immédiat. Il sera traduit en 15 langues et reçoit le prix Fémina à Paris.

Gabrielle Roy fut la première femme admise à la Société royale du Canada en 1947. Elle recevra trois fois le prix du Gouverneur général au cours de sa vie. Les livres de Gabrielle Roy sont marqués par son esprit féministe et écologiste, bien avant que ces sujets ne deviennent populaires. Il faut aussi remarquer son incomparable maîtrise de la langue française.

1 Licenciement : perte d'emploi

## *Nous avons lu...*

*Rue Deschambault* (roman, 1955). Ce roman recrée l'enfance de Gabrielle Roy à Saint-Boniface.

*Ces enfants de ma vie* (nouvelles, 1977). L'auteure fait revivre l'époque où elle était institutrice dans un milieu pauvre et axé sur la survie.

*La Détresse et l'Enchantement* (autobiographie, 1984). Cette œuvre porte sur la première partie de sa vie.

Publiphoto

# FÉLIX-ANTOINE *Savard*

(1896-1982)

Écrivain (romancier, poète, dramaturge), évêque, professeur

Félix-Antoine Savard a été ordonné prêtre en 1922. D'abord professeur de rhétorique (l'art d'argumenter), il se rend bientôt à Bagotville au Saguenay–Lac-Saint-Jean. Il y découvre les hommes qui travaillent dans le bois et surtout Joseph Boies, un maître-draveur qui est le modèle de Menaud. Il sera prêtre colonisateur et fondera deux paroisses.

*Menaud, maître-draveur* paraît en 1937 et méritera à Mgr Savard le prix de l'Académie française et le prix de la Province de Québec. C'est de loin son œuvre la plus connue et elle est rapidement devenue un classique de la littérature canadienne-française. Le douloureux message de Menaud sur nos inquiétudes, nos espoirs, notre survie en Amérique nous fait encore réfléchir. Qu'on soit d'accord ou non avec le message de Menaud qu'il faut que rien ne change, on doit reconnaître que ce roman a influencé plus d'une génération de lecteurs et de penseurs au Québec et ailleurs.

Félix-Antoine Savard retourne à l'enseignement en 1941 ; il sera professeur titulaire en 1949, puis doyen de la faculté des Lettres de l'Université Laval de 1950 à 1959. Pendant la Deuxième Guerre, il crée les archives de folklore de l'Université Laval avec Luc Lacoursière. Il s'agit d'une collection des chansons régionales françaises du Canada français jusqu'à nos jours, ainsi que de contes et de danses populaires.

## *Nous avons lu...*

*L'Abatis* (1943) et *Le Barachois* (1959). Ce sont deux œuvres poétiques centrées sur les souvenirs de l'auteur. Certains ont dit que Mgr Savard était bien meilleur poète que romancier.

*La Dalle-des-Morts* (1965). Cette pièce de théâtre assez connue met en scène un coureur des bois.

# YVES *Thériault*

(1915-1983)

Écrivain (romancier, conteur)

Site du Fonds Yves Thériault - Bibliothèque nationale du Québec

Yves Thériault a dû quitter l'école en 9e année. Avant de commencer à écrire, il a vécu un peu partout au Québec et a fait divers métiers : trappeur, conducteur de camions, vendeur de fromage puis vendeur de tracteurs. Dans les années 1940, il publie de nombreux petits romans, des contes, puis commence à écrire pour le théâtre et la radio.

On le considère comme le plus prolifique des écrivains québécois et il fut, à un moment donné, le seul à vivre de sa plume. Son roman le plus connu, *Agaguk*, a été publié en même temps à Paris et à Québec en 1958. Ce livre a été traduit en plus de vingt langues, faisant de lui un des écrivains québécois les plus connus. *Agaguk* représentait une nouveauté dans les années 1950, puisqu'il s'agissait d'un des premiers romans sur la culture inuite, en plus d'être une œuvre d'une qualité exceptionnelle.

La résistance à l'autorité caractérise sa vie, son œuvre et ses personnages. Ses nombreux déplacements au cours de sa jeunesse l'ont inspiré puisque ses romans se déroulent souvent dans divers milieux canadiens. Soulignons également que l'écrivain est de descendance montagnaise. *Aaron* (1954) porte sur la tradition religieuse de la société juive, *Agaguk* (1958) et *Agoak* (1975) nous font découvrir la mentalité inuite ; dans *Ashini* (1960), il se penche sur les problèmes vécus par les Autochtones.

Dans ses romans, Yves Thériault défend la liberté d'action et de pensée, ainsi que le droit de donner libre cours aux passions humaines. Comme le démontrent les citations ci-contre, l'auteur réfléchit profondément sur le sens de l'expérience humaine. Il continuera à écrire jusqu'à sa mort.

*Ne ronge pas ton frein, ce que tu as sur le cœur, dis-le. Tu verras qu'un secret étalé au soleil rétrécit à vue d'œil.*

*Le Grand roman d'un petit homme*, 1963

*Par-dessus tout, la civilisation, c'est d'avoir pu libérer la femme de ses servitudes.*

*N'tsuk*, 1968

*C'est terrible de se laisser prendre dans sa routine, on s'enlise, on se sent en sécurité. Et puis, tout à coup, on s'éveille, et il n'y a plus rien...*

*Valérie*, 1969

*Tu n'as peur de rien, tu n'as peur de personne. Sauf de toi-même. C'est la pire de toutes les peurs.*

*Tayaout, fils d'Agaguk*, 1969

*C'est tout autant un crime de tuer l'âme et la raison de vivre de quelqu'un que de lui tuer le corps.*

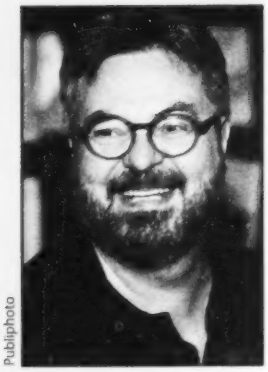
*La Femme Anna et autres contes*, 1981

*Méfie-toi des choses qui sont tellement évidentes qu'elles ne laissent rien de plus à l'imagination.*

*L'Étreinte de Vénus*, 1981

## *Nous avons lu...*

*Le ru d'Ikoué* (roman, 1963). Yves Thériault nous présente Ikoué, un jeune Algonquin qui découvre un ruisseau (le ru) et qui tente d'apprendre du ruisseau la façon de rejoindre la sagesse de ses ancêtres.



Publiphoto

# MICHEL *Tremblay*

(1942- )

Écrivain (dramaturge, romancier, conteur, scénariste, parolier), traducteur

Michel Tremblay est né à Montréal et a grandi dans le milieu populaire qu'il décrit si bien dans ses récits. C'est pourquoi il utilise la même langue que ses concitoyens, la langue populaire, le joual. Tout en écrivant, il sera tour à tour à tour livreur, étudiant en arts graphiques, typographe et vendeur de tissus au magasin de costumes de Radio-Canada.

Sa première pièce, *Le Train* (1959), remporte le premier prix au Concours des Jeunes Auteurs de Radio-Canada et est télédiffusée peu après. *Les Belles-Sœurs* fait scandale, non pas à cause du contenu, mais parce que c'est la première pièce entièrement en joual. S'ensuit donc un mémorable débat sur la langue. Les Français s'intéressent vivement à la pièce et la proclament la meilleure production étrangère lorsqu'elle est jouée à Paris pour la première fois en 1973.

Michel Tremblay est connu partout dans le monde. Ses pièces de théâtre, en particulier *Les Belles-Sœurs* (1972), ont été traduites en près de 30 langues, dont le japonais. La pièce *Les Belles-Sœurs* a été jouée plus de 150 fois dans le monde. En plus d'offrir aux femmes quinze rôles dans cette pièce, Michel Tremblay a démontré dans cette œuvre et les nombreuses autres qui ont suivi, jusqu'à quel point il pouvait rendre le vécu et les aspirations des femmes.

Michel Tremblay explore à fond la marginalité (sexuelle, raciale, culturelle). Il démontre que l'oppression a un impact profond sur la personne, qu'elle l'empêche de se réaliser pleinement. Ses héros sont, la plupart du temps, en opposition aux conventions sociales. Écrivain prolifique et récipiendaire de nombreux prix, il continue à publier pièces de théâtre et romans. En mars 2000, il a été choisi pour écrire le message de l'Unesco, à l'occasion de la Journée mondiale du théâtre, qui a été diffusé dans 20 langues à travers le monde.

### À propos de l'auteur

*C'est sa mère qui lui fait découvrir Gabrielle Roy avec* Bonheur d'occasion, *un livre qui lui a donné le goût d'écrire sur les gens d'ici.*

Marie-Paule Villeneuve,
*Le Droit*, 1994

## *Nous avons lu...*

*À toi pour toujours ta Marie-Lou* (théâtre, 1972). Deux sœurs s'éloignent l'une de l'autre après la mort de leurs parents. L'une se renferme sur elle-même, l'autre évolue et survit. Un puissant symbole de la société québécoise de l'époque.

*Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* (roman, 1980). Situé en 1942, ce roman porte sur la vie de trois jeunes filles de familles modestes, dans une école dirigée par des religieuses. Il fait ressortir jusqu'à quel point la réforme de l'éducation au Québec était nécessaire.

# GILLES *Vigneault*

(1928- )

Écrivain (poète), auteur-compositeur-interprète, éditeur

Publiphoto

Gilles Vigneault est né à Natashquan, un village isolé de la Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent, entre la forêt et la mer. Son père a été tour à tour trappeur, chasseur, bûcheron, inspecteur des pêcheries et maire du village. Sa mère a été institutrice.

Gilles Vigneault a la passion des mots. Alors qu'il fait ses études secondaires, il publie quelques poèmes dans le journal étudiant. À l'université, il fait du théâtre et fonde une revue de poésie. Il commence à écrire des chansons mais chante pour la première fois en public en 1960. Deux ans plus tard, il enregistre son premier album. Plusieurs de ses chansons ont été interprétées par les grands noms de la chanson québécoise et européenne. Certaines ont remporté des prix en France et au Québec. Pendant une semaine, on lui a rendu hommage à Paris pour célébrer ses trente ans de vie artistique.

*Il n'est coin de la terre*
*Où je ne vous entende*
*Il n'est coin de ma vie*
*À l'abri de vos bruits*
*Il n'est chanson de moi*
*Qui ne soit toute faite*
*Avec vos mots, vos pas*
*Avec votre musique*

Extrait de la chanson
*Les gens de mon pays*, 1979

Gilles Vigneault a écrit des albums et des pièces de théâtre pour enfants. Deux de ses chansons, *Tam Ti Delam* et *Jack Monoloy*, ont inspiré les ballets du même nom. Il a écrit les chansons de nombreux films. Gilles Vigneault écrit des poèmes depuis 1959 ; il publie de nombreux recueils de poèmes et de chansons à sa propre maison d'édition, qu'il a fondée parce que son premier recueil de poésie, *Étraves* (1960) avait été refusé ailleurs. Il est l'auteur de 400 chansons et de 40 livres.

Les évènements d'octobre 1970 l'ont fortement impressionné et, tout comme Félix Leclerc, il s'est joint au mouvement indépendantiste.

Sa poésie fait vibrer. Ses personnages hauts en couleur fascinent. C'est par-dessus tout l'amour qu'il a des « gens de son pays » qui fait de lui un homme si respecté, si écouté et si attachant. Gilles Vigneault est un homme engagé. Chaque année, entre ses tournées, il consacre quelques semaines à la visite d'écoles primaires parce qu'il est conscient que ce sont les enfants qui assureront la survie de la langue.

*On dit « La vie est courte », et on se dépêche de la raccourcir en pensant à autre chose.*

*La Petite Heure*, 1979

[Le personnage parle à son chien Maraud]

*La solitude Maraud, c'est quand on a plein de monde autour de soi puisqu'on aime personne et qu'on est aimé de personne. Puis qu'on aime plus rien. Ça, ça doit être épouvantable. Puis le pire c'est qu'on peut attraper ça jeune. Vieillard à vingt ans, tu sais, c'est pas drôle.*

*La Petite Heure*, 1979

# Tableau de regroupement des textes *par thème*

**I. UNE SOCIETE QUI SE DECOUVRE**

| Titre | Auteur | Thème |
|---|---|---|
| **La colonisation: la réalité** | | |
| *Le chant des voyageurs* | Crémazie, Octave | vie des « hommes de chantier |
| *Condé Raoul* | Aubert de Gaspé (père), Philippe | fierté et pouvoir de l'homme ; travailleur avec les censitaires |
| *Le laboureur* | Chapman, William | travail de la terre, espoir des |
| *Les défricheurs* | Hémon, Louis | faire de la terre |
| *Ma lointaine aïeule* | Beauchemin, Nérée | traversée des filles du roy en t… vers la Nouvelle-France |
| *Ténèbres blanches* | Constantin-Weyer, Maurice | cécité des neiges |
| *Le remède* | Grignon, Claude-Henri | avarice |
| *Tout est à bâtir* | Bugnet, Georges | isolement |
| *Sam Lee Wong* | Roy, Gabrielle | immigration d'un Chinois dans… village de la Saskatchewan |
| *Peace River Junction* | Huston, Nancy | travail dur, colonisation de l'A |
| **La colonisation: l'imaginaire** | | |
| *Le loup-garou* | Le May, Léon-Pamphile | transformation d'un homme en loup-garou |
| *La bête à grand'queue* | Beaugrand, Honoré | à la poursuite du diable |
| *La mort de Paul Durand* | Constantin-Weyer, Maurice | imagination, mort d'un ami |
| **Les relations entre Anglais et Français** | | |
| *La grande demande* | Aubert de Gaspé (père), Philippe | refus d'épouser un soldat ang |
| *Comment j'ai appris l'anglais* | Fréchette, Louis-Honoré | apprentissage d'une seconde |
| *Le zèle d'un converti* | Groulx, Lionel | langue des études dans un m… exogame |
| *Les Bleuets* | Savard, Félix-Antoine | épouser un traître |
| *Patrie intime* | Beauchemin, Nérée | amour de la patrie – foi |
| *Dans la main de Dieu* | Gélinas, Gratien | confiance en Dieu – alcoolism |
| *La messe de minuit* | Maillet, Antonine | la messe de minuit vue par le |
| *La lettre de l'évêque* | Caron, Louis | opposition de l'Église à la rév… des Patriotes |
| *Le goût de la liberté* | Hémon, Louis | attrait de l'aventure |
| *La voisine* | Bugnet, Georges | curiosité de la voisine |
| *Des médisances* | Guèvremont, Germaine | méfiance envers l'étrangère |

# Tableau de regroupement des textes

## I. UNE SOCIÉTÉ QUI SE DÉCOUVRE

| Titre | Auteur | Thème |
|---|---|---|
| **La colonisation : la réalité** | | |
| *Le chant des voyageurs* | Crémazie, Octave | vie des « hommes de chantier » |
| *L'oncle Raoul* | Aubert de Gaspé (père), Philippe | fierté et pouvoir de l'homme instruit ; transiger avec les censitaires |
| *Le laboureur* | Chapman, William | travail de la terre, espoir des récoltes |
| *Les défricheurs* | Hémon, Louis | faire de la terre |
| *Ma lointaine aïeule* | Beauchemin, Nérée | traversée des filles du roy en bateau vers la Nouvelle-France |
| *Ténèbres blanches* | Constantin-Weyer, Maurice | cécité des neiges |
| *Le remède* | Grignon, Claude-Henri | avarice |
| *Tout est à bâtir* | Bugnet, Georges | isolement |
| *Sam Lee Wong* | Roy, Gabrielle | immigration d'un Chinois dans un petit village de la Saskatchewan |
| *Peace River Junction* | Huston, Nancy | travail dur, colonisation de l'Alberta |
| **La colonisation : l'imaginaire** | | |
| *Le loup-garou* | Le May, Léon-Pamphile | transformation d'un homme en loup-garou |
| *La bête à grand'queue* | Beaugrand, Honoré | à la poursuite du diable |
| *La mort de Paul Durant* | Constantin-Weyer, Maurice | imagination ; mort d'un ami |
| **Les relations entre Anglais et Français** | | |
| *La grande demande* | Aubert de Gaspé (père), Philippe | refus d'épouser un soldat anglais |
| *Comment j'ai appris l'anglais* | Fréchette, Louis-Honoré | apprentissage d'une seconde langue |
| *Le zèle d'un converti* | Groulx, Lionel | langue des études dans un mariage exogame |
| *Les bleuets* | Savard, Félix-Antoine | épouser un traître |
| **La foi, l'Église catholique** | | |
| *Patrie intime* | Beauchemin, Nérée | amour de la patrie – foi |
| *Dans la main de Dieu* | Gélinas, Gratien | confiance en Dieu – alcoolisme |
| *La messe de minuit* | Maillet, Antonine | la messe de minuit vue par les pauvres |
| *La lettre de l'évêque* | Caron, Louis | opposition de l'Église à la révolte des Patriotes |
| **Les conventions sociales** | | |
| *Le goût de la liberté* | Hémon, Louis | attrait de l'aventure |
| *La voisine* | Bugnet, Georges | curiosité de la voisine |
| *Des maldisances* | Guèvremont, Germaine | méfiance envers l'étrangère |
| *Parce que l'amour, c'est fort* | Gélinas, Gratien | enfant illégitime et respectabilité |

## I. UNE SOCIÉTÉ QUI SE DÉCOUVRE (suite)

| Titre | Auteur | Thème |
|---|---|---|
| **Les conventions sociales** | | |
| *Un étranger au village* | Thériault, Yves | peur et fascination envers l'étranger |
| *L'emprunt* | Beauchemin, Yves | l'importance des amis influents |
| **L'amour du pays** | | |
| *Chanson Québec* | Garneau, François-Xavier | tout sacrifier pour sa patrie |
| *Un Canadien errant* | Gérin-Lajoie, Antoine | l'exil |
| *Déménager!* | Beaugrand, Honoré | émigration aux États-Unis |

## II. UNE SOCIÉTÉ QUI S'AFFIRME

| Titre | Auteur | Thème |
|---|---|---|
| **La renvendication** | | |
| *Blâmons pas les professeurs* | Narrache, Jean | reconnaissance envers les enseignants |
| *La visite royale* | Lemelin, Roger | allégeance à l'Angleterre |
| *Poupée mécanique* | Hébert, Anne | mariage sans amour |
| *Sur la place publique – recours didactique* | Miron, Gaston | engagement dans la littérature |
| *La jeunesse* | Maillet, Antonine | idéaux des jeunes |
| *Une maudite vie plate* | Tremblay, Michel | envie, pauvreté, ennui dans la vie des femmes |
| *Les théories de Bruno* | Caron, Louis | vouloir changer le monde |
| **La nature** | | |
| *Niagara* | Fréchette, Louis-Honoré | beauté des chutes Niagara |
| *À un vieil arbre* | Le May, Léon-Pamphile | vie d'un arbre, vieillesse |
| *Les grands saules* | Garneau, Hector de Saint-Denys | magie du vent dans les saules |
| *Le grand loup blanc* | Thériault, Yves | lutte entre l'homme et l'animal |
| *Routes marines* | Lasnier, Rina | voyager sur terre et sur mer |
| **L'aliénation** | | |
| *Soulagement* | Évanturel, Eudore | bienfaits de la solitude |
| *Il neige* | Chapman, William | deuil |
| *Soir d'hiver* | Nelligan, Émile | mélancolie, désespoir |
| *Sérénade triste* | Nelligan, Émile | tristesse |
| *En regardant la lune* | Narrache, Jean | pauvreté |
| *L'interrogatoire de Ciboulette* | Dubé, Marcel | trahison |
| *La fille sauvage* | Blais, Marie-Claire | absence de communication |
| *Le pauvre gueux* | Savard, Félix-Antoine | pauvreté, solitude |
| *Trois milliards d'hommes* | Lévesque, Raymond | individualisme versus responsabilité envers les autres |
| *Coupe tes ficelles* | Favreau, Marc | autonomie de la femme |

| II. UNE SOCIÉTÉ QUI S'AFFIRME (suite) | | |
|---|---|---|
| **Titre** | **Auteur** | **Thème** |
| L'espoir et l'humour | | |
| *Le billet de loterie* | Barry, Robertine | débordements de l'imagination |
| *Flûte* | Garneau, Hector de Saint-Denys | images mélodieuses |
| *Le jeu* | Garneau, Hector de Saint-Denys | jouer pour un enfant |
| *Le bonheur est là* | Leclerc, Félix | bonheur d'être en famille |
| *La retenue* | Leclerc, Félix | puissance de l'imagination; évasion |
| *Personne ne part jamais* | Languirand, Jacques | quête du changement |
| *L'enfant poète* | Lasnier, Rina | magie de l'enfance |
| *Arbre généalogique de toulmonde* | Duguay, Raôul | réflexion sur les oppositions |
| *Les livres* | Vigneault, Gilles | puissance de l'imagination chez une enfant |
| *Dans les sirènes* | Vigneault, Gilles | présence de la nature en ville |
| *Le temps d'une improvisation* | Meunier, Claude et Saia, Louis | cinq adultes suivent un cours d'improvisation |
| *Le temps de la relaxation* | Meunier, Claude et Saia, Louis | pouvoir évocateur de l'imagination |
| *Prière de la fessée* | Carrier, Roch | punition (humour) |
| *Le Stampede de Calgary* | Huston, Nancy | célébration: premier Stampede de Calgary |
| *La carte de crédule* | Favreau, Marc | argent, crédit (humour) |
| *La tante Gertrude* | Tremblay, Michel | exagération, vérité |
| **L'amour et l'amitié** | | |
| *Lettres* | Conan, Laure | douleur de la séparation |
| *Souvenir* | Évanturel, Eudore | amour à ses débuts |
| *Une rencontre pleine de promesses* | Roy, Gabrielle | première rencontre |
| *Sourcillon, sourcillette* | Guèvremont, Germaine | amour pour un enfant |
| *Avec vous, Mademoiselle* | Dufresne, Guy | amour avec un homme plus âgé |
| *Une vraie princesse* | Langevin, André | amour d'enfance |
| *Pour pas que tu t'envoles* | Chiasson, Herménégilde | vouloir retenir l'autre |
| *Acte de foi* | Hébert, Anne | un monde où tous s'aiment |